IBN HAUQAL

CONFIGURATION DE LA TERRE

(KITAB SURAT AL-ARD)

Introduction et traduction, avec index

PAR

J. H. KRAMERS et G. WIET

TOME I

ÉDITIONS G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE

PARIS

CONFIGURATION DE LA TERRE
(KITAB SURAT AL-ARD)

Commission Internationale pour la Traduction des Chefs-d'Œuvre, constituée par accord de l'Unesco avec le Gouvernement Libanais, intervenu le 6-9 Décembre 1948.

MM. Fouad E. BOUSTANY, Secrétaire Général
Dr Edmond RABBATH, Président
J. H. GRIMES, Trésorier
Abdallah MACHNOUK
Jacques METTRA
Dr Jamil SALIBA
M. Michel ASMAR, Directeur administratif

COLLECTION UNESCO D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
Série arabe

IBN HAUQAL

CONFIGURATION DE LA TERRE

(KITAB SURAT AL-ARD)

Introduction et traduction, avec index

PAR

J. H. KRAMERS et G. WIET

TOME I

COMMISSION INTERNATIONALE
POUR LA TRADUCTION
DES CHEFS-D'ŒUVRE
BEYROUTH

ÉDITIONS
G.-P. MAISONNEUVE & LAROSE
11, Rue Victor-Cousin
PARIS

1964

TOUS DROITS RÉSERVÉS
POUR TOUS PAYS

Copyright by
Commission Internationale
pour la traduction des Chefs-d'Œuvre
Beyrouth — 1965

AVANT-PROPOS

La Commission Internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre et le Secrétariat de l'U.N.E.S.C.O. m'avaient, par les soins de M. Roger Caillois, fait remettre, aux fins de révision, un volumineux manuscrit de mon ami J.H. Kramers, représentant une traduction de l'ouvrage géographique d'Ibn Hauqal. Les sentiments d'affection qui me liaient à Kramers ne me permettaient pas une seconde d'hésitation.

Deux écueils m'attendaient et je les signale ici, non pour me faire valoir, mais par déférence pour le souvenir de Kramers. Celui-ci nous a fait l'honneur de rédiger sa traduction en français, et certaines gaucheries inévitables ne pouvaient subsister. En outre, c'était un premier jet, que Kramers aurait sérieusement amendé. Devant la nécessité de ne pas laisser perdre son gigantesque effort, j'ai pris la résolution de repartir presque à zéro. J'offre donc aujourd'hui une traduction quelque peu nouvelle, bien que confrontée avec l'essai de mon prédécesseur, dont j'ai conservé une très notable part.

Je prie respectueusement Madame Kramers de considérer mon propre travail comme un hommage rendu à la mémoire de son mari.

***

La présente traduction a été faite sur la seconde édition du texte d'Ibn Hauqal, exécutée précisément par Kramers. Il n'a pas été tenu compte de la première édition, pour des motifs de clarté et surtout pour ne pas alourdir cette traduction de notes trop copieuses. Nous renvoyons donc une fois pour toutes aux notes de la première édition de J. de Goeje, ainsi qu'à la préface et aux annotations de la seconde. Nous nous bornons dans nos notes personnelles à signaler les références aux passages qui ont servi

de base à des commentaires. Très souvent, un seul renvoi fournit toute une bibliographie, qu'il sera bon de consulter si l'on désire poursuivre une étude plus détaillée.

La transcription est celle de l'*Encyclopédie de l'Islam*, sans lettres pointées ni soulignées. La présente traduction s'adresse à des non-arabisants, et une transcription plus rigoureuse aurait été trop rébarbative pour un lecteur européen non spécialisé. D'ailleurs les noms géographiques qui sont d'un usage courant en français ont été utilisés, par exemple La Mecque, au lieu de Makka.

Nous faisons imprimer en italique les additions précieuses d'un manuscrit de Paris, puisque Kramers leur a réservé une place dans son édition.

Le commentaire des cartes, dont le texte arabe est dû à Kramers, est imprimé en plus petit corps. Les numéros correspondent aux numéros notés sur les transparents superposés aux cartes en langue arabe.

Gaston WIET.

L'IMPORTANCE D'IBN HAUQAL DANS LA LITTERATURE ARABE

Les IXe et Xe siècles voient fleurir des géographes arabes de valeur, dont les données sont inappréciables[1]. Après Ya'qubi[2], Ibn Hauqal précise qu'il embrassa par vocation sa carrière d'explorateur[3] : « J'ai été surtout poussé à écrire cet ouvrage et à le rédiger sous la forme adoptée par le fait suivant. Tout jeune encore, je désirais ardemment connaître l'histoire des pays et me renseigner sur la condition des grandes villes. Sans cesse je questionnais et j'interrogeais les voyageurs qui avaient parcouru le monde, les courtiers des marchés, et je lisais les ouvrages composés sur cette matière. Lorsqu'il m'arrivait de rencontrer un homme que j'estimais véridique et que je pensais bien informé sur les sujets dont je désirais l'entretenir, je lui faisais répéter l'événement auquel j'avais cru, je mesurais sa véracité. Je l'invitais alors à reprendre le récit que je lui avais demandé et lui faisais entendre les descriptions que j'avais sollicitées ailleurs. Je confrontais ainsi avec lui les dires d'un autre informateur qui avait vu ce dont il s'agissait. Ensuite, je rapprochais ces deux versions d'une troisième avec impartialité et sans parti pris : les témoignages différaient encore et les positions étaient contradictoires. Cela, à la longue, ne me rendit que plus avide de satisfaire le goût que je ressentais pour les voyages, sans compter un certain attrait pour les périls, et le désir d'apprécier exactement l'emplacement des villes, la situation des métropoles, les limites des provinces et des régions »[4].

1. Cf. Barthold, *Hist. des Turcs*, p. 41.
2. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 1-2.
3. Texte arabe, p. 329.
4. Outre les sources citées dans les notes suivantes, voir : *Encyclopédie*, II, p. 407 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. III, XIX ; Le Strange, *Palestine*, p. 5 ; Browne, *A literary history of Persia*, I, p. 372 ; Nicholson, *A literary history of the Arabs*, p. 356-357 ; Spuler, p. XXVIII ; Kammerer, *La mer Rouge*, I, p. 45-46 ; D. Muller-Wodarg, *Landwirtschaft, Der Islam*, XXXI, p. 176 ; Zaidan,

Lorsqu'il parcourait la vallée de l'Indus, il lui arriva une aventure peu banale[5]. « J'ai rencontré Abu Ishaq Farisi, nous dit-il ; celui-ci avait dessiné cette carte de la terre du Sind, mais il y avait commis des erreurs et il avait dessiné aussi le Fars, ce qu'il avait fort bien fait. Personnellement j'avais dessiné la carte de l'Azerbaidjan, qui se trouve sur la présente page, et qu'il approuva, ainsi que celle de la Haute Mésopotamie, qu'il trouva excellente. Il produisit aussi la carte de l'Egypte, qui fut mauvaise, et celle du Maghreb, fautive pour la plus grande partie. Il me dit alors : J'ai fait un examen approfondi de ta naissance et de ton influence. Je te demande d'effectuer des corrections dans mon travail partout où tu trouveras des fautes. Je fis des améliorations en plus d'un endroit et lui en laissai la paternité. Mais je jugeai bon de me consacrer seul à la rédaction de cette œuvre, de la perfectionner, d'en dessiner toutes les cartes, d'en faire le commentaire sans me référer au Précis d'Abul-Faradj (Qudama), bien qu'il fût exact dans son ensemble et véridique sur tous les points. Il est donc nécessaire que j'y fasse allusion en partie dans cet ouvrage »[6].

Abu Ishaq Farisi n'est autre que le géographe que *nous* connaissons plutôt sous son ethnique d'Istakhri[7], et c'est à Régis Blachère que nous sommes redevables du meilleur exposé sur les rapports littéraires des deux écrivains : « D'une comparaison entre l'ouvrage d'Ibn Hauqal et celui d'Istakhri, il ressort nettement que le premier doit au second beaucoup plus qu'il ne l'avoue. Il lui emprunte et son plan et des chapitres entiers comme ceux sur l'Arabie, le Golfe Persique, la Khuzistan, le Fars, le Kerman, l'Indus, le Dailam, la Mer Noire, le Khorassan et le Séistan auxquels il se borne à joindre des additions intéressantes mais très courtes. Il lui doit également l'essentiel des développements sur l'Egypte, la Syrie, l'Iraq et la Mésopotamie. C'est donc seulement dans ses chapitres sur le Maghreb, l'Espagne et la

Tarikh al-adab, II, p. 328 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 409-411 ; Zaki Hasan, *Rahhala muslimun*, p. 39-42 ; Kramers, *La question Balkhi-Istakhri-Ibn Hauqal*, *Acta orientalia*, X, p. 9-30 ; Sarton, *A History of Science*, I, p. 674 ; Marmaradji, p. XI ; *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire de la science*, p. 1349, 1444 ; Gibb, *Arabic Literature*, 2e éd., p. 83 ; Aziz Ahmad, *Islam d'Espagne, Etudes d'orientalisme dédiés à la mémoire de Lévi-Provençal*, II, p. 461.

5. Carra de Vaux, *Penseurs*, II, p. 8.

6. Texte arabe, p. 329-330.

7. Texte arabe, p. 14, 32.

Sicile qu'Ibn Hauqal peut être réellement considéré comme original »[8].

Homme de cabinet soumettant des informateurs à un rigoureux contrôle, Ibn Hauqal pérégrina à travers le monde et fut le premier à « faire explicitement état de ses voyages personnels »[9]. Il a dû probablement passer sa jeunesse en Mésopotamie, car il mentionne qu'il se trouvait à Madaïn en 932[10]. L'annonce de sa mise en route sonne comme un coup de clairon : « J'ai commencé ces voyages en partant de Bagdad le jeudi 7 ramadan de l'année 331 (15 mai 943), date à laquelle — (selon lui) —, Abu Muhammad Hasan ibn Abd-Allah ibn Hamdan abandonna cette ville après sa défaite, et se rendit dans le Diyar Rabi'a pour échapper aux Turcs qui avaient fait l'impossible pour s'emparer de sa personne »[11].

Il a commencé sa randonnée, selon toute vraisemblance, par l'Afrique du Nord[12] : son passage est signalé à Mahdiya en 947, donc quelque temps après le siège de la ville par l'Homme à l'Ane. Il précise que cette cité avait beaucoup souffert[13], et une page est consacrée à l'expédition punitive du calife fatimide Mansur contre le rebelle. C'est un récit très sobre, contemporain des événements. Il pénètre en Espagne en l'année 948[14]. Puis il repasse en Afrique, car sa présence est signalée en 951 à Sidjilmasa, où il assiste aux efforts du Midraride Shakir billah pour ramener les Berbères à l'orthodoxie[15]. De là, il s'enfonce vers le sud jusqu'au royaume de Ghana, séjournant dans le centre commercial d'Audaghust, dont il vante la fabuleuse prospérité, témoin un billet à ordre qu'il a eu devant les yeux d'une valeur de 40 000 dinars[16]. On s'accorde à apprécier la qualité de sa documentation sur la situation économique et la vie religieuse de la Berbérie[17].

8. Blachère, *Géographes*, p. 136 seq. — Voir Pellat, *Langue et littérature arabes*, p. 154 ; *Encyclopédie*, I, p. 418 ; Suppl., p. 70 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 13 ; *Hudud*, p. 15, 18, 19, 21-22.
9. Cf. Minorsky, *Géographes et voyageurs, Bulletin de la société royale de géographie d'Egypte*, XXIV, p. 25, 28.
10. Texte arabe, p. 245.
11. Texte arabe, p. 3-4. — Voir *Hudud*, p. 19-20.
12. Texte arabe, p. 104.
13. Texte arabe, p. 71-72.
14. Texte arabe, p. 108.
15. Texte arabe, p. 83, 99.
16. Texte arabe, p. 61, 99. — Voir *Legacy*, p. 101-102.
17. Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 13-14 ; Vonderheyden, p. 21 ; *Mélanges G. Marçais*, II, p. 52 ; Golvin, *Le Maghrib central*, p. 12.

Le voyageur se double chez Ibn Hauqal d'un négociant[18], peut-être aussi d'un espion au service des Fatimides[19] : certains passages l'établissent, dans lesquels il enregistre avec fierté l'allégeance des populations aux « seigneurs du Maghreb ». — « Les notes qu'il a rédigées sur l'Espagne constituent un véritable rapport destiné aux Fatimides de l'Afrique du Nord. Il se complaît à dénigrer les Espagnols, il signale leur richesse et leur incapacité militaire, ce qui ne peut qu'inciter doublement à une agression »[20].

Il se dirige sur l'Orient et décrit en détail l'Egypte[21]. Il apporte des informations inédites sur l'Arménie, l'Arran et l'Azerbaidjan, et l'on peut penser qu'il traverse ces régions vers l'année 955[22]. Au passage il procure des renseignements appréciables sur la frontière cilicienne et il récrimine contre la tiédeur islamique en matière de guerre sainte[23].

Ses séjours en Basse Mésopotamie et en Perse occidentale doivent se prolonger : c'est en 961 qu'il fait, à Bassorah, la connaissance du riche armateur Ahmad ibn Omar Sirafi[24], et que, dans le Fars, il interroge des fonctionnaires compétents sur les impositions de la province[25].

Il se trouve à Djurdjan, la capitale du Kharezm, en 969, et c'est là qu'on lui raconte l'expédition des Russes contre les peuples de l'Europe orientale, qui avait eu lieu quelques années auparavant[26]. On le revoit ensuite, la même année, donc en 969, non seulement à Bassorah, mais à Nisibe, à Mossoul, à Wasit, à Kufa, et dans le Khuzistan[27], et M. Minorsky a supposé qu'il n'était plus retourné vers l'est[28].

Il visite la Transoxiane et la décrit avec minutie[29]. Il se docu-

18. Cf. Ibn Battuta, I, p. IV ; Ismail Hamed, RMM, I, p. 483.
19. Cf. Canard, *L'impérialisme des Fatimides, Annales d'études orientales*, VI, p. 156, n. 2.
20. Cf. Brunschvig, *Un aspect de la littérature historico-géographique, Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, p. 149.
21. Voir l'*Annuaire du Collège de France*, année 1957, p. 322 seq.
22. Texte arabe, p. 354. — Voir Minorsky, *Caucasica*, Bsoas, XV, p. 520 ; Minorsky, *Sharvan*, p. 62.
23. Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 29.
24. Texte arabe, p. 290-291.
25. Texte arabe, p. 304.
26. Texte arabe, p. 15, 392-393. — Voir *Encyclopédie*, III, p. 1264 ; Barthold, *Turcs*, p. 51 ; Dunlop, *Khazars*, p. 100, n. 47.
27. Texte arabe, p. 214, 217, 239-240, 247, 259.
28. *Hudud*, p. 6, n. 8.
29. Cf. Barthold, *Turkestan*, p. 11.

mente sur les Turcs auprès du second prince ghaznévide, Ibrahim ibn Alptakin, don il vante la compétence[30] et, d'ailleurs il maintient des contacts étroits avec des ministres importants de la famille princière des Farighoumides[31].

Il aurait visité la Sicile à la fin de ses voyages, car il est à Palerme le 16 avril 973[32] : nous savons qu'il vivait dans cette île au cours de l'année précédente[33]. « J'ai visité personnellement, écrit-il, la Sicile, dans sa plus grande partie », et il ajoute même qu'il a consacré à ce pays une monographie spéciale[34].

Les appréciations sur les Siciliens sont encore plus méchantes que les jugements sur les Espagnols, et les passages sur les instituteurs de Sicile sont empreints d'un certain humour noir. Quoi qu'il en soit, les aperçus sur les deux régions et leurs habitants, pour partiaux qu'ils soient, contiennent des renseignements qui ne sont pas tous à négliger, malgré leur ton hostile, qui les rend suspects. En tout cas, ils ne doivent rien à des auteurs antérieurs et ainsi, derrière l'écrivain, on rencontre l'homme et le partisan chez Ibn Hauqal[35].

On est d'accord pour fixer à l'année 988 la date de la revision définitive, sinon de la composition de l'ouvrage[36].

La première édition était intitulée « Itinéraires et principautés » tandis que celle-ci a reçu le titre de « Configuration de la terre »[37]. L'ancienne version était placée sous le patronage du prince hamdanide d'Alep, Saif al-daula Ibn Hamdan, mort en 967. Cette seconde édition, qui n'est pas tendre pour ce dynaste[38], est dédiée à un certain Abul-Sari Hasan ibn Fadl Isbahani, lequel n'a pas été identifié[39].

Bien entendu, Ibn Hauqal connaît les hommes célèbres qu'avait cités Istakhri. Sauf erreur, il n'en ajoute que trois : l'historien Dinawari, mort en 895, l'auteur d'un ouvrage sur les Levers

30. Texte arabe, p. 14-15.
31. Texte arabe, p. 292-293. — Voir *Hudud*, p. 6-7.
32. Texte arabe, p. 128.
33. Texte arabe. p. 27.
34. Texte arabe p. 120, 129.
35. Cf. Abd al Jalil, *Littérature*, p. 178 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, II, p. 124 ; III, p. 235 ; Lévi-Provençal, *L'Espagne au xe siècle*, p. 135.
36. Lévi-Provençal, *L'Espagne*, p. 116 ; *Hudud*, p. 406 ; Minorsky, *Caucasica*, Bsoas, XV, p. 523.
37. Cf. *Legacy*, p. 86, 89, 98, et fig. 13.
38. Texte arabe, p. 179 seq.
39. Texte arabe, p. 2.

et les Couchers des étoiles, ainsi que d'un traité sur les plantes[40] ; l'hérésiarque Shalmaghani, exécuté à Bagdad en 934, auquel il consacre quelques lignes qui ne sont pas trop malveillantes[41]. Mais il ne mesure pas ses éloges au philosophe Farabi, mort en 950, « illustre dialecticien, commentateur des ouvrages des Anciens, supérieur à tous ses confrères contemporains »[42].

Ibn Hauqal avait emporté avec lui les livres d'Ibn Khurdadhbeh et de Djaihani, ainsi que le Précis d'Abul-Faradj Qudama ibn Dja'far, tout en regrettant que la lecture des deux premiers ne l'ait que trop absorbé[43]. D'ailleurs il proclame sa liberté vis-à-vis de ses deux devanciers : « Cet ouvrage ne saurait être comparé à l'œuvre de Djaihani et ne concorde pas davantage avec les données d'Ibn Khordadhbeh. Il appartient au lecteur de considérer avec attention les faits sur lesquels il a des doutes, de réfléchir à la façon de celui qui, en choisissant la vérité, se libère d'un grand nombre des racontars des informateurs ou des mensonges des voyageurs ignorants qui ne cherchent pas à atteindre la vérité »[44].

Il manifeste un grand respect pour la *Géographie* de Ptolémée, mais il n'est pas dupe des abus qu'on fait de son nom : « Dieu nous préserve d'admettre qu'un savant comme Ptolémée ait pu soutenir des absurdités ou affirmer ce qui est contraire à l'état des choses »[45].

Après s'être promené à travers le globe, il termine son ouvrage par une violente diatribe contre les exagérations manifestes dues à l'amour des légendes, qu'on rencontre chez certains de ses prédéceseurs[46].

Le plan général de l'ouvrage est, bien entendu, calqué sur celui d'Istakhri. C'est la description du monde musulman, région par région, en tenant compte plus du fait géographique que des divisions politiques. N'oublions pas qu'au moment où Ibn Hauqal rédige son traité, l'éclatement politique du califat est bien consommé. Dès l'abord, le géographe éprouve le besoin de définir ce qu'il appelle un Etat policé : « Je n'ai pas fait mention du pays

40. Texte arabe, p. 362.
41. Texte arabe, p. 296.
42. Texte arabe, p. 510-511.
43. Texte arabe, p. 329. — Voir Ibn Khurdadhbeh, p. XIII.
44. Texte arabe, p. 5.
45. Texte arabe, p. 13.
46. Texte arabe, p. 527.

des Noirs dans le Maghreb, ni des Budja ni des Zendjs, ni des autres groupes vivant dans leurs parages, car la bonne organisation des empires tient aux convictions religieuses, aux bonnes mœurs et aux institutions sages, et la conservation des richesses dépend d'une juste méthode de gouvernement. Or ceux-là négligent ces qualités et n'y participent pas ; ils méritent donc une place à part du point de vue développé pour les autres empires »[47].

Nous voyons ainsi passer, dans l'ordre, après une introduction générale sur la terre, la péninsule arabique, placée en tête pour des raisons de prestige, suivie du chapitre sur la mer de Perse, corollaire du précédent, puisqu'il sert à délimiter l'Arabie.

C'est ensuite le défilé du Maghreb, de l'Espagne et de la Sicile, la mention assez détaillée de ces deux dernières régions constituant, nous venons de le dire, un apport original d'Ibn Hauqal. Viennent alors l'Egypte, la Syrie, les contrées riveraines de la Méditerranée orientale, la Haute Mésopotamie et l'Iraq.

L'Orient islamique est subdivisé en circonscriptions ayant leur individualité propre : Khuzistan (Susiane), Fars (Perside), Kerman et le Sind (bassin de l'Indus). Ce sont là les territoires côtiers en bordure du golfe Persique et de l'océan Indien. Le géographe repart alors vers l'ouest pour s'occuper des parties septentrionales de l'empire islamique de l'est. C'est l'Arménie, l'Arran, l'Azerbaidjan, le Djibal (Médie), le Dailam et le Tabaristan, les populations entourant la mer Caspienne, le grand désert au sud du Khorassan, le Séistan, le Khorassan et la Transoxiane.

Le programme est bien exposé dans l'introduction, et, dans l'ensemble, les promesses ont été tenues : « A chaque partie, j'ai consacré un chapitre particulier, avec la mention des localités et des territoires environnants, des villes et des provinces qu'elle contient, son tribut et ses revenus, ses fleuves et ses mers. J'y ai rassemblé tout ce qu'il convient de connaître sur chaque région, c'est-à-dire les diverses sources de richesses, les impositions, les dîmes, les impôts fonciers, les distances dans les itinéraires, les exportations et les articles de commerce. C'est là une documentation qui intéresse les princes régnants, les hommes de valeur

47. Texte arabe, p. 9-10. — Voir GRUNEBAUM, *Medieval Islam*, p. 34, n. 2.

et les chefs, ainsi que les personnes de toutes les classes »[48].

Ainsi, les renseignements fournis par Ibn Hauqal, au petit bonheur suivant le volume de ses informations, touchent à des sujets variés du plus grand intérêt. Nous possédons, pour chaque circonscription, après une vue d'ensemble, les itinéraires et les distances[49], les places fortes face à l'ennemi, par exemple dans les Marches ciliciennes et mésopotamiennes, ainsi que sur le front des Turcs de Transoxiane ; il signale au passage les hôtelleries fortifiées et approvisionnées dans les régions peu sûres de l'Extrême-Orient de l'Islam. Il énumère les ressources agricoles et minières des diverses régions, leur fertilité, les centres d'élevage du gros et du petit bétail, ainsi que des chevaux. Il ne manque jamais de s'étendre sur le régime des eaux pour les cultures et pour la consommation des habitants : eaux pluviales, irrigations par canalisations ou par machines élévatoires. Notons, par exemple, la notice sur le régime sévère de la répartition des eaux à Samarcande[50]. Le climat fait l'objet de son attention, et il sait bien nous fixer sur les zones tropicales ou les régions plus froides. Les diverses taxes et contributions sont passées en revue, et pour la Transoxiane, nous possédons un barême des traitements des fonctionnaires[51]. Nous sommes renseignés sur l'appartenance religieuse des populations, les différentes sectes, la valeur morale des habitants de chaque province : c'est ainsi que nous sommes amenés à ne pas ménager notre admiration pour les qualités hospitalières des populations de Tiflis et de la Transoxiane[52] : Ibn Hauqal est fier d'avoir fréquenté des Arméniens, dont il fait le plus vif éloge[53].

L'œuvre géographique d'Ibn Hauqal a joui dans la littérature arabe d'un succès mérité et très tôt. Le géographe égyptien Muhallabi, contemporain du calife fatimide Aziz (975-996) a eu entre les mains un manuscrit d'Ibn Hauqal, auquel il donne le titre de *Kitab-al-Buldan*, le « Livre des Pays »[54]. L'ouvrage est, conjointement avec celui d'Istakhri, une des sources les plus importantes des *Hudud al-'Alam*[55]. Il a eu une certaine influence sur le travail de

48. Texte arabe, p. 3.
49. Cf. Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. VIII.
50. Cf. Texte arabe, p. 497.
51. Texte arabe, p. 470.
52. Texte arabe, p. 340-341, 465-466.
53. Texte arabe, p. 349.
54. Cf. *Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, IV, p. 47.
55. *Hudud*, p. XVII-XIX, 21-22.

Muqaddasī[56]. Idrisi a utilisé fréquemment Ibn Hauqal, « dont il reproduit les informations non sans quelque négligence »[57]. Yaqut le cite dans sa préface et lui emprunte beaucoup[58], et c'est aussi le cas de Kamal al-din ibn al-Adim[59]. Abul-Fida se conforme à l'ordre suivi par Ibn Hauqal, dont « l'ouvrage étendu décrit les pays d'une manière complète, bien qu'il y manque la manière dont doivent se prononcer les noms de lieux »[60]. C'est d'après ce dernier que Qalqashandi le cite, et il ne sera pas ignoré d'Ibn Duqmaq et de Maqrizi. Il n'est pas jusqu'au pilote des mers du Sud, Ibn Madjid, qui ne l'ait consulté[61].

Gaston WIET.

56. Cf. *Encyclopédie.* III, p. 757.

57. Cf. IDRISI, I, p. XIX ; *Prolégomènes,* I, p. 112 ; FERRAND, *Relations,* p. 173 ; MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie,* p. 150 ; BLACHÈRE, *Géographes,* p. 191-192 ; *Annales d'études orientales,* XVII, p. 28, 42.

58. YAQUT, I, p. 7.

59. CANARD, in *Annales d'études orientales,* XV, p. 43-44.

60. Cf. *Géogr. d'Aboulféda,* II, *a,* p. I, 96.

61. Cf. IBN MADJID, fasc. 3, p, 63b ; FERRAND, *Introduction à l'astronomie nautique,* p. 232 ; JA, 1918, II, p. 167. — Voir encore FERRAND, *Les Géographes arabes,* JA, 1907, II p. 450 ; KIERNAN, *L'exploration de l'Arabie,* p. 43 ; SAUVAIRE, *Monnaies,* p. 71, n. 1 ; *Géogr. d'Aboulféda,* I, p. LXXXII ; LECLERC, *Hist. de la médecine arabe,* I, p. 335 ; MIELI, *Science arabe,* p. 115, 118.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ABD AL-LATIF. — *Relation de l'Egypte par Abd-allatiph*, trad. de l'arabe par Silvestre de Sacy, Paris 1810.

ABU SALIH. — *Churches and Monasteries of Egypt*, trad. Evetts et Butler, Oxford, 1895.

Acta orientalia. — *Ediderunt societates orientales Batava Danica Norvegica*, Leyde.

ADLER. — *Jewish Travellers*. Londres, 1930.

AMEDROZ et MARGOLIOUTH, *Eclipse*. — *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, ed. and transl. by Amedroz and Margoliouth, Oxford, 1920-1921.

Andalus. — *Revista de las escuelas de estudios arabes de Madrid y Granada*.

Ars Islamica. — *Published by the Research Seminary in Islamic Art Division of Fine Arts, University of Michigan*.

Avertissement, — MAS'UDI, *Livre de l'avertissement et de la révision*, traduit par Carra de Vaux, Paris, 1897.

BAHRAMI, *Recherches*. — *Recherches sur les Carreaux de Revêtement lustré dans la Céramique persane du XIIIe au XVe siècle*, Paris, 1937.

BARBIER DE MEYNARD, *Dict. de la Perse*. — *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, Paris, 1861.

BARTHOLD, *Hist. des Turcs*. — *Histoire des Turcs d'Asie centrale*, adaptation française par Mme M. Donskis, Paris, 1945.

BARTHOLD, *Turkestan*. — *Turkestan down to the Mongol invasion*, trad. anglaise. Publications du *Gibb Memorial*, 1928.

VAN BERCHEM, *Propriété*. — *La propriété territoriale et l'impôt foncier*, Genève, 1886.

BGA. — *Bibliotheca geographorum arabicorum*, ed. J. de Goeje, Leyde, 1870-1894.

BIEgypte. — *Bulletin de l'Institut d'Egypte* Le Caire.

BIF. — *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire.

BLACHÈRE, *Géographes arabes*. — *Géographes arabes du moyen âge*, textes choisis et commentés par R. Blachère et H. Darmaun, Paris, 1957.

BLACHÈRE, *Motanabbi*. — *Un poète arabe du IVe siècle de l'Hégire : Abou t-Tayuib al-Motanabbi*, Paris 1935.

BSOAS. — *Bulletin of the School of oriental and African Studies, University of London*.

CANARD, *Hamdanides*. — *Histoire de la dynastie des Hamdanides de la Jazira et de Syrie*, Alger, 1951.

CANARD, *Sayf al daula*. — *Bibliotheca arabica*, publiée par la Faculté des lettres d'Alger, Alger-Paris, 1934.

CANARD, *Vie de l'ustadh Jaudhar*. — Alger, 1958.

CARRA DE VAUX, *Penseurs*. — *Les Penseurs de l'Islam*, Paris, 1921-1926.

CHRISTENSEN. — *L'Iran sous les Sassanides*, Paris, 1936.

CIA, *Egypte*. — VAN BERCHEM, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum, Mémoires de la Mission français*, XIX (I) ; G. WIET, *Matériaux, Mémoires de l'Institut français*, LII (II).

CIA, *Jérusalem*. — VAN BERCHEM, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum, Mémoires de l'Institut français*, XLIII (I), XLIV (II).

CLÉMENT-MULET, *Minéralogie*. — *Essai sur la minéralogie arabe*, tirage à part de JA, 1868.

CLERGET, *Le Caire.* — Le Caire, 1934.
Création. — *Le Livre de la Création et de l'Histoire,* de Mutahhar ben Tahir el-Maqdisi, éd. et trad. Cl. Huart, Paris, 1897-1910.
CRESWELL, *Early Muslim Architecture.* — Oxford, 1932.
DESVERGERS, *Arabie.* — Paris, 1847.
DIEZ, *Persien.* — *Persien, Islamische Baukunst in Churasan,* Darmstadt, 1923.
DZAHI, *Tabassur.* — *Kitab al-Tabassur bil-tidjara,* 2e éd., Le Caire, 1935.
DJAHIZ, *Hayawan.* — *Kitab al-Hayawan,* Le Caire, éd. Abd al-Salam Muhammad Harun, 7 volumes.
DJAHIZ, *Le Livre des Avares.* — Trad. Ch. Pellat, Paris, 1951.
DOZY, *Histoire.* — *Histoire des musulmans d'Espagne,* nouvelle éd. revue par Lévi-Provençal, Leyde, 1932.
DOZY, *Recherches.* — *Recherches sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne pendant le moyen âge,* Leyde, 1881.
DUNLOP, *Khazars.* — *The History of the Jewish Khazars,* Princeton, 1954.
DUSSAUD, *Topographie.* — *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale,* Paris, 1927.
Egypte de Murtadi. — *L'Egypte de Murtadi fils du Gaphique,* introd. et notes par G. Wiet, Paris, 1953.
Encyclopédie. — *Encyclopédie de l'Islam,* 1re éd. française ; 2e anglaise.
FAGNAN, *Additions.* — *Additions aux dictionnaires arabes,* Alger-Paris, 1923.
FAGNAN, *Extraits.* — *Extraits inédits relatifs au Maghreb,* Alger, 1924.
Fakhri, trad. Amar. — *Histoire des dynasties musulmanes,* Paris, 1910.
FERRAND, *Relations.* — *Relations de voyages et textes géographiques,* Paris 1913-1914.
GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Pèlerinage.* — *Le pèlerinage à la Mekke,* Paris, 1923.
Géogr. d'Aboulféda. — Trad. Reinaud et St-Guyard, Paris, 1848-1883.
DE GOEJE, *Carmathes.* — *Mémoires sur les Carmathes. Mémoires d'histoire et de géographie orientales,* Leyde, 1886.
DE GOEJE, *Tsiganes.* — *Mémoire sur les migrations des Tsiganes,* Leyde, 1903.
GOLVIN, *Le Magrib central.* — *Le Magrib central à l'époque des Zirides,* Paris, 1957.
HARAWI. — *Guide des lieux de pèlerinage,* éd. et trad. Janine Sourdel-Thomine, Damas, 1953-1957.
HAUTECŒUR et WIET, *Mosquées.* — *Les Mosquées du Caire,* Paris, 1932.
HEYD. — *Histoire du commerce du Levant,* trad. Furcy Raynaud, Leipzig, 1936.
HRBEK. — *The Chronology of Ibn Battuta's Travels.*
HUART, *Histoire.* — *Histoire des Arabes,* Paris, 1912-1913.
Hudud. — *Hudud al-'Alam,* transl. and explain. by Minorsky, Londres, 1937.
IBN ABD AL-HAKAM. — *The History of the Conquest of Egypt, North Africa and Spain,* éd. Ch. Torrey, New Haven, 1922.
IBN BALKHI. — *Description of the Province of Fars in Persia,* trad. G. Le Strange, Londres, 1912.
IBN BATTUTA. — *Voyages d'Ibn Batoutah,* éd. et trad par Defrèmery et Sanguinetti, Paris, 1853-1858.
IDN DJUBAIR, trad. Gaudefroy-Demombynes. — Paris, 1949-1956.
IBN FAQIH. — *Compendium libri kitab al-buldan,* Leyde, 1885.
IBN KHALLIKAN. — *Wafayat al-a'yan,* Boulaq, 1299H.
IBN KHURDADHBEH. — *Al-masalik wal-mamalik,* Leyde, 1889.
IBN MAMMATI. — *Kitab Qawanin al-Dawawin,* ed. Aziz Suryal Atiya, Le Caire, 1943.
IBN QOTAIBA, *Introduction au livre de la Poésie.* — Ed. et trad. Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1947.
IBN RUSTEH, trad. Wiet. — *Les Atours précieux,* Le Caire, 1955.
IDRISI, éd. Dozy et de Goeje. — *Description de l'Afrique et de l'Espagne,* Leyde, 1864-1866.
IDRISI, trad. Jaubert. — *Géographie,* Paris, 1836-1840.
Islam. — *Der Islam, Zeitschrift für Geschichte und Kultur des islamischen Orients,* Hambourg.
ISTAKHRI. — *Viae regnorum,* Leyde, 1870.
JA. — *Journal asiatique.*
JRAS. — *Journal of the Royal asiatic Society.*
KAMAL AL-DIN, *Histoire d'Alep,* éd. Sami Dahan. — Damas, 1951-1954.

KHANIKOFF, *Asie centrale. — Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, Paris, 1861.
LAMM, *Cotton. — Cotton in mediaeval Textiles of the near East*, Paris, 1937.
LAMMENS, *Berceau. — Le Berceau de l'Islam*, Rome, 1914.
LAMMENS, *Etudes omeyyades. — Etude sur le siècle des Omayyades*, Beyrouth, 1930.
Legacy of Islam. — ARNOLD et GUILLAUME, *The Legacy of Islam*, Oxford, 1931.
LÉON L'AFRICAIN. — *Description de l'Afrique*, éd. A. Epaulard, Paris, 1956.
LÉVI-PROVENÇAL, *Civilisation. — La Civilisation arabe en Espagne*, Paris, 1948.
LÉVI-PROVENÇAL, *Espagne. — L'Espagne musulmane au Xe siècle*, Paris, 1932.
LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire. — Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, 1950-1953.
LÉVI-PROVENÇAL, *Islam d'Occident.* — Paris, 1948.
LOMBARD, *Arsenaux et bois dans la Méditerranée musulmane.* — Tirage à part d'un rcueil intitulé *Le navire et l'économie maritime.*
MAQRIZI, éd. de Bulaq. — Bulaq, 1853.
MAQRIZI, trad. Casanova. — *Mémoires de l'Institut français*, III et IV.
MAQRIZI, éd. Wiet. — *Mémoires de l'Institut français*, tomes XXX, XXXIII, XLVI, XLIX, LIII.
MARÇAIS, *Architecture. — L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954.
MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie.* — Constantine-Paris, 1913.
MARÇAIS, *La Berbérie. — La Berbérie Musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, 1946.
MARMARADJI. — *Textes géographiques sur la Palestine*, Paris, 1951.
MARQHART, *Eranshahr.* — Berlin, 1901.
MARQHART, *Streifzüge. — Osteuropäische und asiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903.
Masalik, trad. Gaudefroy-Demombynes. — *L'Afrique, moins l'Egypte*, Paris, 1928.
MASSIGNON. — *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, Paris. 1906.
MASPERO et WIET, *Matériaux. — Matériaux pour servir à la géographie de l'Egypte, Mémoires de l'Institut français*, XXXVI.
MASSÉ, *Saadi. — Essai sur la poète Saadi*, Paris, 1919.
MAZAHERI. — *La vie quotidienne des musulmans au moyen âge*, Paris, 1951.
Mélanges G. Marçais. — *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman*, Alger, 1957.
Mélanges Maspero. — *Mémoires de l'Institut français*, LXVIII.
Mélanges Massignon. — Damas, 1956-1957.
MEZ, *Renaissance.* — *Die Renaissance des Islams*, Heidelberg, 1922.
MFO. — *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth.*
MIDEO. — *Institut dominicain d'études orientales du Caire, Mélanges.*
MINORSKY, *Dailamites.* — *La domination des Dailamites*, Paris, 1932.
MINORSKY, *Sharvan.* — *A History of Sharvan and Darband*, Cambridge, 1958.
MONNERET DE VILLARD. — *Tessuti. — Atti della Accademia nazionale dei Lincei*, 1955, volume VII.
MUQADDASI. — *Descriptio imperii moslemici*, Leyde, 1906.
MUQADDASI, trad. Pellat. — *Description de l'Occident Musulman*, Alger, 1950.
MUSIL, *The Middle Euphrates.* — *A topographical Itinerary*, New York, 1927.
MUSIL, *Northern Hegaz.* — *A topographical Itinerary*, New York, 1926.
MUSIL, *Northern Negd.* — *A topographical Itinerary*, New York, 1928.
MUSIL, *Palmyrena.* — *A topographical Itinerary*, New York, 1928.
Nadelmalerei. — KARABACEK, *Die persische Nadelmalerei Susandjird*, Leipzig, 1881.
NARIMAN. — *Iranian influence on moslem Literature*, trad. Nariman, Bombay, 1918.
NASIR-I-KHUSRAU. — *Safar Nameh*, Paris, 1881.
NAZIM, *Sultan Mahmud.* — *The Life and Times of Sultan Mahmud of Ghazna*, Cambridge, 1931.
OMAR TOUSSOUN, *Finances de l'Egypte.* — *Mémoires de l'Institut d'Egypte*, VI.
OMAR TOUSSOUN, *Géographie.* — *Mémoires de la société royale de Géographie d'Egypte*, VIII.
OMAR TOUSSOUN, *Histoire du Nil.* — *Mémoires de l'Institut d'Egypte*, VII-IX.
Onomasticon. — CAETANI et GABRIELI, *Onomasticon arabicum*, Rome.

PELLAT, *Milieu basrien.* — *Le milieu basrien et la formation de Gahiz*, Paris, 1953.

Péninsule ibérique. — Ed. et trad. Lévi-Provençal, Leyde 1938.

PÉRÈS, *La poésie andalouse.* — *La poésie andalouse en arabe classique*, Paris, 1937.

Précis d'histoire d'Egypte. — *Précis de l'histoire de l'Egypte par divers historiens*, Le Caire, 1932-1935.

QALQASHANDI. — *Subh al-a'sha*, Le Caire, 1913-1919.

QALQASHANDI, trad. Gaudefroy-Demombynes. — *La Syrie à l'époque des Mamlouks*, Paris, 1923.

QALQASHANDI, trad. Wüstenfeld. — *Die Geographie und Verwaltung von Aegypten*, Göttingen, 1879.

QAZWINI, *Athar.* — *Kosmographie*, Göttingen, 1848.

QUATREMÈRE, *Description de l'Afrique.* — *Notice et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, tome XII.

QUATREMÈRE, *Mémoires.* — *Mémoires sur l'Egypte*, Paris, 1811.

QUATREMÈRE, *Recherches.* — *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Egypte*, Paris, 1808.

REI. — *Revue des études islamiques.*

REINAUD, *Mémoire.* — *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, Paris, 1849.

REITEMEYER, *Städtegründungen.* — *Die Städtegründungen der Araber im Islam*, Leipzig, 1912.

REY, *Colonies franques.* — *Les colonies franques de Syrie*, Paris, 1883.

RMM. — *Revue du monde musulman.*

SACY (S. de), *Chrestomathie.* — *Chrestomathie arabe*, 2e éd., Paris, 1826.

SALMON, *Introduction.* — *L'introduction topographique à l'histoire de Bagdadh*, Paris, 1904.

SAUVAGET, *Alep.* — Paris, 1941.

SAUVAGET, *Relation de la Chine.* — *Relation de la Chine et de l'Inde*, Paris, 1948.

SAUVAIRE, *Capacité, Longueur, Monnaies, Poids.* — *Numismatique et métrologie musulmanes*, tirage à part de JA, 1879-1886.

SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle.* — Paris, 1900-1906.

SCHWARZ, *Iran.* — *Iran im Mittelalter*, Leipzig, 1896-1929.

SOURDEL, *Descr. d'Alep.* — *La Description d'Alep d'Ibn Shaddad*, Damas, 1953.

SPULER, *Iran.* — *Iran in früh-isamischer Zeit*, Wiesbaden, 1952.

LE STRANGE, *Caliphate.* — *The lands of the eastern Caliphate*, Cambridge, 1905.

LE STRANGE, *Palestine.* — *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890.

LE STRANGE, *Province du Fars* = IBN BALKHI.

SULI, trad. Canard. — *Akhbar ar-Radi billah wa'l-Muttaqi billah*, Alger, 1946-1950.

Survey. — A.U. POPE, *A Survey of Persian Art*, Oxford, 1938-1939.

Tabaqat-i-Nasirî. — DJUZDJANI, *Tabaqat-i-Nasiri*, trad. Raverty.

Tanbih. — *Kitab al-tanbih wal-ishraf auctore al-Mas'udi*, éd. de Goeje, Leyde, 1894.

VASILIEV, *Byzance* et les Arabes. — Tome II, *La dynastie macédonienne*, Deuxième partie, *Extraits des sources arabes*, trad. Canard, Bruxelles, 1950.

WIET, *Exposition persane.* — *L'exposition persane de* 1931, Le Caire, 1933.

WIET, *Histoire de la nation égyptienne.* — *L'Egypte arabe*, tome IV, Paris, 1937.

WIET, *Les marchands d'épices.* — *Cahiers d'Histoire égyptienne*, Série VII, fascicule 2, Le Caire, 1955.

WIET, *Soieries.* — *Soieries persanes, Mémoires de l'Institut d'Egypte*, LII, Le Caire, 1948.

YA'QUBI, trad. Wiet. — *Les Pays*, Le Caire, 1937.

YAQUT. — *Yacuts Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873.

ZAKY M. HASAN, *Les Tulunides.* — Paris, 1933.

ZAMBAUR. — *Manuel de généalogie et de chronologie*, Hanovre, 1927.

(1) Configuration de la terre

œuvre d'Ibn Hauqal,
de Nisibe,

avec la description de ses formes, son étendue en longitude et en latitude, la division des pays en régions, la distinction entre les terres incultes et les contrées habitées, pour l'ensemble du domaine de l'islam, la nomenclature[1] des cités et la répartition des phénomènes généraux qui les différencient[2]

(2) Au nom de Dieu, Clément, Miséricordieux !

Gloire à Dieu, dont les faveurs sont dignes de louange, dont les bienfaits justement dispensés exigent notre reconnaissance ! Que Dieu accorde bénédiction et salut à Mahomet, la meilleure de ses créatures, et à sa pieuse descendance !

Parmi[3] les êtres qui s'élèvent par degrés aux actions généreuses pour se fixer à leur sommet et qui aspirent au bonheur convoité pour jouir de son essence la plus pure, le plus apte est bien celui que ses qualités naturelles mettent en avant, que ses actions d'éclat[4] portent au pinacle. Il est à même de constater la défaite de son contradicteur et l'anéantissement de son rival. Quiconque s'attache à sa protection est en sûreté, quiconque se modèle sur sa conduite[5] peut vivre en repos, celui qui cherche refuge auprès de lui est favorisé, et l'on ne risque aucun démenti à faire son éloge. C'est un ami de l'érudition et des savants, fidèle à la culture littéraire, et celui qui s'y adonne est par lui honoré comme un ami très cher[6], car il y est ancré par de solides racines, et c'est à l'une comme à l'autre que ses préoccupations et ses goûts s'entremêlent étroitement[7]. J'ai nommé Abul-Sari Hasan ibn Fadl ibn Abil-Sari Isbahani,

(1) *Tafsîl :* BGA, IV, p. 317.
(2) *Tafarrada :* BGA, IV, p. 314.
(3) Le problème posé par M. Canard (*Sayf al-Daula*, p. 310) n'existe plus dans la présente édition. Sur ce portrait, voir Grunebaum, *Medieval Islam*, p. 226, n. 9.
(4) *Sawâbiq :* BGA, IV, p. 258.
(5) *Mutamassik bi-habl :* BGA, IV, p. 354.
(6) *Khasîs :* BGA, IV, p. 226.
(7) *Intasadja :* BGA, IV, p. 363.
(8) *Kâfi :* BGA, IV, p. 342.

de noble souche, l'étoile des hommes d'Etat[8], la pluie bienfaisante des êtres indulgents, le parangon des vertus, le pôle des belles natures. A lui plus qu'à tout autre s'appliquent ces vers :

« Combien me connaissent que j'ignore et parlent de moi sans m'avoir vu.

Ma renommée leur parvient, alors que ma demeure est reculée et que ma patrie est pour eux lointaine. »

Je supplie Dieu de prolonger sa vie, de rehausser son prestige et de grandir sa situation. « Dieu est proche et exauce ceux qui le prient »[9].

C'est à lui que j'ai dédié cet ouvrage qui décrit la configuration de la terre, son étendue en longitude et en latitude, la division des pays en régions, la distinction entre les terres incultes et les contrées habitées, pour l'ensemble des pays de l'islam, avec la nomenclature des cités et la répartition des phénomènes généraux qui les différencient.

Je n'ai pas en vue les sept climats qui servent à la division courante de la terre, car la carte indienne qui se trouve à Quwadhiyan, même si elle est exacte, est très embrouillée. J'ai tracé, pour chaque partie à laquelle j'ai consacré un chapitre particulier, un dessin (3) et une figure précisant la position de cette région, avec la mention des localités et des territoires environnants, des villes et provinces qu'elle contient, son tribut et ses revenus, ses fleuves et ses mers. J'y ai rassemblé tout ce qu'il convient de connaître sur chaque région, c'est-à-dire les diverses sources de richesses, les impositions, les dîmes, les impots fonciers, les distances dans les itinéraires, les exportations[10] et les articles de commerce. C'est là une documentation qui intéresse les princes régnants, les hommes de valeur et les chefs, ainsi que les personnes de toutes les classes[11].

Une des raisons qui m'ont poussé à la composition de ce livre, qui m'ont stimulé à le rédiger et m'ont induit à l'envisager, c'est que, dans ma jeunesse, j'ai toujours éprouvé un penchant très vif à lire des récits de voyages, à me rendre compte de la façon d'apprécier la manière de vivre et les qualités particulières[12] qui distinguent les pays les uns des autres, les différences d'opinions en matières religieuse et scientifique, l'influence que ces opinions sont susceptibles d'avoir sur les mœurs et les coutumes, les connaissances et les sciences, les particularités et les faits généraux. Après avoir pris de l'âge, j'ai compulsé des ouvrages célèbres et réputés, des recueils respectables et fameux. Pourtant je n'ai pas lu sur les itinéraires d'œuvre satisfaisante qui m'ait procuré une description appropriée. Voilà ce qui m'a fait entreprendre la composition de ce livre en

(9) *Coran*, XI, 64.
(10) *Madjlab* : BGA, IV, p. 206.
(11) Cf. *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire de la science*, p. 1444.
(12) *Haqâiq* : BGA, IV, p. 217.

y formulant[13] une grande diversité d'observations et de renseignements. J'y ai été aidé par des voyages ininterrompus, puisque la destinée qui m'avait été préparée me contraignait à m'expatrier, pour me procurer de quoi subvenir à mon entretien, avec le vif désir d'atteindre le but que je me proposais. J'ai été chassé par la tyrannie des princes et les vicissitudes cyniques du temps, la série continuelle des malheurs et de l'oppression qui ont frappé les peuples de l'Orient, les procédés injustes et tyranniques mis en pratique par des princes qui méprisaient l'équité, l'accroissement des crises et des calamités, l'accumulation des charges et des coups du sort, la perturbation des moyens de subsistance et la pénurie des pluies bienfaisantes.

J'ai commencé ces voyages en partant de Bagdad le jeudi 7 ramadan de l'année 331 (15 mai 943), date à laquelle Abu Muhammad Hasan ibn Abd-Allah ibn Hamdan abandonna cette ville après sa défaite[14], et se rendit dans le Diyar Rabi'a afin d'échapper aux Turcs (4) qui avaient fait l'impossible [15] pour s'emparer de sa personne. Auparavant, il avait eu la tâche facile, car son pouvoir y avait été étendu, les circonstances l'avaient favorisé, l'avaient hissé au comble de la puissance, et il avait reçu le surnom honorifique de Nasir al-daula. J'étais alors dans la primeur et la fraîcheur de l'âge, dans la fleur et l'enivrement de la jeunesse, avec un capital de vigueur[16] et d'énergie éclatantes.

Je raconte à la fin de ce livre les étapes imprévues[17] de mes voyages, qui m'ont retenu sur le continent sans me lancer sur les mers ; j'ai parcouru[18] toute la longueur de la surface de la terre, et, sur son sol, j'ai traversé la corde du cours du soleil. J'ai décrit les habitants les plus notables de toutes les contrées, l'élite des princes qui possédaient le pouvoir ou détenaient l'influence[19], ainsi que les personnalités de premier plan, dans chaque canton et dans chaque localité, qui se signalaient par leurs vertus, en énumérant en détail leurs éminentes qualités et leurs mérites les plus nobles.

Toutefois je ne me suis pas trop appesanti, de crainte d'une prolixité qui ennuierait le lecteur : d'autre part, le but de cet ouvrage est de fournir la configuration de ces territoires, laissée de côté par ceux de mes prédécesseurs qui les avaient visités. La citation des villes, des montagnes, des fleuves, des mers, des distances, et d'autres détails que je donnerai, est parfois accessible, mais

(13) *Istintâq* : BGA, IV, p. 364.
(14) Voir sur ce passage : JA, 1873, I, p. 567 ; Amedroz et Margoliouth, *Eclipse*, II, p. 41 ; V, p. 45 ; Ibn al-Athir, s.a. 331 ; Suli, II, p. 76 ; *Hudud*, p. 20 ; Bowen, *The Life and Times of Ali ibn Isa*, p. 378 ; Defrémery, *Mémoire sur les émirs al-oméra*, p. 174.
(15) *Amila* : BGA, IV, p. 305.
(16) *Bidâ'a* : BGA, IV, p. 190.
(17) *Awara* : BGA, IV, p. 307.
(18) *Iqtata'a* : BGA, IV, p. 330.
(19) *Ridjâlât* : BGA, IV, p. 245.

en ordre dispersé, dans différents récits, et l'homme qui en est curieux peut obtenir sans trop de difficultés ces renseignements auprès des voyageurs originaires de chaque contrée, encore que ceux-ci soient animés d'une partialité en faveur de leur patrie ou de leur tribu, et aient émis des opinions qui ne concordent pas avec mes propres recherches[20] et mes enquêtes personnelles, pour lesquelles j'ai visé à donner le véritable état des choses, en reproduisant des situations réelles.

(20) Voir Grunebaum, *Medieval Islam*, p. 300, n° 15.

(5) Physionomie de la terre

J'ai noté sommairement[21] les chiffres des distances, fourni une description adéquate des cités, sans omettre les autres détails indispensables. J'ai établi pour l'ensemble de la terre, enveloppée par l'Océan[22], qui est infranchissable, une carte en partie conforme à la carte de Quwadhiyan, mais qui s'en écarte en plusieurs points. J'ai donné clairement le nom des lieux de chaque région traitée, montré les lignes de jonction des parties limitrophes, indiqué les dimensions de chaque canton avec sa configuration, telles que sa longueur, sa largeur, ses formes, rondes, quadrangulaires ou triangulaires, et tels autres aspects géométriques que présentent ces figures. J'ai précisé le district, l'emplacement[23] de chaque ville par rapport avec la localité la plus voisine, en fixant sa position eu égard aux points cardinaux, nord et sud, comme est et ouest. Ainsi, quiconque consultera cette carte aura une idée claire de l'emplacement, de la situation et de la topographie de chaque région, ainsi que de l'étude approfondie que j'ai faite de sa disposition et de sa configuration, des recherches effectuées sur ses conditions, et des renseignements que j'ai recueillis. Peut-être un doute se formera-t-il dans l'esprit du lecteur à cause de l'opinion qu'il s'était faite sur l'étendue, la grandeur et la situation de la terre, en voyant les dimensions réduites de sa largeur et de sa longueur. Il peut s'imaginer que cet ouvrage ne saurait être comparé à l'œuvre de Djaihani et qu'il ne concorde pas davantage avec les données d'Ibn Khordadhbeh. Mais il appartient au lecteur, — que Dieu le dirige ! — de considérer avec attention[24] les faits sur lesquels il a des doutes, de réfléchir à la façon de celui qui, en choisissant la vérité, se libère d'un grand nombre de racontars des informateurs ou des mensonges de voyageurs ignorants qui ne cherchent pas à atteindre la vérité. Que ce lecteur sache bien que les raisons qui m'ont poussé à rédiger ce livre et qui en ont déterminé la mise au net est le plaisir d'accomplir soigneusement une tâche, le désir de rendre avec succès la description de chaque pays, ainsi que le souci d'une bonne renommée auprès des gens intelligents dans chacune de leurs réunions.

(21) *Harrara :* BGA, IV, p. 213. Cf. Kramers, *Analecta orientalia*, I, p. 151.
(22) *Al-Bahr al-muhît*, la « mer Environnante ».
(23) *Mauqi' :* BGA, IV, p. 378.
(24) *An'ama l-nazar :* BGA, p. 365.

J'ai traité[25] séparément les pays de l'islam, province par province, région par région, district par district (6), pour chaque unité administrative. J'ai commencé par le territoire des Arabes, dont j'ai fait une région distincte parce qu'il contient la Ka'ba et la Mecque, mère des cités, et c'est à mes yeux le centre de tout l'ensemble. Après avoir convenablement situé tout ce qu'il renferme, montagnes, déserts sablonneux, routes et cours d'eau avoisinants qui se jettent dans la mer de Perse, j'ai fait suivre le domaine des Arabes de la description de la mer de Perse ; en effet, cette mer entoure la majeure partie de ce territoire, et j'ai montré comment elle se développe autour de lui. La mer de Perse s'infléchit en direction de l'ouest, depuis la presqu'île de Mascate[26] jusqu'à la Mecque et Qulzum, sur une distance de 50 parasanges à partir de l'Oman, en un point nommé Ras al-Djum-djuma. Ensuite j'ai décrit le Maghreb, dessiné en deux planches ; j'ai d'abord fait figurer la région qui s'étend de l'Egypte à Mahdiya et Kairouan, situant les villes qui se trouvent dans ces plaines, bien qu'elles soient peu nombreuses. Puis j'ai fait suivre cette partie du reste du Maghreb, depuis Mahdiya et Kairouan jusqu'à la région de Tanger et d'Azila. J'ai établi le dessin des villes côtières en suivant le bord de la mer ; j'y ai fait figurer les routes vers toutes les directions, montrant comment celles-ci, de toutes parts, se dirigent vers l'ouest et l'est. Ensuite j'ai décrit l'Egypte en deux planches, comme je l'ai fait pour le Maghreb. A cause de la longueur de ce pays, j'y ai fait ressortir la position des villes, notamment leur emplacement sur les cours d'eau qui sillonnent ce territoire, ainsi que les localités qui s'en trouvent éloignées ; j'ai tracé les montagnes, les cours d'eau, les canaux avec toutes leurs ramifications, montrant comment ils communiquent entre eux, ou s'écartent les uns des autres pour se jeter dans la mer située en face d'eux ; j'ai fait voir comment les eaux du Fayoum se jettent dans le lac d'Aqna et Tanhamat. Puis j'ai décrit la Syrie, avec ses colonies militaires, ses montagnes et ses eaux, fleuves et mer, les villes du littoral, le lac de Tibériade, le lac de Zughar, le désert des Israélites, situé hors des limites proprement dites de la Syrie. Ensuite vient la mer Méditerranée, avec la manière dont elle est formée et sa configuration particulière, la mention des villes des Byzantins[27] situées sur sa rive orientale et des contrées qui font face au territoire du Maghreb. J'ai nommé les villes des Byzantins dans la Calabre[28], la Lombardie[29], l'étroit chenal[30] du Péloponnèse, le golfe issu de la mer Méditerranée[31] en direction du détroit entourant Constantinople, les cours d'eau des Byzantins, ses plus grands fleuves et ses cités. Comme j'ai intégré la carte de l'Espagne[32] dans la planche du Maghreb, je n'avais rien à en répéter.

(25) Traduit dans JA, 1875, I, p. 569-571.
(26) Masqat (*Encyclopédie*, III, p. 444).
(27) Al-Rûm.
(28) Qalauriya.
(29) Al-Ankubardha.
(30) *Zanaqa* : BGA, IV, p. 225.
(31) *Bahr al-rûm*.
(32) Al-Andalus.

J'ai dessiné dans cette mer (7) les îles habitées les plus connues ainsi que tous les lieux qui méritent d'être cités pour leur population et leur importance. Puis j'ai mentionné la Haute Mésopotamie[33], célèbre et connue pour être l'habitat des tribus de Rabi'a, de Mudar et de Bakr, le cours du Tigre et de l'Euphrate, et la façon dont ces deux fleuves en circonscrivent les limites, et j'ai décrit ses montagnes, ses routes et ses autres particularités. Je l'ai fait suivre de la carte de l'Iraq, avec ses cours d'eau et ses lagunes, l'écoulement de ses eaux vers la mer, les fleuves qui s'y épuisent ou débouchent sur ces régions. J'ai traité du Khuzistan avec ses frontières et ses cours d'eau, et ce que comportent sa configuration et sa topographie. Je l'ai fait suivre de la carte du Fars, en dessinant l'ensemble de ses fleuves, de ses lacs, l'emplacement de ses cités, la configuration de la mer qui le borde en fixant la position des villes du littoral. J'ai donné ensuite la carte du Kerman, continent et mer, plaines et montagnes, toutes ses voies et routes. Puis j'ai dessiné la région du Sind, cités, chemins, voies de communications, la mer qui le borde et les villes côtières : j'ai fixé le cours de l'Indus[34], le tracé de son parcours depuis Multan, indiquant les régions de l'Inde et les contrées musulmanes qu'il traverse. La carte de l'Azerbaidjan vient ensuite, avec les lignes des montagnes, des routes, des fleuves d'eau douce comme l'Araxe et le Kour, et j'ai dessiné les lacs de Khilat et de Qabudhan, qui ne sont en communication avec aucune mer, et j'ai délimité la position du mont Caucase[35]. Ensuite j'ai figuré les cantons du Djibal, l'emplacement exact de ses villes et les régions qui en sont isolées par suite de la pénétration sur son territoire d'une partie des déserts du Khorassan et du Fars. Je l'ai fait suivre de la carte du Ghilan[36], du Dailam et du Tabaristan, ainsi que de la mer Caspienne[37] qui borde ces régions, signalant certaines de leurs routes, car je ne les connais pas toutes. Puis vient la carte du lac du Tabaristan, avec ses deux îles, les cours d'eau qui s'y jettent, les montagnes avoisinantes, précisant la superficie du domaine de l'islam et les limites des parties qui en sont exclues. J'ai figuré ensuite le désert qui sépare le Khorassan du Fars, avec toutes les routes qui mènent aux cantons avoisinants et bordent les frontières, les districts du Séistan qui en sont limitrophes, notamment les monts de Ghur, d'où les cours d'eau se jettent dans le lac de Zarah. J'ai donné ensuite la carte du Khorassan, avec les contrées qu'il contient[38], comme le Tukhairistan, les monts de Bamian, Tus, Quhistan, y compris l'ensemble des cours d'eau, des montagnes connues, des parties sablonneuses et des routes fréquentées. Ensuite j'ai figuré l'Oxus[39] ainsi que les régions qui se trouvent au-delà de ce fleuve (8), comme Bokhara, Samarcande,

(33) Al-Djazîra.
(34) Mihrân.
(35) Djabal al-Qabq.
(36) Al-Djîl.
(37) Bahr al-Khazar.
(38) *Dimn* : BGA, IV, p. 285-286.
(39) Djaihûn.

Ushrusana, Isbidjab, Shash, Kharezm, ainsi que tous les cours d'eau arrosant ce territoire, avec les routes et les voies d'accès qui s'y trouvent.

Cette carte procure la forme de l'ensemble de la terre[40].

Commentaire des noms et des remarques inclus dans la carte de la configuration de la terre.

A la partie supérieure de la carte, on lit (1) *Sud*, et, sous ce mot, à droite et à gauche, (2) *Figure de l'ensemble de la terre*, et (3) *Nord* se lit à la partie inférieure (4). *Occident* est placé dans la section de droite, et (6) *Orient* dans celle de gauche.

La terre est divisée en deux parties : le (6) *continent austral* et le (7) *continent boréal*. Le (8) *Nil* a été figuré dans le continent austral. Dans la section méridionale, on a inscrit : (9) *La Nubie, Dongola et Alwa :* et dans la partie septentrionale : (10) *Haute Egypte supérieure*, puis (11) *contrée d'Egypte*. Sur le littoral de ce continent, à droite de l'embouchure de Nil, il y a (12) *Pays du Maghreb*. Au-dessus, à l'intérieur du continent, on rencontre en premier lieu : (13) *régions et cantons de Barqa*, puis en poursuivant vers la droite : (14) *Cantons de Surt et d'Adjdabiya, régions et cantons de Tripoli, régions et cantons d'Ifriqiya*. A l'angle du continent, sur le littoral de l'Océan : (15) *Contrée et cantons de Tanger*, puis, en longeant la côte : (16) *Audaghust, aux musulmans* ; (17) *Ghana, aux infidèles ;* (18) *Kugha, aux infidèles* ; (19) *Sama, aux infidèles* ; (20) *Ghariwa, aux infidèles ;* (21) *Kazam, aux infidèles*. Sous cette nomenclature, on lit : (22) *Provinces situées sur le littoral de l'Océan*. Puis, en poursuivant sur le littoral : *Déserts du Sud*. Dans l'angle du continent qui constitue le commencement de la mer de Perse, on trouve : (23) *Origine de la mer de Perse*, et, sur le littoral de cette mer : (24) *Pays des Zendjs ;* (25) *désert qui sépare les Zendjs de l'Abyssinie ;* (26) *le pays d'Abyssinie*, puis, entre cette inscription et le Nil : (27) *Déserts et solitudes des Budja*, et, en face, de l'autre côté du Nil : (28) *Régions des Oasis*. Derrière quoi, on lit : (29) *Pays des descendants de Goliath*, suivi de : (30) *Cantons de Sidjilmasa, du Sus Extrême et d'Aghmat*.

Dans le continent boréal, une région, à droite de la carte, est isolée par un canal, sur les bords duquel on lit : (31) *Canal de Constantinople*. Dans cette portion, on lit : (32) *Pays des Byzantins*, avec cette précision que le mot *pays* est inscrit dans l'autre partie du continent. Sur la section de droite, au milieu du canal, on trouve : (32) *Constantinople*, suivi, sur le littoral de : (34) *cantons de Macédoine, de* (35) *Kasmili, du* (36) *Péloponnèse, de* (37) *Badhrant*[41], *du* (38) *golfe de Venise*, (39) *Otrante, la* (40) *Calabre, les* (41) *régions de la Lombardie, les* (42) *régions de France et de la Galice*, puis, à l'angle : (43) *le pays d'Espagne*, enfin, à la partie inférieure vers l'Océan : *Déserts arctiques*.

(9) Le mot *arctiques* est placé sur la section du continent boréal située à gauche du canal de Constantinople, et, au delà de ce mot, se lisent : (44) *Régions de Gog et Magog*, suivis, en remontant, de : (45) *Les Slaves*, qui, en fait, appartiennent à la plus petite section de ce continent. Au

(40) Cette carte est reproduite dans *Legacy*, pl. à p. 86-87 ; cf Canard, *Géographes, Annales d'études orientales*, XVIII, p. 11.
(41) Peut-être : Brindes. Je n'identifie pas : Kasmili.

delà, du côté de l'est : (46) *Les Bulgares et les Russes,* et, sur le littoral du canal : (47) *Pays de Trébizonde.* Au-dessus du fleuve bordant les régions des Bulgares et des Russes, se trouvent : (48) *Les Bashdjirt,* (49) *les Burtas,* (50) *les Khazar,* (51) *les Pètchenègues* et (52) *les Bulgares,* ce dernier peuple est ainsi répété, puis : *la* (53) *région de Sarir.* Au-dessus, on lit : (54) *Arménie intérieure et extérieure,* que côtoie à gauche : (55) *Azerbaidjan et Arran.* A droite de l'Arménie il y a le (56) *Tigre,* puis (57) l'*Euphrate,* qui circonscrivent la (58) *Haute Mésopotamie.* Le mot (59) *Syrie* est placé entre l'Euphrate et la mer. (60) L'*Iraq* est situé près de l'embouchure de ces deux fleuves, et le nom est surmonté de (61) *Territoire des Arabes.*

A gauche de l'Iraq, sur le littoral, on lit : (62) *Khuzistan,* puis : (63) *le Fars,* (64) *le Kerman,* (65) *le Sind,* au-dessous de quoi se trouvent : (66) *Djibal,* (67), *le désert du Fars,* (68) *le Séistan,* puis, encore au-dessous : (69) *le Dailam,* (70) *le Tabaristan,* (71) *le Kharezm,* (72) *les Ghuzz,* (73) *le Khorassan.* Le long du Khorassan est situé (74) l'*Oxus,* et, au delà : *la Transoxiane,* et plus loin, on lit : (76) *Du pays de la Chine.* Cette mention est suivie de (77) l'*Inde,* où coule (78) l'*Indus, puis des* (79) *Kharlukh et du* (80) *Tibet,* et, sur l'Océan, *les* (81) *Khirkhiz, les* (82) *Tughuzghuz et le* (83) *pays de Chine.*

Voilà donc la terre entière, parties habitées et régions incultes. Elle est partagée suivant les empires. Les principaux[42] empires de la terre sont au nombre de quatre. Le plus prospère[43], le plus riche en biens, où la conduite du gouvernement, la conservation des richesses et l'abondance des revenus sont dans les meilleures conditions, c'est l'empire d'Iranshahr, dont le centre est la région de Babil[44], soit l'empire de la Perse. Les frontières de cet empire étaient bien définies au temps des Perses, mais après l'introduction de l'islam, cet empire prit aux autres une portion de leurs territoires : de l'empire byzantin il annexa la Syrie, l'Egypte, le Maghreb et l'Espagne ; de l'empire de Chine il détacha la Transoxiane. Ces contrées importantes firent alors partie de l'empire d'Iranshahr.

L'empire byzantin s'étend aux limites du territoire des Slaves[45] et de leurs voisins, Russes, Sarir, Alains, Arméniens et tous ceux qui professent le christianisme.

Dans l'empire de Chine entrent tous les territoires des Turcs, une partie du Tibet et les peuplades idolâtres.

L'empire de l'Inde renferme le Sind, Qashmir, une partie du Tibet et les peuples de même religion.

Je n'ai pas fait mention[46] du pays des Noirs dans le Maghreb (10) ni des Budja, ni des Zendjs, ni des autres groupes vivant dans leurs

(42) *Imâd :* BGA, IV, p. 304.
(43) Cf. Grunebaum, *Medieval Islam,* p. 53, n. 84 ; *Acta orientalia,* X, p. 24.
(44) Cf. *Encyclopédie,* I, p. 559.
(45) Cf. *Hudud,* p. 427 ; Adler, *Jewish Travellers,* p. 370.
(46) Cf. *Prairies,* III, p. 38 ; Grunebaum, *Medieval Islam,* p. 34, n. 9.

parages[47], car la bonne organisation des empires tient aux convictions religieuses, aux bonnes mœurs et aux institutions sages, et la conservation des richesses dépend d'une juste méthode de gouvernement. Or ceux-là négligent ces qualités et n'y participent pas ; ils méritent donc une place à part du point de vue développé pour les autres empires. Toutefois une partie des Noirs installés dans le voisinage de ces empires réputés parvinrent à l'idée religieuse, à une vie réglée et à des institutions sensées, et se rapprochent des habitants de ces empires : tels sont les Nubiens et les Abyssins, chrétiens qui se conforment[48] aux manières de vivre des Byzantins. Avant l'islam ils confinaient au territoire byzantin, puisque la région nubienne était limitrophe de l'Egypte, tandis que l'Abyssinie se trouve sur le littoral de la mer Rouge. Entre ces peuples et l'Egypte il y a des déserts habités, où l'on trouve des mines d'or[49] ; d'autre part, ils sont, par la mer Rouge, en communication avec l'Egypte et la Syrie.

Tels sont donc les empires connus : le territoire de l'Islam s'est agrandi par l'annexion de parcelles de ces susdits empires, et il a vu croître son prestige et sa grandeur.

La terre se divise en nord et sud. En partant de l'Orient, du golfe dérivé de l'Océan qui entoure la Chine, jusqu'au golfe dérivé du même Océan, vers l'Occident, entre le pays d'Espagne et Tanger, la terre se divise en deux parties. La ligne de séparation part de la mer de Chine, traverse le pays de l'Inde, la partie centrale de l'empire islamique, puis s'étend vers l'Occident après avoir franchi l'Egypte. Au nord de cette ligne de partage, les habitants sont de couleur blanche, et la blancheur de leur teint augmente à mesure qu'on s'éloigne vers le nord. Ce sont des régions glaciales. Au sud de cette ligne, les habitants sont noirs, et leur noirceur est d'autant plus accusée qu'on s'éloigne en direction du sud. Les régions les plus tempérées[50] de ces empires se trouvent sur la ligne droite centrale ou à proximité.

Je vais décrire chaque région de cet ensemble pour qu'on puisse la distinguer par sa position propre et par son degré de voisinage de la région qui la touche et lui est limitrophe, si Dieu veut.

L'empire de l'Islam[51] est limité à l'est par le territoire de l'Inde et la mer de Perse ; à l'ouest, par la région des Noirs, qui habitent sur le littoral de l'Océan, dans le voisinage des déserts et des plaines d'Audaghust, en face d'Ulil ; au nord se trouve l'empire byzantin, ainsi que les peuples voisins (11), Arméniens, Alains, Arran, Sarir, Khazars, Russes, Bulgares, Slaves et certaines tribus turques ; au nord aussi se trouve une partie de l'empire de Chine, et les régions turques avoisinantes ; au sud, on rencontre la mer de Perse.

(47) *Ird* : BGA, IV, p. 299.
(48) *Irtasama* : BGA, IV, p. 246.
(49) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 278.
(50) *A'dal* : BGA, IV, p. 297.
(51) Voir Mez, *Renaissance*, p. 2.

L'empire byzantin est borné à l'est par l'empire de l'islam, à l'ouest et au sud par l'Océan, et au nord par les frontières de la région de la Chine, car j'ai compris dans les pays des Byzantins les Slaves, cantonnés entre le pays des Turcs et les régions byzantines, ainsi que tous les autres peuples avoisinant le pays des Byzantins.

L'empire de Chine est bordé au nord et à l'est par l'Océan, au sud par l'empire de l'islam et l'Inde, et à l'ouest, encore par l'Océan, parce qu'il faut comprendre dans cet empire Gog et Magog, et les peuples voisins qui s'étendent jusqu'au bord de l'Océan.

Le territoire de l'Inde est borné à l'est par la mer de Perse, à l'ouest et au sud par la région du Khorassan, et au nord par l'empire de Chine.

Telles sont les délimitations des empires que j'ai mentionnés.

Les mers les plus connues sont au nombre de deux : la plus vaste est la mer de Perse, suivie par la mer Méditerranée. Ce sont deux bras de mer qui s'opposent et se détachent de l'Océan. La plus étendue en longueur et en largeur est la mer de Perse. La partie du continent qui longe la mer de Perse s'allonge des frontières de la Chine à Qulzum. Si l'on trace une ligne droite de Qulzum à la Chine, on mesure une distance d'environ deux cents journées de marche ; de même, en ligne droite de Qulzum à l'extrême limite du Maghreb, il y a cent quatre-vingts journées ; de même, en ligne droite, de Qulzum à l'Iraq par voie de terre[52], en coupant le territoire de Samawa, on compte environ un mois, puis deux mois de l'Iraq au fleuve de Balkh, et un peu plus de vingt journées du fleuve de Balkh à la limite des pays de l'islam, à la frontière du Ferghana[53]. De là, après avoir traversé le territoire des Kharlukh[54] en entier, on pénètre après un peu plus de trente journées dans la province des Tughuzghuz[55] ; et de là à l'Océan, à l'extrême limite de la Chine, il faut environ deux mois. Mais si l'on veut franchir cette distance de Qulzum à la Chine par voie de mer, le parcours est plus long, à cause de la multiplicité des détours[56] et de la sinuosité des trajets à travers ces mers.

La mer Méditerranée se détache de l'Océan par le canal situé entre le Maghreb et l'Espagne, et parvient aux villes frontières appelées autrefois les Confins syriens, sur une distance d'environ quatre mois. Elle est plus rectiligne (12) et moins inégale que la mer de Perse, car lorsqu'on part de l'embouchure de ce canal, on est poussé par un vent unique vers la plupart des endroits de cette mer. Entre Qulzum, qui forme un isthme de la mer de Perse, et la mer Méditerranée, à la hauteur de Farama, il y a trois journées de marche[57]. Interprétant cette parole de Dieu[58] : « Entre elles s'élève une barrière

(52) *Barriya* : Idrisi, éd. Dozy-De Goeje, p. 273.
(53) Voir Heyd, I, p. 37 ; *Encyclopédie*, II, p. 178 ; IV, p. 951.
(54) Voir BGA, IV, p. 431.
(55) Cf. Marquart, *Eranshahr*, p. 261-262.
(56) *Ma'tif* : BGA, IV, p. 301.
(57) Voir Heyd, I, p. 41 ; Clerget, *Le Caire*, II, p. 189.
(58) *Coran*, LV, 20 ; voir Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 34, 36.

qu'elles ne dépassent point », certains commentateurs affirment que ce passage concerne ce lieu, mais d'autres exégètes proposent une opinion différente. La mer Méditerranée se prolonge au-delà de Farama sur plus de vingt journées de voyage. Ce fait est donné en détail lorsque sont mesurées les routes du Maghreb, et il est inutile de le répéter. De l'Egypte à l'extrémité du Maghreb il y a environ cent quatre-vingts journées. Il y aurait donc environ quatre cents journées de voyage entre l'extrémité occidentale de la terre et sa dernière limite orientale.

Quant à la largeur de la terre, de l'extrême nord jusqu'à sa limite méridionale, elle commence à partir du littoral de l'Océan pour joindre le territoire de Gog et Magog, passe sur le territoire des Slaves, traverse la région des Bulgares intérieurs et des Slaves, poursuit dans le pays des Byzantins, les pays d'Egypte et de Nubie, s'étend aux déserts entre le pays des Noirs et celui des Zendjs, pour aboutir à l'Océan : telle est la ligne qui relie le nord et le sud de la terre. Mes connaissances sur la longueur de cette ligne sont les suivantes : de Gog aux Bulgares et au territoire des Slaves, il y a environ quarante journées de marche ; du territoire des Slaves, à travers le pays des Byzantins, jusqu'à la Syrie, environ soixante journées ; et de là à l'extrémité de la Nubie, environ quatre-vingts journées ; l'on parvient ensuite à des déserts infranchissables, ce qui représente, au total, deux cent dix journées de marche à travers des régions cultivées et habitées.

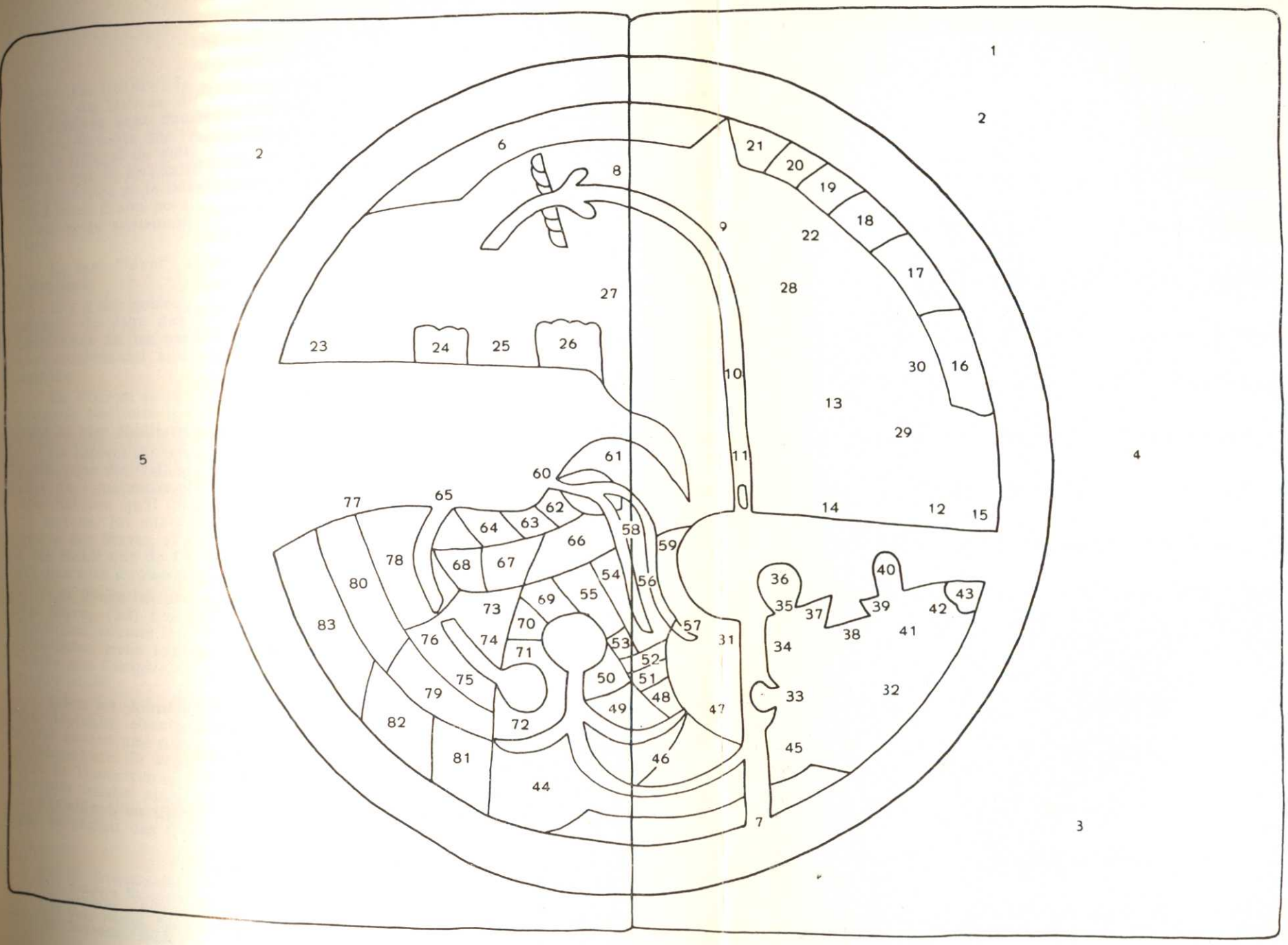
Les territoires qui séparent, au nord, Gog et Magog de l'Océan, et, au sud, les déserts des Noirs jusqu'à l'Océan, comportent des solitudes arides, où il n'y a, suivant mes informations, ni cultures, ni animaux, ni plantes. On ne connaît même pas la distance qui sépare ces deux étendues désertiques du littoral de l'Océan. Il est, en effet, impossible de les traverser, à cause du froid excessif qui empêche de les habiter et d'y vivre, au nord, ou de la chaleur torride qui interdit tout séjour et toute vie, au sud.

La totalité des régions situées entre la Chine et le Maghreb est habitée.

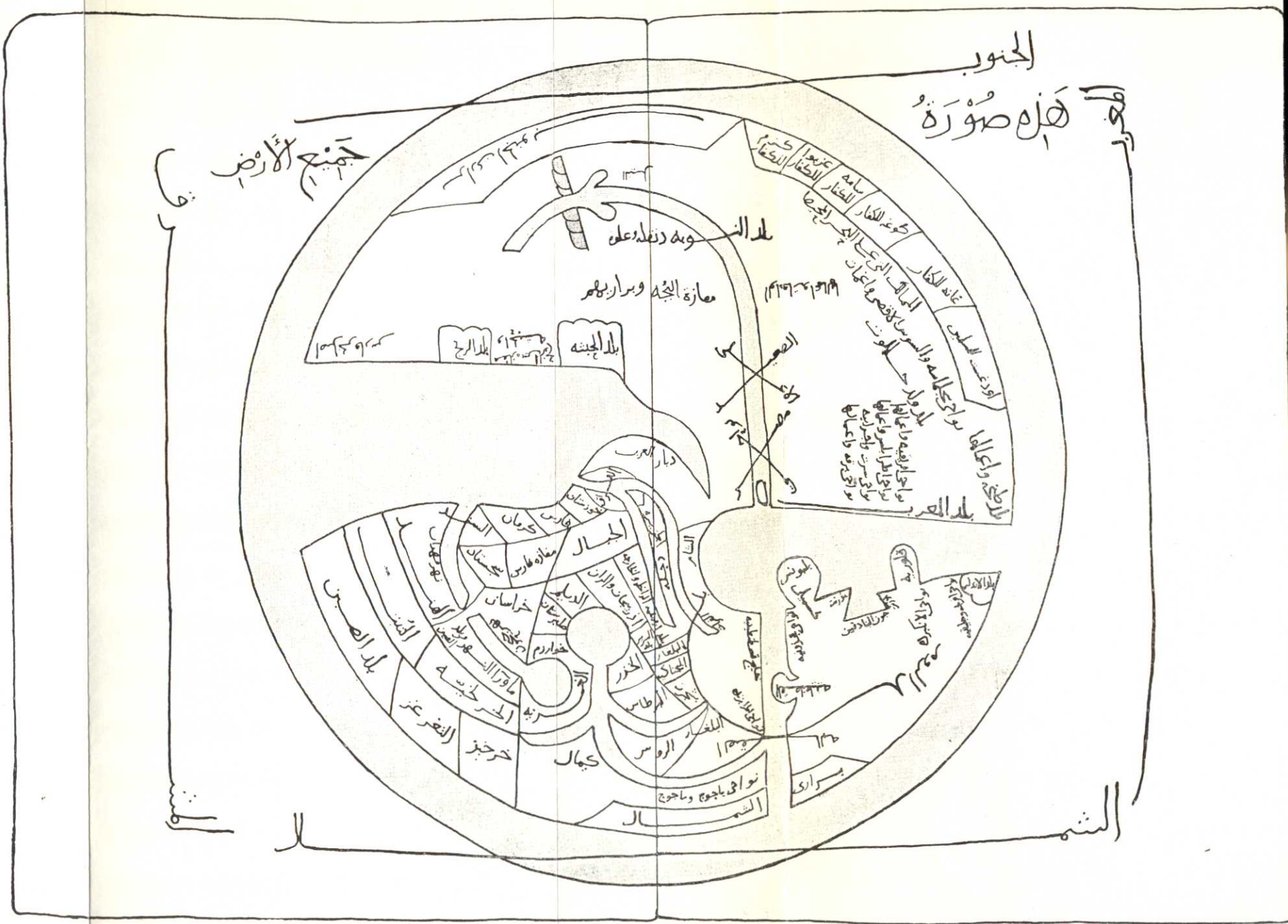
L'Océan entoure la terre comme un collier. La mer de Perse et la mer Méditerranée se détachent de l'Océan.

(13) La mer Caspienne ne reçoit aucun appoint de ces deux mers en aucune manière et par aucune voie. On raconte beaucoup d'histoires sur cette mer en se référant à des auteurs importants. J'ai lu dans plus d'un exemplaire de la « Géographie », d'après Ptolémée, que cette mer est alimentée par la mer Méditerranée. Dieu nous préserve d'admettre qu'un savant comme Ptolémée ait pu soutenir des absurdités ou affirmer ce qui est contraire à l'état des choses. Cette mer est située dans une dépression de la terre et est nourrie d'eau douce. Les fleuves qui coulent dans sa direction pour s'y déverser sont[59] : la Volga, le plus grand de ses tributaires, qui est le

(59) Cité dans Idrisi, trad. Jaubert, II, p. 332.


1
2
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83

1. — CARTE DE LA TERR



fleuve des Russes ; le Kour ; l'Araxe ; les cours d'eau provenant du Ghilan, du Dailam, du Tabaristan et des cantons des Ghuzz. Toutes ces rivières sont douces, mais le sol y est malsain, provoque des fièvres, de sorte que l'eau est gâtée et altérée. Ainsi quiconque voyage sur le littoral de cette mer, en partant du pays des Khazars, pour passer sur le territoire de l'Azerbaidjan, du Dailam, du Tabaristan, du Djurdjan et le désert bordant la montagne de Siyah-Kuh[60], revenant ainsi à son point de départ, ne rencontre aucun obstacle d'eau salée, mais seulement les fleuves d'eau douce que nous venons de citer.

La mer d'Aral[61], elle aussi, n'est en communication avec aucune autre mer.

Il y a des golfes dans les régions des Zendjs, ainsi que dans les parages du pays des Byzantins, où l'on rencontre aussi des mers, mais nous ne les mentionnons pas à cause de leur faible étendue comparativement aux autres mers, et aussi à cause de leur grand nombre.

De l'Océan se détache un golfe qui traverse le pays des Slaves, coupe le territoire des Byzantins près de Constantinople, et se jette dans la mer Méditerranée.

Le littoral du territoire byzantin, en partant de cet Océan, passe par le pays des Galiciens, des Francs, les villes de Rome et d'Athènes, puis de Constantinople, pour aboutir au territoire des Slaves, sur une distance qu'il convient[62] d'évaluer à cent soixante-dix journées de marche. En effet, de ses frontières septentrionales jusqu'au territoire des Slaves, il y a environ deux mois de voyage, tandis qu'il a été établi que de l'extrême sud à l'extrême nord il y a deux cent dix journées de marche.

Les Byzantins proprement dits s'étendent de Rome à la frontière des Slaves. (14) Les peuples que j'ai compris sur le territoire des Byzantins, comme les Francs, les Galiciens et autres, ont des langues différentes, mais leur religion et leur administration sont uniques, tandis que l'empire de l'islam utilise plusieurs langages sur un territoire unifié.

Selon les données d'Abu Ishaq Farisi et d'Abu Ishaq Ibrahim[63] ibn Alptakin, chambellan du seigneur du Khorassan, l'empire de Chine couvre une superficie de quatre mois sur trois. En partant de l'embouchure du bras de mer pour aboutir à l'empire de l'islam, vers la Transoxiane, il y a environ trois mois. Il faut d'autre part compter quatre mois depuis la limite orientale jusqu'à l'extrémité de l'Occident, en traversant le territoire du Tibet et en continuant[64] par la région des Tughuzghuz et des Khirkhiz, puis le pays des

(60) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 809.
(61) Buhaira Kharezm.
(62) *Shubiha :* BGA, IV, p. 271.
(63) Voir Nazim, *Sultan Mahmud*, p. 26.
(64) *Imtadda :* BGA, IV, p. 352.

Kaimak, jusqu'à la mer. On rencontre dans l'empire de Chine des langues variées : l'ensemble des Turcs, Tughuzghuz, Khirkhiz, Kaimak, Ghuzz, Kharlukh, possèdent une même langue et se comprennent les uns les autres. Les territoires de la Chine et du Tibet ont une langue différente des précédentes. Le phénomène est le même pour les Sanhadja d'Audaghust, les habitants de Surt et de Qastiliya, et d'autres Berbères, qui ont des dialectes particuliers, alors que ces Berbères ont un parler commun grâce auquel ils se comprennent mutuellement.

L'empire de Chine appartient dans son entier au seigneur de la Chine, qui réside à Khumdan[65], comme l'empire de Byzance dépend d'un empereur habitant Constantinople, de même encore que l'empire de l'Inde se rattache à un roi qui demeure à Qannaudj, tandis que l'empire de l'islam dépend d'un souverain qui siège à Bagdad.

Dans la zone des Turcs on trouve des principautés autonomes. Le territoire[66] des Ghuzz est étalé entre les Khazars, les Kaimak, le pays des Kharlukh et les Bulgares, et confine aux frontières de l'empire de l'islam, entre Djurdjan, Barab et Isbidjab. Les Kaimak demeurent au-delà des Kharlukh vers le nord, entre les Ghuzz, les Khirkhiz et les terres des Slaves. Les tribus de Gog se trouvent vers le nord, après qu'on a traversé les pays des Slaves et des Kaimak : Dieu seul connaît leur position et leur territoire, qui consiste en montagnes escarpées, que les bêtes de somme ne peuvent escalader et dont l'ascension (**15**) n'est possible que pour les piétons. Sur leur compte je n'ai rencontré personne de mieux informé qu'Ibrahim ibn Alptakin, chambellan du seigneur du Khorassan. Il m'a conté que les marchandises sont transportées chez eux à dos d'hommes ou sur l'échine des chèvres, que leurs négociants en provenance du Kharezm mettent parfois une semaine ou dix jours à l'ascension ou à la descente d'une montagne.

Les Khirkhiz[67] se trouvent entre les Tughuzghuz, les Kaimak, l'Océan, les possessions des Kharlukh et les Ghuzz.

Les Tughuzghuz[68] forment une immense peuplade, dont l'habitat très vaste est situé entre le Tibet, les possessions des Kharlukh, les Khirkhiz et l'empire de Chine.

La Chine est constituée par le territoire situé entre l'Océan, les Tughuzghuz, le Tibet et la mer de Perse.

Le territoire des Slaves[69] est aussi long que large, et mesure environ deux mois dans chaque sens.

Bulghar[70] est une petite province qui ne comprend pas de nom-

(65) Voir *Création*, IV, p. 57.
(66) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 297. Voir *Hudud*, p. 312 ; Reinaud, *Relation des voyages*, I, p. CXLII-CXLIII.
(67) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 1084 ; *Hudud*, p. 34.
(68) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 848 ; *Hudud*, p. 263 ; JA, 1925, II, p. 212-213.
(69) Cf. *Hudud*, p. 427.
(70) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 809 ; Marquart, *Streifzüge*, p. 474, 518.

breux cantons. Sa célébrité venait du fait qu'elle était le centre commercial de tous les pays environnants. Elle a été ravagée par les Russes qui ont envahi aussi Khazaran, Samandar et Atil[71] en l'année 358 (969), puis sont partis sur-le-champ en direction de Byzance et de l'Espagne, en se divisant en deux groupes.

Les Russes sont des peuples peu civilisés, qui habitent sur le fleuve Volga en direction des Bulgares, dont ils sont séparés par les Slaves. Une peuplade turque a quitté son pays natal pour s'établir entre les Khazar et les Byzantins : ce sont les Pétchenègues[72]. Cette région ne leur appartenait pas de toute antiquité : ils s'y sont installés[73] par violence. Ils constituent la force des Russes, dont ils sont les alliés ; ce sont eux qui se sont avancés autrefois vers l'Espagne, et plus tard vers Bardha'a.

Le nom de Khazar est celui d'un peuple. Leur capitale est petite[73a], formée de deux quartiers, l'un nommé Atil, du nom du fleuve (la Volga), et l'autre Kharazan. Ce fleuve provient du territoire des Russes. Cette cité ne commande qu'un petit nombre de districts ruraux, et son domaine n'est pas très étendu. Il est situé entre la mer Caspienne, le Sarir, les Russes et les Ghuzz.

Le Tibet est placé entre le territoire de la Chine, l'Inde, les possessions des Kharlukh, les Tughuzghuz et la mer de Perse. Une partie est comprise dans les limites de l'Inde, et l'autre dans celles de la Chine. Il a un prince autonome[74], qui descendrait des Tubba', mais Dieu le sait mieux.

La partie méridionale de la terre est constituée par le pays des Noirs : il se trouve dans l'Extrême-Occident, sur l'Océan ; c'est une contrée très vaste[75], qui n'a de frontière commune avec aucun autre pays, mais une de ses limites confine à l'Océan ; une autre est bordée par un désert qui le sépare de la région du Maghreb ; et une troisième est limitrophe du désert qui le sépare de l'Egypte (16), à travers les Oasis ; enfin la dernière limite aboutit aux déserts déjà signalés par l'absence de végétation et d'habitations à cause de la chaleur torride. La longueur de leur territoire est de mille parasanges sur une largeur de même distance, mais dans la partie proche de la mer et non des Oasis, il est plus long que large.

Le territoire de la Nubie[76] confine au pays d'Egypte, c'est-à-dire de la Haute Egypte, et son autre limite est située dans le désert entre le pays des Noirs et l'Egypte ; une autre frontière borde le

(71) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 738 ; Dunlop, *Khazars*, pp. 242, 244, 248.
(72) Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 63-64, 67 ; *Hudud*, p. 443 ; Minorsky, *Sharwan*, p. 111.
(73) *Intâba :* BGA, IV, p. 368.
(73a) Cf. Dunlop, *Khazars*, p. 91.
(74) *Qâim bi-nafsihi :* BGA, IV, p. 336.
(75) *Multaff :* BGA, IV, p. 349.
(76) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 252 ; *Hudud*, p. 472, 475.

territoire des Budja et les déserts qui le séparent de Qulzum ; enfin la dernière limite avoisine le désert infranchissable.

Le territoire des Budja consiste en une bande étroite et longue, qui plonge en direction du sud entre le fleuve du Nil et la mer Rouge. Les Budja vivent ainsi entre l'Abyssinie et la Nubie, depuis les approches de Qus jusqu'au désert infranchissable. Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire sur le nombre des habitants, leurs conditions de vie, leurs princes, leurs croyances, leurs vicissitudes diverses sous l'islam, mais je n'ai trouvé aucune mention sur eux dans aucun ouvrage historique, et je fournirai un résumé de leur histoire qui sera apprécié des spécialistes en cas de besoin[77].

L'Abyssinie s'étend le long de la mer Rouge, qui est en réalité la mer de Perse et se prolonge jusqu'au pays des Zendjs ; d'un autre côté, elle confine au désert qui se situe entre la Nubie et la mer Rouge ; et une autre frontière longe les Budja et le désert infranchissable. Le territoire des Zendjs est le plus long de tout le pays des Noirs, il n'est limitrophe qu'à l'empire d'Abyssinie. Cette dernière constitue une région bien déterminée et un vaste empire : de nos jours elle est gouvernée par une reine depuis une trentaine d'années : on raconte sur elle des choses curieuses. L'Abyssinie se trouve en face du Yémen, du Fars et du Kerman[78], et, plus loin, en face de certaines régions de l'Inde.

L'empire de l'Inde fait donc face au pays des Zendjs dans la partie orientale de la mer de Perse. Il s'étend en longueur depuis la province de Mekran, à travers le territoire de Mansura, les Sindhind, qui sont les Budha, et les autres régions du Sind, puis, en dépassant Qannaudj, jusqu'au territoire du Tibet, ce qui représente environ quatre mois de marche ; sa largeur, depuis la mer de Perse, en passant sur le territoire de Qannaudj, est de trois mois environ.

L'empire de l'islam[79], à l'époque où nous vivons, s'étend en longueur, à partir de Ferghana (17), traverse le Khorassan, le Djibal, l'Iraq, l'Arabie, jusqu'au littoral du Yémen, ce qui représente environ cinq mois de voyage ; sa largeur s'étend, en commençant au pays de Byzance, à travers la Syrie, la Haute Mésopotamie, l'Iraq, le Fars, le Kerman, jusqu'à la région de Mansura sur le littoral de la mer de Perse, ce qui fait environ quatre mois. J'ai négligé, dans la longueur du domaine de l'islam, de pousser jusqu'à la limite du Maghreb et de l'Espagne, parce que c'est comme une manche dans un vêtement. Il n'y a aucun territoire musulman à l'est comme à l'ouest du Maghreb. Lorsqu'on se rend d'Egypte au Maghreb, il y a au sud le pays des Noirs, et, au nord, la mer Méditerranée, puis l'empire byzantin. Si l'on convenait de mesurer la longueur du domaine de l'islam depuis Ferghana jusqu'au territoire du Maghreb et de l'Espagne, on aboutirait à trois cents journées de voyage, dont le détail serait :

(77) Voir plus bas, texte arabe, p. 50.
(78) Cf. *Hudud*, p. 472.
(79) Traduit dans *The Legacy of Islam*, p. 80. Cf. Muqaddasi, p. 64.

de Ferghana à la vallée de Balkh, vingt et quelques journées ; de la vallée de Balkh à l'Iraq, environ soixante ; de l'Iraq à l'Égypte, environ trente. Il est établi, dans l'examen des distances de la notice du Maghreb, que de l'Egypte à l'extrémité du Maghreb il y a cent quatre-vingts journées, et que de l'Egypte jusqu'à la région qui fait face à l'Espagne, dans les parages de Tanger, on trouve la moitié de ce chiffre.

Mon propos est de traiter du domaine de l'islam, région par région, afin que la place de chacune d'elles soit précisée, aussi bien sa situation personnelle que celle des régions limitrophes. Mais la présente carte[80], qui groupe toutes les régions de l'islam, ne contient pas tous les renseignements nécessaires à la carte particulière de chaque région, comme sa longueur et sa largeur, ses formes, ronde, rectangulaire ou triangulaire, ou d'autres figures qui lui sont propres. Par conséquent, j'ai réservé à chaque région un emplacement spécial pour faire apprécier sa situation, les régions qui l'environnent, puis j'ai dessiné une carte particulière pour chaque région, d'une manière indépendante, pour expliquer l'état réel de cette région, les villes qui y sont situées, enfin tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Ces détails seront fournis à leur place respective, s'il plaît à Dieu.

(80) Voir Kramers, in *Acta orientalia*, X, p. 22.

(18) Le domaine des Arabes[81]

Je commence par l'Arabie, parce que c'est là que se trouve la qibla, qu'est située la Mecque, la mère des cités, que c'est la patrie des Arabes, où ils ont leurs foyers et dont ils ne partagent l'habitation avec aucun autre peuple.

Elle est circonscrite par la mer de Perse : ses côtes commencent à Abbadan[82], à l'embouchure du Tigre, continuent le long du Bahrein jusqu'à l'Oman, s'infléchissent le long du littoral de Mahra[83], du Hadramaut, d'Aden, pour aboutir au rivage du Yémen et à Djedda, et se prolongent sur Djar et Madyan pour atteindre Aila. C'est là le point où l'Arabie cesse d'être bordée par cette mer. D'ailleurs cette dernière partie de la mer est constituée par un golfe appelé mer de Qulzum (mer Rouge), du nom de Qulzum, ville située à son extrémité et sur son littoral ; cette mer s'étend par Taran et Djubailan jusqu'à Qulzum, où elle prend fin. Telles sont les limites de l'Arabie, à l'est, au sud et dans une partie de l'ouest. Cette frontière continue ensuite à partir d'Aila, en passant par les cités du peuple de Loth, la mer Morte, appelée mer de Zughar, jusqu'à Sharat, Balqa, en Palestine, puis à Adhri'at, Hauran, Bathaniya, la Ghuta de Damas, les environs de Baalbek, dépendance de Damas, Palmyre[84], Salamiya, ces deux dernières localités appartenant à la province de Homs, puis Khunasira, Balis, toutes deux dépendant de la province de Qinnasrin. On est ainsi parvenu à l'Euphrate, qui court le long de l'Arabie, pour atteindre Raqqa, Qarqisiya, Rahba, Daliya, Ana, Haditha, Hit, Anbar, Kufa, puis la zone où les eaux de l'Euphrate se déversent[85] dans les Lagunes. Ensuite l'Arabie est jalonnée par les cantons de Kufa et de Hira, par Khawarnaq et le Sawad de Kufa jusqu'aux approches de Wasit, et ici la frontière côtoie la contrée avoisinant le Tigre, dans les environs de Wasit, sur une distance d'une journée de marche. Ensuite elle continue par le Sawad de Bassorah et les Lagunes pour parvenir à Abbadan[86].

(81) *Hudud*, p. 411 ; Qalqashandi, IV, p. 245 ; Desvergers, *Arabie*, p. 16, 30.
(82) Cf. JA, 1861, I, p. 159.
(83) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 144.
(84) Tadmur (*Encyclopédie*, III, p. 1090).
(85) *Mustafragh* : BGA, IV, p, 315.
(86) Pour la frontière orientale de l'Arabie, voir Le Strange, *Caliphate*, carte n° 11.

(19) Telles sont donc les frontières de l'Arabie. La partie qui va d'Abbadan à Aila est entourée par la mer de Perse et concerne trois côtés du pays : ce sont les frontières de l'est, du sud et d'une partie de l'ouest. Le reste de la frontière occidentale, d'Aila à Balis, est constitué par la Syrie. La frontière septentrionale s'étend de Balis à Abbadan : de Balis jusqu'au-delà d'Anbar, c'est la Haute Mésopotamie ; et d'Anbar à Abbadan, c'est l'Iraq. Dans la région d'Aila, le domaine des Arabes est bordé par un désert appelé Tih des Banu Israïl, lequel, limitrophe de l'Arabie, n'en fait pas partie : c'est un désert situé entre les territoires des Amalécites, des Grecs et des Coptes. Les Arabes n'y possèdent ni point d'eau ni pâturages, et c'est pourquoi ce désert ne compte pas à leur domaine.

Certains clans arabes, comme Rabi'a et Mudar, se sont établis en Haute Mésopotamie, si bien que cette province est devenue leur habitation et leur centre de pâturages. Cependant, personne, à ma connaissance, n'a rattaché la Haute Mésopotamie au pays des Arabes du seul fait que ces clans s'y étaient installés. C'étaient des contrées appartenant aux Perses et aux Byzantins, qui vivaient au sein de villages prospères et de cités entourées de districts étendus. Ces groupes s'y établirent donc sous la protection des Perses et des Byzantins : certains d'entre eux s'étaient fait chrétiens, adoptant la confession chrétienne des Byzantins, comme Taghlib[87], du clan de Rabi'a en Haute Mésopotamie, comme Ghassan, Bahra et Tanukh, du groupe des Yéménites, installés en Syrie.

L'Arabie[88] est constituée par le Hedjaz, comprenant la Mecque, Médine ; le Yamama et ses cantons ; le Nedjd du Hedjaz, qui rejoint le territoire du Bahrein ; les campagnes de l'Iraq et de la Haute Mésopotamie et le désert de Syrie. Il faut ajouter le Yémen[89], lequel comprend le Tihama, le Nedjd du Yémen, l'Oman, Mahra, les régions de San'a et d'Aden, et un grand nombre d'autres cantons du Yémen. D'après cela, le Yémen renferme les contrées situées depuis Sirrain[90], en passant par le territoire de Yalamlam, ainsi que le pays de Taïf, et, au delà, à travers le Nedjd du Yémen, jusqu'à la mer de Perse, du côté de l'orient. Le Yémen occupe à peu près les deux tiers de l'Arabie. Le Hedjaz occupe la région située depuis Sirrain, sur les bords de la mer de Perse[91], jusqu'à proximité de Madyan, puis en se dirigeant vers l'Orient par Hadjar, jusqu'aux deux montagnes de Taiy, sur le plateau du Yamama. A partir du Yamama (21), c'est la province du Nedjd[92] du Yémen, depuis les environs de Médine jusqu'aux campagnes de Bassorah et jusqu'au Bahrein. Les campagnes

(87) Voir Lammens, *Moawia*, MFO, III, p. 159-160. Cité dans Canard, *Hamdanides*, p. 135.
(88) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 106-107.
(89) Cf. *Encylopédie*, IV, p. 1218.
(90) Cf. *Hudud*, p. 413.
(91) Comprendre : « la mer Rouge ».
(92) Cf. Desvergers, *Arabie*, p. 16, 30 ; *Encyclopédie*, III, p. 954.

de l'Iraq comprennent les pays situés depuis Abbadan jusqu'à Anbar le long du Nedjd et du Hedjaz, en passant sur le domaine des Asad, des Taiy, des Tamim et d'autres tribus de Mudar. Dans les campagnes de la Haute Mésopotamie il faut comprendre la région située depuis Anbar jusqu'à Balis, en faisant face à la plaine de Syrie, jusqu'à Taima, au désert de Khusaf et jusqu'à proximité de Wadil-Qura et de Hidjr. Les campagnes de Syrie[93] se composent des pays situés depuis Balis jusqu'à Aila, en face du Hedjaz, le long de la mer de Perse en direction de Madyan, et à côté du territoire de Tabuk, pour aboutir enfin au domaine des Taiy.

Toutefois, parmi les savants compétents sur ce problème de la division de l'Arabie, certains prétendent que Médine fait partie du Nedjd à cause de son voisinage de ce canton, et que, pour une raison identique, la Mecque[94] appartient au Tihama du Yémen.

A l'intérieur de cette carte se trouve dessinée l'Arabie.

Commentaire des noms et des textes
que contient la carte de l'Arabie.

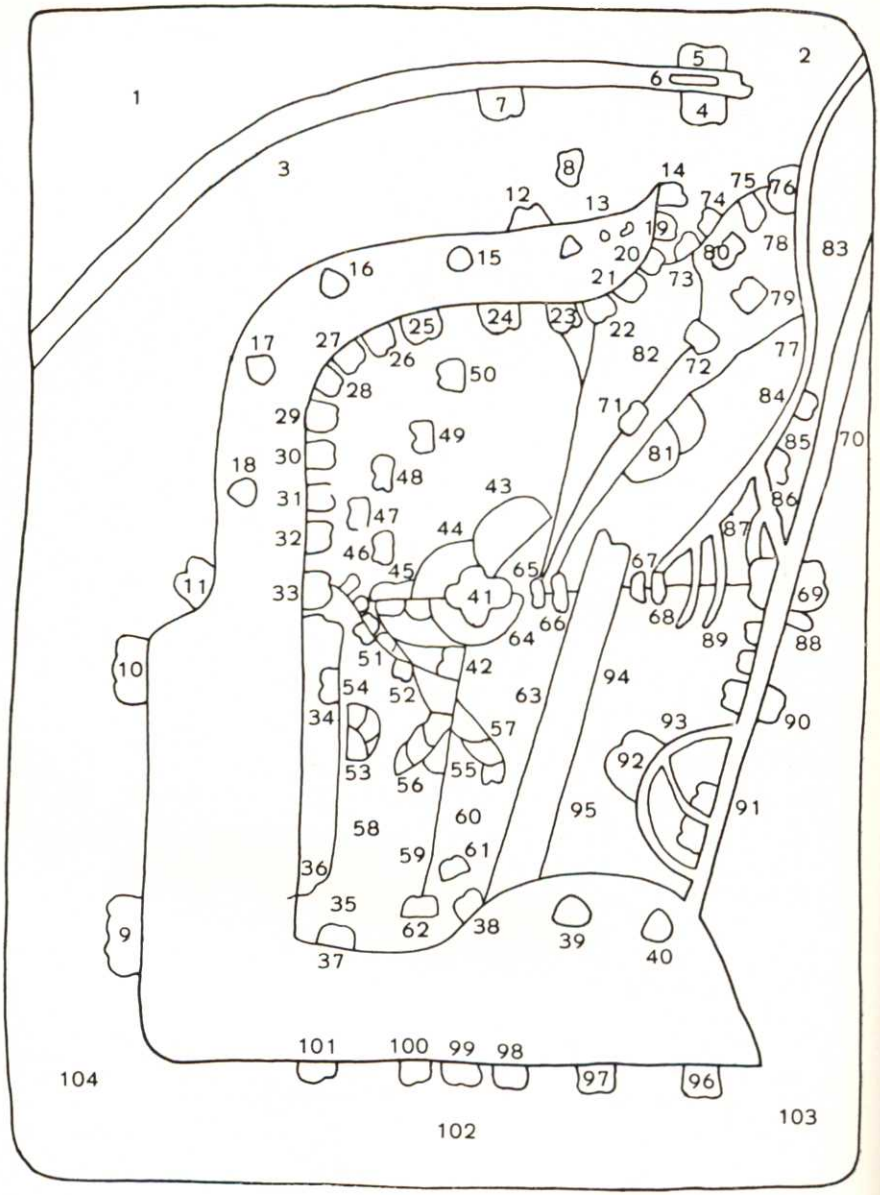
(1) *Ouest et* (2) *Nord* sont écrits aux deux angles supérieurs de la carte. Dans cette région le cours du Nil est dessiné, et on lit au-dessous la mention suivante : (3) *Régions et cantons de l'Egypte, la Haute Egypte supérieure, l'habitat des Budja, les cantons de Dongola et d'Alwa, qui sont deux cités.* Sur le Nil on trouve les villes de (4) *Fostat* et de (5) *Guizeh*, séparées par (6) *l'Ile*, et plus loin : (7) *Assouan.* Entre le Nil et le littoral de la mer : (8) *Allaqi.*

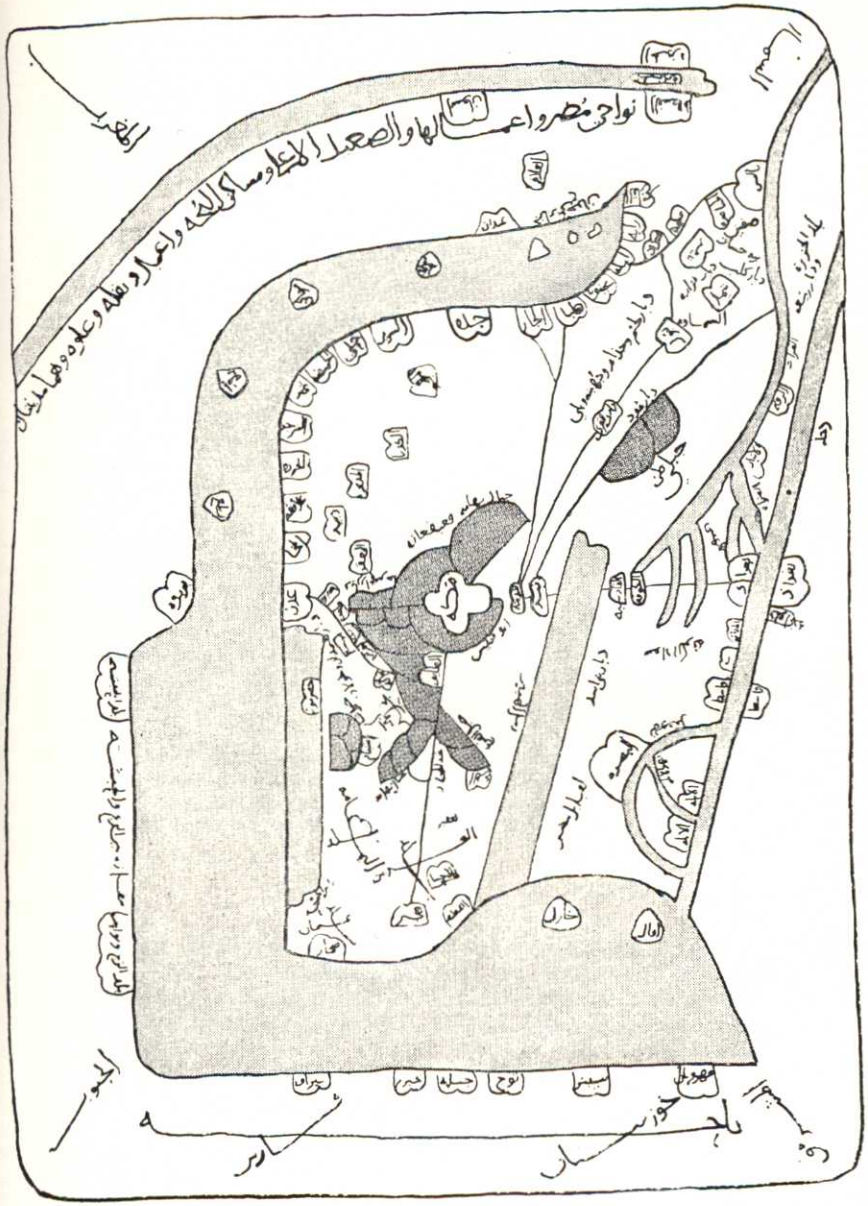
Sur le littoral de la mer, on lit, en bas à gauche ; (9) *la région et les cantons des Zendjs, le désert séparant les Zendjs et l'Abyssinie,* (10) *le pays de l'Abyssinie,* puis (11) *Berbéra.* Ensuite, près de l'extrémité supérieure du littoral : (12) *Aidhab,* puis : (13) *les îles des Banu Hiddan,* puis à l'extrémité de la mer : (14) *Qulzum.* Les îles de cette mer sont : (15) *Sundjula,* (16) *Sawakin,* (17) *Badi',* (18) *Zaila'.*

Sur le littoral opposé de la mer, à partir de Qulzum se trouvent ces villes : (19) *Raya,* (20) *Aila,* (21) *Ainuna,* (22) *Taba,* (23) *Djar,* (24) *Djedda,* (25) *Sirrain,* (26) *Hali,* (27) *Hamida,* (28) *Aththar,* (29) *Shardja,* (30) *Harda,* (31) *Ghalafiqa,* (32) *Mukha,* (22) et (33) *Aden,* suivies de : (34) *Hadramaut.* Dans le coin : *le* (35) *pays d'Oman,* où se trouve le (36) *Ras Djumdjuma* et la ville de (37) *Suhar.* Sur ce même littoral vient ensuite la ville de (38) *Qatif.* Dans cette région, deux îles se trouvent en mer : (39) *Kharak* et (40) *Uwal.*

Au centre de la carte, la ville de (41) *la Mecque* est dessinée, entourée d'un bloc de montagnes contiguës, et, en bas de la Mecque, est située (42) *Taïf.* Sur ces montagnes, on lit du côté gauche : (43) *les monts du Tihama,* (44) *Qu'aiqi'an,* (45) *Diyar Raha.* Entre la fin de ces montagnes et la mer, on rencontre les villes suivantes : (46) *Ma'qid,* (47) *Zabid,* (48) *Mudhaikhira,* (49) *Kadra,* (50) *Mahdjam.* Une (51) route part d'Aden, sur le littoral, en direction des montagnes, sur laquelle sont les villes suivantes : *San'a, Sa'da, Nadjran, Bisha, Djurash et Tabala.* A côté de la montagne une inscription en forme de croix : (52) *Nedjd du Hedjaz.* Entre la montagne et le Hadramaut est figurée (53) *la montagne de Shibam,* où se trouve la ville

(93) Cf. Musil, *Northern Hegaz,* p. 256.
(94) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 249.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104



de *Shibam*, avec une inscription entre la montagne de Shibam et Aden : (54) *l'habitat de Hamdan et de Khaulan*. Les montagnes centrales se divisent dans le bas en deux branches entre lesquelles on lit : (55) *Nedjd du Hedjaz*. Au bout de la branche de gauche, on lit : (56) *montagnes du Tihama* ; et, auprès de celle de droite : (57) *le mont Fur'* et la ville de *Fur'*. Entre ces plaines et la mer se trouvent les *régions du* (58) *Yamama et du* (59) *Bahrein*, dans lesquelles on trouve les villes de (60) *Uqair*, (61) *al-Ahsa* et (62) *Hadjar*. Puis, à partir de Qatif, la côte aboutit à la partie haute du (63) *désert sablonneux de Habir*. Près de l'extrémité de la montagne qui sépare la Mecque du désert de Habir, on lit : (64) *Abu Qubais*.

Egalement entre la Mecque et le désert de Habir, à droite, on trouve les villes de (65) *Médine* et de (66) *Faid*. Une route passe entre ces cités, et après avoir franchi le désert de Habir, passe à (67) *Qadisiya*, (68) *Kufa*, et aboutit à (69) *Bagdad*, sur le (70) *Tigre*. De Médine une route mène à (71) *Wadil-Qura*, (72) *Tabuk*, (73) *Ma'an*, (74) *Salamiya*, puis (75) *Khunasira* et (76) *Balis*, sur (77) l'*Euphrate*. Entre Tabuk et l'Euphrate on lit : (78) *Samawa, les régions habitées par les Fazara et les Kalb, les déserts de Khusaf*, et *Siffin*, et, au milieu de cet ensemble, on rencontre les cités de (79) *Taima* et de (80) *Palmyre*. Entre Wadil-Qura et l'Euphrate, on voit (81) *les régions où habitaient les Thamud et les deux montagnes de Taiy* ; cette dernière séparée de la mer par (82) *les habitats des Lakhm, des Djudham, des Djuhaina et des Bali*.

Entre l'Euphrate et le Tigre, on lit : (83) *Haute Mésopotamie* et *Diyar Rabi'a*. Sur l'Euphrate se trouvent les villes de (84) *Raqqa* et (85) d'*Anbar*. Sur le canal qui relie Anbar au Tigre, se trouve (86) *Sarat*, et le (87) *canal de Isa* relie le canal précédent à Bagdad. Sur le Tigre, entre Bagdad et la mer, on voit les villes de (88) *Kalwadha*, (89) *Mada'in*, (90) *Wasit*, et (91)*Obolla*. D'Obolla un *canal* mène à (92) *Bassorah*, et se jette en face de cette dernière ville dans le (93) *canal de Ma'qil*. On lit entre Bassorah et le désert de Habir : (94) l'*habitat des Banu Asad*, puis, tout près du littoral : (95) *région des tribus de Mudar*.

(23) Au bas de la carte, sur le bord de la mer, on trouve les villes : (96) *Mahruban*, (97) *Siniz*, (98) *Tawwadj*, (99) *Djannaba*, (100) *Nadjiram*, (101) *Siraf*, derrière quoi on lit le mot (102) *province*, auquel sont joints les noms de *Khuzistan* et de *Fars*, écrits de manière à former une croix avec le mot précédent. Enfin, dans les deux coins inférieurs, on lit (103) *est* et (104) *sud*.

Ce domaine était considérable, avec des princes puissants, puisqu'il fut gouverné par les Pharaons et les Tubba'. Certains de ces monarques régnèrent dans un passé lointain sur la plus grande partie de la terre, comme le Tubba' qui fonda les villes de San'a et de Samarcande, séjournant une année dans une de ces capitales, une autre année dans la seconde. Ce fut la patrie du Pharaon d'Abraham[95], Sinan ibn Alwan, et du Pharaon de Moïse, Mus'ab ibn Walid. Beaucoup de prophètes y furent envoyés, dont le plus noble fut notre Prophète, que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! Mais dans le passé, au cours des temps et des jours, parmi ceux qui y implantèrent

(95) Voir Wiet, in *l'Egypte de Murtadi*, Introduction, p. 22-26.

leur autorité[96], qui y jouirent d'un vaste domaine, et dont les revenus étaient appréciables[97], comme Tubba' et Dhul-Qarnain, il n'y en eut aucun qui stabilisa son régime pour lui et sa descendance, qui put en percevoir les revenus, qui fut prééminent en vertu et en mérite, comme ceux de ses fils qui, sous l'islam, le possédèrent en même temps qu'ils régnaient sur la majeure partie de l'univers, encore que la plupart d'entre eux n'eussent jamais quitté leur pays d'origine ni ne se fussent éloignés de leur résidence, tandis qu'on priait partout pour eux et que les revenus de toutes leurs dépendances affluaient vers eux.

Ses souverains, ses princes, ses maîtres et les seigneurs de ses provinces, se partagent aujourd'hui les richesses du pays. Le plus puissant d'entre eux est issu de la lignée d'Abul-Djaish Ishaq ibn Ibrahim ibn Ziyad[98], et il vient après les possesseurs du Bahrein[99]. Son autorité s'étend en longueur depuis Shardja jusqu'à Aden, sur le littoral de la mer, y compris le territoire du Tihama, du Yémen, ce qui représente douze journées de marche, et, en largeur, depuis la région montagneuse jusqu'au littoral du Yémen, sur quatre journées de marche. La majeure partie des revenus[100] proviennent des dîmes et s'élèvent à plus de 500.000 dinars aththari[101], des droits[102] perçus à Zabid à l'importation et à l'exportation, sans compter toutes sortes de redevances, ce qui représente un total de 200.000 dinars aththari. La plupart des chefs des montagnes récitent aujourd'hui la khotba à son nom[103]. Il lui revient encore un pourcentage sur les droits perçus à Aden (**24**), sur les navires soumis à l'impôt de la dîme[104] : cet impôt n'est pas perçu en vertu d'une convention[105] ni par fermage[106], mais par une sorte d'entente mutuelle[107]. Le nombre des vaisseaux est variable : en moyenne, le montant des recettes annuelles, en ce lieu, est approximativement de 200.000 dinars aththari, cette somme pouvant d'ailleurs augmenter considérablement ou subir une légère diminution. On trouve sur le rivage d'Aden et des environs, de l'ambre, sur lequel est prélevée une taxe à son bénéfice. Il reçoit, à la suite d'une convention, du seigneur des îles de Dahlak[108], des présents qui consistent en esclaves noirs, en ambre et en peaux de panthère de premier

(96) *Alat kalimatuhu :* BGA, IV, p. 342.
(97) *Istafhala :* BGA, IV, p. 318.
(98) Cf. Zambaur, p. 115 ; Muqaddasi, p. 104.
(99) On lit dans la première édition : « Ils se rattachaient autrefois à nos maîtres, que le salut soit eux ! » Ce qui est une allusion aux Carmathes du Bahrein.
(100) *Mâl* : BGA, IV, p. 357.
(101) Voir Sauvaire, *Monnaies,* p. 185-186, où ce passage est cité ; BGA, IV, p. 296.
(102) *Qabâlât :* BGA, IV, p. 320.
(103) Cf. *Encyclopédie,* III, p. 398 ; BGA, IV, p. 227.
(104) *Ushrî :* BGA, IV, p. 300.
(105) *Muwâfaqa :* BGA, IV, p. 377.
(106) *Damân :* BGA, IV, p. 286.
(107) *Amâna :* BGA, IV, p. 181 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes,* II, p. 415, n. 2.
(108) Voir Wiet, *Roitelets de Dahlak, BIEgypte,* XXXIV, p. 95.

choix, et d'autres objets. La reine d'Abyssinie lui envoie aussi des présents et des cadeaux bénévoles, qui lui sont offerts en permanence.

Le copiste de ce manuscrit ajoute : Je suis allé à Aden en l'année 540 (1145); *le préfet était Bilal ibn Djarir, et le surintendant des finances qui lui était attaché, était mon oncle maternel, Ahmad ibn Ghiyath, nommé par le sultan Muhammad ibn Saba. La ferme de la dîme perçue sur les navires était de* 114.000 *dinars murabiti*[109], *somme plusieurs fois supérieure à celle que l'auteur de ce livre vient de mentionner.*

Le plus puissant[110] et le plus capable après lui est Ibn Taraf, le seigneur de Aththar, dont la principauté vit de plusieurs sources de richesses et de revenus variés : le montant de ses recettes équivaut à la moitié de celle du descendant d'Abul-Djaish ibn Ziyad.

Vient ensuite Djirami, le seigneur de Hali, inférieur à Ibn Taraf en puissance, en autorité et en revenus.

Ce sont les trois princes du Tihama du Yémen, mais Ibn Taraf et Djirami, aujourd'hui vassaux d'Ibn Ziyad, récitaient la khotba à son nom : ils viennent d'y substituer le nom du seigneur du Maghreb[111].

Le plus illustre des princes du Tihama du Yémen, célèbres sous l'appellation de princes des montagnes, avait été As'ad ibn Abi Ya'fur[112]: il en fut le prince durant de longues années, posséda San'a ; il récitait la khotba et frappait monnaie au nom de la famille de Ziyad, sans lui envoyer ni cadeaux ni dons bénévoles. Sa fortune était inférieure à 400.000 dinars, qu'il dépensait dans des œuvres de bienfaisance, pour ses hôtes et ses visiteurs. Il était de la lignée des Tubba'. D'ailleurs tous les revenus recueillis par les princes du Yémen sont affectés à l'entretien des hôtes et des visiteurs. L'ensemble des princes des montagnes jouit de revenus inférieurs à cette somme (25) ; leur liste civile suffit à leurs besoins et à leur entretien. Le Hasanide, seigneur de Sa'da, dispose d'abondants revenus, de recettes provenant de tanneries, de droits multiples levés sur les caravanes, dont le produit égale celui d'Ibn Taraf. Ses dépenses sont consacrées à la bienfaisance, conformément au commandement de Dieu sur la disposition de l'aumône légale, des dîmes et des impôts fonciers. Le montant de ses revenus est variable.

Le seigneur de Sirrain perçoit des revenus suffisants pour son entretien et celui de sa famille, et il est inutile d'insister. Il lui revient un tribut sur les bateaux allant au Yémen ou en revenant, sur les esclaves et les marchandises importées par les négociants.

(109) Voir Sauvaire, *Métrologie*, p. 220, où ce passage est cité.
(110) *Mukna* : BGA, IV, p. 356. Cf. Muqaddasi, p. 104.
(111) Cf. *Hudud*, p. 20, n. 3.
(112) Cf. Zambaur, p. 116 ; et sur son grand-père Muhammad, voir Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 123. Cf. Sauvaire, *Monnaies*, p. 330.

choix, et d'autres objets. La reine d'Abyssinie lui envoie aussi des présents et des cadeaux bénévoles, qui lui sont offerts en permanence.

Le copiste de ce manuscrit ajoute : Je suis allé à Aden en l'année 540 (1145); *le préfet était Bilal ibn Djarir, et le surintendant des finances qui lui était attaché, était mon oncle maternel, Ahmad ibn Ghiyath, nommé par le sultan Muhammad ibn Saba. La ferme de la dîme perçue sur les navires était de* 114.000 *dinars murabiti*[109], *somme plusieurs fois supérieure à celle que l'auteur de ce livre vient de mentionner.*

Le plus puissant[110] et le plus capable après lui est Ibn Taraf, le seigneur de Aththar, dont la principauté vit de plusieurs sources de richesses et de revenus variés : le montant de ses recettes équivaut à la moitié de celle du descendant d'Abul-Djaish ibn Ziyad.

Vient ensuite Djirami, le seigneur de Hali, inférieur à Ibn Taraf en puissance, en autorité et en revenus.

Ce sont les trois princes du Tihama du Yémen, mais Ibn Taraf et Djirami, aujourd'hui vassaux d'Ibn Ziyad, récitaient la khotba à son nom : ils viennent d'y substituer le nom du seigneur du Maghreb[111].

Le plus illustre des princes du Tihama du Yémen, célèbres sous l'appellation de princes des montagnes, avait été As'ad ibn Abi Ya'fur[112]: il en fut le prince durant de longues années, posséda San'a ; il récitait la khotba et frappait monnaie au nom de la famille de Ziyad, sans lui envoyer ni cadeaux ni dons bénévoles. Sa fortune était inférieure à 400.000 dinars, qu'il dépensait dans des œuvres de bienfaisance, pour ses hôtes et ses visiteurs. Il était de la lignée des Tubba'. D'ailleurs tous les revenus recueillis par les princes du Yémen sont affectés à l'entretien des hôtes et des visiteurs. L'ensemble des princes des montagnes jouit de revenus inférieurs à cette somme (25) ; leur liste civile suffit à leurs besoins et à leur entretien. Le Hasanide, seigneur de Sa'da, dispose d'abondants revenus, de recettes provenant de tanneries, de droits multiples levés sur les caravanes, dont le produit égale celui d'Ibn Taraf. Ses dépenses sont consacrées à la bienfaisance, conformément au commandement de Dieu sur la disposition de l'aumône légale, des dîmes et des impôts fonciers. Le montant de ses revenus est variable.

Le seigneur de Sirrain perçoit des revenus suffisants pour son entretien et celui de sa famille, et il est inutile d'insister. Il lui revient un tribut sur les bateaux allant au Yémen ou en revenant, sur les esclaves et les marchandises importées par les négociants.

(109) Voir Sauvaire, *Métrologie*, p. 220, où ce passage est cité.
(110) *Mukna* : BGA, IV, p. 356. Cf. Muqaddasi, p. 104.
(111) Cf. *Hudud*, p. 20, n. 3.
(112) Cf. Zambaur, p. 116 ; et sur son grand-père Muhammad, voir Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 123. Cf. Sauvaire, *Monnaies*, p. 330.

Le Bahrein[113] comprend les villes suivantes : Hadjar, al-Ahsa, Qatif, Uqair, Bisha, Kharadj, Uwal. Cette dernière est dans une île, où Abu Sa'id Hasan ibn Bahram et son fils Sulaiman levaient un impôt considérable sur les vaisseaux qui y mouillaient. Jusqu'à nos jours ce droit revient à leurs successeurs[114] de leur lignée. Or la postérité d'Abu Sa'id comprend environ quatre cents personnes, femmes et hommes. Le Bahrein est doté de revenus variés, dîmes, toutes sortes de taxes indirectes, des impositions foncières, divers péages[115], des droits de transit prélevés à leur arrivée sur les caravanes venant des campagnes de Bassorah, de Kufa, de la route de la Mecque, ceci après l'allocation[116] des domaines du Bahrein, des recettes des arbres fruitiers et des produits agricoles, tels que blé, orge, palmeraies, au bénéfice de leurs adhérents appelés les Fidèles : l'ensemble représente une somme d'environ trente mille dinars, à quoi il faut ajouter leurs richesses propres, le pouvoir[117] d'ordonner et d'interdire, de délier et de lier, les recettes de la route de la Mecque, les revenus de l'Oman, et ce qui est perçu à Ramleh et en Syrie. Il y a un accord complet à ce sujet entre les descendants vivants d'Abu Sa'id et le représentant qualifié d'Abu Muhammad Sanbar ibn Hasan ibn Sanbar, l'homme le plus parfait de sa tribu, le plus vigoureux et disposant de la plus forte autorité personnelle.

Lorsqu'ils procèdent à la répartition du produit annuel de l'impôt, effectuée à jour fixe d'après un usage qu'ils n'ont jamais cessé de suivre, on en déduit un cinquième pour le Maître de l'Epoque[118], trois cinquièmes pour les descendants d'Abu Sa'id, selon les règles établies d'un commun accord ; le dernier cinquième, réservé aux descendants de Sanbar, est remis à Abu Muhammad pour qu'il le distribue entre les enfants de son père et ses propres enfants, au total une vingtaine d'hommes. Autrefois les descendants d'Abu Tahir étaient respectés et considérés, et le plus illustre d'entre eux était Sabur. Mais lorsque ce dernier eut été mis à mort (26) par ses oncles paternels, leur concorde fut ébranlée[119] et leur autorité contestée. Ils recevaient un montant fixe des trois cinquièmes, sans compter les pourcentages[120] qui leurs revenaient du butin selon leurs grades, outre les propriétés rurales et les bénéfices particuliers jusqu'en l'année 358 (969). Après qu'ils eurent mis à mort Sabur, ils cessèrent d'être unis et n'eurent plus de rencontres à Djar'a ni en d'autres lieux.

(113) Voir De Goeje, *Carmathes*, p. 46 ; *Encyclopédie*, II, p. 871 ; Schwarz, *Iran*, p. 85.
(114) *Mukhallaf* : BGA, IV, p. 228. Voir De Goeje, *Carmathes*, p. 150 seq.
(115) *Marâsid* : BGA, IV, p. 247.
(116) *Iqtâ'* : BGA, IV, p. 329. Voir De Goeje, *Carmathes*, p. 140, 153-154.
(117) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 152.
(118) De Goeje, *Carmathes*, p. 152, 154, 173 ; BGA, IV, p. 254.
(119) *Tashattata* : BGA, IV, p. 342. Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 184 ; Wiet, *Histoire de la nation égyptienne*, IV, p. 182.
(120) *Djarâyât* : BGA, IV, p. 205.

En vertu d'une coutume[121] établie chez eux, les anciens et leurs enfants sortaient à cheval séparément pour se réunir en un point au sud d'al-Ahsa, nommé Djar'a ; les jeunes se livraient alors à des joutes équestres de lances, et s'en allaient séparément en gardant une modestie parfaite. Ils étaient exclusivement vêtus de blanc[122]. Leur habitude était de tenir conseil à Djar'a pour décider de la personne qui serait désignée pour accomplir une besogne qui leur tenait à cœur. Quand ils tombaient d'accord pour partir tous ensemble, personne ne restait en arrière, mais à leur départ ils laissaient en ville celui qui jouissait de leur plus grande confiance et de leur plus profonde estime. Lorsqu'ils avaient envoyé Abu Ali ibn Abil-Mansur sur l'Oman[123], et que la conquête s'en était avérée difficile, ils s'y rendirent tous ensemble et s'en emparèrent. Lorsqu'ils eurent dépêché Abu Ali ibn Abil-Mansur contre la Syrie[124] et que celui-ci en fut revenu, ils crurent à une malversation de sa part avec le butin tombé entre ses mains. On y expédia Kisra ibn Abil-Qasim et Sakhr ibn Abi Ishaq, et les incidents qui se déroulèrent entre eux et Abu Muhammad Hasan ibn Obaid-Allah ibn Tughdj seront contés au moment voulu lorsqu'il sera question d'eux. C'est à Dieu qu'appartient la puissance.

Ensuite Muti' contrecarra leur méchanceté et tâcha d'amener la conciliation et la concorde en l'année 360 (971)[125], selon ce que j'ai appris en l'année 361 (972) de la bouche d'Abul-Husain Ali ibn Ahmad Djazari, le compagnon d'Abul-Husain Ali ibn Muhammad ibn Ghamr. Je le rencontrai en Sicile, et je crois qu'il s'était rendu au Maghreb pour apprendre les traditions. Il me confia plusieurs choses comme un secret qu'il gardait, puis il donna libre cours à ses confidences et dit : « Tous les Iqdaniya[126] restés à Al-Ahsa et autres lieux ont péri entièrement. » Il y avait parmi eux des hommes éminents, pleins de grandeur d'âme et d'intelligence, mais aussi (27) des hommes grossiers et illettrés, des vauriens et des individus peu recommandables, et l'on peut citer les Banul-Ghamr. Leur plus illustre représentant résidait à Dja'fariya, dans la banlieue de Bassorah : il se nommait Abul-Husain Ali ibn Muhammad ibn Ghamr. Après lui venait son frère, résidant à Kufa, Abu Tarif Adi ibn Muhammad ibn Ghamr. Ensuite il y avait Abul-Hasan Ali ibn Ahmad ibn Bishr Harithi, le chef de leurs hommes et l'intendant de leurs richesses, bétail et chevaux, chargé d'infliger aux coupables les punitions légales, vieillard presque centenaire. Thaur ibn Thaur Kilabi, commandant de leur armée, était également très âgé, mais malgré le nombre de ses années, c'est lui qui dirigeait leurs expéditions dans toutes les régions.

La situation et la compétence d'Abul-Hasan Ali ibn Othman Kilabi étaient plus appréciées : il était âgé, disait-on, de 120 ans.

(121) *Rusûm* : BGA, IV, p. 246. Voir De Goeje, *Carmathes*, p. 153.
(122) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 179.
(123) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 157.
(124) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 182.
(125) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 188, 191 ; *Hudud*, p. 20.
(126) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 151 ; BGA, IV, p. 302.

En vertu d'une coutume[121] établie chez eux, les anciens et leurs enfants sortaient à cheval séparément pour se réunir en un point au sud d'al-Ahsa, nommé Djar'a ; les jeunes se livraient alors à des joutes équestres de lances, et s'en allaient séparément en gardant une modestie parfaite. Ils étaient exclusivement vêtus de blanc[122]. Leur habitude était de tenir conseil à Djar'a pour décider de la personne qui serait désignée pour accomplir une besogne qui leur tenait à cœur. Quand ils tombaient d'accord pour partir tous ensemble, personne ne restait en arrière, mais à leur départ ils laissaient en ville celui qui jouissait de leur plus grande confiance et de leur plus profonde estime. Lorsqu'ils avaient envoyé Abu Ali ibn Abil-Mansur sur l'Oman[123], et que la conquête s'en était avérée difficile, ils s'y rendirent tous ensemble et s'en emparèrent. Lorsqu'ils eurent dépêché Abu Ali ibn Abil-Mansur contre la Syrie[124] et que celui-ci en fut revenu, ils crurent à une malversation de sa part avec le butin tombé entre ses mains. On y expédia Kisra ibn Abil-Qasim et Sakhr ibn Abi Ishaq, et les incidents qui se déroulèrent entre eux et Abu Muhammad Hasan ibn Obaid-Allah ibn Tughdj seront contés au moment voulu lorsqu'il sera question d'eux. C'est à Dieu qu'appartient la puissance.

Ensuite Muti' contrecarra leur méchanceté et tâcha d'amener la conciliation et la concorde en l'année 360 (971)[125], selon ce que j'ai appris en l'année 361 (972) de la bouche d'Abul-Husain Ali ibn Ahmad Djazari, le compagnon d'Abul-Husain Ali ibn Muhammad ibn Ghamr. Je le rencontrai en Sicile, et je crois qu'il s'était rendu au Maghreb pour apprendre les traditions. Il me confia plusieurs choses comme un secret qu'il gardait, puis il donna libre cours à ses confidences et dit : « Tous les Iqdaniya[126] restés à Al-Ahsa et autres lieux ont péri entièrement. » Il y avait parmi eux des hommes éminents, pleins de grandeur d'âme et d'intelligence, mais aussi (27) des hommes grossiers et illettrés, des vauriens et des individus peu recommandables, et l'on peut citer les Banul-Ghamr. Leur plus illustre représentant résidait à Dja'fariya, dans la banlieue de Bassorah : il se nommait Abul-Husain Ali ibn Muhammad ibn Ghamr. Après lui venait son frère, résidant à Kufa, Abu Tarif Adi ibn Muhammad ibn Ghamr. Ensuite il y avait Abul-Hasan Ali ibn Ahmad ibn Bishr Harithi, le chef de leurs hommes et l'intendant de leurs richesses, bétail et chevaux, chargé d'infliger aux coupables les punitions légales, vieillard presque centenaire. Thaur ibn Thaur Kilabi, commandant de leur armée, était également très âgé, mais malgré le nombre de ses années, c'est lui qui dirigeait leurs expéditions dans toutes les régions.

La situation et la compétence d'Abul-Hasan Ali ibn Othman Kilabi étaient plus appréciées : il était âgé, disait-on, de 120 ans.

(121) *Rusûm* : BGA, IV, p. 246. Voir De Goeje, *Carmathes*, p. 153.
(122) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 179.
(123) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 157.
(124) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 182.
(125) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 188, 191 ; *Hudud*, p. 20.
(126) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 151 ; BGA, IV, p. 302.

On le comptait parmi ceux qui avaient connu Abu Zakariya Tamami : il avait été témoin des débuts de la propagande et de l'ancien prestige : c'était un homme très éloquent, au style élégant, qui était doué d'un courage intrépide. Il était chargé de la correspondance générale, et il lui arriva de remplacer leur juge Ibn Arafa pour rédiger les missives aux Banu Hamdan et à bien d'autres. Il rédigeait les serments de fidélité et concluait les traités d'alliance[127].

Mais leur unité est maintenant relâchée, leur puissance a diminué et leur tranchant a été ébréché par le meurtre perpétré sur la personne de Sabur ibn Sulaiman, et leurs relations mutuelles ont cessé[128]. J'ai entendu, dans les années qui suivirent l'an 360 (971), plus d'un informateur, citant les réflexions presques identiques d'Abu Tarif Adi ibn Muhammad ibn Ghamr et du juge Ibn Arafa, assurer que leurs chefs partageaient les revenus de Bassorah et de Kufa, les taxes imposées aux pèlerins, les impôts de l'Oman et le butin de guerre, après prélèvement du cinquième pour le Maître de l'Epoque, soit un total d'un million de dinars et souvent cent ou deux cent mille dinars en sus.

Je vais maintenant énoncer les renseignements que je possède sur la situation des villes de l'Arabie, soit l'essentiel de ce qu'il faut savoir d'important ou de négligeable. Je déclare[129] que je ne connais dans le pays des Arabes aucun fleuve ni aucun lac navigables, car la mer Morte, appelée aussi mer de Zughar, bien qu'elle soit limitrophe (**28**) du sol de l'Arabie, n'en fait pas partie. Les eaux qui se rassemblent au Yémen, dans la région de Saba, étaient l'aboutissement des torrents, qu'on avait retenus par la fondation d'un barrage : il y eut là des masses d'eau, qu'on utilisa dans les villages et pour les terrains de culture. Mais les populations se montrèrent ingrates devant la bonté de Dieu qui avait favorisé l'établissement de villages ininterrompus jusqu'en Syrie. Alors Dieu déchaîna une catastrophe en ce lieu, de sorte que l'eau ne fut plus mise en réserve, et c'est ce que Dieu confirme par ces mots : « Nous établîmes entre eux et les villes que nous avons bénies... », et ces autres paraboles : « Nous les déchirâmes en mille lambeaux. »[130] Et cette masse d'eau disparut définitivement : mais les ruisseaux, les sources et les puits d'irrigation[131] sont nombreux.

Nous commençons la description de l'Arabie par la Mecque, ville située au milieu de défilés entre des montagnes. Sa longueur, depuis Ma'la jusqu'à Masfala, soit du nord au sud, est de deux milles ; et entre le bas de Djiyad et les contreforts de Qu'aiqi'an il y a les deux tiers de cette distance. Les bâtiments sont en pierre. La mosquée est à peu près au centre de l'agglomération, et la

(127) Cf. De Goeje, *Carmathes*, p. 181 ; Canard, *Hamdanides*, p. 605, n. 57.
(128) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 534, 633.
(129) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 107-108. Voir : Lammens, *Berceau*, p. 27, 31.
(130) *Coran*, *XXXIV*, 17-18.
(131) *Sawâqî* : BGA, IV, p. 265. Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 108.

Ka'ba[132] constitue le point central de la mosquée. La porte de la Ka'ba, tournée vers l'est, se trouve à environ une taille d'homme au-dessus du sol[133]. Elle est à deux battants. Le plancher du Temple, de plain-pied avec la porte, est ainsi surélevé par rapport au terrain environnant. En face de la porte se dresse la coupole de Zemzem. La maqam d'Abraham — que Dieu lui accorde sa bénédiction ! — est situé à quelques pas de Zemzem. Devant la Ka'ba, du côté de l'ouest, se trouve un muret en maçonnerie de forme circulaire, avec deux ouvertures qui coïncident avec deux angles du Temple, mais ce mur ne fait pas partie du Temple : on le nomme le Hidjr. Le déambulatoire entoure à la fois ce mur et le Temple. Un des deux angles qui font face au Hidjr se nomme l'angle iraqien, et l'autre l'angle syrien. Des deux autres coins, l'un se trouve près de la porte, et la Pierre Noire y est encastrée à hauteur d'une taille d'homme à peu près ; l'autre est appelé l'angle yéménite.

Le bassin des Pèlerins, dit aussi bassin d'Abbas, est au delà de Zemzem, entre ce bassin et le temple.

L'Hôtel du Conseil est à l'ouest de la mosquée sacrée. Il appartenait autrefois à Abd-Allah ibn Djud'an Taimi, qui y faisait déposer des provisions de faludhadj[134], et un héraut criait en son nom au moment du pèlerinage : « Accourez au faludh ! » Ce fut la première maison fondée à la Mecque, et c'est à ce personnage et à sa demeure que fait allusion le poète :

« Il y a à la Mecque un héraut agile, et un autre qui crie en haut de sa demeure. »

(29) De Safa on aperçoit la Pierre Noire. La course s'effectue entre Safa et Marwa. Marwa est une borne à la limite de Qu'aiqi'an, montagne située à l'ouest de la Ka'ba. Abu Qubais est plus grand et plus haut, et fait pendant à Qu'aiqi'an du côté de l'est. On prétend que les pierres du Temple proviennent de Qu'aiqi'an.

Mina[135] se trouve sur la route de la Mecque à Arafat : c'est également une gorge longue d'un peu moins de deux milles, dont la largeur est inférieure à une portée de flèche, située à trois milles de la Mecque. Il y a à Mina de nombreuses constructions, comme des châteaux, destinées aux habitants de tous les pays de l'Islam. La mosquée de Khaif est presque à mi-chemin en venant de la Mecque ; le tas de pierres[136] d'Aqaba se voit à l'entrée de Mina du côté de la Mecque : cette montée (*aqaba*), qui donne son nom au tas de pierres, ne fait pas partie de Mina. Le premier tas et celui du milieu sont tous deux au delà de la mosquée de Khaif, du côté de la Mecque.

(132) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 622.
(133) Cf. Lammens, *La Mecque*, MFO, IX, p. 205.
(134) « Douceur composée d'amidon, d'eau et de miel » (Djahiz, *Le Livre des Avares*, trad. Pellat,, p. 314, 315 ; Rodinson, *Documents relatifs à la cuisine*, *REI*, 1949, p. 145, 149 ; Pellat, *Chapitre des Avares*, *Arabica*, III, p. 376).
(135) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 108.
(136) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 1041.

Ka'ba[132] constitue le point central de la mosquée. La porte de la Ka'ba, tournée vers l'est, se trouve à environ une taille d'homme au-dessus du sol[133]. Elle est à deux battants. Le plancher du Temple, de plain-pied avec la porte, est ainsi surélevé par rapport au terrain environnant. En face de la porte se dresse la coupole de Zemzem. La maqam d'Abraham — que Dieu lui accorde sa bénédiction ! — est situé à quelques pas de Zemzem. Devant la Ka'ba, du côté de l'ouest, se trouve un muret en maçonnerie de forme circulaire, avec deux ouvertures qui coïncident avec deux angles du Temple, mais ce mur ne fait pas partie du Temple : on le nomme le Hidjr. Le déambulatoire entoure à la fois ce mur et le Temple. Un des deux angles qui font face au Hidjr se nomme l'angle iraqien, et l'autre l'angle syrien. Des deux autres coins, l'un se trouve près de la porte, et la Pierre Noire y est encastrée à hauteur d'une taille d'homme à peu près ; l'autre est appelé l'angle yéménite.

Le bassin des Pèlerins, dit aussi bassin d'Abbas, est au delà de Zemzem, entre ce bassin et le temple.

L'Hôtel du Conseil est à l'ouest de la mosquée sacrée. Il appartenait autrefois à Abd-Allah ibn Djud'an Taimi, qui y faisait déposer des provisions de faludhadj[134], et un héraut criait en son nom au moment du pèlerinage : « Accourez au faludh ! » Ce fut la première maison fondée à la Mecque, et c'est à ce personnage et à sa demeure que fait allusion le poète :

« Il y a à la Mecque un héraut agile, et un autre qui crie en haut de sa demeure. »

(29) De Safa on aperçoit la Pierre Noire. La course s'effectue entre Safa et Marwa. Marwa est une borne à la limite de Qu'aiqi'an, montagne située à l'ouest de la Ka'ba. Abu Qubais est plus grand et plus haut, et fait pendant à Qu'aiqi'an du côté de l'est. On prétend que les pierres du Temple proviennent de Qu'aiqi'an.

Mina[135] se trouve sur la route de la Mecque à Arafat : c'est également une gorge longue d'un peu moins de deux milles, dont la largeur est inférieure à une portée de flèche, située à trois milles de la Mecque. Il y a à Mina de nombreuses constructions, comme des châteaux, destinées aux habitants de tous les pays de l'Islam. La mosquée de Khaif est presque à mi-chemin en venant de la Mecque ; le tas de pierres[136] d'Aqaba se voit à l'entrée de Mina du côté de la Mecque : cette montée (*aqaba*), qui donne son nom au tas de pierres, ne fait pas partie de Mina. Le premier tas et celui du milieu sont tous deux au delà de la mosquée de Khaif, du côté de la Mecque.

(132) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 622.
(133) Cf. Lammens, *La Mecque*, MFO, IX, p. 205.
(134) « Douceur composée d'amidon, d'eau et de miel » (Djahiz, *Le Livre des Avares*, trad. Pellat,, p. 314, 315 ; Rodinson, *Documents relatifs à la cuisine*, *REI*, 1949, p. 145, 149 ; Pellat, *Chapitre des Avares*, *Arabica*, III, p. 376).
(135) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 108.
(136) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 1041.

Muzdalifa[137] est un lieu où les pèlerins passent la nuit et où l'on accomplit ensemble les prières du coucher du soleil et du soir, lorsque les pèlerins arrivent d'Arafat à Muzdalifa. C'est un point entre la dépression de Muhassir et Mazimain. Ce creux de Muhassir est une vallée entre Arafat et Muzdalifa.

Mazimain[138] est une gorge entre deux montagnes, dont le débouché aboutit à la dépression d'Urana, vallée entre Mazimain et Arafa.

Arata s'étend de la vallée d'Urana jusqu'à l'enclos des Banu Amir et, plus loin, jusqu'au terrain qui s'avance vers les rochers où se trouve la station de l'imam et, au delà, jusqu'à la route de Hadan. Dans l'enclos des Banu Amir il y a une palmeraie, de même qu'à l'ouest d'Arafa. Urana est proche de la mosquée dans laquelle l'imam accomplit ensemble les prières de midi et de l'après-midi le jour d'Arafa. La palmeraie de l'enclos et la source tiennent leur nom d'Abd-Allah[138a] ibn Amir ibn Kuraiz. Arafat n'est pas compris dans le territoire sacré, car la limite de cette zone est à Mazimain ; lorsqu'on a franchi ce point en direction des deux Signaux, on se trouve en territoire profane. De même le Tan'im, nommé aussi mosquée d'Aïsha, est en dehors du territoire sacré. Cette enceinte sacrée mesure environ dix milles sur une journée de marche ; tout autour, se trouvent des bornes[139] placées exprès pour qu'il n'y ait aucune confusion.

L'eau courante est presque inexistante à la Mecque : une très petite quantité provient d'une source où un préfet avait inauguré des travaux, achevés sous le règne de Muqtadir. Elle coule dans un lit de torrent (**30**) et se déverse à la porte des Banu Shaiba dans une canalisation ménagée à cet effet. On boit normalement de l'eau de pluie, recueillie dans des citernes[140] et des bassins, qui étaient autrefois en excellente condition, mais tombent en ruines parce que les intendants de leurs waqfs se sont emparés des fonds à leur profit personnel. Il n'y a presque pas de puits d'eau potable : celui dont l'eau a le meilleur goût est le puits de Zemzem, mais on ne peut en boire longtemps[141]. Le territoire de la Mecque[142] n'offre aucun arbre fruitier : il n'y pousse que les plantes du désert. Mais hors du territoire sacré il y a beaucoup de sources, de puits et d'enclos cultivés, des vallées où l'on récolte des légumes[143], des terrains ensemencés, des palmeraies. On dit qu'à Fakhkh il y a quelques rares palmeraies dispersées : cette localité est à l'intérieur du territoire sacré, mais je ne l'ai pas visitée.

(137) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 854.
(138) Traduit dans Schwarz, *Iran*, p. 925, n. 2.
(138a) Cf. *Onomasticon*, n. 10927.
(139) *Manâr :* BGA, IV, p. 369. Cf. *Encyclopédie*. III, p. 383.
(140) *Mawâdjin :* BGA, IV, p. 177. Ya'qubi, *Les pays*, trad. Wiet, p. 209 : Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 473, n. 4.
(141) Cf. Lammens, *Berceau*, p. 38.
(142) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 108 ; Qalqashandi, IV, p. 255.
(143) *Khudr :* BGA, IV, p. 226.

Thabir est une montagne qui domine les environs, qu'on voit de Mina et de Muzdalifa. Avant l'Islam, les pèlerins ne partaient de Muzdalifa qu'après le lever du soleil, lorsque l'astre était visible au-dessus de Thabir. A Muzdalifa se trouve le Lieu saint du Marquage[144], emplacement de la prière, où l'imam accomplit en une fois les prières du coucher du soleil, du soir, et de l'aurore du lendemain.

Hudhaibiya est partie en dehors, partie en dedans du territoire sacré : c'est l'endroit d'où les infidèles empêchèrent l'Envoyé de Dieu, — que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! — de pénétrer dans la mosquée sainte. C'est le point non sacralisé le plus éloigné du Temple, car il n'est situé ni dans la longueur ni dans la largeur du territoire sacré, mais fait face à un angle : telle est la raison pour laquelle il y a plus d'une journée de marche entre ce lieu et la mosquée.

Médine[145] représente une superficie inférieure à la moitié de la Mecque. Elle est située sur un terrain rocailleux et salin ; elle possède beaucoup de palmiers ; ils sont, ainsi que les terrains de culture, arrosés par des eaux de puits, et l'irrigation est assurée par des esclaves. La ville est ceinte d'une muraille ; la mosquée se trouve environ au centre de la cité. La tombe du Prophète, — que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! — est placée dans la partie orientale de la mosquée, près de la qibla et non loin du mur oriental, dans un édicule assez haut, dont la toiture est séparée par un espace libre du toit de la mosquée. Cet édicule n'a pas de porte, et deux cellules y sont attenantes. La chaire[146] sur laquelle prêchait le Prophète, — que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! — est recouverte d'une autre chaire. Le Parterre est en avant de la chaire, qu'il sépare de la tombe. L'oratoire en plein air où le Prophète, — que Dieu lui accorde bénédiction et salut, ainsi qu'aux membres éminents de sa famille ! — priait, lors des jours de Fêtes, se trouve dans la partie occidentale de Médine, en deçà du rempart. Baqi' al-Gharqad est situé en dehors de l'enceinte, près du Bab al-Baqi', à l'est de la ville.

Quba est hors de la ville à environ deux milles du côté de la qibla : c'est une agglomération habitée par des Ansar, qui ressemble à un village.

Ohod[147] est une montagne au nord de la ville, et c'est la plus proche de la cité, à environ deux parasanges. Ses abords consistent en terrains de culture, qui appartiennent aux Médinois. La vallée de Aqiq se trouve entre Médine et Fur'[148], localité située (**31**) à quatre jours de marche au sud de Médine et qui est dotée d'une mosquée cathédrale ; de nos jours, la plupart de ses domaines ruraux sont en

(144) *Al-mash'ar al-harâm* : Gaudefroy-Demombynes, *Pélerinage*, p. 260.
(145) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 85.
(146) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 388.
(147) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 1037.
(148) Cf. *Hudud*, p. 413.

friche. De même, dans la banlieue de Médine beaucoup de propriétés ne sont plus cultivées.

Aqiq[149] est une vallée à quatre milles au sud de la Médine sur la route de la Mecque : l'eau la plus douce de la région vient des puits de Aqiq.

Selon une tradition du Prophète — que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! — la poussière de Médine immunise contre la lèpre. Quiconque séjourne à Médine y perçoit dans le sol et dans l'air une odeur qui n'a pas sa pareille, qui est comme un arôme naturel[150], une essence[151] qui ne se détériore pas. Ce parfum médinois est plus durable que celui de Sabur ; sa brise est plus délicieuse que celle du fleuve d'Obolla ; les pâtes[152] et les aromates s'y conservent sans se gâter.

Le Yamama[153] est une vallée, dont la ville principale se nomme Khidrima : plus petite que la ville de l'Envoyé de Dieu — que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! — elle possède plus de palmiers et plus de fruits que Médine et que tout le reste du Hedjaz. C'était autrefois l'habitat de Rabi'a et de Mudar, mais lorsque les Banul-Okhaidir s'y établirent, les Arabes émigrèrent sur la côte égyptienne, entre le Nil et la mer Rouge : c'est là que s'installèrent Rabi'a et Mudar, et ce territoire devint, comme pour les Tamim, leur lieu de séjour, qu'ils ne quittèrent plus. Ils y fondèrent des localités sans chaire, comme Muhdatha, à l'extérieur d'Assouan et Allaqi, autour d'un point d'eau par où passent les pélerins se rendant à Aidhab. Ce sont des spécialistes de mines d'or, et leur implantation eut lieu à la suite d'incidents que je conterai en leur place.

Après la Mecque et Médine, il n'y a pas de territoire plus vaste que le Yamama, puis vient dans l'ordre de la superficie Wadil-Qura, également riche en palmeraies.

Bahrein est situé dans la région du Nedjd. La cité la plus considérable, en soi et par les cantons qui en dépendent, est Hadjar : on y récolte des dattes en abondance ; elle ne fait pas partie du Hedjaz, et est située sur le littoral de la mer de Perse ; elle est la résidence des Carmathes et constitue leur capitale. La région comprend de nombreux bourgs. Des fractions de Mudar, bien équipées et nombreuses, s'y sont établies par la force, à cause de la faiblesse de l'autorité.

Djar[154] est le port de Médine ; elle en est éloignée de trois étapes ; elle est située au bord de la mer et est plus petite que Djedda.

(149) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 49, n. 5 ; Lammens, *Berceau*, p. 98.
(150) *Khilqa :* BGA, IV, p. 229.
(151) *Djauhariya :* BGA, IV, p. 210. Cf. Ibn Khurdadhbeh, p. 133 ; Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 62-63.
(152) *Ma'djûnât* : BGA, IV, p. 296.
(153) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 1218.
(154) Cf. Heyd, I, p. 36.

Djedda[155] est également au bord de la mer, à deux étapes de la Mecque, dont elle est le port. Autrefois cette localité était prospère, très commerçante et très opulente, et il n'y avait pas au Hedjaz, après la Mecque (**32**) une ville possédant plus de richesse et plus de marchandises. Le commerce de la cité reposait sur les Perses[156]. Mais après qu'Ibn Dja'far Hasani s'y fut établi, les seigneurs de la ville se dispersèrent et sa situation périclita.

Taïf[157] est une petite ville de la grandeur approximative de Wadil-Qura. Elle possède beaucoup d'arbres et de fruits, et l'huile est sa principale production ; on y jouit d'un climat agréable. La Mecque en tire ses fruits et ses légumes[158]. Elle est située sur le versant du mont Ghazwan[159], où sont groupées les habitations des Banu Sa'd et des autres fractions de la tribu de Hudhail. Il n'y a dans le Hedjaz, pour autant que je sache, aucun point plus froid que le sommet de cette montagne : telle est la raison pour laquelle le climat de Taïf est tempéré. J'ai entendu dire que l'eau gelait[160] parfois au sommet de cette montagne, et c'est vraiment le seul endroit du Hedjaz où l'eau gèle.

Hidjr[161] est un petit bourg, peu peuplé, à une journée de marche de Wadil-Qura, au milieu des montagnes. C'est là que résidait Thamud, dont Dieu dit : « Tandis que vous creusez des demeures dans les montagnes[162]. » Abu Ishaq Farisi a précisé que leurs demeures, creusées à l'intérieur des montagnes, étaient analogues aux nôtres. Ces montagnes portent le nom d'Athalib. Ce sont des montagnes qui, à vue d'œil, se touchent, mais lorsqu'on se trouve au milieu, chaque tronçon forme un piton[163] isolé autour duquel le voyageur peut tourner. En avant de ces montagnes se développent des collines de sable, dont on ne peut atteindre le sommet qu'avec les plus grandes difficultés. Il y a là aussi le puits de Thamud, dont Dieu dit à propos de la chamelle : « Elle aura sa portion d'eau un jour, et vous aurez la vôtre un autre jour fixe. »[164]

Tabuk est situé entre Hidjr et la frontière de la Syrie, à quatre journées de marche, soit environ à mi-chemin de la Syrie. C'est une forteresse, avec une source d'eau douce, une palmeraie, et un mur[165] qu'on rattache au Prophète, que Dieu lui accorde bénédiction

(155) Nasir-I-Khusrau, p. 181-182 ; Heyd, I, p. 36 ; Wiet, *Les marchands d'épices*, p. 82.
(156) Cf. BGA, IV, p. 336 ; Schwarz, *Iran*, p. 148 ; Mez, *Renaissance*, p. 448 ; Haurani, *Seafaring*, p. 80.
(157) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 651 ; *Ars orientalis*, IV, p. 7-8.
(158) Cf. Lammens, *Taïf*, MFO, VIII, p. 274 ; Wiet, *Un décret*, *Mélanges Massignon*, III, p. 409.
(159) Cf. *Hudud*, p. 203.
(160) Cf. Lammens, *Taïf*, MFO, VIII, p. 131 ; Lammens, *Berceau*, p. 129, n. 4 ; *Encyclopédie*, I, p. 373.
(161) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 118 ; Yaqut, II, p. 208 ; Qazwini, in Marmaradji, p. 51.
(162) *Coran*, VII, 72.
(163) *Qut'a* : BGA, IV, p. 330 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 368.
(164) *Coran*, XXVI, 155.
(165) Harawi, trad., p. XXXVII, 217.

et salut ! C'est là qu'étaient les hommes du Fourré[166], à qui Dieu envoya le prophète Shu'aib, qui n'appartient pas à leur tribu, et venait de Madyan.

Madyan[167], sur le littoral de la mer Rouge, se trouve à six étapes et en face de Tabuk. Madyan est plus importante que Tabuk. On y voit le puits dans lequel Moïse a puisé de l'eau pour abreuver le bétail de Shu'aib. C'est un puits recouvert[168] (**33**) d'une construction. L'eau potable provient d'une source qui coule à leur disposition. Madyan est le nom de la tribu à laquelle appartenait Shu'aib, et le village a été appelé de leur nom. Dieu n'a-t-il pas dit : « Nous avons envoyé vers les Madyanites leur frère Shu'aib. »[169].

Djuhfa[170] est un gîte d'étape peu peuplé, situé à environ deux milles de la mer. Il ressemble à la ville de Faid par sa dimension et par ce fait qu'il est continuellement habité. C'est le seul gîte d'étape entre la Mecque et Médine, qui jouisse de prospérité et ait une population stable pendant toute l'année[171], de même que Faid. La localité est située dans le territoire des Taiy. Les deux monts de Taiy en sont éloignés de deux journées de marche : il y là une palmeraie et des terrains de culture très peu nombreux. Il y a de l'eau en très petite quantité ; elle est habitée par des Taiy nomades qui le quittent pendant une partie de l'année pour profiter des pâturages.

Khaibar[172] est une forteresse possédant beaucoup de palmeraies et de champs cultivés.

Yanbo est une forteresse entourée d'une palmeraie, de points d'eau et de champs cultivés. Il y a des waqfs constitués par Ali ibn Abi Talib — sur lui le salut ! — et gérés[173] par ses descendants. Près de Yanbo est le mont Radwa, sommet élevé, avec des gorges et des vallées ; je l'ai vue de Yanbo ayant l'aspect d'une prairie verdoyante. Un de mes amis a dit qu'il en avait parcouru les gorges : on y trouve beaucoup d'eau et des arbres. C'est la montagne dans laquelle, au dire de la secte Kaisaniya[174], Muhammad ibn Ali ibn Abi Talib séjourne encore vivant. C'est de cette montagne que l'on exporte des pierres à aiguiser, dans tous les coins du monde[174a]. Entre ce point, le territoire de Djuhaina et le reste du littoral se trouve le domaine des Hasanides, qui demeurent dans des tentes de poil[175] ; il y a environ sept cents tentes. Ce sont des Arabes nomades, qui utilisent au mieux les

(166) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 240-241 ; *Encyclopédie*, III, p. 108-109.
(167) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 237-238. Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 165 ; *Encyclopédie*, III, p. 108.
(168) *Mughattâ* : BGA, IV, p. 309.
(169) *Coran*, VII, 83.
(170) Cf. Lammens, *Berceau*, p. 98, n. 2.
(171) Cf. BGA, IV, p. 332.
(172) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 921.
(173) *Tawallâ* : BGA, IV, p. 380.
(174) Cf. BGA, IV, p. 346.
(174a) Cité dans Ibn Khallikan, éd. de Bulaq, I, p. 570.
(175) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 277, n. 5.

pâturages et les points d'eau : ils ont toutes les apparences des Bédouins, ne s'en distinguant ni par leur costume ni par leur mœurs. Leur territoire touche du côté de l'est au Wadi Waddan, à une étape de Djuhfa, et à six milles d'Abwa, sur la route du pèlerinage à six milles à l'ouest. Dans ce lieu se trouve le chef des Dja'farides, descendants de Dja'far ibn Abi Talib (**34**) ; il possède à Fur' et à Sabira[176] de nombreuses propriétés rurales, un groupe familial et des clients. Entre eux et les descendants de Hasan ibn Ali ibn Abi Talib il y a des conflits sanglants[177] : c'est au point qu'un parti de Yéménites appelés les Banu Harb se sont emparés de leurs domaines et sont devenus les alliés des uns et les adversaires des autres, et ces luttes intestines les ont affaiblis.

Taima[178] est une forteresse plus peuplée que Tabuk, située au nord de cette dernière, et possède des palmeraies : c'est le centre d'approvisionnement[179] des Bédouins. A trois jours de marche de Taima on atteint la Syrie.

Entre l'Iraq, la Syrie et le Yémen, à ma connaissance, il n'y a aucune propriété d'une tribu arabe qui profite de ses pâturages et de son eau. Toutefois, entre le Yamama et le Bahrein, d'une part, et l'Oman, au-delà des Abd al-Qais, se trouve un désert dépourvu de puits, sans habitants et sans pâturages, une région infranchissable et dépeuplée. Le quadrilatère entre Qadisiya et Shuquq en longueur, et, depuis un point proche de Samawa jusqu'à la limite de la plaine de Bassorah, en largeur, est habitée par des clans des tribus des Banu Asad. Après avoir dépassé Shuquq on parvient dans les domaines de Taiy, qui s'étendent en longueur au-delà de la mine de Naqra et en largeur au-delà des deux monts de Taiy, face à Wadil-Qura, et on atteint les limites du Nedjd, soit le Yamama et le Bahrein. En dépassant la mine, et en ayant Médine à sa gauche, on pénètre dans le territoire des Banu Sulaim, et en laissant Médine à sa droite, on est dans le territoire de Djuhaina. Entre Médine et la Mecque vivent les Bakr ibn Waïl, au sein de tribus de Mudar, Hasanides et Dja'farides. Dans les environs de la Mecque, du côté de l'est, la plupart des habitants appartiennent aux Banu Hilal et aux Banu Sa'd, qui vivent au milieu de tribus de Hudhail ; du côté de l'ouest, ce sont des Mudlidj et autres tribus de Mudar. La plaine de Bassorah est en majeure partie habitée par des fractions et des tribus diverses, dont la majorité est formée de Tamim, qui essaiment jusqu'au Yamama et au Bahrein. Au-delà ce sont les Abd al-Qais. La plaine de la Haute Mésopotamie est habitée par des fractions de Rabi'a et du Yémen, pour la plupart des Kalb du Yémen. Au sein de l'une de leurs tribus, les Banul-Ulais[180], apparut le prétendant de Syrie, qui anéantit les armées d'Egypte et subjugua les populations syriennes ; puis, contenu par Muktafi à Raqqa, il fut fait prisonnier à Daliya.

(176) Cf. Muqaddasi, p. 69, n. *h*.
(177) Cf. Lammens, *Berceau*, p. 98-99.
(178) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 653.
(179) *Mumtâr* : BGA, IV, p. 358.
(180) Cf. Blachère, *Motanabbi*, p. 4.

La plaine de Samawa, depuis Daumat al-Djandal jusqu'à Ain al-Tamr[181] et le désert de Khusaf, appartient aux campagnes de Haute Mésopotamie. Le désert de (35) Khusaf[182] se trouve entre Raqqa et Balis, à main gauche pour quiconque se rend en Syrie.

Siffin est un endroit de cette plaine, près de l'Euphrate, entre Raqqa et Balis : ce fut le champ de bataille entre Ali, — sur lui le salut ! — et Mu'awiya. En visitant cet endroit, j'ai vu une chose extraordinaire : nous passions en dessous de ce lieu sur l'Euphrate ; c'est une très grande colline, où nous comptâmes huit ou neuf tombeaux. Au-dessus d'elle se trouve une autre colline plus élevée, sur laquelle nous dénombrâmes plus d'une dizaine de tombes, très visibles pour celui qui y prêtait attention ; personne d'entre nous ne contestait le nombre des tombeaux de ces deux points. Nous grimpâmes ensuite sur l'endroit où nous avions compté ces tombeaux : or nous n'y vîmes la trace d'aucun tombeau. Une personne qui connaît bien cette région m'a informé y avoir vu la Maison du Trésor d'Ali ibn Abi Talib — que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! — destiné au butin de la guerre sainte. C'est un bâtiment isolé.

La plaine de Syrie est habitée par les Fazara, les Djudham, les Bali et des tribus variées du Yémen, de Rabi'a et de Mudar, mais la majorité est constituée par celles du Yémen.

La région sablonneuse appelée Habir[183] s'étend de Shuquq à Adjfur en largeur, et de derrière les deux monts de Taiy, en longueur jusqu'au littoral vers l'est. Au-delà des deux monts de Taiy, elle se poursuit jusqu'à Djifar, en territoire égyptien. Puis ce désert court parallèlement au Nil et à la montagne du Moqattam, sur les deux rives du Nil jusqu'au pays de Nubie. Puis il traverse le Nil au-dessus du Fayoum, passe vers l'ouest jusqu'au territoire de Nafzawa[184] et se poursuit dans l'ouest jusqu'à Sidjilmasa, la terre d'Audaghust et l'Océan sur cinq mois de marche. Une autre branche en part, de Qadisiya jusqu'au Bahrein, franchit la mer, passe dans les régions orientales du Khuzistan et du Fars, et parvient au Séistan ; une partie s'incline sur les déserts du Fars et du Khorassan, parvient aux deux Tabas et à Quhistan, et continue en direction de l'est vers Merv, en prenant son chemin sur l'Oxus à travers le désert du Kharezm jusqu'au Kharezm, puis franchit l'Oxus, après que ce fleuve l'a coupé en deux et traversé jusqu'au village de Qaratakin, poursuit sa route jusqu'au domaine des Kharlukh et une partie du Tibet jusqu'en Chine et l'Océan, en (36) direction de l'est : il s'étend donc, ainsi que je l'ai décrit et suivi, depuis l'Océan de l'est jusqu'à l'Océan de l'ouest. Il part ensuite des régions et des déserts d'Audaghust, en longeant l'Océan et en passant sur les terres de Ghana, de Kugha et de tous les pays des Noirs vers le désert infranchissable,

(181) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 788-789.
(182) Cf. Musil, *Palmyrene*, p. 193.
(183) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 220. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 226 ; Musil, *Northern Negd*, p. 187 ; *Hudud*, p. 222 ; plus loin, p. 158 du texte arabe.
(184) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 161.

après s'être développé sur la partie méridionale de la terre. Il y a là des montagnes de sable énormes, dont le sommet est inaccessible, une partie en terrain plat, avec des déplacements continuels ; une autre partie, aux dunes immobiles et ne changeant jamais de place. Ce sable est jaune, doux au toucher, ou rouge vif, ou bleu ciel[186], ou d'un noir sombre, ou bleu foncé tirant[186] sur l'indigo, ou blanc comme la neige, parfois avec la finesse agréable de la poussière, et parfois ce sable est rude au toucher et rêche. Une autre description de sable sera fournie lorsque nous parlerons de Djifar, à la suite du tableau de l'Egypte.

Le Tihama[187] est une région du Yémen : il consiste en chaînes de montagnes qui s'entrecroisent. Une extrémité domine la mer Rouge, sur les côtés ouest et est, dans la région de Sa'da, Djurash et Nadjran ; la partie septentrionale confine aux frontières de la Mecque, et au sud, elle s'étend jusqu'à environ dix journées de marche de San'a. J'ai dessiné une partie des montagnes du Tihama dans la carte de l'Arabie.

La contrée de Khaulan[188], pleine de bourgs, de champs ensemencés, de points d'eau, est bien peuplée : c'est un terrain plat, habité par toutes sortes de tribus du Yémen.

Sa'da[189] est plus considérable et plus peuplée que la précédente : on y traite les peaux comme c'était autrefois le cas à San'a. De Nadjran, de Djurash et de Taïf, on exporte du cuir[190] en très grande quantité, mais la majeure partie provient de Sa'da : c'est là le centre des négociants et de la richesse. Le seigneur Hasanide, appelé Rasside, y réside.

Il n'y a pas dans tout le Yémen de ville plus grande, plus peuplée et plus confortable que San'a[191] : c'est une cité située sur l'Equateur, et le climat y est heureusement tempéré, à tel point que l'autochtone, durant sa vie, ne change pas de résidence ni l'hiver ni l'été. Les heures de la nuit (37) et du jour sont sensiblement équivalentes, car le cours du soleil y est toujours égal à lui-même. La lèpre y est endémique, car l'énergie solaire y a peu d'effet et n'exerce qu'une faible action bienfaisante sur les corps. Cette ville était autrefois la capitale des rois du Yémen. On y voit les ruines d'une énorme bâtisse : c'est un grand tertre appelé Ghumdan[192] ; c'était le palais des rois du Yémen. Il n'y a dans le Yémen aucune construction plus imposante, malgré son état délabré.

(185) *Samawi* : BGA, IV, p. 265.
(186) *Mushba'* : BGA, IV, p. 270.
(187) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 803.
(188) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 987.
(189) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 34.
(190) Cf. Lammens, *Le califat de Yazid*, MFO, V, p. 663, 674 ; Lammens, *Taïf*, MFO, VIII, p. 227 ; Mez, *Renaissance*, p. 422 ; *Hudud*, p. 412.
(191) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 149 ; *Mashriq*, 1954, p. 26.
(192) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 176 ; Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 124.

Mudhaikhira[193] est une montagne, où séjournait le Dja'faride. J'ai entendu dire que son plateau était long de vingt parasanges ; on y voit des champs cultivés et des cours d'eau. Il y pousse une plante rouge, appelée curcuma[194], du même type que le safran : deux mann[195] valent un dinar ; elle est employée comme teinture. La montagne est abrupte, élevée et inaccessible. Dans sa partie inférieure, elle ressemble à une montagne du Maghreb, appelée Djabal Nafusa, du point de vue de son aspect inabordable, de ses nombreux cours d'eau et de ses forêts, de la qualité du sol et de la productivité agricole Le Djabal Nafusa est habité par des Kharidjites et est devenu pour eux une terre de refuge ; c'est là que mourut Abd-Allah ibn Wahb Rasibi et Abd-Allah ibn Abad. On n'y parvient que par une seule route. Mudhaikhira appartenait autrefois à As'ad ibn Abi Ya'fur. Elle a été ensuite conquise par Muhammad ibn Fadl, qui était responsable de la propagande en faveur des gens du Maghreb.

Shibam[196] est une grande montagne, également d'accès difficile, sur laquelle on trouve des villages, des champs cultivés et une nombreuse population. Il y a une mosquée cathédrale. Elle a des avantages qui la distinguent des autres montagnes du Yémen, car on en extrait de la cornaline, de l'onyx et la pierre nommée améthyste[197]. Cette dernière est trouvée par les fouilleurs de la contrée à l'état brut comme toutes les pierres, mais lorsqu'on la frotte, sa nature apparaît sous l'action du feu et du travail. On m'a appris qu'elle se trouvait dans les déserts pleins de cailloux multicolores d'où on la recueillait.

Aden[198] est une petite ville, qui doit sa renommée à sa situation de port de mer où abordent les navigateurs. Il y a au Yémen des villes plus grandes mais moins connues.

On rencontre au Yémen des Kharidjites, dont une partie près de Hamdan et de Khaulan. Djam' est une des contrées les plus populeuses de ces régions, pourvue de bourgs, de terrains de culture et de points d'eau au débit abondant.

(38) Hadramaut est à l'est d'Aden, près de la mer. Ses sables foisonnent en abondance et portent le nom d'Ahqaf. C'est une petite ville, entourée de larges cantons et districts. Il y a le tombeau du prophète Hud — que Dieu lui accorde sa bénédiction ! — à côté duquel se trouve Barahut[199], ce puits où, de mémoire d'homme, personne n'est encore descendu.

La région de Mahra a pour chef-lieu Shihr[200]. C'est un pays inculte.

(193) Cf. *Hudud*, p. 203.
(194) *Wars* : Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XIII, p. 85 ; Idrisi, trad. Jaubert, 1, p. 50-51.
(195) Cf. Sauvaire, *Métrologie*, p. 152.
(196) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 371.
(197) Sur ces pierres, cf. Clément-Mullet, *Minéralogie*, p. 157, 162, 211.
(198) Cf. Heyd, I, p. 35.
(199) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 670.
(200) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 146-147 ; IV, p. 382.

Le langage des habitants est très corrompu et l'on peut à peine comprendre ce qu'ils disent. Il n'y a ni palmeraies ni champs cultivés, et leurs richesses consistent en chameaux, en chèvres. Les chameaux et les bêtes de somme se nourrissent de petits poissons appelés *warq*[201]. Hommes et bêtes ne connaissent pas le pain et n'en mangent pas : leur nourriture consiste en poissons, en laitages et en dattes[202]. Ils possèdent des chameaux de race pure, qui excellent par leur rapidité et leur belle condition physique sur tous les autres chameaux de race. L'encens[203] employé dans toutes les parties du monde vient de là : les demeures des habitants en sont pleines. Leur pays se compose de vallées immenses. On dit que Mahra appartient au territoire de l'Oman : sa longueur est de quatre cents parasanges.

Le copiste de ce manuscrit déclare : lorsque j'entrai dans cette région en l'année 540 (1145), *le gouverneur qui l'administrait était Ahmad ibn Mandjuwaih, dont la capitale était Mirbat, petite ville sur le bord de la mer, à la distance d'une journée et demie de la ville de Zufar, qui dépend également de son autorité.*

L'Oman[204] est une province contenant des cantons dont les habitants sont indépendants ; elle est vaste, riche en palmiers et en fruits des pays chauds[205], comme la banane, la grenade, le lotus et autres fruits de même espèce. La capitale est Suhar[206], sur la mer. Il y a des négociants pourvus de marchandises innombrables. C'est la ville la plus peuplée et la plus riche de l'Oman. Il serait difficile de nommer, sur la mer de Perse, une autre ville musulmane plus prospère et plus opulente que Suhar. Beaucoup de cités en dépendent et on dit que les limites de son territoire ont une étendue de trois cents parasanges. Autrefois les hérétiques y dominaient, mais il y eut des conflits[207] entre eux et une fraction des Banu Sama ibn Luaiy qui vivent dans la plupart de ces régions. Un de leurs hommes (**39**), appelé Muhammad ibn Qasim Sami, alla trouver Mu'tadid pour solliciter du secours contre eux. Le calife le fit accompagner d'Ibn Thaur, qui conquit l'Oman pour le compte de Mu'tadid et y établit la khotba à son nom. Les hérétiques se retirèrent alors dans une localité nommée Nazwa, où se trouvent encore aujourd'hui leur imam, leur Trésor et leur communauté ; on éprouve à leur égard un sérieux manque de confiance, tant on y devine une mentalité de trahison générale et manifeste.

L'Oman est un pays chaud et brûlant, mais j'ai appris qu'en

(201) BGA, IV, p. 374.
(202) Cf. Nasir-I-Khusrau, p. 230, n. 1 ; Arnaldez, *Interprétation économique*, *Cahiers de l'Institut de science économique*, n° 106, p. 71.
(203) Cf. Heyd, II, p. 615.
(204) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 1042.
(205) *Djurûmî* : BGA, IV, p. 205.
(206) Cf. Heyd, I, p. 35 ; *Encyclopédie*, IV, p. 527.
(207) *Waqa'a* : BGA, IV, p. 378.

un certain endroit éloigné de la mer, il tombe parfois une neige fine ; toutefois je n'ai connu personne qui en ait été le témoin oculaire et je l'ai seulement entendu dire.

Dans le territoire de Saba, au Yémen, il y a des tribus de Himyar, et il en est de même à Hadramaut. Les domaines des tribus de Hamdan, d'Ash'ar, de Kinda et de Khaulan se trouvent dispersés sur toute l'étendue du Yémen et sont séparés par des forteresses et des champs cultivés. On y trouve une vallée avec des bourgs : elle s'étend sur une partie du Tihama et une partie du Nedjd. Le Nedjd du Yémen est situé à l'est du Tihama ; il est peu montagneux et possède des plaines unies. Le Nedjd du Yémen est différent du Nedjd du Hedjaz : la partie méridionale du Nedjd du Hedjaz touche à la partie septentrionale du Nedjd du Yémen. Entre le Bahrein et l'Oman il y a un désert infranchissable.

On rencontre au Yémen de nombreux singes[208]. J'ai entendu dire qu'ils étaient si nombreux qu'il fallait une troupe imposante pour les attaquer. Lorsqu'ils marchent par bandes, ils ont un chef[209], qu'ils respectent et suivent, à l'instar des abeilles vis-à-vis de leur reine. Il y a aussi une bête appelée *udar*[210] qui, à ce qu'on m'a raconté, recherche l'homme pour l'assaillir : lorsqu'un homme a été blessé par cet animal, la plaie fourmille de vers[211] et se fendille. On raconte encore sur les goules de ce pays des choses étonnantes que je préfère ne pas répéter, parce que celui qui s'abstient de parler de ce qui n'est pas authentique est plus excusable que celui qui atteste des choses invérifiables.

Les distances[212], sur la périphérie du territoire de l'Arabie, sont les suivantes : d'Abbadan au Bahrein, environ onze journées de marche ; du Bahrein à l'Oman, environ un mois ; de l'Oman aux premières approches de Mahra, environ cent parasanges. J'ai entendu Abul-Qasim Basri dire que la distance de l'Oman à Aden était de six cents parasanges, dont cinquante jusqu'à Mascate à travers une région habitée ; cinquante jusqu'au commencement du pays de Mahra, c'est-à-dire jusqu'à Shihr, sans renconter âme qui vive. Ce terrain de parcours a une longueur de quatre cents parasanges et une largeur, sur tout l'ensemble, de trois à cinq parasanges : toute cette contrée consiste en des sables. (40) Du bout de Shihr jusqu'à Aden il y a cent parasanges ; d'Aden à Djedda, un mois ; de Djedda au littoral de Djuhfa, environ cinq étapes ; du littoral de Djuhfa à Djar[213], trois étapes ; de Djar à Aila, vingt étapes ; d'Aila à Balis, environ vingt étapes ; de Balis à Kufa, environ vingt étapes ; de Kufa à Bassorah, douze étapes ; de Bassorah à Abbadan, deux étapes. Voilà le circuit qui entoure le pays.

(208) Cf. *Hudud*, p. 413.
(209) *Kabir* : BGA, IV, p. 337.
(210) Cf. BGA, IV, p. 296.
(211) *Tadawwada* : BGA, IV, p. 239.
(212) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 112.
(213) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 112 ; Qalqashandi, IV, p. 291.

Voici maintenant les distances intérieures. De Kufa à Médine[214], il y a environ vingt étapes. De Médine à la Mecque, il y a la distance de dix étapes par la route principale. De Kufa à la Mecque il y a une route plus courte[215] que celle-ci de trois étapes environ : à l'entrée de la mine de Naqra, elle quitte la direction de Médine pour aboutir à la mine des Banu Sulaim, puis à Dhat Irq et à la Mecque. La route de Bassorah à Médine est de dix-huit étapes et se croise avec la route de Kufa à proximité de la mine de Naqra. La route de Bahrein à Médine est d'environ quinze étapes. La route de Raqqa à Médine est d'environ vingt étapes, par les deux monts de Taiy ; et la distance est la même de Damas à Médine et de la Palestine à Médine. D'Egypte à Médine, le long du littoral, il y a vingt étapes. Les voyageurs retrouvent[216] ceux de Syrie à Aila. Les pèlerins du Maghreb se joignent aux Egyptiens, parfois les caravanes respectives cheminent isolément, avec des gîtes d'étape communs[217]. Parfois ils partent en avant, mais il est convenu entre eux que les uns campent, tandis que les autres se mettent en route, ou restent en arrière sur le chemin.

Aila est le point où commence le désert du côté de la Syrie.

Pour les pèlerins de l'Egypte et de la Palestine, lorsqu'ils ont dépassé Madyan, ils ont le choix entre deux routes pour se rendre à Médine. La première par Bada et Shaghb, bourg dans le désert, que les Marwanides avaient concédé à Zuhri et où se trouve son tombeau, et on atteint Médine en traversant Marwa. L'autre route longe le littoral, parvient à Djuhfa, où se réunissent (41) les pèlerins de l'Iraq, de Damas, de la Palestine et de l'Egypte. La route de Raqqa a cessé de nos jours d'être en service, et n'y voyagent que des groupes infimes d'Arabes pèlerins, qui accomplissent le pèlerinage par petits paquets. Sauf celle-ci, toutes les autres routes sont encore ouvertes à la circulation.

D'Aden à la Mecque il y a environ un mois de marche. Il y a deux routes, dont l'une suit le littoral, et c'est la plus longue : c'est la grand'route du Tihama. Celui qui la prend passe par San'a, Sa'da, Djurash, Bisha, Tabala et parvient à la Mecque. L'autre route, différente de celle du Tihama, passe par des plaines ; on la nomme Sudur ; elle est à flanc de la montagne pendant environ vingt étapes ; elle est plus courte. Elle traverse les tribus et les cantons du Yémen et est suivie par les notables.

Les habitants de Hadramaut et de Mahra traversent leur pays en largeur pour atteindre la grand'route entre Aden et la Mecque ; pour effectuer ce trajet de jonction avec la grand'route il faut vingt-deux étapes. De sorte que leur parcours entier dure plus de cinquante jours.

(214) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 19-20.
(215) *Akhsar :* BGA, IV, p. 226.
(216) *Mudjtama' :* BGA, IV, p. 208.
(217) *Ittafaqa :* BGA, IV, p. 337. Cf. Musil, *Northern Hegaz*, p. 322.

La route de l'Oman est d'un accès difficile à travers le désert, à cause des terres désolées et du manque d'habitants. L'unique moyen consiste à se rendre par mer jusqu'à Djedda, car si l'on traverse les plaines du littoral de Mahra et de Hadramaut jusqu'à Aden ou jusqu'à la route d'Aden, le parcours est trop long : on l'utilise rarement. Il en est de même entre l'Oman et le Bahrein : il s'agit d'un chemin pénible[218] et peu praticable à cause de l'hostilité et des querelles intestines des Arabes.

La route entre le Bahrein et Abbadan n'est plus en service aujourd'hui : mais on la prenait naguère. Elle traverse des endroits déserts et longe la mer.

De Bassorah au Bahrein, par la grand'route, il y a onze étapes : c'est par cette route qu'est venu Sulaiman ibn Hasan en emportant des provisions d'eau du Bahrein jusqu'à Bassorah, car on n'y trouve pas d'eau. Cette route suit la côte pendant environ dix-huit étapes, à travers des peuplades bédouines et leurs points d'eau. C'est une route peuplée mais dangereuse.

Tel est l'ensemble des itinéraires qu'il est indispensable de connaître, car l'appréciation des distances entre les différentes tribus bédouines est rarement nécessaire, sauf pour les habitants du désert.

(218) *Shâqq* : BGA, IV, p. 276 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 329.

(42) La mer de Perse[219]

Ce que nous devons décrire après l'Arabie, c'est la mer de Perse, parce qu'elle enveloppe la majeure partie des limites de ce territoire qui est en contact avec elle, ainsi que beaucoup des pays de l'Islam, dont elle baigne les côtes. Puis je mentionnerai l'ensemble de ce que cette mer entoure.

Je commence par Qulzum et la côte attenante du côté de l'est et qui s'étend jusqu'à Aila. Après quoi, cette mer contourne le littoral de l'Arabie, que j'ai décrit d'une façon précise dans les pages précédentes, jusqu'à Abbadan, puis elle traverse les bouches du Tigre, arrive le long de la côte à Mahruban, puis à Djannaba, passe à la pointe du Fars à Siraf, continue jusqu'au littoral de Hormuz, au-delà du Kerman, puis à Daibul et au littoral de Multan, qui fait partie de la côte du Sind, point extrême du domaine de l'Islam. La mer arrive ensuite aux rives de l'Inde, et se prolonge jusqu'au littoral du Tibet, qu'elle suit jusqu'aux pays de la Chine.

En prenant à partir de la région de Qulzum, du côté de l'ouest et en longeant les côtes, on approche des déserts le long des frontières de l'Egypte jusqu'aux îles appelées Banu Hiddan : il y avait autrefois en ce point des bateaux pour ceux qui désiraient entreprendre le pèlerinage et ces navires les emmenaient vers Djar et Djedda. Ensuite la mer longe les déserts des Budja, où il y avait autrefois une mine d'émeraudes et un reste de mines d'or, pour parvenir à une ville sur le littoral, nommée Aidhab, en face de Djar. Puis la côte continue jusqu'à Sawakin, qui consiste en trois îles habitées par des négociants persans et des groupes de Rabi'a, qui font la prière au nom du seigneur du Maghreb : elles font face à Djedda. Entre Sawakin et Aidhab se trouve l'île de Sundjula, entre le cap du mont Daway et le mont d'Ibn Djarsham : c'est une petite île où il y a une pêcherie de perles[220] ; pour cette raison, elle est visitée de tout temps par des hommes qui y accostent avec des provisions. Entre cet îlot et Djedda, (43) il y a un jour et une nuit. En continuant le long

(219) J'ai gardé à dessein cette traduction amphibologique, car, pour Ibn Hauqal, l'expression « mer de Perse » s'applique à la fois à l'océan Indien, au golfe Persique, et même à la mer Rouge, bien qu'il connaisse cette dernière sous le nom de « mer de Qulzum ». (Cf. *Encyclopédie*, I, p. 591-593 ; 2e éd. anglaise, I, p. 927, 930-931 ; Yaqut, I, p. 502 ; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 84 ; Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 58 ; Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 93.)

(220) Cf. Heyd, II, p. 648.

de la côte, on arrive à l'île de Badi', située à une distance de deux journées de navigation. Puis en suivant le littoral on se rend d'ici à Dahlak en quatre journées de navigation, et de Dahlak à Zaila' en six journées.

Badi' est une île riche en vivres et en bétail, en face de Hali. L'île de Dahlak fait face à Aththar, et l'île de Zailà' doit être entre Ghalafiqa et Aden. L'île de Nadja et la ville de Berbéra sont en face des cantons d'Aden. C'est de ces îles que proviennent les peaux destinées a être tannées à Aden et dans le Yémen, comme le cuir de bœuf, le bigarré et le cuir lourd.

Puis cette mer s'étend le long de la mer d'Abyssinie, arrive au bout du pays de Nubie pour atteindre les régions des Zendjs, qui sont les plus vastes de ces contrées. Après cela elle continue de faire face à l'ensemble des pays de l'Islam.

Ainsi s'achève le périple qu'on peut accomplir sur cette mer à l'est et à l'ouest : on y rencontre encore des îles et des contrées variées que connaissent seuls ceux qui s'aventurent dans cette mer pour atteindre la Chine.

Commentaire des noms et des textes qu'on trouve sur la carte de la mer de Perse

En haut de la feuille, on lit : (1) *Carte de la mer de Perse,* et, dans les angles supérieurs : (2) *Sud* et (3) *Est.*

Le littoral du haut de la carte offre des sinuosités à droite et à gauche, et près du coude de droite on lit, sur le continent : (4) *l'Océan,* et, à l'intérieur de ce continent : (5) *Déserts incultes du sud.* Au bord du littoral inférieur, du côté droit, en commençant par le bas, on lit : (6) *Territoire d'Abyssinie, désert séparant le pays des Zendjs de l'Abyssinie, le pays des Zendjs,* et, plus bas : (7) *Berbéra,* (8) *Zaila',* (9) *Sawakin,* (10) *Aidhab,* (11) *îles des Banu Hiddan,* puis, à l'extrémité de cette mer : (12) *Qulzum.* Entre Sawakin et Aidhab, sur le continent : (13) *Mont Daway* et (14) *Mont d'Ibn Djarsham.* Parallèlement à ce littoral, à l'intérieur du continent, coule le (15) *Nil,* et, près de ses sources ; (16) *le mont Qumr.* Sur le bord du Nil et dans le bas de la carte : (17) *Dongola,* et (18) *Assouan.* Entre le Nil et le littoral, on lit : les (19) *Budja,* et le (20) *territoire de la Nubie,* au milieu duquel on lit : (21) *Alwa.* Puis, entre Assouan et Aidhab : (22) *Allaqi,* et, à gauche de cette suscription : la (23) *Haute Egypte,* et, sur l'autre rive du Nil : les (24) *Oasis.*

(44) En partant de (25) *Qulzum* et en suivant le littoral de l'Arabie, on rencontre les villes suivantes : (26) *Raya,* (27) *Aila,* (28) *Ainuna,* (29) *Taba,* (30) *Djar,* (31) *Djedda,* (32) *Sirrain,* (33) *Hali,* (34) *Hamda,* (35) *Aththar,* (36) *Shardja,* (37) *Harda,* (38) *Ghalafiqa,* (39) *Mukha,* (40) *Aden,* (41) *l'Oman,* et, à l'intérieur de ces régions, la ville de (42) *la Mecque,* (43) *le pays des Arabes,* (44) *la province du Hedjaz.* A gauche de l'Oman : (45) *le territoire du Bahrein,* puis le fleuve du (46) *Tigre,* et, au commencement de ce fleuve : (47) *les cantons de l'Iraq.*

De ce point, en direction du haut de la feuille, sur le continent, on lit : les (48) *cantons du Khuzistan,* puis les (49) *cantons du Fars,* puis les

(50) *cantons du Kerman.* Sur le littoral de cette contrée, on trouve les villes de (51) *Mahruban,* (52) *Siniz,* (53) *Tawwadj,* (54) *Djannaba,* (55) *Siraf,* (56) *Hisn Ibn Omara,* (57) *Suruwa,* puis (58) *Hormuz,* à l'extrémité d'un golfe de cette mer. Sur la terre qui suit, on lit : les (59) *cantons de Mansura, Multan,* et le (60) *pays du Sind,* dans lequel on trouve le fleuve de (61) *l'Indus,* puis (62) *l'Inde* et la (63) *région du Tibet,* et, à gauche, la (64) *Chine.* Sur le littoral de cette terre : (65) *Daibul,* (66) *Cambaye,* (67) *Sandan,* (68) *Saimur,* et en Chine, au bord de la mer : (69) *Khumdan.* Enfin, sur le littoral, près d'un coude en direction du Nord : (70) *l'Océan.*

Des îles se trouvent dans la mer de Perse, en commençant par le haut de la carte : (71) *Subara,* (72) *Sirbuza,* (73) *Ceylan,* puis, auprès du littoral de droite : (74) *Qanbala.* Dans un golfe entre l'Arabie et la Perse : (75) *Laft,* (76) *Kharak* et (77) *Uwal.* Dans le golfe entre l'Arabie et le littoral des Budja : (78) *Dahlak,* (79) *Badi'* et (80) *Sundjula.*

En bas de la carte, aux deux angles, on lit : (80) *Ouest* et (81) *Nord.*

J'ai dessiné cette mer en précisant ses limites ; je vais maintenant décrire en détail ce qui l'entoure et ce qu'elle contient pour que le lecteur soit renseigné.

La partie de cette mer qui s'étend de Qulzum jusqu'au bassin du Yémen se nomme mer de Qulzum (mer Rouge). Sa dimension est d'environ trente journées de longueur et sa largeur, à sa plus grande étendue, est de trois nuits. Ensuite elle devient de plus en plus étroite, de sorte que de l'un de ses bords l'on peut voir l'autre, et il en est ainsi jusqu'à Qulzum. Ensuite le littoral s'infléchit pour suivre l'autre côté de la mer de Qulzum. Bien qu'elle soit une mer avec des profondeurs, elle a de nombreuses montagnes couvertes par l'eau. Les routes des bateaux y sont bien fixées et l'on ne peut y naviguer qu'à l'aide d'un pilote, lequel s'engage avec son bateau dans (46) les intervalles entre ces montagnes pendant la journée, car de nuit elle n'est pas navigable[221] : l'eau est extrêmement claire, de sorte qu'on peut y voir ces montagnes.

Il y a dans cette mer entre Qulzum et Aila un lieu appelé Taran[222] : c'est l'endroit le plus malsain de cette mer : c'est un tourbillon[223] comme un gouffre au flanc d'une montagne. Lorsque le vent tombe sur le sommet de cette montagne, il est divisé en deux et descend alors de cette montagne par deux défilés opposés : ce vent sort par les couloirs[224] de ces deux défilés opposés, ce qui met l'eau en agitation. Tout vaisseau qui tombe dans ce tourbillon devient impuissant, à cause de l'opposition des deux vents, et sombre. Jamais[225] un navire ne peut être sauvé, sauf exception permise par Dieu. Même lorsqu'il y a la moindre brise du sud, il est impossible d'y naviguer. L'étendue de cette surface est périlleuse et cet endroit fatal est d'en-

(221) Cf. Mez, *Renaissance,* p. 476.
(222) Cf. j. Maspero et Wiet, *Matériaux,* p. 57 ; *Hudud,* p. 190.
(223) *Dawwara :* BGA, IV, p. 239. Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 195.
(224) *Kumm :* BGA, IV, p. 342.
(225) Cf. BGA, IV, p. 373.

viron six milles. C'est en ce point que le Pharaon fut noyé, au dire des traditionnistes.

Près de Taran est un lieu nommé Djubailan, où la mer est également agitée, avec de grands mouvements de vagues, malgré la faiblesse du vent : c'est donc aussi un passage périlleux, où l'on ne peut naviguer ni vers l'ouest en cas de vent d'est, ni vers l'est avec vent d'ouest.

Devant Aila on trouve une grande quantité de poissons de toutes les variétés et de diverses espèces.

A hauteur du bassin du Yémen la mer s'appelle mer d'Aden jusqu'à hauteur d'Aden, puis elle se nomme mer des Zendjs jusqu'en face de l'Oman où elle s'infléchit vers la mer de Perse. C'est une mer qui devient si large que la traversée jusqu'au pays des Zendjs est, dit-on, de sept cents parasanges. C'est une mer obscure et noire, sous la surface de laquelle rien n'est visible. Près d'Aden se trouve une pêcherie de perles, dont le produit est porté à Aden.

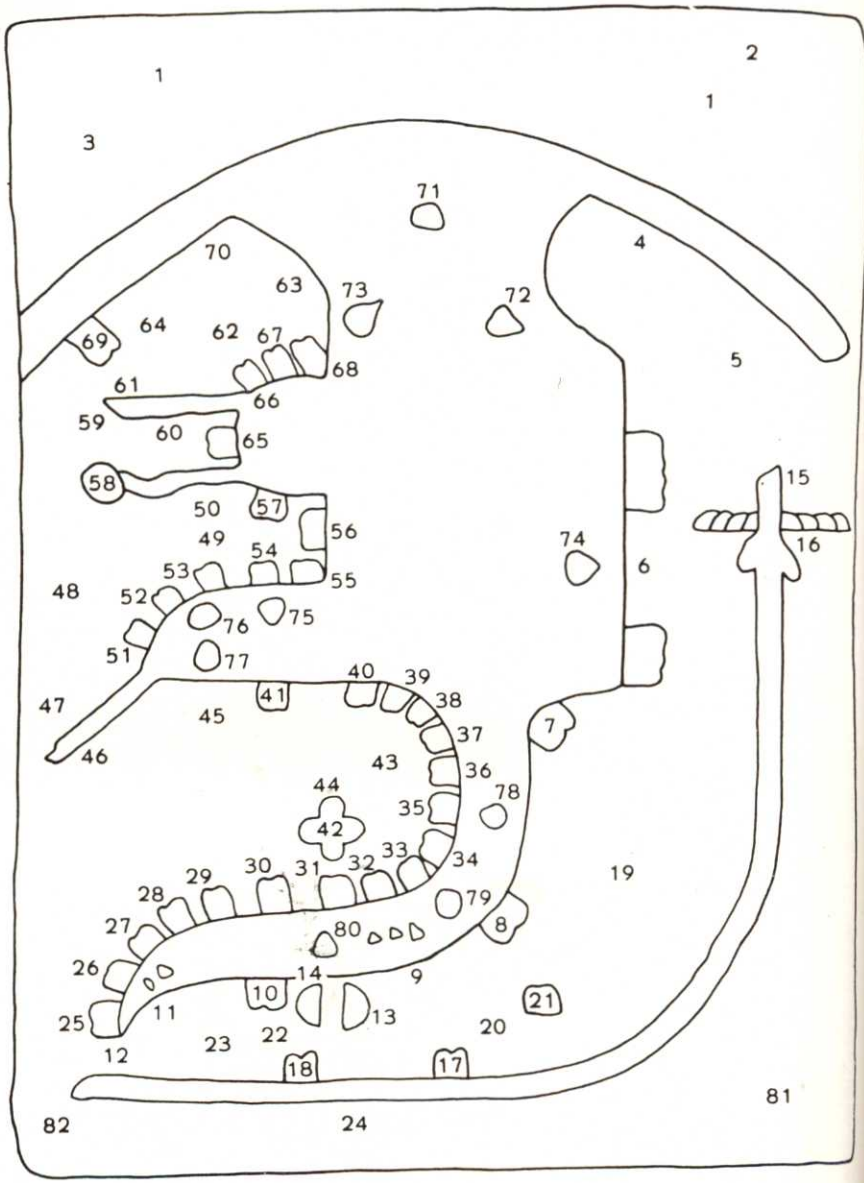
Après avoir dépassé l'Oman, en franchissant les limites du territoire de l'Islam et en continuant jusqu'à Ceylan, cette mer prend le nom de mer de Perse. Elle atteint une très grande ampleur : sur la rive opposée se trouve le pays des Zendjs.

Il y a dans cette mer beaucoup de houle violente, des coudes périlleux et divers golfes. Un des passages les plus difficiles se trouve entre Djannaba et Bassorah : c'est une zone qu'on nomme le Gouffre de Djannaba, endroit redoutable où presque aucun navire n'est sauvé quand la mer est agitée. Il s'y trouve un lieu dit les Balises[226], à environ six milles d'Abbadan, sur le cours du Tigre près de la mer. L'eau y est souvent si peu profonde que les grands navires n'y passent pas sans danger, parce qu'ils risquent (47) d'échouer[227] sur la côte, sauf à l'époque de la marée. En ce lieu on a dressé un poste d'observation installé sur quatre poutres de bois ; un gardien s'y tient en permanence et allume la nuit un feu qui sert de point de repère pour faire connaître l'embouchure du Tigre. Si un navire s'égare, il risque d'être brisé à cause du manque de profondeur.

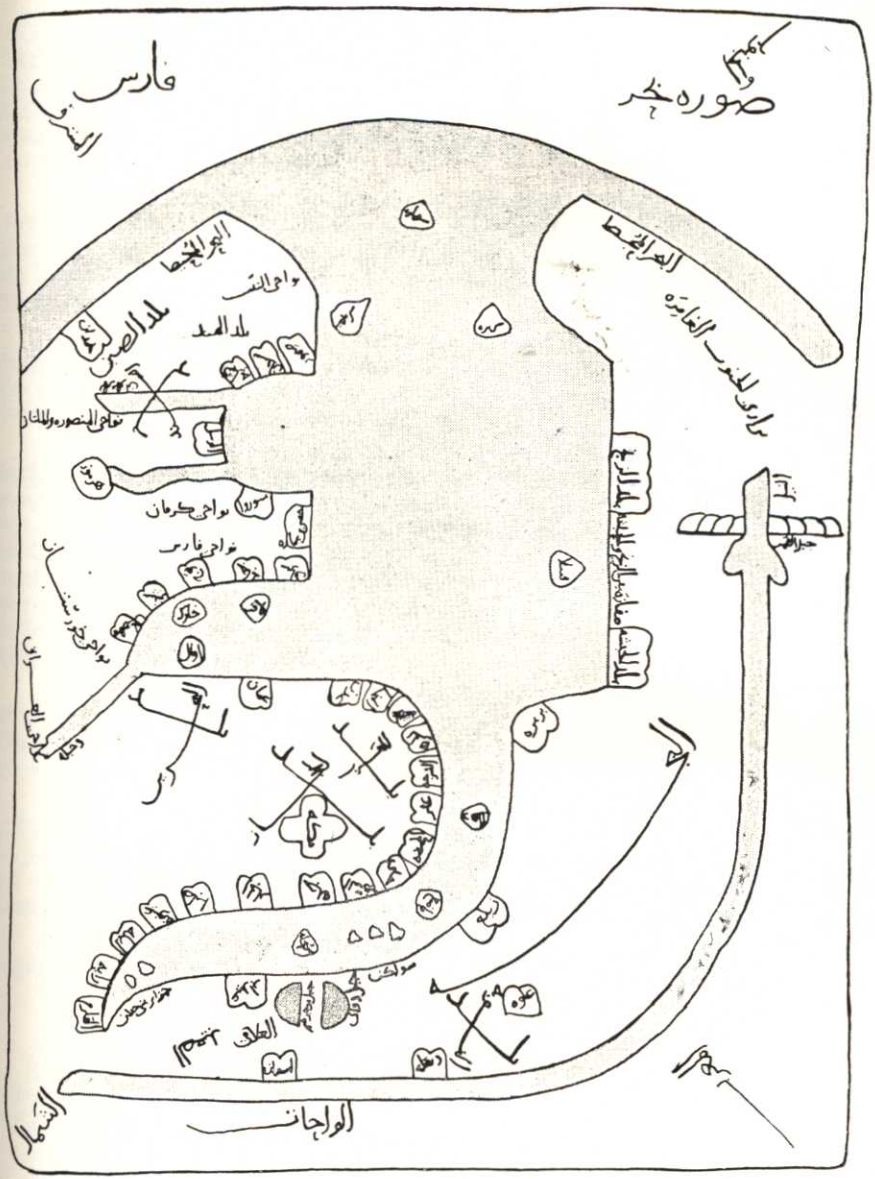
Devant Djannaba il y a un lieu nommé Kharak[228], où il y a une pêcherie de perles d'un faible rendement, mais les rares produits de cet endroit ont une valeur supérieure à ceux des autres : on dit que les solitaires proviennent de ce lieu de pêche. Il y a également des pêcheries dans l'Oman et à Ceylan : je ne connais d'ailleurs aucune pêcherie de perles qui ne soit dans la mer de Perse.

Il y a le phénomène du flux et du reflux se produisant deux fois par vingt-quatre heures, depuis Qulzum jusqu'à la Chine, où cette mer prend fin. On ne trouve pas de marées dans la mer du Maghreb,

(226) *Khashabât* : BGA, IV, p. 225 ; Nasir-I-Khusrau, p. 246-247 ; Mez ; *Renaissance*, p. 479 ; *Encyclopédie*, II, p. 971 ; Daumas, *Hist. générale des techniques*, I, p. 356 ; Wiet, *Grandeur de l'Islam*, p. 241.
(227) *Djalasa* : BGA, IV, p. 206.
(228) Cf. Heyd, II, p. 649 ; *Hudud*, p. 190 ; *Clerget*, II, p. 364.


1
2
1
3
71
4
70
63
73
72
69
64
62
67
68
5
61
66
59
60
65
15
58
50
57
56
74
16
49
54
53
55
6
48
52
76
75
51
77
40
39
41
38
47
45
37
7
46
43
36
44
78
35
42
33
34
19
29
30
31
32
28
79
27
80
8
26
14
9
10
21
25
11
13
20
23
22
12
18
17
81
82
24

3. — MER DE PERSE



du côté de l'ouest, ni dans la mer de Rum du côté de l'est. Mais dans l'Océan, dans le nord de l'Espagne, du côté de Gibraléon[229] jusqu'à Lepe, Ocsonoba, la région de Silves[230] et Alcacer do Sal, Almada[231], les cantons de Lisbonne, Santarem et Cintra[232], on constate un flux et un reflux : la montée y est très sensible puisqu'elle dépasse les dix coudées, de même qu'à Bassorah, puis la marée descend et la mer retrouve son niveau normal.

Dans ce bassin de la mer que j'ai mis en relation particulière avec le Fars, il a des îles[233], dont Laft, Uwal, Kharak et d'autres îles habitées, comme celles que j'ai décrites dans la partie occidentale de la mer de Qulzum : on y trouve de l'eau douce, des terres cultivées, du bétail et des vaches[234].

Telle est cette mer, à l'extérieur des limites de l'Islam, somairement dépeinte. Je vais maintenant donner une nomenclature complète de ses côtes, en commençant par Qulzum et en suivant le littoral jusqu'à l'autre bout, si Dieu veut.

Qulzum[235] est une ville installée au bord même de la mer, sur une langue de terre, où vient mourir cette mer : elle est placée dans une courbure[236] et au bout d'une pointe. On n'y trouve ni champs cultivés, ni arbres, ni sources : l'eau y est transportée de puits éloignés et de points d'eau situés à grande distance. La ville entière est florissante : c'est le port de l'Egypte et de la Syrie, et c'est de là que partent les importations de la Syrie et de l'Egypte sur le Hedjaz (48) et le Yémen, et vers les côtes de cette mer. Deux étapes séparent cette ville de la capitale de l'Egypte.

En continuant sur le littoral on ne rencontre ni village ni ville, sinon quelques hameaux de pêcheurs, entourés de quelques dattiers. On arrive enfin à Aila en passant par Taran, Djubailan et la plage en avant du mont Tor.

Aila est une petite ville bien peuplée, possédant peu de champs cultivés. C'était la cité des Juifs auxquels Dieu avait interdit la pêche le jour du sabbat et qu'il a métamorphosés en singes et en pourceaux, au dire des spécialistes des traditions[237]. Ces Juifs ont en leur possession un pacte du Prophète, que Dieu lui accorde bénédiction et salut !

On poursuit sa route vers Madyan, Djar et Djedda, à travers des régions dépeuplées. Les côtes de cette mer très découpées, du Yémen

(229) Djabal al-Uyun : cf. *Péninsule ibérique*, p. 44.
(230) Shilb : cf. *Péninsule ibérique*, p. 129. Qasr Bani Wardisan fait songer à Qasr Abi Danis (Alcacer do Sal) : *Péninsule ibérique*, p. 194 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 321.
(231) Al-Ma'din : cf. *Péninsule ibérique*, p. 22.
(232) Shantarin et Shintara : cf. *Péninsule ibérique*, p. 138, 139.
(233) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 84.
(234) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 82.
(235) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 150 ; Heyd, I, p. 36 ; *Encyclopédie*, II, p. 1179.
(236) *Aqm* : BGA, IV, p. 303.
(237) *Coran*, VII, 163, 166. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 230.

jusqu'au Bahrein et à Abbadan, ont été décrites à l'occasion de la notice sur l'Arabie.

Abbadan est une petite forteresse, populeuse, sur le bord de la mer, à l'embouchure du Tigre. C'est un couvent militaire[238] où étaient cantonnés les guerriers destinés à combattre les Sofrites, Qatarites et autres pirates. Des soldats volontaires vivent encore là à demeure.

Le copiste de ces lignes ajoute : Je suis passé par Abbadan en l'année 538 (1143). *C'est une île au milieu du confluent du Tigre et de l'Euphrate, près de leur embouchure, et d'ailleurs l'eau de la mer se mêle à celle de ces fleuves. On y voit un couvent qui abrite quelques soufis et ascètes, qui y vivent en célibataires, car la présence d'aucune femme n'y est tolérée. Sur la côte orientale s'élève une mosquée : des dépôts et des fonds y sont placés, dont la responsabilité n'est confiée à personne en particulier. Selon une croyance fermement établie au sein de la communauté de cette région, quiconque s'empare par fraude ou par violence d'une somme d'argent à Abbadan est voué à la mort, car le navire sur lequel il aurait pu prendre place ferait naufrage d'une façon certaine. Une autre opinion est solidement ancrée*[239] *dans l'esprit de la population : quiconque emporte quelque chose de la terre d'Abaddan sans autorisation de la communauté périra en mer, car le vaisseau qui l'emporterait sera englouti. Ces allégations sont dénuées de tout fondement. Un puits d'Abbadan a donné lieu, chez les Chiites, à la légende suivante : lorsqu'un homme se penche sur son orifice et prononce des conjurations au nom d'une créature quelconque, l'eau ne bouge pas ; mais s'il articule le nom d'Ali — que la satisfaction de Dieu soit sur lui ! — l'eau se met à bouillonner et monte jusqu'à la margelle du puits. Je me suis approché de ce puits, et j'ai juré selon la formule préconisée ; or l'eau est restée calme, sans s'agiter. J'ai donc réfléchi et me suis dit : Il s'agit d'une île au milieu de l'eau : or cette eau est sujette au flux et au reflux, à deux reprises pendant une période d'un jour et d'une nuit. Or ce puits est alimenté par l'eau qui entoure l'île, et je serais disposé à croire que l'eau s'agite lors du flux. Le fait aurait été alors observé par un homme qui n'avait pas été guidé par la réalité des choses. Le flux et le reflux sont des phénomènes extraordinaires. Le flux commence au lever de la lune et continue à monter jusqu'au moment où la lune est au zénith, et c'est alors le début du reflux, qui s'arrête lorsque la lune parvient à l'horizon occidental. Le flux recommence* (49) *jusqu'au moment où la lune arrive au degré du quatrième signe du Zodiaque. La diminution se produit jusqu'au lever de la lune, puis l'eau se remet à monter. Les instants en sont donc variables, d'après les levers et les couchers de la lune. Béni soit Dieu, le meilleur des créateurs ! Revenons maintenant au texte original.*

(238) *Ribat.*
(239) *Rassakha :* BGA, IV, p. 246.

La côte traverse alors le Tigre et s'étend vers Mahruban, à la lisière du Fars : on se trouve en présence de plusieurs endroits qu'il est impossible de traverser autrement que par voie d'eau ; en effet, les rivières du Khuzistan confluent à Dauraq, Hisn Mahdi et Basiyan, pour se jeter en un seul cours d'eau dans la mer. Mahruban[240] est une petite ville populeuse : c'est le port d'Arradjan, des parties basses du Fars qui l'avoisinent, et d'une partie du Khuzistan.

La mer rencontre sur le littoral Siniz[241], ville plus grande que Mahruban, d'où vient le tissu *sinizi*[242], exporté dans le monde entier. Ensuite la mer atteint Djannaba[243], ville également plus grande que Mahruban : c'est le port de l'ensemble du Fars, localité fertile, très chaude. Au bord de la mer[244], sur cette plage, entre Djannaba et Nadjiram[245], s'étalent des bourgs, des champs cultivés et des habitations dispersées dans une région torride.

On parvient ensuite à Siraf[246], qui est le grand port du Fars : c'est une cité importante, dont les maisons sont construites en bois de teck et se touchent sans interruption jusqu'à une montagne qui surplombe la mer. Il n'y a pas d'eau de bonne qualité, ni champs cultivés, ni bétail, et pourtant c'est une des cités les plus riches[247] du Fars.

Ensuite on poursuit sur le littoral à travers des localités isolées[248], entre lesquelles il y a des montagnes et des plateaux arides et on arrive à Hisn Ibn Omara[249], forteresse solide et élevée, sur la grève. Dans tout le Fars il n'y a pas de place aussi puissante que ce point. On prétend que le seigneur de ce fortin est visé par cette parole de Dieu[250] : « Il y avait derrière eux un roi qui s'arrogeait tout bon vaisseau comme prise. »

Toujours sur le littoral, on gagne Hormuz, port du Kerman, ville opulente, riche en palmeraies, excessivement chaude.

Elle est connue sous le nom de Tir et consiste en un amas de maisons entre deux montagnes, dans une gorge profonde. J'y ai passé en l'année 539 (1144). *La ville était alors administrée par Muhammad ibn Marzuban, originaire de Chiraz, qualifié de Maître de l'épée et de la plume. En vérité, je n'ai jamais rencontré homme plus digne de ce surnom, car il était doué de la générosité légendaire de Khazim*

(240) Cf. Schawarz, *Iran*, p. 116 ; Spuler, *Iran*, p. 402.
(241) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 127.
(242) Cf. Wiet, *Exposition persane*, p. 119 ; Schwarz, *Iran*, p. 126.
(243) Cf. Spuler, *Iran*, p. 403.
(244) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 307.
(245) Cf. Le Strange, *Province of Fars*, p. 49, n. 2.
(246) Cité dans Ferrand, *Textes nautiques*, JA, 1924, I, p. 252. Cf. Heyd, I, p. 30, 34 ; Mez, *Renaissance*, p. 478 ; Schwarz, *Iran*, p. 60 ; Hauranl. *Seafaring*, p. 70.
(247) *Aghna* : BGA, IV, p. 312.
(248) *Munqati'* : BGA, IV, p. 329.
(249) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 77 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 99-100.
(250) *Coran*, XVIII, 78.

et de la magnanimité de Hatim. D'ailleurs la population faisait preuve d'une libéralité évidente et d'une circonspection parfaite. Parmi elle on comptait un certain nombre de négociants cossus dont un nommé Hasan ibn Abbas, propriétaire de navires qui cinglaient vers (**50**) *les extrémités de l'Inde. Le nombre de ses commanditaires s'élevait à*[251]*... Il avait à son service des esclaves noirs qui donnaient une aubade cinq fois par jour à la porte de sa mosquée. Le fait fut rapporté au seigneur*[252] *du Kerman, Muhammad ibn Arslan-Shah, qui déclara : « Ferait-il donner cinquante aubades par jour, que je ne m'y opposerais pas, car c'est un homme dont les vaisseaux déversent dans mes caisses environ cent mille dinars par an. Comment rivaliser avec lui tant que le vent sera favorable ? » Revenons maintenant au texte et à la description.*

Ensuite on longe la mer en suivant la côte jusqu'à Daibul[253], ville populeuse, centre commercial, port de la contrée du Sind, laquelle comprend Mansura, les territoires des Zutt et le peuple appelé Budha[254], dans les parages de Multan.

Enfin la mer arrive aux côtes des pays de l'Inde, pour atteindre le littoral du Tibet et de la Chine[255] ; après quoi elle n'est plus navigable.

En partant de Qulzum, dans la partie occidentale de cette mer, on touche à un désert aride dans lequel rien ne pousse, et on ne rencontre que les îles mentionnées plus haut. Au milieu des étendues de ce désert vivent les Budja, qui ont des tentes de poil : ils ont une peau plus foncée que les Abyssins, bien qu'ayant l'aspect des Arabes. Ils n'ont ni villages, ni villes, ni champs cultivés, et tirent leur subsistance de ce qui leur est apporté des villes de l'Abyssinie, de l'Egypte et de la Nubie. Dans leur territoire, entre l'Abyssinie, la terre d'Egypte et la contrée de la Nubie, sont comprises les mines d'émeraudes et d'or. Elles s'étendent à partir des environs d'Assouan sur une distance d'environ dix étapes dans le territoire de l'Egypte jusqu'à la mer, près d'une forteresse nommée Aidhab. C'est près de là que sont groupés des gens de Rabi'a, en un point nommé Allaqi, au milieu de sables et en terrain plat, avec quelques rares collines entre cet endroit et Assouan. Les produits de la mine sont dirigés sur l'Egypte : c'est une mine d'or pur, qui ne contient pas d'argent ; elle se trouve au pouvoir des Rabi'a, qui en sont les propriétaires exclusifs.

Les Budja[256] étaient un peuple de cette contrée, qui adorait les

(251) Lacune dans le texte. Sur Hormuz à cette époque, voir Jean Aubin, *La ruine de Siraf, Cahiers de civilisation médiévale*, II, p. 301, n. 37.
(252) Le sultan seldjoukide du Kerman.
(253) Cf. Heyd, I, p. 34; Ferrand, *Relations*, I, p. 48.
(254) Cf. De Goeje, *Mémoire sur les migrations des Tziganes*, p. 9.
(255) Cf. *Encyclopédie*, 1, p. 860.
(256) Cf. Maqrizi, III, p. 267, 272 ; *Hudud*, p. 474 ; Quatremère, *Mémoires sur l'Egypte*, II, p. 127 seq. ; Kramers, *Analecta orientalia*, I, p. 158-159 ; Troupeau, *Description de la Nubie*, *Arabica*, I, p. 276 seq.

idoles et d'autres objets qu'ils considéraient comme vénérables, jusqu'à l'année 31 (652). Lorsqu'Abd-Allah ibn Abi Sarh conquit la ville d'Assouan, dont la fondation remonte à la plus haute antiquité, vers laquelle il avait fait la traversée en venant du Hedjaz, il avait soumis, dans cette région et en Haute Egypte, les potentats Budja et autres seigneurs. La plupart des Budja se convertirent à l'islam par force (51), adoptèrent certaines institutions islamiques, professèrent extérieurement les deux confessions de foi et se soumirent à certaines obligations religieuses. Comme ils étaient animés de générosité et de libéralité pour la fourniture d'aliments, il les laissa libres de s'en tenir à leurs propres coutumes. Ce sont des nomades éleveurs de moutons, qui vivent au fond des montagnes et des fourrés : leur nombre échappe à toute estimation. Ainsi leurs usages se sont conservés tels qu'ils existaient avant leur islamisation, et ils suivent en outre quelques commandements islamiques. Je vais raconter ce que j'ai pu constater sur leur compte par des observations personnelles et par des informations provenant de tiers.

Abul-Mani' Kathir ibn Ahmad Dja'di m'a rapporté qu'Assouan avait été conquise par Abd-Allah ibn Abi Sarh en l'année 31 (652). Il s'empara de Hif, localité sise en face d'Assouan sur la rive occidentale du Nil, appelée aussi Qaryat al-Shaqaf. Il prit également Ablaq[257], ville située au milieu du Nil sur un rocher émergeant de l'eau, à l'accès difficile comme une île, à six milles d'Assouan. En face de cette ville, sur la rive orientale du Nil, se trouvent la mosquée de Rudaini[258] et Qasr Aliya. Sous la mosquée il y a une église appartenant aux Nubiens : l'édifice marque la frontière entre le domaine de l'Islam et la Nubie.

Les musulmans eurent constamment le dessus sur tous leurs voisins, Nubiens et Budja, jusqu'en l'année 204 (819). Les Budja avaient l'habitude de s'approvisionner à Qift, ville située à une faible distance de Qus. Ils avaient un chef appelé Muha, qui venait souvent à Qift charger du blé et des dattes ; il était traité avec estime et considération. La ville de Qift, de son côté, était dirigée par un chef nommé Ibrahim Qifti. Ce dernier, se rendant en pèlerinage à la tête d'un groupe de ses administrés, se mettait en route vers Ainuna, que l'on atteint en traversant la mer par Banu Hiddan, sur la route de Talafa. Il se fit accompagner du chef Budja Muha et de la troupe venue avec lui pour sa visite. Ibrahim connaissait à fond cette région. Les Budja dirent alors à leur chef Muha : « Il faut absolument mettre à mort ce musulman qui connaît si bien notre pays, nos lieux de campement, nos points d'eau, car nous n'avons pas confiance en lui. » Il tâcha de les détourner de ce dessein, mais ils firent prévaloir leur point de vue et se mirent d'accord pour égarer Ibrahim qu'ils abandonnèrent. Il mourut de soif avec ses compagnons. Il avait un jeune fils, dont un des Budja eut pitié et qu'il fit

(257) C'est l'île de Philae, appelée plus souvent Bilaq : cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 287.
(258) Harawi, p. 106.

conduire secrètement à Atfu, en Haute Egypte. De là, celui-ci put rejoindre sa famille à Qift et la renseigna sur le sort de son père. Les membres de sa famille gardèrent cette aventure comme un secret qu'ils ne divulguèrent pas. Muha revint suivant son habitude pour faire ses provisions, à la tête de trente notables de sa tribu. (**52**) On les fit descendre dans une de leurs églises et ils furent tous exterminés. Les Budja, ayant appris la chose, marchèrent contre la ville de Qift, dont la plupart des habitants avait vidé les lieux. Ils s'emparèrent de cette ville dans un des mois de l'année 204 (819), emmenèrent sept cents prisonniers, après un grand massacre. Il y avait à Qift un Hasanide disposant d'une certaine autorité ; il partit chez les Budja, qui lui rendirent une partie des captifs. Les habitants de Qift descendirent à Fostat, mais le gouvernement avait alors d'autres préoccupations[259], et ils restèrent à Fostat durant sept ans, tout en multipliant les requêtes.

Or il y avait dans le Hauf d'Egypte un homme appelé Hakam Nabighi, de la tribu de Qais-Ailan, fraction des Banu Nasr ibn Mu'awiya, un personnage riche, jouissant d'amples moyens et disposé à se battre : ils allèrent le trouver et se plaignirent à lui. Il leur dit : « Apportez-moi une lettre du cadi et des anciens de la ville, et je suis votre homme. » Ce qu'ils firent. Il partit en leur compagnie en l'année 212 (827) et arriva à Qift à la tête de mille hommes de sa tribu, cinq cents cavaliers et cinq cents fantassins. Il effectua des raids dans le pays des Budja : il demeura trois ans chez eux, parcourant la région et faisant des prisonniers. Son quartier général était l'endroit appelé aujourd'hui le point d'eau de Hakam, à une journée de distance d'Aidhab, et à quatre d'Allaqi. Il se fit restituer les captifs jusqu'au dernier et rentra finalement à Assouan où il s'arrêta, puis il descendit le fleuve et séjourna à Tud, ville située près de Qus, en prit possession et y mourut. Auparavant l'Alide Omari[260] était venu chercher refuge auprès de Hakam Nabighi. Ce dernier lui avait accordé sa protection et lorsque l'autorité le réclama, il jura de la façon la plus solennelle, contrairement à la vérité, qu'il ne connaissait pas le lieu de sa retraite. Il fut quitte alors pour ce faux serment. Les jours passèrent et ce même Alide se présenta à la résidence de Hakam, à Tud ; il le dépouilla, lui fit violence, méconnaissant ainsi le traitement généreux dont il avait profité. C'est une longue histoire.

Au moment de la conquête de Qift[261], cette cité fut ruinée. Puis, lorsque les Budja la quittèrent et que ses habitants y revinrent, ils construisirent le mur d'enceinte de Qift, comme ils bâtirent les murs d'Assouan et de Qus en l'année 212 (827), et ces deux villes furent rétablies dans l'état où elles se trouvaient avant leur destruction.

Ensuite les Budja s'emparèrent d'Onbu, ville de Haute Egypte, à une (**53**) journée de distance d'Assouan, en l'année 232 (847), sous

(259) Voir Wiet, *Histoire de la nation égyptienne*, IV, p. 70-71.
(260) Cf. Quatremère, *Mémoires*, II, p. 59-80 ; Zaky M. Hassan, *Les Tulunides*, p. 55-57.
(261) Lacune dans le texte, et restitution de l'éditeur.

le règne de Mutawakkil. A cette époque, Assouan, Haura et Ainuna étaient gouvernées par Obaid ibn Djahm, client de Mamun, et Onbu était de son ressort. Il s'embarqua à Ainuna et à Haura dans des barques, prit terre à l'extrémité de la presqu'île d'Egypte, et y installa son camp. Il exerça des représailles contre les Budja, il sema la mort parmi eux et fit des captifs, récupéra les prisonniers emmenés d'Onbu, rentra à Assouan, puis repassa à Ainuna.

Plusieurs de ses compagnons avaient remarqué l'or et les vestiges de l'activité minière des Grecs dans la presqu'île lors de leur arrivée avec Obaid ibn Djahm, client de Mamun. Ils revinrent dans la région l'année même. Ce fait coïncida avec l'invasion de Muhammad ibn Yusuf Okhaidir Hasani dans le Yamama et avec l'émigration des habitants de ce pays, fuyant la tyrannie, vers l'Egypte et vers la mine, par milliers. Dans l'année, ils eurent le dessus sur les habitants du Hedjaz qui s'y trouvaient, et ainsi furent groupées à Allaqi des fractions de Rabi'a et de Mudar, qui formaient l'ensemble de la population du Yamama en l'année 238 (852).

Une bagarre éclata entre un de leurs hommes et un des Budja, au cours de laquelle le Budja insulta le Prophète, que Dieu lui accorde bénédiction et salut ! Compte rendu en fut donné à Mutawakkil, qui envoya sur place un descendant d'Abu Musa Ash'ari, nommé Muhammad Qummi[262], alors emprisonné pour homicide, sans répondant légal. Le calife lui fournit les hommes et les armes qu'il réclamait et lui permit de choisir, au moment de sa mise en liberté, ce dont il aurait besoin. Il réclama mille hommes, dont cinq cents cavaliers, un trésor de guerre de dix mille dinars, dont il devait prendre possession en Egypte. Il partit pour Assouan, gagna Allaqi, et recruta, au sein des tribus de Rabi'a, de Mudar et du Yémen, trois mille hommes, à raison de mille hommes par tribu. Il eut une rencontre avec le chef des Budja : c'était alors Ali Baba, qui était à la tête de deux cent mille hommes, avec quatre-vingt mille dromadaires. Lorsque les deux armées furent en présence, les musulmans prirent peur à la vue de ce spectacle. Qummi leur déclara : « Il n'y a pas d'échappatoire ; combattez pour votre vie et votre honneur et vous serez victorieux. » Ali Baba avait l'intention d'attaquer les musulmans sur l'heure, mais la nuit survint avant l'exécution de son projet. Qummi fit entourer son camp d'un réseau de chevaux de frise en fer : les restes de ces chevaux de frise et la caisse de guerre se trouvent encore aujourd'hui à Assouan. Qummi fit également préparer des écriteaux dorés sur des bandes de lin, qu'il disposa en ligne imposante à la pointe des lances, et il fit proclamer au lever du jour : « Voici pour vous, soldats des Budja, des missives de l'émir des croyants ! » Les Budja étaient rangés en bataille : en voyant cela, ils se montrèrent curieux et certains sortirent des rangs (54) pour s'approcher. Qummi avait fait hisser les étendards sur les chameaux qui portaient les tambours. Lorsque les Budja se trouvè-

(262) Pour le récit qui suit, voir : Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 275-277.

rent au milieu des bandes inscrites, les tambours zendjis retentirent, les rangs des Budja furent rompus et ceux-ci refluèrent en désordre, courant dans tous les sens. Par suite de cette imprudence, ils périrent tous, foulés aux pieds par leurs propres chameaux. Ce fut pour eux la mort ou la captivité. Ali Baba fut fait prisonnier : posté sur une colline, il avait juré de ne pas bouger de place à moins que la colline ne s'effondrât. Après sa capture, Qummi l'emmena et emporta son butin à Assouan. Il vendit le tout pour une somme de cinquante mille onces d'or.

Il envoya un ultimatum à Yurki, roi de Nubie, qui vint lui faire sa soumission. Il emmena tout son monde à Bagdad en l'année 238 sus-mentionnée (852) et présenta les deux princes au calife[263]. On les mit en vente aux enchères : le roi des Budja fut adjugé pour sept dinars et le roi de Nubie pour neuf. On imposa à chacun d'eux comme capitation une somme journalière de ce montant, et Qummi repartit pour Assouan, après avoir pris leur accord sur ce point.

Il arriva à Allaqi où il avait laissé le commandement à Ashhab-Rabi'a des Banu Obaid ibn Tha'laba Hanafi, lequel était le grand-père d'Abu Abd-Allah ibn Muhammad ibn Ahmad ibn Abi Yazid ibn Bishr, seigneur de Muhdatha, ville sise en face d'Assouan, appartenant aux Rabi'a. Cet Abu Abd-Allah était le cousin germain d'Abu Ishaq ibn Bishr, seigneur d'Allaqi. Il opprimait la population injustement, et Qummi fut saisi de plaintes contre lui. Il le fit arrêter, mais il ne trouva rien chez lui, la générosité d'Ashhab avait épuisé ses revenus. Il le tint longtemps prisonnier, puis le relâcha. La conduite de Qummi avait indisposé Ashhab, qui, en accord avec des personnages de son entourage, avait formé le projet de l'assassiner. Qummi en fut informé et dit : « Je préfère qu'il se présente devant Dieu avec la responsabilité de mon sang, que si je devais endosser devant Dieu la responsabilité du sien. » Ashhab tua Qummi en l'année 245 (859).

Depuis cette date, l'autorité du calife n'est plus reconnue à Allaqi. Après la mort de Mutawakkil, les Budja s'emparèrent des alentours de la ville et l'islam y est devenu bien faible. Leur pays est situé entre le Nil et la mer : les négociants leur apportent de la laine, du coton, des marchandises vivantes, comme des esclaves et des chameaux. La limite extrême de la pénétration de ces commerçants dans leur pays est la contrée de Qala'ib : c'est un endroit rempli de pièces d'eau et de vallées continues, proches d'une montagne nommée Malahib. La plus grande de ces vallées est le Wadi Baraka (55). Entre Qala'ib et Baraka, il y a de très vieilles jungles pleines d'arbres, dont la circonférence peut atteindre 40, 50 et même 60 coudées. Les clairières sont le rendez-vous des éléphants, des girafes, des lions, des rhinocéros, des panthères, des guépards et autres bêtes sauvages qui viennent paître dans les bois, les eaux et les marais.

A l'extrémité de Malahib, du côté est, il y a une vallée appelée Shighiwat, également très pourvue d'eau, d'arbres, de broussailles,

(263) Cf. Wiet, *Histoire de la nation égyptienne*, IV, p. 76

et peuplée d'animaux sauvages. Dans les environs de Baraka il y a les peuplades de Kadbam, appelées aussi Adjat, qui font partie des Budja. Du côté du rivage de la mer, ils voisinent avec les Djasa, groupes nombreux, vivant dans la plaine et dans la montagne.

Cette montagne paraît s'étendre depuis la mer jusqu'à Dukn. C'est une région de terres cultivées et de dépressions arrosées par l'eau du Nil. Deux variétés de millet[264] y sont cultivées par les Nubiens, et aussi par les Budja sédentarisés. Dans la déclivité de Baraka séjournent de nombreuses tribus, nommées Bazin et Bariya, peuplades qui combattent avec des arcs, des flèches empoisonnées, des lances, et n'usent pas de boucliers. Les Bariya ont l'habitude d'arracher leurs incisives et de fendre leurs oreilles ; ils habitent dans les montagnes et les vallées, où ils font l'élevage du grand et du petit bétail, et où ils cultivent la terre.

Le territoire se trouvant entre la vallée de Baraka et la montagne appelée Malahib, en revenant vers le domaine de l'Islam, renferme Qala'ib, Anburit, les montagnes de Darurit : il y a là de l'eau courante, des lieux habités par les Biwatika, groupes de Budja, dont le nombre ne peut être déterminé parce qu'ils vivent enfoncés dans les profondeurs des déserts.

Baraka n'est pas loin de l'île Badi', à la distance d'une journée. C'est une région d'une étendue de trois journées, occupée par les tribus de Qas'a, qui sont les plus importantes, les plus riches et les plus puissantes des Budja de l'intérieur. En deçà d'eux vivent les Matin, qui touchent aux Duhra, aux Sitrab, aux Gharkay et aux Duhunt, et dont le domaine s'étend jusqu'au mont Mismar. A la hauteur de Sawakin, se trouvent des tribus appelées Raqabat et Handiba : ce sont des sujets protégés par les Hadrabiya, qui dépendent d'Abdak, à qui ils sont soumis. Abdak est l'oncle maternel des fils d'Abu Bakr Ishaq ibn Bishr, le seigneur d'Allaqi. Une partie de ces peuplades se trouve sous la protection de Kuk, oncle maternel d'Abul-Qasim Husain ibn Ali ibn Bishr (**56**). Abdak et Kuk sont les chefs de l'ensemble des Hadarib : il y a auprès d'eux deux autres chefs, l'un pour les membres de chaque famille confédérée, l'autre qui les conduit.

Les tribus des Hadarib sont les suivantes : Aritika, Sutabaru, Hautama, Akanbira, Nadjriru et Djanitika. Les Wakhika et les Harbib forment un seul groupe. Chaque fraction de ce peuple est subdivisée en une centaine de fractions et chacune d'elles a un ou deux chefs. Ce sont tous des pasteurs de bétail et il n'y a pas de sédentaires. L'étendue de leur pays, pour autant qu'il est arrosé par la pluie et cultivé, et qu'il sert de terrain de pacage, est d'une longueur d'environ deux mois ; la largeur se comprend du Nil à la mer. Leurs campements d'hiver sont au bord de la mer, et leurs campements d'été dans les vallées à l'intérieur du pays, où se trouvent les eaux pour les pâturages dont ils subsistent. En automne,

(264) *Dhura* et *dukhn*.

ils sont établis près du Nil, à l'ouest de leur pays propre, dans une contrée ayant peu d'arbres, mais beaucoup de végétation basse et de lacs. Ils se nourrissent de viande, de lait principalement ; les pauvres mangent des bêtes sauvages, gazelles, autruches, onagres. Ils sont musulmans de nom seulement ; les plus riches croient devoir s'abstenir de consommer du gibier et d'avoir commerce avec ceux qui le font ; ils refusent aussi de se servir des vaisselles de ceux qui considèrent le gibier comme licite et ne les utilisent ni pour traire ni pour boire. Ils parlent une langue commune à tous les Budja ; ils sont tous illettrés et certains possèdent un patois propre.

Leur pays confine à la Nubie et à l'Abyssinie : ce sont des chrétiens ; leur couleur s'approche de celle des Arabes, entre le noir et le blanc. Ils vivent dispersés, ou en groupes unis, jusqu'en face d'Aden. Tout ce qui s'y trouve de peaux de panthères[265] et de peaux de bœufs mouchetés, et la plupart des peaux du Yémen destinées à être tannées pour la confection de chaussures proviennent[266], à Aden, de leur région et de la côte qui est en face d'Aden. Ces gens sont tous pacifiés et leur contrée n'est pas territoire de guerre. Au bord de la mer, dans leur région, se trouve une aiguade appelée Zaila'[267], qui leur sert de port d'embarquement pour le Hedjaz et le Yémen. Ce territoire touche ensuite aux déserts de la Nubie. Les Nubiens sont également chrétiens : les cantons de leur pays forment un ensemble plus vaste que l'Abyssinie, et la culture y est plus développée. Le Nil d'Egypte arrose[268] leurs cités, leurs cantons et leurs bourgs, et l'ensemble est peuplé et fertile, produisant quantité de dattes, de céréales et de légumes.

(57) La partie la plus prospère du pays est la région d'Alwa qui possède une série continue de villages et une densité de terrains cultivés telle qu'un voyageur passe en une seule journée à travers un grand nombre de bourgs dont les limites se touchent, et rencontre des points d'eau communiquant avec des canaux dérivés du Nil. Lorsque je me trouvais dans cette région, le roi se nommait Eusèbe Kardjuh, fils de Djuti, et occupait le trône depuis dix-sept ans. Après son décès, il fut remplacé par son neveu Astabanus, fils de Yurki, qui y règne encore aujourd'hui. C'est une coutume parmi les Noirs, à la mort d'un roi, que le fils de sa sœur prenne sa succession, à l'exclusion de tout autre parent, comme le propre fils ou un autre membre de la famille.

La longueur de ce pays, à partir de la région de Muqurra, soit l'extrémité du royaume de Dongola, qui se trouve sous l'autorité du seigneur d'Alwa, s'étend jusqu'au pays de Kursi, le long du Nil, sur une distance d'un mois. Sa largeur est comprise entre le Nil et Taflin, ce qui fait huit étapes en direction de l'est. Ce territoire est traversé par la rivière appelée Sansabi, affluent du Nil, qui

(265) *Nimr :* BGA, IV, p. 367.
(266) *Waqa'a :* BGA, IV, p. 378.
(267) Cf. *Encyclopédie,* IV, p. 1268.
(268) *Ikhtaraqa :* BGA, IV, p. 223.

prend sa source en Abyssinie, et par la rivière appelée Dudjn, provenant également d'Abyssinie, qui arrose la région des Dudjn et ses terrains de culture : ce pays des Dudjn est couvert de villages ininterrompus, possédant des cours d'eau, des forêts, des champs et du bétail.

Taflin, situé au milieu de cette vallée également, est pourvue de villages : ils appartiennent aux nomades qui viennent chercher des pâturages pour leurs bestiaux à la saison des pluies. Ils ont un roi musulman, parlant arabe, dépendant du seigneur d'Alwa. Les habitants de Taflin se livrent exclusivement à l'élevage des chameaux et des vaches, et n'ont pas de champs cultivés. Il y a parmi eux beaucoup de musulmans, originaires de plusieurs contrées où cette religion est répandue ; ils sont adonnés au commerce et voyagent jusqu'à la Mecque et ailleurs.

Taflin est entourée des Bazin, peuplades vivant dans des huttes de roseaux groupées en villages : ils ont du bétail et labourent la terre ; ils sont gouvernés par leurs anciens. Comme guerriers ils n'ont que des fantassins ; leurs armes sont des lances et des piques en bois ; ils n'ont pas de cavaliers. Ils n'obéissent à aucune autorité et n'ont pas de religion, et ne pratiquent aucune loi religieuse, se bornant à confesser l'unité de Dieu, dont ils reconnaissent l'omnipotence et la nécessité de se soumettre à lui. Le nom de Dieu, — qu'il soit exalté et glorifié ! — est pour eux Anana.

On met trois jours pour se rendre de Taflin à la vallée de Baraka : il a été dit plus haut que le fleuve Baraka prenait sa source en Abyssinie, arrosait Bazin et se dirigeait vers la région des Budja, pour se jeter dans la mer entre Sawakin et Badi'.

Dans la partie supérieure du pays d'Alwa, il y a une rivière venant de l'est, appelée Ur. Sur ses rives vivent les Maranka, peuplade nubienne. Cette rivière se jette dans le Nil. A une distance de deux jours au-dessus de cette rivière, se trouve la rivière Atamti, où vivent les Nubiens nommés Kursi, peuplades nombreuses (**58**) qui, le long de ce cours d'eau, voisine avec les Abyssins. Ces rivières ont un grand débit et se réunissent avec la rivière de Suba et coulent vers la région des Muqurra, ce qui est le pays de Dongola et touche Assouan.

Certains racontent que dans la partie supérieure de ce fleuve, je veux dire le Nil, et la région supérieure du pays des Kursi, on traverse le territoire de Tubli, qui est l'extrême limite du pays d'Alwa sur le Nil. Ses habitants n'ont aucun contact avec leurs voisins et ne font pas de commerce avec eux. Ce sont des gens qui vont nus, sans se couvrir le corps : on ne possède aucune information sur leur nourriture ni leur manière de vivre. Les habitants de Kursi portent le *zifal*, sorte de pagne en peau dont ils se ceignent le corps ; l'excédent de longueur ressort entre les cuisses et s'attache près du nombril à la partie du *zifal* qui s'y trouve nouée.

A l'ouest du Nil il y a un grand fleuve qui coule en direction de l'ouest, au débit abondant, appelé le Nil Blanc, sur les bords

duquel vit une tribu de Nubiens. Entre le Nil Blanc et le bras principal du Nil, que nous venons de décrire, dans le pays d'Alwa, se trouve une île dont on ne connaît pas la fin. On y voit toutes sortes de bêtes sauvages ; elle est habitée par les Nubiens, les gens de Kursi et par des peuplades qu'il est impossible de connaître parce qu'elles sont inaccessibles. A l'ouest de ce Nil Blanc vit un peuple nommé les Montagnards, qui obéissent au seigneur de Dongola, lequel gouverne Muqurra et Maris. Maris est la région comprise entre la limite d'Assouan et l'extrémité du pays de Muqurra. Entre Alwa et la contrée des Montagnards s'étend un désert sablonneux jusqu'au pays d'Amkul, vaste région avec des villages innombrables, des peuplades variées parlant de nombreuses langues diverses, qu'il est impossible de connaître et dont on ne mesure pas les frontières : on les appelle les Ahadi. On y rencontre des mines d'or d'excellente qualité, qui produisent de l'or pur et du fer. Ces gens s'étendent jusqu'a un point du Maghreb qui n'est pas précisé. Ils s'habillent comme les Maghrébins, possèdent des chameaux, des chevaux comme bêtes de somme : ces animaux sont mal bâtis, avec une petite taille et des poils courts. Les Ahadi ont des boucliers analogues aux boucliers blancs des Maghrébins ; ils ont des lances et des épées de mauvaise fabrication. Leurs guerriers portent de longs pantalons piqués, et leurs sandales sont semblables à celles des Maghrébins. Ils professent le christianisme et sont soumis au seigneur d'Alwa. Ils sont séparés de ce dernier royaume de cinq journées de marche, dont trois en plein désert.

Les princes de Nubie sont au nombre de deux : le seigneur de Muqurra, qui est prince de Dongola et le seigneur d'Alwa. Le seigneur de Muqurra est vassal du prince d'Alwa.

(**59**) Le pays des Abyssins est gouverné par une femme depuis de nombreuses années : celle-ci a tué le roi des Abyssins, qui s'appelait Hadani. Jusqu'à maintenant elle règne en toute indépendance sur son pays et les alentours du territoire de Hadani, dans le sud de l'Abyssinie. C'est une très grande contrée, sans limites déterminées, avec des solitudes et des déserts difficiles à traverser.

Après quoi ce territoire continue jusqu'au pays des Zendjs, situé en face d'Aden.

L'ensemble du domaine de Muqurra se trouve dans la main du roi de Dongola. Sous la coupe du prince d'Alwa se trouvent les mines d'or ; les produits en sont plus abondants que dans les autres mines dont l'exploitation est connue. Mais personne, parmi ce peuple, ne s'en occupe ni ne les met à profit, de peur que la chose ne s'ébruite et que les musulmans ne s'en rendent maîtres. Ces mines s'étendent jusqu'au pays des Zendjs le long de la mer. Enfin ce territoire continue et dépasse les limites de l'Islam, face à certaines contrées de l'Inde.

Suivant certains renseignements on trouve dans les pays des Zendjs des régions froides, habitées par des Zendjs blancs. J'ai déjà dit que ce pays était misérable, avec une population clairsemée, très peu cultivée, à l'exception de la banlieue de la résidence du roi.

(60) Le Maghreb[269]

Le Maghreb s'étend en partie le long de la mer Méditerranée[270], dans son côté occidental, car cette mer baigne deux régions, l'une orientale, l'autre occidentale, toutes deux habitées.

La région occidentale part de l'Egypte et de Barqa en direction de l'Ifriqiya et du territoire de Ténès, jusqu'à Ceuta et Tanger, tout cet ensemble appartenant aux Arabes en particulier, et se poursuit jusqu'à Azila et ce qui se trouve dans l'arrière-pays.

La partie orientale constitue l'empire byzantin, depuis les confins syriens, en direction de Constantinople, jusqu'à Rome, la Calabre, la Lombardie, la France, la Galice ; le territoire restant appartient jusqu'au bout aux Arabes, sous la domination des seigneurs de l'Espagne.

J'en ai dessiné les villes, j'ai décrit ses districts, ses revenus, le commerce qui s'y pratique, les importations et d'autres détails, puis ce qui est spécial à la péninsule de l'Espagne sur ses côtes. J'avais d'abord joint cette dernière région à l'empire byzantin, puis j'ai jugé nécessaire de les séparer et de leur donner une carte indépendante l'une de l'autre. J'en vais fournir les frontières ci-dessous. La partie du territoire de l'Islam qui suit une direction parallèle[271] à l'Espagne et lui fait face est la Sicile. La Sicile est en face d'Aqlibiya dans la province d'Ifriqiya. Le territoire de l'Espagne est entièrement baigné par la mer.

J'ai commencé par décrire la frontière qui circonscrit le Maghreb du côté oriental[272] : sa frontière du côté de l'Egypte est attenante à Alexandrie sur le Nil et la Haute Egypte pour autant qu'elle s'étend le long des Oasis vers le désert aboutissant à la Nubie. A l'ouest, il y a l'Océan qui borde le continent à l'ouest proprement dit, dans la région de Ghana et de la terre d'Audaghust, puis continue en faisant un coude vers (61) le nord, traverse le pays des Barghawata et la région de Masa jusqu'au débouché de la mer Méditerranée, qui se détache de l'Océan entre le territoire de Tanger et la terre d'Espagne.

(269) Cf. *Hudud*, p. 416 ; Le Tourneau, *Vingt-cinq ans d'histoire*, tirage à part de la *Revue africaine*, 1956, p. 8 ; *Encyclopédie*, III, p. 113 ; *Mélanges Gaudefroy Demombynes*, p. 149.
(270) Bahr al-maghrib.
(271) *Sâyara* : BGA, IV, p. 268.
(272) *Qabûl* : BGA, IV, p. 320.

Sa frontière revient du territoire de Tanger le long de la mer jusqu'aux alentours de Ténès, puis de Tunis et de Mahdiya, dans le territoire de l'Ifriqiya, pour aboutir, par le territoire de Tripoli et de Barqa, à Alexandrie.

Azila regarde la terre d'Espagne, que nous venons de nommer et qui fait face à l'empire byzantin et à la terre de Sicile. Ensuite le territoire de l'Espagne est bordé par la mer. La correspondance continentale en territoire du Maghreb part de Tunis et passe par Tabarqa, Alger[273], Ténès, Oran, Nakur, Ceuta et se termine à Azila.

L'Océan du sud baigne Masa, les parties occidentales de Sidjilmasa et le côté extérieur du Sus Extrême ; il s'étend encore vers les parties extérieures[274] d'Audaghust, de Ghana, de Kugha, l'orient de Sama et Gharayu, dans une région dont les habitants sont innombrables, pour aboutir à un désert infranchissable jusqu'ici.

Entre son arrière-pays et la région des Zendjs, il y a des solitudes vastes et sablonneuses qui étaient autrefois traversées : c'était la route de l'Egypte à Ghana. Mais des vents continus ont harcelé les caravanes et les groupes des voyageurs sans bagages[275] : plus d'une caravane et plus d'un voyageur isolé ont péri, sans compter les bandits qui ont souvent causé leur perte. Ainsi on s'est éloigné de cette route, qu'on a abandonnée en faveur de celle de Sidjilmasa. Les caravanes passaient donc du Maghreb à Sidjilmasa, où s'établissaient des habitants de l'Iraq[276], des négociants de Bassorah et de Kufa, ainsi que des Bagdadais, qui avaient parcouru cette route. Eux et leurs enfants emportaient leurs marchandises ou voyageaient sans bagages, et leurs caravanes ininterrompues récoltaient des bénéfices considérables, des gains immenses et des avantages appréciables, si bien que peu de commerçants dans l'Islam approchaient de leurs grosses fortunes. J'ai vu une reconnaissance de dette de Muhammad ibn Abi Sa'dun, d'Audaghust, contresignée par les témoins instrumentaires, pour une somme de 42.000 dinars[277].

L'Espagne est une presqu'île qui touche au petit continent du côté de la Galice (**62**) et de la France : elle fait partie de l'ensemble du Maghreb. Elle est bordée du côté de l'ouest par le canal dont nous avons parlé[278] et, sur une partie du nord et de l'est, par l'Océan. Sa frontière court à partir des environs du pays de la Galice, à travers la province de Santarem, Lisbonne, Ocsonoba, les environs de Gibraléon et les régions avoisinantes, la presqu'île de Gibraltar[279],

(273) Djazirat Bani Mazghanna.
(274) *Zawâhir* : BGA, IV, p. 295.
(275) *Mufrada* : BGA, IV, p. 314. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 469.
(276) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 449 ; Canard, *Autobiographie d'un chambellan*, *Hespéris*, 1952, p. 297, note.
(277) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 447 ; *Legacy of Islam*, p. 101 ; Lewis, *Naval Power*, p. 171 ; *Hist. générale des civilisations*, III, p. 159. Cité plus loin, p. 99 du texte arabe.
(278) Plus haut, p. 11.
(279) Djabal Tariq : cf. *Péninsule ibérique*, p. 148.

Malaga, Alméria, le pays de Murcie et de Valence, les alentours de Tortose, touchent au domaine des infidèles tout près de la mer, dans le pays de France, et du côté de l'ouest par le pays des Ghalidjashkash[280], peuplade du mont de Lombardie, gagne le pays des Basques et des Galiciens, pour parvenir à la mer.

J'ai dessiné cette carte indépendante, y situant les embouchures et le cours des eaux, l'emplacement des villes et leur position à l'est, à l'ouest, au sud et au nord, dans l'ensemble de la carte du Maghreb. J'ai figuré d'abord les régions comprises entre l'Egypte, Kairouan et Mahdiya, et ce qui se trouve à l'intérieur de cet espace. Puis je l'ai fait suivre de la carte de l'itinéraire menant de Kairouan et Mahdiya à Tanger, pour autant qu'il était nécessaire de dessiner, de citer et de représenter. J'espère que Dieu me prêtera assistance pour accomplir ce qui est conforme à la vérité et s'accorde avec la véracité. Dieu me suffit. Quel excellent collaborateur !

Voici la carte du Maghreb.

Explication des noms et des textes qu'on trouve sur la première section de la carte du Maghreb[281].

La mer a été dessinée au centre de la carte, et, sur le littoral inférieur, en commençant par la gauche, on rencontre les villes suivantes : (1) *Surt*, (2) *Adjdabiya*, (3) *Barqa*, puis la (4) *montagne de Barqa*, et la ville (5) d'*Alexandrie*. On lit, derrière la montagne de Barqa ; (6) *entre Barqa et le Wadi Makhil il y a trois étapes*. Au-dessous encore : (7) *Maraqiya*, et, à gauche d'Alexandrie : (8) *une étape*. En face de Surt, en bas de la carte, sur le continent : (9) *Djazirat Waddan*, et, à droite de cette inscription, face à Adjdabiya : (10) *Djazirat Audjila*. On lit sur le continent entre Adjdabiya et Barqa : (11) *Muhammadiya, Tafarbu, Takanast*. Sur le bas, à l'intérieur, on trouve un tableau comprenant un certain nombre de noms, qui sont, de gauche à droite : (12) *Rashida, Ghabat Rakut*, (13) *Qusur Hassan*, (14) *Maghmadas*, (15) *Qabr al-Abadi*, (16) *Yahudiya*, (17) *Manhushay, et de là à Zuq-zam*, (18) *Nakhil Qahtaba*, (19) *Farudj*, (20) *Bani Ablu*, (21) *Wadi Masush*, (22) *Djarnuba*, (23) *Djurawa*, ou *Taim Lailain*, (24) *Wadi Makhil*, (25) *Qasr Bani Tazula*, (26) *Karam al-Djabbar*, et près de là : *Hamawaih*, (27) *Djubb* (63) *al-Rabal*, (28) *Qusur al-Rum*, (29) *Maghayir al-Raqim*, (30) *Aqaba*, et en dessous : *Rammada*, (31) *Qasr al-Abyad*, (32) *Hanut Bani Abi Sara*, qui est *Hawanit al-Ramal*, (34) *Kharaïb al-Qaum*, (35) *Sikkat al-Himar*, ou *Qibab Ma'an*, (36) *Djubb al-Ausadj*, (37) *Kanaïs*, (38) *Tahuna*, (39) *Haniya*, (40) *Dhat al-Humam*, (41) *Fum al-Ghurab*, (42) *Faiy*, (43) *Tarnut*, (44) *Dhat al-Sahil*.

L'embouchure du Nil a été dessinée à droite d'Alexandrie, et sur son cours, au-dessous de sa division en branches : (45) *Fostat*, en face de quoi, sur l'autre rive : (46) *Guizeh*, et, entre les deux : l'*île*. On lit sur le cours supérieur du Nil, une inscription qui coupe le fleuve : (47) *Frontières et cantons de l'Egypte*, au-dessus de quoi : (48) *Frontières de la Syrie*, puis : (49) *Limites des Confins*, et, à gauche de cette inscription : (50)

(280) Voir *Hudud*, p. 158, 424.
(281) Un certain nombre de corrections ont été faites pour les toponymes de l'Afrique du Nord d'après Idrisi, éd. Dozy et de Goeje.

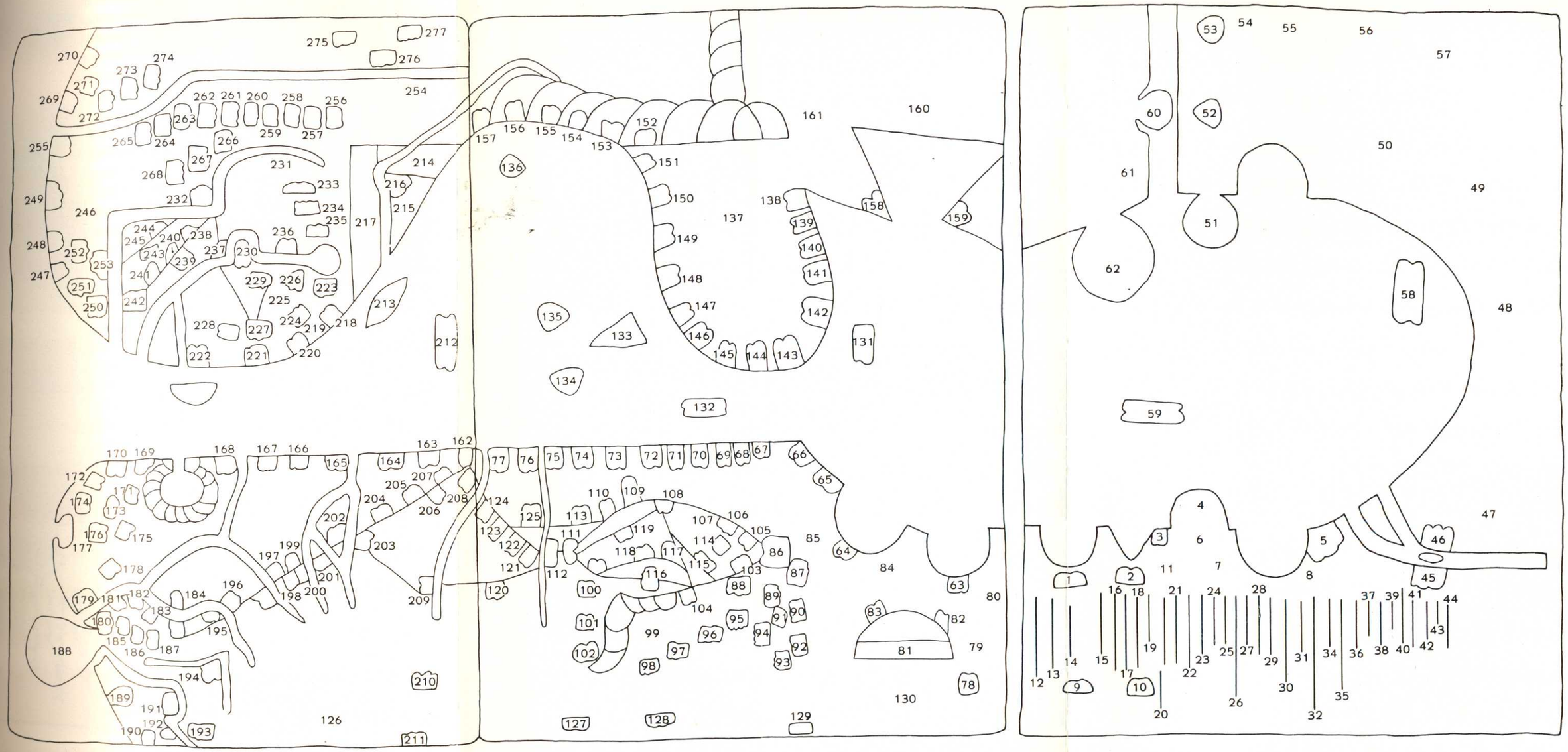
Cantons d'Aqlimiya, suivi, à gauche, sur la mer : (51) *Antalia.* A partir de ce point, un détroit sort de la mer en direction du haut de la carte. Tout près et à droite de ce canal, sur le continent : (52) *Lac de Nicée,* puis : (53) *Lac de Nicomédie,* et, à droite de ce lac, à la pointe supérieure de la carte on lit : (54) *Thème d'Anatolique,* puis : (55) *Thème d'Héraclée,* puis (56) *Pays de Sarhuwa.* Puis, parallèlement à la partie supérieure de la carte, couvrant l'ensemble : (57) *Carte du Maghreb et empire byzantin.* En mer se trouvent les îles suivantes : (58) *Chypre* et (59) *Crète.*

Au milieu du détroit, du côté gauche, la ville de (60) *Constantinople,* en bas de laquelle on lit sur le littoral : (61) *les cantons de la Macédoine.* En dessous, sur une langue de terre arrondie faisant saillie dans la mer : (62) *Terre du Péloponnèse, dont la circonférence est de mille milles ; il y a là des populations byzantines, plus de soixante-dix forteresses ; les voies d'accès sont étroites du côté du continent ; la région se nomme Kasmili, ce qui signifie six milles.*

Explication de ce qui se trouve sur la seconde section de la carte du Maghreb, noms et textes.

Dans le bas, sur le littoral, on a inscrit les villes suivantes en commençant par la droite : (63) *Tripoli,* (64) *Gabès,* (65) *Sfax,* (66) *Mahdiya,* (67) *Sousse,* (68) *Aqlibiya,* (69) *Tunis,* (70) *Tabarqa,* (71) *Marsa l-Kharaz,* (72) *Bône,* (73) *Marsa l-Dadjadj,* (74) *Alger,* (75) *Matifou,* (76) *Cherchel,* (77) *Barashk.* Face à Tripoli, dans le bas de la carte : (78) *Fezzan,* entre quoi on lit : (79) *Wadi l-Rimal* ou *Qasr Ibn Aswad,* à droite de quoi : (80) *Muhtana* ou *Halima.* On a marqué à gauche de ces inscriptions une montagne près de laquelle on lit : (81) *Djabal Nafusa, dont les habitants sont hérétiques.* Deux villes sont contiguës à cette montagne : (82) *Sharus* et (83) *Djadu.* Entre le Djabal Nafusa et Gabès, on lit, en commençant par la gauche : (84) *Wadi Ahnas, Bir Zanata,* ou *Izriwar, Tamadfit,* ou *Tadjradjit, Abar Abbas,* ou *Fadilat, Manqub,* et, entre les deux : *Sabra, Bir al Saja, qui est Bir al-Djammalin.* A gauche de Gabès, en commençant par la gauche : (85) *Lakhmatain, Hadunas, Qalanis, Funduq Ibn Luqman, Ain al-Zaituna.*

(64) Ensuite, du côté gauche, au milieu du continent, on trouve la ville de (86) *Kairouan,* et, dans l'espace vide au bas de Kairouan, on lit le nom des villes suivantes : (87) *Qalshana,* (88) *Madjdjana,* (89) *Qasira,* (90) *Qusur,* (91) *Gafsa,* (92) *Hamma,* (93) *Nafzawa,* (94) *Simata,* (95) *Qastiliya,* (96), *Nafta,* (97) *Tamilil,* (98) *Madala.* A gauche de ces localités on a dessiné le (99) *mont Aurès,* et, à gauche de ce mont, les villes : (100) *Biskra,* (101) *Tahudha.* (102) *Badis.* Sur la route qui, de Kairouan mène au mont Aurès, il y a les deux villes de (103) *Sabiba* et (104) *Baghay.* Une autre voie, plus proche du littoral, passe par (105) *Laribus,* (106) *Tifash,* (107) *Qasr al-Ifriqi,* (108) *Tidjis,* (109) *Constantine,* (110) *Mila,* (111) *Maqqara,* puis par (112) *Masila,* située sur un fleuve qui se jette dans la mer près de Cherchel. Entre Mila et ce fleuve se trouve la ville de (113) *Sétif.* Entre Tifash et Baghay, les deux villes (114) d'*Aba* et (115) *Qasr al-Zait.* De Baghay une route part en direction de Maqqara et passe par (116) *Dar Mallul* et *Tobna.* Une seconde route se dirige sur Tobna et passe par (117) *Bélezma* et (118) *Nigaous.* Sur une route menant de Tidjis à Maqqara, il y a la ville de (119) *Deggama.* De Masila, sur la rive opposée du fleuve, une route conduit vers la gauche et passe par (120) *Ibn Mama.* Une autre voie s'infléchit vers le haut, sur laquelle on lit : (121) *Tamazkida,* (122) *Ashir,* (123) *Suq Kiran,* (124) *Miliana.* Entre Suq Kiran et le fleuve, il y a (125) *Haït Hamza,* sur une autre route menant à Sétif. Parallèlement au



صورة المغرب
الروم
القسطنطينه
الطاليه
النجه
بحر السكار
قبرص
جزيره
الاسكندريه
الصطاليه
ارض قلوريه
صقليه
سردانيه
افريقيه
سوس
ودان
الجريد
القيروان
طرابلس
برقه
اسكندريه
مصر
الفيوم
الاهرام
الجيزه
الفسطاط
عين شمس
بلبيس
تنيس
دمياط
الفرما
العريش
القلزم
الطور
عيذاب
الحجاز
مكه
المدينه
اليمن
عدن
زبيد
صنعاء
نجران
الحبش
اسوان
دنقله
سوبا
المقس
الاشمونين
اخميم
قفط
قوص
ارمنت
اسنا
ادفو
اسوان
الواحات
الفيوم
الاهرام
الجيزه
الفسطاط
عين شمس
بلبيس
تنيس
دمياط
الفرما
العريش
القلزم
الطور
عيذاب
الحجاز
مكه
المدينه
اليمن
عدن
زبيد
صنعاء
نجران
الحبش
اسوان
دنقله
سوبا
المقس
الاشمونين
اخميم
قفط
قوص
ارمنت
اسنا
ادفو
اسوان
الواحات

bord inférieur de la carte, on lit : (126) *Ici sont les cantons des Noirs, réservés à leur pays, sur l'Océan.* Puis, entre ce texte et le bord de la carte : (127) *Ghariyu,* (128) *Kazam,* (129) *Zaghawa.* Puis, entre le Djabal Nafusa et le bord de la carte : (130) *cantons de Kuku.*

En mer, on a mentionné les îles suivantes : (131) *Malte,* (132) *Pantellaria, la Sicile, la* (134) *Sardaigne, la* (135) *Corse,* et dans la partie supérieure : (136) *Gènes.*

Une presqu'île de forme arrondie s'échappe du continent supérieur avec l'inscription : (137) *Terre de la Calabre,* et, sur le littoral, les villes suivantes, en commençant par la droite : (138) *Qassana,* (139) *Rasyana,* (140) *Qatruniya,* (141) *Sabrina,* (142) *Istalu,* (143) *Djaradjiya,* (144) *Qastarquqa,* (145) *Buwwa,* (146) *Ibn Dhaqtal,* (147) *Reggio,* (148) *Mantiya,* (149) *Kasasha,* (150) *Masniyan,* puis une (151) ville qui ne porte pas de nom, et, au-dessus de cette ville, dans la montagne : (152) *Shaluri.* Puis, à gauche de ce point, dans les montagnes et sur le littoral : (153) *Malaf,* (154) *Naples,* (155) *Ghita,* (156) *Bish,* (157) *Carrare.* A droite de la terre de la Calabre, un golfe de forme triangulaire a été dessiné, qui pénètre dans le continent et aux deux extrémités duquel se trouvent les deux villes de (158) *Badhrant* et (159) d'*Adhrant.* Sur le littoral de ce golfe, sur le continent, on lit : (160) *C'est le golfe de Venise, dans lequel se trouvent de nombreuses îles habitées et des peuplades comme celle des Shaghira :* (65) *les langues y sont variées, français, autrichien, slave, bulgare, etc...* A gauche de ce texte, entre lui et les montagnes : (161) *Défilé de Sakan.*

Explication des noms et textes contenus dans la troisième section de la carte de Maghreb.

Sur le littoral inférieur, on trouve les villes suivantes, en commençant par la droite : (162) *Ténès,* (163) *Oran, Wasalan,* (165) *Arashkul,* (166) *Malila,* (167) *Nakur,* (168) *Ceuta,* (169) *Tanger.* Derrière (170) *Azila,* sur le continent : (171) *Zalul,* (172) *Djarmana,* (173) *Hadjar,* (174) *Tawarat,* (175) *Basra,* (176) *Aqlam,* et, à gauche, le (177) *lac de Righa,* et, en dessous : (178) *Kurt.* Puis, près de (179) *Rabat,* sur la mer, l'embouchure d'un fleuve, et, sur ce fleuve, face à Rabat : (180) *Salé,* puis : (181) *Malila,* (182) *Hadjana,* (183) *Dakhla,* (184) *Fès,* et, en face, *Fès* une seconde fois. Au delà de ces villes, sur le continent : (185) *Bani Sadal,* (186) *Habash,* (187) *Bani Radjik.* A gauche de Salé se détache une presqu'île dans laquelle on lit : (188) *C'est une langue de terre vers l'Océan, territoire du pays des Barghawata, et leurs habitations.* Au bas de cette langue de terre, l'embouchure d'un fleuve, et, entre ce fleuve et le littoral, les villes suivantes : (189) *Rabat Masa,* (190) *Tamadalat,* et, sur le fleuve : (191) *Aghmat* et (192) *Sus.* Derrière le fleuve, en face de Sus : (193) *Audaghust,* puis au-dessus : (194) *Sidjilmasa,* sur le coude d'un autre fleuve. De Fès une route mène à Ténès sur le bord de mer et passe par les villes de (195) *Tamalata,* (196) *Karanata,* toutes deux sur le fleuve de Fès, (197) *Mazawaru,* (198) *Tabarida,* (199) *Sa',* (200) *Djurawa,* (201) *Tlemcen,* (202) *Tarfana,* (203) *Afkan,* et, sur l'autre rive du fleuve : *Afkan* une autre fois, puis : (204) *Yalal,* (205) *Shalif,* (206) *Ghaza,* (207) *Tadjanna.* En dessous de Ténès, en bas de la carte : (208) *Khadra,* sur un fleuve qui vient du bas, et, au début de ce fleuve : (209) *Tahert.* En bas de cet ensemble, sur le continent : (210) *Sama ;* puis toujours plus bas, près du bord de la carte : (211) *Ghana.* Parallèlement au bord, il est écrit : *Ce sont les cantons du domaine des N(oirs).* La fin de ce texte se trouve dans la seconde section de la carte du Maghreb, comme l'explication en a été donnée. Dans la mer deux îles ont été dessinées : (212) *Majorque* et (213) *Djabat al-Fulal.*

Dans la partie droite du continent supérieur, on lit près de la mer : (214) *Basques*, (215) *France*, (216) *Rome*, (217) *le pays des Ghalidjashkash*, et, à gauche de ce texte, sur le littoral : (218) *Al-Djazira*, (219) *Valence*, (220) *Carthagène*, (221) *Alméria*, (222) *Algésiras*. Derrière ces villes, sur le continent : (223) *Tortose*, (224) *Murcie*, (225) *le district de Tudmir*. (226) *Madinat al-Turab*, (227) *Pechina*, (228) *Malaga*, (229) *Guadix* et (230) *Jaen*, sur le coude d'un fleuve. Au delà de ce fleuve un autre fleuve est dessiné, où on lit : (66) (231) *C'est le fleuve de Cordoue, qui passe à Séville et se jette dans la mer du Maghreb en face de Marsa Musa, du territoire de Tanger*, puis la ville de (232) *Cordoue*, sur la rive du fleuve opposée dans le coude. Entre ces deux fleuves, on trouve les villes suivantes ; en commençant par la droite : (233) *Tudèle*, (234) *Saragosse*, (235) *Huesca*, (236) *Xativa*, (337) *Elvira*, sur le premier fleuve, et, à gauche de cette inscription : (238) *Ecija*, (239) *Takurruna*, (240) *Qallib*, (241) *Calsena*, (242) *Jerez*, (243) *Carmona*, (244) *Murad*, (245) *Gharghira*. Entre l'extrémité du fleuve de Cordoue et la mer, on lit : (246) *district d'Ocsonoba*, et dans ce district les villes suivantes sont situées sur le littoral : (247) *Lepe*, (248) *Silves*, (249) *Alcacer do Sal*. Derrière quoi, sur le continent : (250) *Niebla*, (251) *Gibraléon*, (252) *Ocsonoba*, ensuite (253) *Séville*, sur le fleuve. En haut de la carte, un troisième fleuve se jette dans la mer, et on lit sur son cours : (254) *C'est un fleuve sur lequel se trouvent des villes, des districts et des cantons ruraux appartenant aux musulmans, appelé le fleuve du Tage, et sur son cours il y a plus d'une ville faisant partie de la Galice ; ce fleuve traverse la Galice, entre Almada et Lisbonne, du domaine de l'Espagne, et se jette dans l'Océan*. Près de l'embouchure de ce fleuve, il y a la ville (255) d'*Almada*. Entre ce fleuve et le fleuve de Cordoue, on voit les villes suivantes : (256) *Tolède*, (257) *Talavera*, (258) *Makhadat al-Balat*, (259) *Meknaza*, (260) *Qasrash*, (261) *Trujillo*, (262) *Medellin*, (263) *Mérida*, (264) *Alcantara*, (265) *Badajoz*, et, en-dessous : (266) *Malaqun*, (267) *Calatrava*, (268) *Karkuba*. Entre le fleuve du Tage et le bord de la carte, sur la mer : (269) *Lisbonne*, (270) *Cintra*, derrière quoi, sur le continent, on lit : (271) *Santarem*, (272) *Aviz*, (273) *Juromenha*, (274) *Elvas*, puis, dans la partie droite de la carte : (275) *Yuna*, (276) *Zamora* et (277) *Léon*.

Voilà la carte du Maghreb, l'emplacement de chaque district, de chaque ville, leur situation par rapport au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, dans les limites de mes possibilités, soit par observation personnelle, soit à l'aide d'informations exactes par voie orale.

Barqa[282] est une ville moyenne, ni grande ni importante, ni petite, ni méprisable[283], dont dépendent des cantons habités et d'autres déserts, dans une vaste plaine qui mesure en chaque sens un jour et une fraction, et qui est entourée de tous côtés par des montagnes. Le sol y est d'un rouge tirant sur le jaune safran[284], si bien que les vêtements de ses habitants y prennent une teinte rouge : et à Fostat, les gens originaires de Barqa sont reconnaissables entre tous les habitants

(282) Tout le chapitre du Maghreb a été traduit par de Slane. (Description de l'Afrique, JA, 1842, p. 160-196, 209-258.) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 203 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 447 ; G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 28 ; Courtois, *Remarques sur le commerce*, *Mélanges G. Marçais*, II, p. 53, 54 ; Lewis, *Naval Power*, p. 210 ; Vonderheyden, p. 60 ; Le Tourneau, *L'Occident musulman*, *Annales d'Etudes orientales*, XVI, p. 156 seq.

(283) *Zarî :* BGA, IV, p. 253.

(284) *Khalûqi :* BGA, IV, p. 229. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 411.

du Maghreb grâce à la couleur rouge de leurs costumes et par l'altération de leur teint en ce sens. La ville est environnée d'une plaine qui a tous les caractères du continent, de la montagne et de la mer. Ses sources de richesses sont nombreuses et c'est la première grande cité que rencontre le voyageur sur la route d'Egypte à Kairouan : il s'y fait un grand commerce, à cause de l'affluence considérable des étrangers et des chalands ; ils s'y rendent sans interruption et de tout temps pour effectuer des achats, et partent de là (**67**) vers l'occident et vers l'orient. Elle occupe en effet une position unique dans le commerce du goudron, qui n'a pas son pareil dans beaucoup d'autres contrées[285]. Il en est de même pour les peaux, qui sont exportées en Egypte pour être tannées et pour les dattes qui arrivent du canton d'Audjila. Il y a des marchés où de très nombreux acheteurs trouvent toujours en vente de la laine, du poivre, du miel, de la cire, de l'huile et toutes sortes de denrées en provenance de l'orient ou importées de l'occident. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes. Le prix de tous les vivres y est généralement très bas.

Dans les dépendances de Barqa il y a la ville d'Adjdabiya[287], sur un plateau rocailleux, au milieu d'une plaine unie. Ses édifices sont en pisé et en briques, et quelques-uns en pierre. Elle possède une mosquée cathédrale élégante. Tout autour habite une population dense de tribus berbères. Les terrains cultivés n'y sont pas irrigués, car, pas plus qu'à Barqa il n'y a pas une seule source d'eau courante. Il y a des dattiers en quantité suffisante pour les besoins de la consommation. Leur gouverneur, chargé des différentes branches des revenus publics, des contributions des Berbères, de l'impôt foncier de leurs champs, de la dîme[288] des potagers et des vergers, est en même temps leur commandant militaire et le chef politique. En dehors des prestations qu'il remet à l'autorité centrale, il perçoit des droits[289] sur les caravanes qui partent pour le pays des Noirs ou en arrivent. Cette ville est également proche de la mer Méditerranée : des vaisseaux y apportent des denrées et des marchandises, tandis que d'autres mettent à la voile exportant toutes sortes de produits de commerce. Le principal article d'exportation consiste en vêtements médiocres et en ballots d'assez bonne laine. L'eau potable est l'eau de pluie.

L'oasis[290] d'Audjila[291] est à la distance de quelques jours en direction du sud-est : c'est une région possédant de très vastes palmeraies et d'abondantes récoltes de dattes. Elle est gouvernée de nos jours

(285) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 678 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 43.
(286) Cf. Heyd, I, p. 49.
(287) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 449. Cf. Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 219 ; Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 53, n. 15 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 203 ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 207.
(288) *Ta'shîr* : BGA, IV, p. 300.
(289) *Lawâzim* : BGA, IV, p. 348 ; Idrisi, Trad. Dozy et de Goeje, p. 376.
(290) *Djazîra* : Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 278.
(291) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 525 ; 2e éd. anglaise, I, p. 763 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 26

par un fonctionnaire dépendant du seigneur de Barqa. Autrefois ses revenus et ses impôts, destinés au Trésor de l'Etat, n'étaient pas compris dans l'ensemble des recettes de Barqa, mais depuis que cette localité a été rattachée à Barqa, ses revenus ont augmenté et sa prospérité s'est accrue.

Une route directe à travers les sables mène de là à l'oasis de Waddan, nom donné à une région et à une ville au sud de la ville de Surt, à laquelle elle était rattachée. C'est une localité qui ne le cède pas à Audjila pour le bon marché, l'abondance et la qualité des dattes, et si Audjila est très riche en dattes sèches et possède des plantations très étendues, l'abondance de la récolte des dattes fraîches, juteuses et douces, de Waddan est plus accentuée.

(**68**) Surt[292] est une ville munie d'une enceinte en bon état, en pisé et en torchis, presque imprenable. Il y a là des tribus de Berbères, qui ont des terrains cultivés plus loin à l'intérieur ; ils viennent camper dans les environs de la ville quand les terres ont été arrosées par la pluie, et ils profitent[293] alors des pâturages. Elle recueille des recettes diverses, produits agricoles et contributions levées sur le nombre des chameaux et des moutons, qui dépassent maintenant les revenus d'Adjdabiya. Il y a des dattiers dont on cueille des dattes fraîches, mais il n'y a pas de dattes de première qualité[294], ni de dattes sèches en quantité appréciable, parce que les dattes récoltées couvrent les besoins de la population. Ils ont du raisin et des fruits, et les prix y sont favorables en toute saison. L'homme qui contrôle les contributions, les taxes et les impôts fonciers, ainsi que les droits levés sur les caravanes de passage, est le gouverneur politique. C'est lui qui est compétent pour examiner toutes les affaires touchant la région, ainsi que pour contrôler toutes les importations et les exportations, en vue de percevoir les impositions et redevances. Il est aussi responsable de la bonne tenue des registres et des prescriptions gouvernementales fixant le barème des taxes sur les marchandises, en vue d'éviter des fraudes qu'on pourrait commettre pour échapper au paiement des droits en Ifriqiya. Les revenus y sont plus considérables qu'à Adjdabiya pour les motifs que j'ai indiqués. Surt est éloignée de la mer de la distance d'une portée de flèche, dans une plaine de sable unie. Elle est visitée également par des navires de commerce, qui en exportent des produits, comme l'alun dit de Surt, qui s'y trouve en grande quantité, ainsi que de la laine[295]. La viande de chèvre y est plus appétissante et plus estimée que celle de mouton, et la chair de mouton y tient la place de la viande de chèvre en d'autres lieux, car elle n'est pas du goût des habitants, ni de celui des nomades qui viennent profiter

(292) Cf. Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 53, n. 15 ; Ya' qubi, trad. Wiet, p. 203.
(293) *Intadja'a :* BGA, IV, p. 361.
(294) *Qasb :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 144, note.
(295) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 44 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 27.

des pâturages. L'eau potable est l'eau de pluie conservée dans des citernes. Le nombre des Berbères y est plus grand, plus considérable[296] et plus important que dans les régions avoisinantes. Ces Berbères ont même un groupe établi au cœur de la cité de Surt. De temps à autre il y a entre eux des rixes et des conflits armés ; ils sont même assez fréquents et éclatent à maintes reprises, mais ne durent pas. Leur chef obéit à leur autorité suprême, mais il n'est pas dépourvu d'indépendance.

Tripoli appartenait autrefois à la province de l'Ifriqiya : j'ai entendu dire que cette province, au moment où elle comprenait Tripoli, jouissait d'une renommée reconnue. Elle commençait à Sabra, station à une journée de Tripoli, où l'on prélève aujourd'hui un droit, que je ne connaissais pas autrefois et dont je n'avais même pas entendu parler, sur les caravanes qui allaient de Tripoli à Kairouan (**69**) ou qui venaient de Kairouan à Tripoli, droit qui s'ajoute à celui qui est perçu par le préfet de la province de Tripoli sur chaque chameau, balle ou charge. Il en est de même à Labda, autre village situé à l'est et à deux étapes de Tripoli, où sont levées des taxes sur les chameaux, les chargements, les ballots, les mulets, les esclaves, les moutons, les ânes et tous les autres effets importés. Le même fonctionnaire perçoit les contributions, l'impôt foncier, et d'autres impositions de la contrée de Qasr Ibn Kamu[297] et du Qasr Ibn Mazkud, ainsi que sur les Berbères qui vivent dans les parages et qui appartiennent aux Hawwara et autres tribus.

C'est une ville blanche, construite en rochers blancs, au bord de la mer. Elle est très riche, fortifiée, grande, pourvue d'un faubourg et de beaux marchés[298]. Autrefois dans ce faubourg il y avait des marchés étendus, mais le gouvernement en a transporté une partie à l'intérieur des murailles. La région comprend de vastes cantons, aux nombreux villages et une plaine. Ses recettes sont inférieures au revenu actuel de Barqa. On y trouve des fruits excellents et délicieux, qui ont rarement leur pareil dans le Maghreb et même ailleurs. comme des pêches, des poires, dont on ne trouve l'équivalent en quelque endroit que ce soit. Il y a une exportation considérable de laine[299] de première qualité[300] et de splendides pièces d'étoffe bleues et brunes, du genre des produits du Djabal Nafusa[301], noires et blanches, toutes de grande valeur. On les transporte sur des navires de commerce[302] qui mouillent nuit et jour, à chaque moment, à chaque heure du matin et du soir, venant de l'empire byzantin, de la région du Maghreb, apportant toutes sortes de marchandises et de vivres. Les habitants se distinguent de leurs voisins par la propreté de leurs

(296) *Aghzar* : BGA, IV, p. 309.
(297) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 154, n. 3.
(298) Cf. Vonderheyden, p. 242.
(299) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 44.
(300) *Murtafi'* : BGA, IV, p. 249.
(301) *Nafûsî* : BGA, IV, p. 366.
(302) Cf. Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 54.

effets et de leurs habits, par leur comportement général, se font même remarquer par leur recherche vestimentaire, leur belle prestance, la modicité de leur nourriture. Ils ont des vertus éclatantes, des manières agréables, une affabilité soutenue, des intentions parfaites, conjointement à un bon sens constant, une intelligence équilibrée, une intégrité évidente, une conduite louable, une loyauté continue envers un pouvoir juste. Ils aiment à fonder de nombreuses institutions conventuelles[303] pour la défense de la foi, et témoignent d'une amabilité efficiente et expansive envers les étrangers[304]. Ils font le bien par esprit de corps, ce qui ne se trouve pas chez les habitants d'autres villes. Quand[305], en effet, des bateaux arrivent dans leur port, ils sont exposés à des vents du large qui causent de violents remous, par suite de la disposition exposée du port, de sorte qu'il est difficile de jeter l'ancre. Alors les Tripolitains s'empressent (**70**), avec leurs barques, leurs ancres[306] et leurs câbles, de venir en aide volontairement : le bateau est attaché et amarré aussi vite que possible, et ce service est gratuit[307], sans la plus petite indemnité ni la moindre rétribution.

Gabès est une ville à six journées de marche en direction de Kairouan sur la grand'route. Elle possède des eaux courantes, des arbres aux branches qui plient sous le poids des fruits. Il y a sur son territoire de nombreux Berbères, qui ont des terrains de culture et des propriétés rurales dont l'équivalent ne se trouve pas chez leurs voisins, des olives, de l'huile et de belles récoltes. La ville[308] est ceinte d'une muraille entourée d'un fossé, et de marchés dans son faubourg. Il y a un commerce important de laine[309] : on y fabrique en outre de la soie en très grande quantité ; il y a aussi des peaux que l'on tanne avec la feuille d'acacia ; elles sont répandues dans tout le Maghreb, elles ont une bonne odeur, sont douces au toucher comme le cuir de Djurash. On y lève des contributions, des droits, des tributs et des impôts de capitation sur les Juifs[310]. Les troupeaux y sont nombreux. La ville a un gouverneur indépendant. L'abondance y règne ordinairement. Les habitants ont un caractère peu aimable, ne sont pas favorisés par la beauté ; ils ne sont guère propres, mais on trouve chez eux de la droiture. Les nomades du territoire sont des vauriens malfaisants : ils ont des principes religieux détestables, persévérant dans leurs convictions hérétiques[311], et conservant la doctrine de la promesse et de la menace ; en même temps, ils agissent traîtreusement avec les voyageurs, en s'attaquant à leurs bagages, petits ou

(303) Cf. Vonderheyden, p. 118 ; *Mélanges Marçais*, I, p. 25, 33 ; II, p. 53. p. 53.
(304) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 28.
(305) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 476.
(306) *Mirsâ* : BGA, IV, p. 247.
(307) *Bi-ghair kulfa* : BGA, IV, p. 342.
(308) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 155.
(309) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 132 ; Serjeant, *Textiles*, *Ars islamica*, XV, p. 44.
(310) Cf. Vonderheyden, p. 68.
(311) *Sharâya* : BGA, IV, p. 274.

grands. Malheur à ceux qui viennent passer la nuit chez eux ! Ils font la guerre à leurs voisins et à ceux qui cherchent refuge auprès d'eux et s'opposent la plupart du temps à leur souverain, se soustrayant perfidement[312] à leurs obligations. Ces habitudes ont continué chez eux, et un jour une partie d'entre eux firent irruption dans Gabès, en incendièrent le faubourg, assiégèrent la cité et s'approprièrent les biens des commerçants et des non-musulmans. Mais Dieu a donné prise sur eux, de sorte que tous ceux qui avaient attenté à la sécurité de la ville ont été exterminés. Alors le chef des Sanhadja marcha contre eux et mit en vente dix d'entre eux pour un vêtement[313].

Sfax est une ville dont les principaux produits sont des olives et de l'huile, et il y en a dont l'équivalent ne se trouve pas ailleurs. Les prix y étaient anciennement à un taux qui a bien changé avec les troubles de notre temps. Pour un dinar on pouvait s'en procurer de soixante à cent qafiz[314] selon les années et la récolte. A présent, on importe de l'huile d'Egypte, parce qu'en Syrie il y en a trop peu. La contrée de Sfax est située au bord de la mer, et il y a un port bien abrité. La ville est entourée d'un mur de pierres, dans lequel il y a des portes de fer très solides, et, en outre, il y a des couvents militaires[315] construits en vue de la défense sainte ; ses marchés sont (71) très fréquentés. Il y a peu de vignes, et les fruits, qui viennent de Gabès, suffisent aux besoins des habitants. Ils boivent de l'eau de citernes, lesquelles conservent un bon goût à l'eau et la préservent intacte. On y pêche du poisson d'une manière abondante et considérable, à l'aide de filets formant nasses[316], qu'on place dans l'eau, si bien que la capture est des plus faciles. Les constructions sont en pierre et en plâtre. La ville est à deux journées de marche de Mahdiya. Elle est gouvernée par un préfet qui relève directement du gouvernement central.

Mahdiya[317] est une petite ville fondée récemment par le Mahdi, celui qui régnait au Maghreb et qui lui a donné ce nom. Elle est située au bord de la mer, et il s'y est transporté en venant de Raqqada, près de Kairouan, en l'année 308 (920). Elle est à deux étapes de Kairouan. C'est le port de tous les environs, et il s'y fait beaucoup de commerce. Elle a une belle muraille, solidement fortifiée, en pierre ; celle-ci est munie de deux portes, dont je n'ai vu l'équivalent ni rien de comparable en aucun point de la terre, à part les deux portes de la muraille de Rafiqa, car elles ont été construites sur le même modèle et dans le même style. La ville possède de nombreux palais, de jolis logements et demeures, de beaux bains et auberges ; les

(312) *Muwârib :* BGA, IV, p. 374.
(313) Cf. BGA, IV, p. 341.
(314) Cf. Sauvaire, *Métrologie*, p. 445.
(315) *Mahras :* Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 133 ; BGA, IV, p. 214 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 283. Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 156.
(316) *Zarb :* BGA, IV, p. 253 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 310.
(317) Cf. Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 140 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 32 ; Marçais, *Architecture*, p. 90, 126 ; *Encyclopédie*, III, p. 127 ; Vonderheyden, p. 322 ; Creswell, *Architecture of Egypt*, I, p. 9.

fruits et les récoltes y sont abondants et excellents. L'intérieur de la ville est agréable, son extérieur est charmant et son aspect est ravissant. Je l'ai visitée en l'année 336 (947) : ses princes étaient bien armés, ses troupes courageuses et ses commerçants très actifs, mais sa situation s'est détériorée, ses affaires se sont troublées, ses notables l'ont quittée à la suite du départ et de l'émigration de ses princes. Le début de la catastrophe survint avec Abu Yazid Makhlad ibn Kaidad, qui se révolta contre les possesseurs du Maghreb et, depuis cette date, les malheurs se sont accumulés contre elle, de sorte qu'il ne lui est resté qu'un dernier souffle de vie.

Ses notables la quittèrent à la suite de l'abandon de Mansur, — sur lui soit le salut ! — lequel partit s'installer à Mansuriya, derrière Kairouan. Ce prince avait été surpris à l'improviste par Abu Yazid Makhlad ibn Kaidad, qui se préparait à l'attaquer, et l'on connaît toutes les péripéties de ces événements lors de la rebellion de cet homme au Maghreb à la tête de son parti de gens impies et hypocrites, Abadites[318] et Nakkarites[319] schismatiques[320]. Lorsque le sort l'eut favorisé et que le destin l'eut mis en vedette, son pouvoir en était arrivé à un point tel (72) qu'il s'était emparé du Maghreb tout entier, avait mis le siège devant Mahdiya, réduisant à la dernière extrémité ses habitants et nos seigneurs — que le salut soit sur eux ! — jusqu'au moment où Dieu permit sa perdition, alors qu'il avait une confiance entière dans sa victoire, qu'il se réjouissait dans son orgueil. Mais son arrogance le trahit et sa joie le perdit. Notre seigneur, l'émir des croyants Mansur billah — que les bénédictions et le salut de Dieu soient sur lui ! — marcha contre lui à la tête d'une troupe dont le mot d'ordre était la foi et à laquelle l'appui divin devait apporter complaisance et succès. L'ennemi de Dieu était soutenu par une multitude innombrable et par une bande dont Dieu permit la destruction[321]... en filant comme un clin d'œil, ils ne purent que retarder leur captivité : la victoire de l'émir des croyants fut complète. Il chassa les hérétiques de leurs quartiers et de leurs lieux fortifiés et multiplia les coups d'épée sur leurs fronts : le maudit fut battu. Il avait vu la mort de près et s'était trouvé en face du trépas, cherchant sur la terre un asile et un refuge pour éviter des représailles pour les crimes qu'il avait perpétrés. Alors les Kairouanais lui firent un accueil trompeur et feignirent de le recevoir comme un homme opprimé, bien qu'il fut venu à eux d'une seule traite. Ils le bercèrent de vaines promesses et le trompèrent avec de belles paroles. Il y était installé, alors que Mansur, l'émir des croyants — que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! — arriva et vint camper à l'ouest de Kairouan en un endroit où il s'établit, dans une atmosphère de félicité, alors que germait le bon augure de la victoire et du salut. Il fut favorablement impressionné de son campement et considéra son installation comme une bénédiction. Dieu tint ses

(318) Cf. BGA, IV, p. 176.
(319) Cf. BGA, IV, p. 367 ; *Tanbih*, p. 334 ; *Avertissement*, p. 430.
(320) *Mâriq* : BGA, IV, p. 353 ; CIA, *Egypte*, II, p. 151, 238.
(321) Lacune dans le texte.

promesses vis-à-vis de lui et le fit parvenir à ses espoirs. Abu Yazid fut chassé de sa position et Dieu remit entre les mains de l'émir des croyants, ses disciples et ses acolytes. Il accorda aux habitants de Kairouan pardon et amnistie, et poursuivit Abu Yazid. Il serait trop long de narrer la suite de ce conflit et ce récit serait alourdissant. Finalement l'émir des croyants s'assura de la personne d'Abu Yazid et revint à son campement prometteur de victoire et au lieu déjà fameux où avait été fondée la ville la plus belle dans le délai le plus court. Il s'y transporta et en fit sa résidence préférée — que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! — le mardi avant-dernier jour de shawwal de l'année 337 (1er mai 949).

La ville de Sousse se trouve entre la Péninsule[322] et Mahdiya : elle est agréable, prospère et fertile, sur le bord de la mer ; elle a une enceinte bien fortifiée. L'eau provient des sources, et il n'y a qu'un petit nombre de citernes. Les cantons qui s'y rattachent sont en état satisfaisant et florissant. Les habitants ont de la finesse[323], et ce sont surtout des gens paisibles. C'est un port de mer, et la ville possède de beaux marchés, des caravansérails et des bains superbes. Elle se trouve à une étape de Kairouan. (73) Autrefois il y avait un grand nombre de domaines ruraux, différentes sources de revenus considérables, des récoltes abondantes. On y voyait beaucoup de postes fortifiés : entre Mahdiya et Sousse, l'un d'eux porte le nom de Monastir, occupé à longueur de journées et d'heures, par une communauté de combattants. Les habitants de l'Ifriqiya s'y rendent à jour fixe dans l'année, y demeurent un certain nombre déterminé de journées, apportent avec eux d'excellentes provisions, une nourriture de choix, passent quelque temps ensemble, après quoi ils retournent individuellement à leur ville d'origine. Cet endroit est situé au bord de la mer. Entre ce lieu et Mahdiya se trouve également un château servant de couvent fortifié, appelé Shaqanis, moins vénéré que le précédent : c'est une place très solide, où il y a aussi une communauté qui vit de la pêche. Ce sont donc deux puissants fortins sur le rivage de la mer, destinés à la défense sainte et à la dévotion : ces institutions vivent grâce à de nombreux waqfs d'Ifriqiya et de contributions bénévoles qui affluent de toutes parts.

On appelle Péninsule[324] la région se rattachant à une ville nommée Manzil Bashu. C'est un canton étendu et fertile ; les revenus de l'Etat y sont plus abondants qu'à Sousse, ainsi que le montant des impôts, et les habitants y sont plus nombreux. Une petite province s'y rattache : les récoltes y sont de plusieurs espèces, et les commerçants viennent s'y approvisionner. En plus d'un point il y a de l'eau polluée, dont l'impureté est évidente : aussi tous les étrangers qui entrent dans la ville tombent-ils malades, à part les Noirs qui conservent une bonne santé. Ces Noirs sont d'une

(322) Voir le paragraphe suivant.
(323) *Dahqana :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 302.
(324) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 138.

serviabilité à toute épreuve et accomplissent leur service avec bonne humeur. On y trouve toutes sortes de fruits. Bashu a chaque mois une foire qui se tient à jour fixe.

Puis il y a Tunis, ville ancienne, remontant à une très haute antiquité. Elle a très peu d'eau courante. On tire de la ville de très grands profits et le produit qui en revient aux propriétaires est considérable. Elle est fertile en elle-même et les récoltes y sont abondantes[325]. On y fabrique de la belle vaisselle polychrome et de la poterie[326] aussi jolie que celle qu'on y importe de l'Iraq. Elle s'appelait autrefois Tarshish. Après que les musulmans y eurent érigé de nouvelles constructions, renouvelé les vergers et les murailles, elle a été nommée Tunis. Elle est voisine de Carthage[327], (74) ville d'une célébrité de bon aloi, renommée pour l'abondance de ses fruits et leur qualité, l'excellence de ses arbres fruitiers, la salubrité du climat et la gamme variée des produits agricoles, parmi lesquels on énumère le coton[328], exporté vers Kairouan avec un gain appréciable, ainsi que le chanvre, le carvi, le carthame, le miel, le beurre, les céréales, l'huile et une grande quantité d'un bétail qui lui est propre.

Satfura est également une magnifique région maritime, il y a trois villes, dont Anbaluna[329] est la plus proche de Tunis, puis Mitidja et Bizerte. Cette dernière ville est située sur le rivage de la mer. Elle est fertile en elle-même, plus petite que Sousse. Le gouverneur de cette contrée réside à Bizerte, où l'on trouve de nombreux arbres fruitiers. Les cours d'eau de Satfura sont longs et abondants comme débit. Le revenu et le profit pour l'autorité centrale sont mesquins. Les poissons, ici comme à Tunis, foisonnent d'une façon extraordinaire et pourtant leur prix et leur quantité n'ont rien à voir avec ce qui se passe à Tripoli. Il y a dans la région un fleuve merveilleux, où chaque mois apparaît une espèce de poissons et lorsqu'une nouvelle lune se montre, on ne voit plus cette espèce et une autre surgit. Les naturels du pays se distinguent par leur endurance : ces gens-là sont courageux sur terre comme sur mer, supportent bien l'infortune et la peine, et ne laissant jamais voir de la faiblesse ni de l'inquiétude. De notre temps le pays est devenu désert et dépeuplé.

Tabarqa est un village, une station côtière face[330] à l'Espagne, où les Espagnols se rendent et d'où ils se rembarquent pour leur pays. C'est un coin insalubre, où l'on trouve des scorpions à la piqûre mortelle, dans le genre de ceux d'Askar Mukram, causant comme ceux-ci un décès rapide et presque instantané. Pour aller de Tunis à

(325) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 883.
(326) Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 355 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 28.
(327) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 158 ; Fagnan, *Extraits*, p. 32.
(328) Cité dans Lamm, *Cotton*, p. 244 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 48. Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 27.
(329) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 133.
(330) Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p .169 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 272; Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 55-56 ; *Hudud*, p. 436.

Tabarqa par la grand'route, on passe par la ville de Badja[331], ville très ancienne, dont la fondation se perd dans la nuit des temps, où l'on trouve à profusion du blé, de l'orge, des grains et des céréales. Il y a une production dont, à mon avis, on ne rencontre pas l'équivalent dans l'ensemble du Maghreb comme abondance, qualité et pureté, due à la nature même des semences. Cette plaine, dont le climat est sain, où la vie est facile, possède de vastes domaines, procurant au pouvoir central d'abondants revenus, ainsi que des gains considérables pour les négociants et les agriculteurs. Quant à la cité de Tabarqa, malgré sa petite superficie et sa condition modeste, elle est devenue célèbre par la grande quantité de navires qui y mouillent, montés par des négociants espagnols qui descendent dans ce port (75) et sur lesquels on prélevait autrefois la dîme. Par la position qu'elle occupe, elle est située en face des rivages les plus proches de l'Espagne et d'une partie de la France.

Sur le littoral, à environ une journée de distance, il y a Marsa l-Kharaz[332], centre de pêche du corail. Marsa l-Kharaz est sans doute un village, mais le site doit sa réputation au corail et à la présence des commerçants qui y sont attirés. Je ne connais en aucune mer du corail d'une aussi haute qualité : d'ailleurs on ne rencontre du corail, en dehors de Marsa l-Kharaz, que près de la ville de Ténès, de la ville de Ceuta, face à la ville de Gibraltar, en Espagne, qui est l'endroit connu sous le nom de presqu'île d'Algésiras. Encore le corail pêché en ces divers points est-il d'un nature inférieure, et l'on en recueille beaucoup moins qu'à Marsa l-Kharaz. Le souverain du Maghreb a des agents pour en contrôler la récolte et un fonctionnaire politique, qui est aussi intendant des finances, perçoit des droits sur la cueillette. Les négociants y manient des fonds considérables, provenant des pays les plus divers, et traitent avec des experts dans la vente et l'achat du corail. La plupart du temps, cinquante barques au moins sont employées à la recherche du corail, chacune montée par vingt hommes, plus ou moins. Le corail est une plante qui pousse dans l'eau comme un arbre ; après quoi, elle se pétrifie dans l'eau entre deux grandes montagnes. Les gens qui y travaillent se livrent à la mangeaille, à la boisson et à la débauche, car ils font des bénéfices substantiels ; ils préparent de l'oxymel qu'ils consomment le jour même, ce qui cause une ébriété excessive et occasionne des maux de tête que ne donnent ni le vin de maïs ni les autres breuvages. La région produit peu de céréales, et la nourriture, fruits et autres denrées, y est importée des régions voisines. Je n'ai jamais vu de poissons aussi gras que ceux qu'on y pêche, et parfois ils sont tellement coriaces, en pleine saison, qu'on peut à peine les manger.

(331) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 158 ; Golvin, *Le Magrib central*, p. 79.

(332) Aujourd'hui La Calle (Cf. Vonderheyden, p. 241 ; Lombard, *Arsenaux et bois de marine dans la Méditerranée musulmane*, p. 69 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 28, 160 ; Heyd, II, p. 609 ; Lewis, *Naval Power*, p. 171.

Bône est une ville de superficie moyenne, ni grande ni petite : l'étendue[333] de son territoire est analogue à celle de Laribus ; elle est au bord de la mer ; elle a de beaux marchés, les marchandises se vendent facilement[334] et procurent des gains modérés. Le sol de la région est fertile, et les prix sont notoirement bas ; il y a des fruits, et des vergers bien serrés[335] (**76**). La plupart des fruits sont apportés des plaines environnantes ; le blé et l'orge sont presque toujours inépuisables. Il y a beaucoup de mines de fer[336], dont les produits sont exportés en très grandes quantités vers d'autres pays. On y cultive le lin. Le gouvernement de la ville est indépendant : il dispose d'un contingent de Berbères, lesquels s'enrôlent constamment comme les volontaires servant dans les couvents militaires[337]. Les objets de commerce sont les moutons, la laine[338], le bétail, notamment des bêtes de somme et des animaux de trait. Il y a en outre du miel, divers produits de consommation et des denrées alimentaires, supérieurs aux productions des contrées avoisinantes. La plus grande partie du bétail consiste en bœufs. La ville est le centre d'un vaste district en plaine et de prairies[339] où on se livre beaucoup à l'élevage[340], et peu de gens se nourrissent de viande de cheval car les chevaux sont destinés à la reproduction.

Entre cette ville et Alger il y a plusieurs ports : Djidjelli, et de ce port on poursuit par Bougie[341], Marsa Bani Djannad, Marsa l-Dadjadj. Cette dernière ville[342] est entourée d'un mur fortifié et se développe jusqu'au rivage même de la mer, mais le port n'est pas sûr. Les prix sont modérés pour les fruits, les comestibles et autres denrées, le blé, l'orge, les laitages, le bétail, si bien que les habitants des régions voisines en sont approvisionnés. Il y a en outre des plantations d'arbres[343] et des fruits, notamment des figues, grosses et charnues, qui sont exportées dans des pays fort éloignés.

Alger[344], ville environnée d'un mur, est également au bord même de la mer. Elle contient plusieurs marchés et possède beaucoup de sources limpides qui coulent sur le rivage et servent à la consommation des habitants. Son territoire offre de vastes plaines et des montagnes, occupées par un grand nombre de Berbères. Leurs

(333) *Ruq'a :* BGA, : IV, p. 249 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 307.
(334) *Maqsûd :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 366.
(335) *Qarîb :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 365.
(336) Cf. Gsell, *Exploitations minières, Hespéris,* 1928, p. 18.
(337) Cf. *Encyclopédie,* I, p. 761 ; Marçais, *La piraterie, Annales d'études orientales,* XIII, p. 125 ; *Mélanges G. Marçais,* I, p. 26.
(338) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica,* XV, p. 49 ; Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais,* II, p. 55.
(339) *Hauza :* BGA, IV, p. 220.
(340) *Nitâdj :* BGA, IV, p. 360.
(341) Cf. *Encyclopédie,* 2e éd. anglaise, I, p. 1204.
(342) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique,* p. 518. Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie,* p. 164.
(343) Cf. Lombard, *Arsenaux et bois dans la Méditerranée musulmane,* p. 70.
(344) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique,* p. 520 ; *Encyclopédie,* I, p. 260. Cf. Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais,* II, p. 58.

richesses sont en grande partie des troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent dans les montagnes. Le miel[345], le beurre et les figues sont en telle abondance qu'on les exporte comme objets de commerce vers Kairouan et ailleurs. Il y a près de la ville, à une portée de flèche, une île qui lui fait face : lorsqu'un ennemi les attaque, les habitants se réfugient dans cette île, s'y mettent en état de défense et y trouvent un abri sûr contre ceux dont ils se gardent et dont ils redoutent l'agression.

Matifou[346] est un port : la cité est en ruines ; on y trouve les restes d'une population qui y subsistent (77) avec l'acharnement des gens attachés à leur patrie d'origine.

Cherchel est une ville de la plus haute antiquité, actuellement en ruines. Il y a un port et on y trouve des monuments anciens, ainsi que des statues[347] de pierre et d'énormes édifices.

On va de là à Barashk, ville entourée autrefois d'un mur, qui s'est écroulé. Elle possède des sources vives et des puits d'eau limpide. Il y a de beaux fruits en abondance et une espèce de coings à long col[348], analogues à de petites courges, ce qui est extraordinaire ; on récolte aussi des raisins. Les habitants sont en majorité des Berbères. Il y a une plaine où l'on recueille du miel dans les arbres et dans des ruches[349], tant les abeilles y sont nombreuses. La richesse locale consiste surtout en bétail ; on y moissonne du blé et de l'orge, au-delà des besoins de la population.

Ténès est une ville pourvue d'une muraille, percée de plusieurs portes. Un quartier est situé sur une montagne qu'entoure la muraille, et l'autre partie est en plaine. Elle se trouve à environ deux milles de la mer, au bord d'une rivière au débit abondant, dont les habitants tirent l'eau potable. La ville est assez grande, et il n'y a pas dans les zones voisines une autre ville ayant les mêmes proportions. On y trouve de beaux fruits, et la prospérité générale qui découle de sa fertilité est un fait notoire. C'est la plus grande des villes où abordent les navires des Espagnols[350], où ils apportent leurs marchandises et d'où ils s'embarquent vers d'autres rives. Le souverain en reçoit de grands revenus, comme impôt foncier, capitation, dîmes aumônières et commerciales, droits d'octroi sur toutes les marchandises à l'importation et à l'exportation. Dans la plaine vit une nombreuse population de Berbères, dont les tribus ont des richesses considérables. On y trouve des fruits et notamment des

(345) Cf. Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 55.

(346) En arabe : *Tamadfus*.

(347) *Asnâm :* à moins qu'il ne faille traduire simplement « monuments en ruines » (Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 336).

(348) *Mu'annaq :* BGA, IV, p. 306, 323 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 349-350.

(349) *Djabh :* BGA, IV, p. 201.

(350) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 272 ; Golvin, *Magrib central*, p. 21 ; Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais*, II, p. 55.

coings à long col dont je ne saurais assez vanter la beauté, la qualité, la douceur et l'odeur exquise.

De ce point, jusqu'à la ville d'Oran, il y a des ports ne dépendant d'aucune ville, tels que Marsa Ata, complètement inhabité, et Qasr al-Fulus, nouvellement construit et toutefois entouré d'un mur. C'est une très jolie cité, et la muraille est en torchis. L'eau potable y vient d'une source qui coule dans la ville. Ses productions sont le blé, l'orge, et le bétail y est très abondant.

La ville d'Oran[351] possède un port très sûr, à l'abri de tous les vents : je n'en suppose pas de pareil dans l'ensemble (**78**) du pays des Berbères, à part Marsa Musa. En effet, ce port est flanqué de montagnes et possède une entrée facile. La ville est entourée d'un mur. L'eau vient du dehors et arrose la ville par une rivière bordée de nombreux vergers et jardins, où l'on trouve toutes sortes de fruits. Les habitants ont de la finesse[352] et de l'intelligence ; ils montrent de la sollicitude pour les étrangers. C'est un port de commerce où les Espagnols[353] apportent des marchandises et où ils chargent des céréales[354]. Les gens de la plaine sont pour la plupart des Berbères Yazdadja[355], soumis[356] de nos jours à Yusuf ibn Ziri ibn Manad Sanhadji, lieutenant du seigneur du Maghreb.

On va d'Oran à Wasalan, ville prospère, entourée d'un mur élevé et fort. L'eau se trouve dans la ville ; et il y a de nombreux jardins. Je la connaissais lorsqu'elle appartenait à Humaid ibn Yazal. Elle possède un port ; elle est fertile et très populeuse. La richesse consiste surtout en bétail, dont il y a une grande quantité.

On va de là à Aradjkul[357], également une jolie ville, pourvue d'un port et environnée d'une plaine, dont le sol est fertile ; une grande quantité de bétail et autres animaux y paissent. Son port est dans une presqu'île, où il y a de l'eau, de nombreuses citernes à l'usage des vaisseaux et de leurs équipages, ainsi que de ceux qui désirent abreuver leurs bêtes. Cette presqu'île est habitée. Aradjkul est elle-même située sur une rivière nommée Tafna, à une distance de deux milles de la mer.

Malila était autrefois une ville ceinte d'un mur fortifié, dont la prospérité était étendue. L'eau entourait la plus grande partie de sa muraille, provenant d'un puits d'où jaillissait une source puissante. La ville remontait à une haute antiquité. Elle fut pillée par Abul-Hasan Djauhar, celui-là même qui emmena en Egypte les conquérants maghrébins. Elle était tombée entre les mains de la

(351) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 1061. Cité dans Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 145.
(352) *Dahqana* : Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 302.
(353) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 272.
(354) *Ghilâl* : BGA, IV, p. 310.
(355) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 584.
(356) *Dimn* : BGA, IV, p. 286.
(357) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 661 ; *Mélanges G. Marçais*, I, p. 161.

tribu berbère des Banu Batuya. Ses jardins suffisaient aux besoins des habitants, de même que le gros volume des cultures, des grains et des céréales ; mais ceci a disparu pour une grande part.

Nakur[358] est à notre époque une ville de grandeur moyenne. Anciennement elle était plus importante et des ruines en sont encore visibles. Elle possède un port à l'intérieur d'une presqu'île appelée Mazimma, où mouillent les navires.

On va de là à Ceuta[359], jolie ville au bord de la mer, avec des vergers et des jardins qui suffisent aux besoins des habitants. L'eau vient de l'intérieur de la ville et est tirée de puits à l'eau limpide : (79) il y a encore un grand nombre de puits d'eau douce hors de la ville. Elle a un port favorablement situé[360]. On trouve là, comme il a été dit plus haut[361], un lieu où l'on récolte du corail de bonne qualité : on y opère à l'aide de jolies petites barques. La ville ressortit aujourd'hui aux Omeyyades, et ceux-ci ne possèdent aucune autre ville sur la côte du Maghreb[362]. Dans la banlieue sont installés des Berbères, dont les contributions, les impositions[363] et l'impôt foncier étaient perçus par le gouverneur de la ville. Marsa Musa relève aussi des Omeyyades, et je voudrais bien qu'elle revînt à notre maître, — que le salut soit sur lui !

On va de là à Tanger, ville d'une antiquité reculée, dont les monuments anciens sont encore visibles et dont les constructions en pierre sont encore debout au bord de la mer. Elle a été autrefois bien peuplée, pendant des années, au début de l'Islam, mais plus tard les habitants ont édifié une nouvelle cité, à la distance d'un mille sur le flanc d'une montagne. La raison de cette fondation était la peur de la famille d'Idris, qui avait occupé Ceuta pendant sa domination dans le pays. La plus grande partie des produits agricoles des habitants sont le blé, l'orge et autres denrées. L'eau y est amenée dans des conduits, car elle provient d'un point éloigné, dont l'emplacement est inconnu et, l'on ne fait que des suppositions à ce sujet. La région est fertile et les prix y sont favorables. La ville ne possède pas de muraille.

Zalul[364] est une ville charmante à l'est d'Azila, possédant des marchés qui se touchent. Elle était administrée dans le temps par un délégué de Hasan ibn Kannun Hasani Fatimi, qui l'a reconstruite. L'eau potable de la cité, de même que celle de Tanger, a une origine inconnue, un point de départ ignoré.

Azila est une ville entourée d'un mur, suspendue au sommet d'une falaise[365] qui s'étend de l'Océan au continent du Maghreb. C'est

(358) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 222 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 21.
(359) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 21 ; RMM, XVI, p. 352.
(360) *Qarib al-amr :* BGA, IV, p. 322.
(361) Ci-dessus, p. 75 du texte arabe.
(362) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, II, p. 190.
(363) *Lawâzim :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 376.
(364) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 565.
(365) *Djurf :* BGA, IV, p. 205.

une ville plaisante, avec un mur en pierre ; une partie se trouve du côté de l'Océan. Les ressources des habitants consistent en céréales, blé, orge : elles sont abondantes. L'eau, qui provient de puits, est pure et agréable. La ville possède des marchés.

Lorsque de cette ville on se dirige vers le sud, en suivant les côtes de l'Océan, on arrive au Wadi Safdad[366]. C'est une très grande rivière, au débit abondant et permettant la navigation. L'eau est douce et fournit l'eau potable aux habitants de Tushummus[367], ville agréable, bien antérieure à l'Islam, qui remonte à la plus haute antiquité. Elle possède un mur de construction ancienne, qui enjambe[368] le Wadi Tushummus, connu sous le nom de Wadi Safdad, situé à environ un mille de la mer. Le Safdad est formé de deux bras, dont l'un a son origine dans la région des Danhadja, dans les deux montagnes (**80**) de Basra, tandis que le second bras provient du pays des Kotama ; tous deux sont riches en eau. Les habitants de Basra transportent leurs marchandises sur des navires par cette rivière et, après avoir atteint l'Océan, tournent vers la mer Méditerranée pour se rendre où ils le désirent. Entre la ville de Tushummus et Basra il y a moins d'une journée à dos de monture.

Ensuite[369] on incline vers la gauche en direction de l'Océan et l'on rencontre des villes, proches ou éloignées de la mer, comme Djarmana[370], Tawarat, Hadjar, sur le littoral, puis, à l'intérieur des terres, vers l'est, Aqlam, Basra et Kurt.

Basra[371] est une ville de grandeur moyenne, entourée d'un rempart qui n'est guère solide. Ses eaux viennent de rivières assez distantes, bordées d'un petit nombre de vergers sur sa rive orientale. Ses produits les plus sérieux consistent en coton[372], exporté vers l'Ifriqiya et autres lieux ; les habitants récoltent aussi du blé, de l'orge, des légumes farineux[373], dont ils font pousser des quantités abondantes. Le pays, très fertile et prospère, possède de beaux marchés et des immeubles ; l'air y est agréable et le sol est productif. On y trouve des personnalités de valeur, caractérisées par leur vertu et leur science religieuse. Les mœurs de ses habitants, femmes et hommes, sont excellentes ; ils sont, pour la plupart, d'une belle prestance et d'une haute taille, d'une harmonieuse structure de corps, et ont des extrémités bien proportionnées. Ils sont dans leur ensemble animés de pudeur, d'esprit pacifique et de bienfaisance.

(366) Le Loukkos (cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 572 ; Daniel Eustache, *El-Basra, Hespéris*, 1955, p. 230-231).
(367) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 572.
(368) *Rakiba :* BGA, IV, p. 250.
(369) Cité dans Yaqut, I, p. 563.
(370) Cité dans Yaqut, I, p. 338.
(371) Cité dans Yaqut, I, p. 653 ; Daniel Eustache, *El-Basra, Hespéris*, 1955, p. 230. Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 566 ; *Hudud*, p. 417 ; *Encyclopédie*, I, p. 691 ; 2e éd. anglaise, I, p. 1087.
(372) Cf. Lamm, *Cotton*, p. 245.
(373) *Qatâni :* Fagnan, *Additions*, p. 144.

Entre Basra et la ville appelée Aqlam[374] il y a moins d'une étape : c'est une ville fondée récemment par Yahya ibn Idris. Elle possède une muraille qui a protégé les habitants lorsqu'ils prirent parti contre Musa ibn Abil-Afiya. Les cours d'eau y sont nombreux ; elle est située au milieu d'une végétation dense et de montagnes élevées et escarpées. On n'y pénètre que par un seul point. Il y a une chaire et une mosquée cathédrale construite par les Idrissides et c'est là qu'ils se réfugièrent au moment du siège de Musa : en effet, ils s'étaient tout d'abord ralliés aux Omeyyades, qui s'étaient emparés de la localité peu de temps auparavant, et ils avaient pu y rentrer. La ville a un sol fertile ; elle est bien fortifiée, et les Omeyyades ne l'avaient pu prendre que par la faim à la suite d'un blocus sévère.

Kurt[375] est également une jolie ville au flanc d'une montagne, très forte bien qu'elle n'ait pas de mur d'enceinte. (**81**) Elle possède de nombreux cours d'eau, des jardins étendus et de vastes terrains de culture ; les produits agricoles, comme le blé, l'orge, le coton[376], y sont abondants. Les habitants sont adonnés au commerce ; la majorité d'entre eux sont des Berbères. Eux tous, ainsi que la population du district dont il est question ici, c'est-à-dire celui de Tanger, sont soumis aux Idrissides : ce sont eux qui perçoivent les taxes et l'impôt foncier de la région.

Une des villes qui est de leur ressort et qui entre sous leur autorité par sa proximité est Masina[377], ville munie de remparts, au sud de la ville de Basra, au bord d'une rivière à eau douce, qui se jette dans le Wadi Sabuh, le fleuve de Fès. Cette ville est entourée d'un mur qui la protège bien. Ses produits agricoles sont abondants et bon marché : le territoire est fertile. La plaine est peuplée de Berbères. On y récolte du coton, du blé et de l'orge. Il y a beaucoup de cours d'eau et un système d'irrigation qui assure aux riverains un riche revenu.

Hadjar[378] est une grande ville, nouvellement fondée sur une masse montagneuse d'une grande hauteur. Elle appartient aux Idrissides. C'est en même temps une forteresse bien défendue, où ils entreposent leurs biens. Aussi est-ce une de leurs villes les plus précieuses et les plus importantes. L'eau se trouve dans la ville même, ainsi qu'un certain nombre de vergers. C'est seulement d'un seul côté qu'une route mène à la ville, et encore les piétons n'y peuvent-ils marcher que l'un derrière l'autre. Le territoire est fertile et bien productif.

Le lac d'Aryagh[379] communique avec l'Océan, où mouillent les

(374) Cité dans Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 151. Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 203.
(375) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Geoje, p. 203 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 567 ; Daniel Eustache, *El-Basra, Hespéris*, 1955, p. 231.
(376) Cf. Lamm, *Cotton*, p. 246.
(377) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 203 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 567.
(378) Cité dans Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 152.
(379) Cf. Montagne, *Marins indigènes, Hespéris*, 1923, p. 184-185. Cf. Daniel Eustache, *El-Basra, Hespéris*, 1955, p. 228.

vaisseaux espagnols[380] qui viennent charger les produits agricoles de la région ; c'est là également que s'embarquent les habitants de Basra pour emporter les produits de leur ville et de la localité de Biyatha.

A une journée de marche au sud de ce lac se trouve l'embouchure du Wadi Sabuh, le fleuve de Fès. Encore plus loin[381], en direction du pays des Barghawata, à la distance d'une étape, on atteint le Wadi Salé, qui forme la limite du territoire habité par les musulmans.

A Salé se trouve un couvent militaire[382], où des musulmans montent la garde. Sur le fleuve également on voit la vieille ville de Salé, qui remonte à la plus haute antiquité : elle est en ruines ; les habitants se groupent dans des couvents qui entourent la ville. Le nombre des défenseurs de la foi qui se réunissent en ce point se monte à cent mille hommes, plus (**82**) ou moins, suivant les circonstances. Leurs couvents sont destinés à la lutte contre les Barghawata, une tribu berbère qui vit sur le bord de l'Océan et qui touche le pays où j'ai été amené à fixer la limite extrême des établissements musulmans : cette tribu se livre continuellement à des incursions et à des pillages en pays musulman.

Voici les faits. Un certain Salih ibn Abd-Allah avait pénétré en Iraq, y avait fait des études d'astrologie et avait acquis un degré de connaissances considérable. Il se voua au calcul de la position[383] des astres et à l'établissement des calendriers et des horoscopes, et il frappa juste dans la plupart de ses pronostics. Il possédait une belle calligraphie et sa compétence s'étendait à plusieurs branches de la science. A son retour, il s'établit au milieu de la dite tribu : berbère d'origine, il était né au Maghreb ; aussi parlait-il couramment la langue des Berbères, comprenant même plusieurs dialectes. Il prêcha ses contribules et les engagea à croire en lui, se donna comme prophète chargé de répandre sa doctrine dans leur propre idiome. Il s'appuyait sur cette parole de Dieu[384] : « Nous n'avons envoyé aucun apôtre qui n'ait parlé dans la langue de son peuple. » Il disait encore que Mahomet — que Dieu lui accorde sa bénédiction ! — était un prophète authentique, prêchant en arabe, envoyé à son peuple, spécialement aux Arabes ; qu'il était véridique en communiquant le Coran et en établissant des institutions. C'est lui qui était visé par cette parole de Dieu[385] : « Tout homme juste (*salih*) parmi les croyants et les anges lui prêteront assistance. » Il leur annonça plusieurs éclipses dont ils furent témoins ; il leur prédit certains événements qui s'accomplirent, et ils le trouvèrent pertinent dans ses jugements. Il pervertit donc leurs intelligences et altéra leurs con-

(380) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 272.
(381) Cité dans Henri Basset et Lévi-Provençal, *Chella, Hespéris*, 1922, p. 5-7. Voir l'étrange méprise de Yaqut (I, p. 540).
(382) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 409 ; Marçais, *Architecture*, p. 221 ; *Mélanges G. Marçais*, I, p. 26, 29.
(383) *Qawwama :* BGA, IV, p. 336.
(384) *Coran*, XIV, 4.
(385) *Coran*, LXVI, 4.

naissances. Il leur imposa l'obéissance aux règlements qu'il instituait, ainsi que certaines règles de bienséance qu'il avait inventées. Il les obligea à jeûner pendant le mois de sha'ban[386] et à le rompre au mois de ramadan. Il fabriqua pour eux une parole divine, qu'il composa en leur propre langue et par laquelle il dicta ses propres volontés[387a], en tenant compte de leurs convictions traditionnelles. Ils devaient s'adonner à l'étude de cette révélation, la révérer et la citer dans leur prière rituelle. Après sa mort, sa succession échut à un personnage désigné dans son testament pour prendre sa place et qui se nommait Abul-Ufair. Ce dernier ajouta plusieurs préceptes à ce qu'avait prescrit son prédécesseur, assurant qu'il avait qualité pour augmenter, retrancher, délier et lier, dans l'énoncé des règles établies par Salih avant lui. Il les invita à pratiquer l'austérité, à renoncer au monde, à se convertir à une vie simple et ascétique. Lui-même et ses confidents allèrent si loin dans ces pratiques qu'il put s'abstenir de toute nourriture pendant cinq, sept et neuf jours de suite. Pendant tout cela, il prétendait recevoir des révélations divines, affirmant que les anges lui transmettaient les ordres et les interdictions de Dieu. (**83**) Salih leur avait permis les nourritures appétissantes et rendu licites les plaisirs de la vie, et leur avait donné l'exemple dans la pratique des choses défendues. On trouve encore parmi eux des individus qui récitent le Coran avec une profonde vénération, qui en connaissent les sourates par cœur, mais qui donnent une interprétation conforme à leur propre livre, à leur Coran.

Les habitants de Basra et de la ville de Fès ne leur faisaient autrefois la guerre que par intermittences, et vivaient en paix avec eux, entretenaient des rapports commerciaux avec eux et importaient chez eux des marchandises suivant le bon vouloir de leurs chefs. On rencontre chez les Barghawata de la bonne foi, une grande générosité alimentaire, une répugnance vis-à-vis des péchés mortels et des actions illicites et répréhensibles. Les habitants d'Aghmat et du Sus importent parfois des marchandises chez eux, et certaines personnes de Sidjilmasa font de même. Leur pays est indépendant, en ce sens qu'il n'a nul besoin d'un autre. Ce sont des hommes d'une belle prestance, vigoureux et forts, endurants dans la poursuite de leurs rancunes et de leurs entreprises. J'ai entretenu à Sidjilmasa des relations avec Muhammad ibn Fath, connu sous le nom de Shakir billah, alors qu'il prêchait la guerre, en l'année 340 (951) : je crois qu'il est mort maintenant. Il n'avait pu obtenir des Berbères ce qu'il désirait, parce que ceux qu'il invitait à se mettre en campagne y étaient peu disposés, craignant une ruse combinée à leur détriment par ce Muhammad ibn Fath Shakir billah[387a].

Telle est, en résumé, l'énumération des villes célèbres, des ports, des villages connus sur le littoral de la mer Méditerranée, depuis la

(386) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 585.
(387) *Mahâbb* : BGA, IV, p. 212. Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 587
(387A) Cf. Massignon, *Le Maroc*, p. 124.

limite de Barqa jusqu'à l'Océan, du moins des sites que j'ai visités, que j'ai vu de mes yeux ou dont j'ai reçu des informations de gens qui y ont vécu.

A partir des cantons de Barqa jusqu'aux régions de l'Ifriqiya, sur la côte méditerranéenne, soit sur un parcours d'environ dix journées de marche, il n'y a pas une ville réputée, ou simplement connue que je n'ai citée. La plus grande partie du territoire qui longe la mer entre le pays d'Egypte et les régions de l'Ifriqiya se compose de plaines désertes et arides qui s'interposent entre le pays des Noirs et les contrées du Maghreb. Les extrémités de ces déserts sont habitées par des Berbères, et à l'intérieur du continent également il y a quelques points d'eau près desquels vivent quelques-unes de leurs tribus.

Sur la bande qui s'étend entre l'Ifriqiya et l'extrémité des cantons de Tanger, sur une largeur qui varie entre une et dix journées de marche, on rencontre des lieux habités et des villes, dont les cantons agricoles se touchent, ainsi que les champs cultivés, les domaines ruraux, les points d'eau, avec leur personnel propre, préfet, princes, rois, officiers de justice[388] et juristes. Tout cet ensemble obéit au souverain du Maghreb, ressortit à son autorité, se trouve dans sa main ou dans celle de son lieutenant. Le reste du continent (**84**) ainsi que l'intérieur des déserts de Sidjilmasa et d'Audaghust, les régions de Lamata[388a] et de Tadmaka vers le sud, de même que celles du Fezzan, contiennent des points d'eau, près desquels des tribus berbères végètent dans un état de complet abandon. Elles ne connaissent pas l'art de préparer la nourriture, n'ont jamais vu de blé, ni d'orge, ni aucune céréale. Pour la plus grande part, ils mènent une existence misérable et s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe[389]. Ils se maintiennent en vie à l'aide de lait et de viande. J'insisterai là-dessus d'une manière concise lorsque j'en aurai terminé avec le problème des distances s'il plaît à Dieu.

Description de la route de l'Ifriqiya à Tahert et à Fès. De Kairouan à Djuhaniyin, un village, il y a une journée de marche.

On va de là à Sabiba, ville ancienne, où l'eau abonde, où les jardins sont nombreux, entourée d'un puissant mur de pierre, avec un faubourg où se trouvent les marchés et les caravansérails, l'eau potable vient d'une source d'un excellent débit, qui sert aussi à l'irrigation des vergers et des jardins. Cette ville produit en permanence des fruits abondants, et les prix y sont peu élevés ; les produits agricoles y sont principalement le cumin, le carvi et les plantes potagères ; on y cultive le lin[390], et le bétail est copieux.

De là à Marmadjana, village, il y a une étape ; la localité appartient aux Hawwara et on y trouve de beaux marchés.

(388) *Hâkim :* cf. Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 149, 187.
(388a) Cf. Marquart, *Eranshahr*, p. 261-262.
(389) Cf. BGA, IV, p. 341, 376.
(390) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 49.

Il y a une étape de là à Madjdjana, ville entourée d'un mur de torchis[391], où l'on trouve beaucoup de safran et d'autres produits agricoles ; il y a des mines de fer et d'argent, et des pierres meulières qu'on exporte dans tout le Maghreb[392]. Cette ville est arrosée par une rivière au débit abondant, aux rives bien cultivées ; les marchés y sont prospères.

De Madjdjana on arrive à Tidjis, par une route frayée, en cinq journées, le long de citernes et de villages. La route de Baghay s'en sépare avant d'arriver à la rivière Mallaq.

De là, on atteint en une journée de marche le village de Maskiyana, bourg ancien, entouré d'une muraille, où l'eau est abondante, ainsi que les récoltes ; il y a un marché ; le cours d'eau provient de plusieurs sources, où l'on pêche des poissons en grande quantité, qui se vendent à bas prix ; son marché est étendu comme un tapis. Il est plus important que Marmadjanna : les deux localités sont toujours sous l'autorité d'un seul gouverneur.

On va de là en une étape à la ville de Baghay[393], grande cité entourée d'une muraille antique en pierre, avec un faubourg ceint, lui aussi, d'un mur et pourvu de marchés ; ceux-ci se trouvaient autrefois à l'intérieur de la ville et ils ont été transportés ; il y a de l'eau courante d'une rivière venant du sud ; les habitants en boivent, ainsi que de celle des puits d'eau douce. Les jardins sont nombreux. C'est une région dont la plaine est peuplée de Berbères. Les produits agricoles sont surtout le froment et l'orge. Le même fonctionnaire assume la direction politique, en même temps que le contrôle des impôts[394] et des diverses sources de revenus : c'est un gouverneur autonome qui ne dépend de personne.

A la distance de quelques milles se trouve le mont Aurès[395], où l'eau est abondante, les pâturages (**85**) nombreux, et les terrains cultivés ininterrompus ; les habitants étaient autrefois des gens malfaisants. La montagne a environ douze journées de marche. La population avait autrefois le dessus sur les Berbères et les autres peuplades du voisinage, mais elle a disparu, et « Dieu a attaqué leur édifice par les fondements »[396].

De Baghay il y a une route qui mène, par Belezma et Nigaous, à Tobna. Cette route communique avec celle qui conduit de Madjdjana à Tidjis, et, plus loin, à Bône. Par cette route, si l'on veut, on peut aller de Tidjis à Masila, par Constantine, Mila et Sétif. Si l'on désire

(391) *Tâbiya :* BGA, IV, p. 291.
(392) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 211 ; Gsell, *Exploitations minières, Hespéris*, 1928, p. 18 ; Golvin, *Magrib central*, p. 81 ; Marçais, *La Berbérie*, p. 28, 179.
(393) Cf. Marçais, *Les arabes en Berbérie*, p. 160-161 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 214.
(394) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 351-352 ; BGA, IV, p. 307.
(395) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 506 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 214.
(396) *Coran*, XVI, 28.

se rendre de Sétif à Haït Hamza, puis à Ashir, patrie des Zirides, la route est plus courte si l'on se dirige sur le Maghreb.

On se rend en une étape de Baghay à Dufana[397], village du mont Aurès, dont les habitants comptent à la tribu de Luhan ; ce lieu leur appartenait autrefois, conjointement avec leurs parents, également des Luhan. En une journée de marche également, on va de là à Dar Mallul[398], cité antique qui a perdu son importance et n'est plus qu'un gîte d'étape pour les voyageurs de passage, avec le maintien d'un ancien poste douanier qui contrôle tout ce qui transite. L'eau provient d'une source locale. Une étape est comptée de là à Tobna[399], ville ancienne, autrefois très grande et possédant des vergers, des terrains de culture, produisant du coton[400], du froment, de l'orge ; elle est entourée d'un mur de torchis. On y voit deux groupes d'habitants, des Arabes et des Barqadjana[401] ; leur agriculture se fait au moyen de l'irrigation ; ils cultivent du lin et toutes sortes de céréales, d'un rendement très profitable : elle avait jadis une grande quantité de troupeaux, bœufs, moutons et autres bestiaux, mais plus tard la jalousie et l'envie sévirent sur ces populations et Dieu les fit périr les uns par les autres, tout en exterminant leur bétail. Ainsi après la prospérité et le bien-être, ce fut la misère, l'humiliation, la gêne, la dispersion et la dépopulation : ils s'exilèrent un peu partout, éparpillés par monts et par vaux ; ceux qui sont restés sur place sont d'honnêtes gens.

Il y a une étape de Tobna à Maqqara, poste de douane, et une étape de Maqqara à Masila[402], ville récemment fondée par Ali ibn Andalusi, un des serviteurs et esclaves de la dynastie d'Obaid-Allah ; elle possède un mur solide en briques[403] ; une rivière y coule, le Wadi Sahar[404], au débit abondant, qui présente une large nappe d'eau, mais qui a peu de profondeur. Ses rives sont couvertes de vignobles et de nombreux jardins, qui suffisent amplement aux besoins de la consommation. On y récolte des coings à long col, qu'on exporte jusqu'à Kairouan (86) et qui sont originaires de Ténès. Leurs produits agricoles sont le coton, le froment et l'orge ; les bestiaux y abondent, bêtes de somme, moutons et bœufs. Les tribus berbères des alentours sont les Banu Barzal, les Banu Zindadj, les Hawwara et les Mazata : ils sont assujettis à des redevances et à un lourd impôt foncier.

On va de là en une étape à Djuza, aiguade où campent les pas-

(397) Cf. Muqaddasi, p. 217, n. *h*.
(398) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 162 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 213.
(399) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 161 ; Golvin, *Magrib central*, p. 175.
(400) Cf. Lamm, *Cotton*, p. 245 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 50.
(401) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 521, 523 ; Vonderheyden, p. 56.
(402) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 515. Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 50 ; Canard, *Une famille de partisans, Mélanges G. Marçais*, II, p. 35.
(403) Cf. Golvin, *Magrib central*, p. 175.
(404) Cf. Canard, *Une famille de partisans, Mélanges G. Marçais*, II, p. 42.
(405) Cf. Lamm, *Cotton*, p. 245 ; Marçais, *La Berbérie*, p. 179.

ants et où il n'y a pas d'habitants ; on y trouve de l'eau douce dans quelques sources. Il y a une étape de Djuza à Haz[406], vieux bourg, autrefois considérable, mais ruiné : c'est maintenant une plaine déserte où l'on trouve de l'eau de sources cachées[407] ; c'est une région envahie par les sables.

Il y a une étape jusqu'à Djurtil, gros village, entouré de terrains cultivés étendus et de beaucoup d'eau ; on y consomme de l'eau de sources. Les habitants sont des Zanata.

En une étape également on aboutit à Ibn Mama[408], petite ville pourvue d'une chaire et entourée d'un mur en briques, ainsi que d'un fossé ; elle est baignée par une rivière d'eau douce au débit abondant, qui, conjointement avec les pluies, fertilise ses campagnes.

De là on arrive en une étape à Aghir, petit bourg, que la route traverse et divise en deux agglomérations.

On gagne ensuite, en une étape, Tahert[409], formée en fait de deux grandes localités, l'une qui remonte à la plus haute antiquité, l'autre récente. La plus vieille, environnée d'une muraille, est située sur le flanc d'une montagne peu élevée et est habitée par une nombreuse population, et où il y a une mosquée cathédrale. La ville neuve possède aussi une mosquée cathédrale, et ces deux édifices ont un imam et un prédicateur. Le commerce est plus florissant dans la ville neuve, et le nombre des négociants, supérieur. Les eaux y abondent et pénètrent dans la plupart des maisons[410] ; il y a des plants d'arbres, des vergers, des bains, des caravansérails. C'est un centre d'élevage pour les bêtes de somme, les troupeaux de moutons, de mulets et d'animaux de charge pleins de vigueur. Le miel y est abondant, ainsi que le beurre et toutes sortes de céréales.

On peut aller de Kairouan à Masila par une route différente, en traversant la région des Kotama et Laribus. En une petite étape, on va de Kairouan à Djalula, ville ceinte d'un mur, où il y a une source d'eau courante et de nombreux vergers qui entourent la cité, ainsi que des palmeraies étendues.

Une courte étape mène de là à Adjdjar, bourg dont l'eau potable vient de puits, qui a de vastes terrains de culture, produisant du blé et de l'orge.

En une courte étape également on gagne Tamadjanna[411], bourg auquel se rattache une vaste banlieue[412], dont les habitants ont des

(406) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 593 ; *Mélanges G. Marçais*, I, p. 47.
(407) *Masdjûn :* BGA, IV, p. 258.
(408) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 593.
(409) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 522. Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a* p. 192 ; Qalqashandi, V, p. 111 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 216.
(410) Cf. Chikh Bekri, *Le Karijisme, Annales d'études orientales*, XV, p. 65, n. 17 ; *Mélanges G. Marçais*, I, p. 175, n. 19.
(411) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 140.
(412) *Fahs :* BGA, IV, p. 313.

champs cultivés qui touchent à la région de Laribus, et qui produisent du froment et de l'orge en quantité considérable.

On va de là à Laribus[413], chef-lieu d'un important district, dont le meilleur produit (87) est le safran[414] ; il possède un mur solide en pierre[415] ; dans son enceinte il y a deux sources d'eau courante, dont l'une s'appelle Ain Rabah et l'autre Ain Ziyad. Cette dernière est la meilleure et sert à la consommation[416] des habitants : l'eau en est très pure. Il y a une mine de fer ; les fruits y sont excellents.

Obba[417] est une ville à douze milles à l'ouest de Laribus. Le safran qu'on y trouve égale celui de Laribus en quantité et en qualité. Le territoire des deux villes n'est pas clairement délimité et constitue en fait une seule unité administrative. Au centre de la ville il y a une source d'eau courante, au large débit, qui sert à la consommation des habitants. Le mur d'enceinte est en torchis ; le sol, qui est fertile, produit toutes sortes de fruits et d'arbres fruitiers. La ville est dominée par une montagne.

Il y a deux journées de marche entre Laribus et Tamadit[418], ville pourvue d'un mur, où l'on boit de l'eau de sources, et dont les productions sont surtout le blé et l'orge. Entre ces deux localités se trouve un village appelé Marmadjanna.

De Tamadit à Tifash[419] il y a une étape. Tifash est une vieille ville, remontant à la primitive antiquité, munie d'un mur ancien en pierre et chaux ; il y a une source d'eau courante, des jardins et des vergers qui servent aux besoins des habitants. Elle est pourvue d'une riche végétation.

En une étape on va de là à Qasr al-Ifriqi[420], qui n'a pas de remparts, dont les principales productions sont le blé et l'orge ; au-dessous de la ville coule une rivière dont profitent les habitants de la partie haute du district et dont ils boivent.

De là on gagne Arku en une journée : c'est un bourg avec des jardins, des sources, des cours d'eau abondants, du blé, de l'orge et d'excellents produits agricoles ; toutes les eaux sont douces.

En une étape on gagne Tidjis[421], ville pourvue d'un rempart, et d'un faubourg qui l'entoure du sud au nord, avec un marché prospère, de l'eau courante provenant d'une source appelée Tabuda ; au milieu

(413) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 502.
(414) Cf. Lewis, *Naval Power*, p. 209 ; Golvin, *Magrib central*, p. 81 ; Marçais, *La Berbérie*, p. 27, 179.
(415) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 211 ; Golvin, *Magrib central*, p. 175.
(416) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 350 ; BGA, IV, p. 307.
(417) Cf. Yaqut, I, p. 108 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 27, 158 ; Golvin, *Magrib central*, p. 81.
(418) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 506.
(419) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 506 ; Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 130, n. 268.
(420) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 507 ; Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 139, n. 301.
(421) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 507, 516.

même de la ville. Il y a de l'eau pure en abondance, provenant d'une source.

De Tidjis on va en une journée à Namazduwan[422], bourg avec une population mi-nomade mi-citadine ; à une certaine distance il y a des sources dont les habitants boivent : c'est un pays de blé et d'orge.

On va de là à Mahriyin[423], village dans une plaine, dont l'eau provient de puits ; il y a là un marché ; les habitants sont en majorité des Berbères, Kotama[424] et Mazata.

De là à Tamasant[425] il y a une étape : c'est un bourg, où il y a un marché pour les Kotama et les Mazata ; il y a des jardins, de l'eau courante et des puits d'eau douce.

En une étape on va de là à Dakkama[426], village pourvu d'un marché ; habité en majeure partie par des Kotama ; on y boit de l'eau des puits ; les produits agricoles sont le blé et l'orge, qui y sont abondants.

En une journée on va de là à Ausadjit (**88**), village où l'on trouve quelques boutiques appartenant à des Berbères Kotama ; il y a beaucoup de cours d'eau qui servent à l'agriculture.

De là à Masila il y a une petite étape.

On va en deux étapes de Masila à Ashir et, entre ces deux localités le voyageur s'arrête dans le Wadi Malih[427], qui est une rivière d'eau salée. De là on se rend à Ashir, que je décrirai plus bas.

Pour aller de Masila à l'Ifriqiya, il y a une troisième route : on va de Masila à Maqqara, puis à Tobna, puis de Tobna à Biskra[428] en deux étapes ; de Biskra à Tahudha[429] en une journée ; de là à Badis[430] en une étape ; de Badis à Tamadit, une étape ; de Tamadit à Madala, deux étapes ; de Madala à Nafta, une étape ; de Nafta à Qastiliya, moins d'une journée ; et l'on arrive à Gafsa. La description de cette route viendra plus loin, si Dieu veut.

Description de la route de Fès à Masila. De Fès, on longe le Sabuh, grand fleuve au débit abondant, dans lequel se jette le Wadi Fès, après quoi les deux cours d'eau réunis débouchent dans la mer à Salé. Sur les bords de ce fleuve les villages se touchent. En une étape on parvient à Namalata, qui est également sur une rivière appelée Inawan. Namalata est arrosée par un autre cours d'eau qu'Ina-

(422) Baradawan dans Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 140.
(423) Lecture douteuse : cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 507 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 141.
(424) Cf. Vonderheyden, p. 54.
(425) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 507.
(426) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 507 ; Lewicki, *Quelques textes*, REI, 1934, p. 280.
(427) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 479 ; Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 76, n. 100.
(428) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 530.
(429) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 530.
(430) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 110 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 531.

wan, qui vient du sud, appelé Wadi Namalata ; sur ses rives on voit des vignes et de nombreux vergers.

On va de là à Karanata[431], ville sur le Wadi Inawan et où se trouve une autre rivière venant du sud, bordée de plants d'arbres fruitiers, de vignobles et de vastes champs irrigués.

A partir de Karanata, la route s'infléchit sur Bab Zanata, qui est un vallon, et le long duquel se suivent des villages ininterrompus, avec des champs irrigués[432] ; quelques-uns de ces villages sont arrosés par l'Inawan. La route débouche sur Qal'at Kurmata, qui est constituée par un marché et un fortin sur l'Inawan ; il y a des céréales et du bétail de toutes sortes, en grande quantité : on y va en une étape.

En une étape on va de Kurmata, le long de la trouée de la montagne connue sous le nom de Taza, à Mazarawu, ville élégante, où l'on trouve en abondance du blé et de l'orge.

Il y a une étape entre ce point et Tabarida[433], en longeant le Wadi Masun, et c'est une jolie ville située sur le Wadi Muluya. (89) Le Wadi Muluya tombe dans le Wadi Sa', et tous deux réunis se jettent dans la mer entre Djarawat Abil-Aish et Malila.

Il y a une étape entre ce lieu et Sa'[434], jolie ville sur une grande rivière, dont l'eau, après avoir traversé la plaine en direction de la localité pénètre dans toutes les demeures.

Il y a une étape de Sa' à Djarawat Abil-Aish[435], située à six milles de la mer, autrefois prospère et peuplée.

Il y a une étape de là à Tarfana[436], ville entourée d'un mur, pourvue d'un marché ; il y a toute une série de cours d'eau torrentueux, de grands et vastes vergers et des vignobles sur de longues étendues.

Une étape sépare ce lieu d'Alawiyin[437], bourg situé sur un cours d'eau venant du sud, sur les rives duquel poussent des quantités de fruits.

De là à Tlemcen[438] il y a une petite étape : c'est une ville ancienne, arrosée par des cours d'eau sur lesquels se trouvent des moulins et des vergers ; elle a des remparts en briques, d'une impressionnante solidité ; l'agriculture se fait par irrigation, les céréales y sont abondantes et les terrains de culture très vastes.

De là à un bourg également Alawiyin, il y a une étape : c'est un gros village très peuplé, sur une rivière, qui possède des jardins et des sources.

(431) Cf. Muqaddasi, p. 230, n. *q* ; Massignon, *Le Maroc*, p. 109.
(432) *Saqy* : BGA, IV, p. 262.
(433) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 542.
(434) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 542.
(435) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 542.
(436) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 592.
(437) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 529. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 222 ; *Mélanges Marçais*, I, p. 47.

Il y a une étape de là à Tatanalut, grand et important village entouré de jardins, et sa rivière est bordée par des moulins et des vergers.

On gagne en une étape Uyun Si[439], grand bourg, pourvu de sources et de cours d'eau au flot rapide.

On va de là à Wadil-Safasif, rivière qui descend d'Afkan, et en une étape on arrive à Afkan[440], ville pourvue de moulins, de bains, de châteaux, de vergers ; elle appartenait à Ya'la ibn Yahmad ; elle est entourée d'un rempart de terre très élevé et très épais ; la rivière partage l'agglomération en deux parties.

De là on atteint Tahert, après trois journées de marche, en piquant droit vers l'est. De vastes districts, des jardins et des champs cultivés dépendent d'Afkan, bordant sa rivière.

En une étape on gagne Mu'askar[441], gros bourg avec des cours d'eau, des plants d'arbres, des vergers.

Il y a une étape de Mu'askar, en passant par le mont Tudjan, à Ain al-Safasif, gros bourg avec une source, des cours d'eau, des plantations d'arbres : c'est à l'aide de ce cours d'eau que se fait l'irrigation de Yalal.

Il y a une étape de ce point à Yalal[442], ville munie de cours d'eau et de vergers.

(**90**) On va en une journée de Yalal à Chélif[443], ville pourvue d'un mur, d'une citadelle, d'une rivière, d'arbres et de champs cultivés.

En une étape on arrive à Ghuzza[444], belle ville, dans laquelle se trouve un marché et un bain. Dans le territoire dépendant de cette localité, on doit noter Suq Ibrahim[445], également une ville, mais petite, dans laquelle il y a un bain et un marché ; elle est arrosée par la rivière de Chélif.

De Suq Ibrahim à Tadjina il y a une journée de marche : c'est une petite cité, dans laquelle il y a un marché ; son territoire produit des fruits, surtout des figues en grande abondance, qui sont exportées.

De là à Ténès une étape.

De Ténès à Banu Warifan[446], une petite étape, entre des montagnes élevées, abruptes et impressionnantes. Banu Warifan est un

(438) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 221.
(439) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 538, n. 7.
(440) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 538, n. 2.
(441) Cf. Quatremère, *Description de l'Afrique*, p. 538.
(442) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 221 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 593.
(443) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 525.
(444) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 521.
(445) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 216.
(446) Cité dans Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 97 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 525.

bourg d'une construction antique : on y voit un grand nombre de vignobles et de potagers[447] ; elle est arrosée par la rivière du Chélif.

Il y a une étape de là à Khadra[448], ville située sur une rivière, ayant des arbres fruitiers et des potagers ; on y récolte des coings à long col[449] dits *farasi*. La ville possède un canton fertile ; il y a un marché, une mosquée cathédrale et un bain.

Une étape sépare ce point de Miliana, ville antique qui a des moulins sur sa rivière, dont elle tire largement l'irrigation de ses champs, tout en profitant partiellement de la rivière du Chélif.

Il y a une étape entre ce lieu et Suq Karran[450], antique fortin, également sur la rivière du Chélif, entouré de champs cultivés et de potagers.

De Suq Karran à Righa, un village, il y a une étape ; on y trouve un bon marché et on y récolte des fruits dans des jardins ; elle possède des cours d'eau au débit rapide et des terrains de culture.

En une étape, on va de là à Ratl Mazugha, joli petit village, où il y a de l'eau douce.

On gagne en une étape Ashir[451], ville fortifiée, où résident les descendants de Ziri ibn Manad ; elle a une muraille solide, des marchés, des sources abondantes, des jardins, des terrains de culture ; le district est important.

On va en une journée d'Ashir à Tamazkida, où il y a une source et des cours d'eau douce.

Une étape mène de là à Wadi Malih, puis, en une étape, on atteint Masila. J'ai fourni ce parcours en sens inverse, parce que j'allais du Maghreb en Ifriqiya.

Fès[452] est une ville importante qu'un cours d'eau partage en deux parties, que gouvernent deux émirs différents. Entre la population des deux quartiers, ce sont des rixes continuelles et des conflits meurtriers perpétuels. Son fleuve est grand, au débit abondant, avec de nombreux moulins. C'est une cité prospère ; elle est pavée de pierres. Elle a été fondée par Idris ibn Idris[453]. Chaque jour, en été, on lâche l'eau du fleuve à travers ses marchés pour les laver : ainsi les dalles sont rafraîchies[454]. Les fruits (**91**), les produits agricoles, les comestibles, les boissons, les marchandises, les ressources des

(447) *Sâniya* : Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 323 ; BGA, IV, p. 265.
(448) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 216 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 533.
(449) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 349.
(450) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 98, n. 7.
(451) Cité dans Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 519. Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 613.
(452) Cité dans Blachère, *Fès chez les géographes*, *Hespéris*, 1934, p. 42. Cf. Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 149.
(453) Cf. Lévi-Provençal, *La fondation de Fès*, *Annales d'études orientales*, IV, p. 23 ; Lévi-Provençal, *Islam d'Occident*, p. 3, 33.
(454) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 78.

diverses taxes, les caravansérails, surpassent ce qu'on peut constater dans les régions plus ou moins rapprochées du territoire de Habat[455]. Sa grande importance est évidente par cette abondance même, et la renommée de ses revenus s'en trouve sans cesse accrue.

De Fès à Sidjilmasa il y a treize journées de marche. Sidjilmasa[456] est une ville située dans un emplacement magnifique, elle a une population de classe et un district réputé. Elle est placée sur un fleuve qui croît en été comme le Nil, lorsque le soleil se trouve dans les Gémeaux, le Cancer et le Lion. L'eau du fleuve est utilisée pour les cultures, comme cela se pratique dans l'agriculture de l'Egypte. Il suffit[457] de semer une année : on récolte la moisson de cette semence, et en continuant à irriguer les champs pendant les années suivantes, avec des terrains ainsi arrosés une année après l'autre, on obtient la même récolte pendant sept ans : les épis ne ressemblent pas aux épis de froment ou d'orge ; et les grains sont de première qualité[458] et d'un goût agréable. Leur forme est intermédiaire entre le froment et l'orge. A Sidjilmasa encore on voit de grandes palmeraies, de très beaux vergers et des jardins. On y trouve une espèce de dattes vertes comme les bettes et excessivement douces. Les habitants sont généreux et aisés ; ils se distinguent des gens du Maghreb par leur extérieur et leur comportement. On constate en eux le goût de la science, pudeur et modestie, une certaine élégance du corps, la pratique de qualités vertueuses, de la bienveillance et de la modération[459]. Leurs maisons ressemblent à celles de Kufa, car les palais ont des portails élevés et solidement bâtis.

A gauche de la route de Fès à Sidjilmasa est situé le territoire d'Aghmat[460]. C'est une contrée de grande étendue, où il y a une ville très florissante et ayant un commerce soutenu avec Sidjilmasa et d'autres lieux.

De Sidjilmasa à Aghmat il y a environ huit journées de marche, la même distance que de Sidjilmasa à Fès.

Au-delà de cette région, en direction de l'Océan, se trouve l'Extrême Sus[461] : il n'y a dans le Maghreb entier aucune région plus riche et plus pourvue de produits précieux. On y voit toute espèce de comestibles, tant des régions froides que celles des régions chaudes, comme des limons, des noix, des amandes, des dattes, de la canne à sucre[462], du sésame, du chanvre et toutes sortes de légumes qui ne se

(455) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 82.
(456) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 605 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 225 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 21, 375 ; D. Jacques-Meunié, *Architectures et habitats du Dadès*, p. 102.
(457) Cité dans Idrisi, trad. Jaubert, I, p. 207 ; trad. Dozy et de Goeje, p. 70 ; Fagnan, *Extraits*, p. 74 ; *Masalik*, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 201.
(458) *Sulb al-maksar :* BGA, IV, p. 341.
(459) *Radjâha :* BGA, IV, p. 245.
(460) Cité dans Yaqut, I, p. 320. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 226.
(461) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 226.
(462) Cf. Heyd, II, p. 684 ; Massignon, *Le Maroc*, p. 88.

trouvent guère réunis ensemble en d'autres lieux. Les habitants du Sus appartiennent à deux groupes différents : des Malékites sunnites et des Musawis chiites, qui s'arrêtent à Musa ibn Dja'far et suivent la doctrine d'Ali[463] ibn Warsand. La plupart d'entre eux ont un caractère dur et insociable, manquent de raffinement. Les Malékites sont à ranger parmi les types grossiers des anthropomorphistes[464]. Entre les deux partis l'hostilité est continuelle et le sang coule d'une façon ininterrompue. Dans leur chef-lieu s'élève une mosquée cathédrale où les deux sectes accomplissent séparément dix (**92**) prières rituelles, une secte succédant à l'autre dans ces dévotions, et il y a dix appels à la prière et dix secondes invitations[465]. On déplore des mœurs dépravées[466] chez les Malékites ; plus s'élève leur niveau de vie, plus ils deviennent brutaux et turbulents.

De Sus à Sidjilmasa il y a douze journées de marche.

On met deux mois pour se rendre de Sidjilmasa à Audaghust[467], en direction de l'ouest, ce qui fait une ligne brisée avec l'Extrême Sus, comme si ces deux points, par rapport avec Sidjilmasa, formaient un triangle avec deux longs côtés. Le plus court est celui qui relie Sus à Audaghust.

Audaghust est une jolie ville, laquelle, plus que toute autre cité du monde, ressemble à la Mecque[468] et à la ville de Djurzuwan dans le Djuzadjan, province du Khorassan, parce que toutes deux sont situées entre deux montagnes, au milieu de gorges.

D'Audaghust à Ghana[469] on met un peu plus de dix jours, en voyageant sans bagages.

De Ghana à Kugha, il faut environ un mois ; de Kugha à Sama, moins d'un mois ; de Sama à Kuzam, environ un mois également ; de Kuzam à Kuku, un mois ; de Kuku à Maranda[470], un mois ; de Maranda à Zawila[471], deux mois ; de Zawila à Adjdabiya, un mois ; de Zawila au Fezzan, il y a quinze étapes ; du Fezzan à Zaghawa, deux mois.

Sur le parallèle[473] d'Audaghust, que nous venons de citer, en

(463) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 568.
(464) *Hashawiya* : Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 286 ; BGA, IV, p. 215, 356.
(465) *Iqâma* : Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 587 ; Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 124.
(466) *Djabâsa* : BGA, IV, p. 201.
(467) Cité dans Yaqut, I, p. 399. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 227.
(468) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 66, 100 ; Minorsky, *Addenda*, BSOAS, XVII, p. 265.
(469) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 147 ; *Hespéris*, 1951, p. 443 ; Mauny, *Question de Ghana, Bulletin de l'Institut d'Afrique noire*, XIII, p. 465, 470.
(470) Cf. Ibn Faqih, p. 68.
(471) Cité dans Yaqut, I, p. 132. Cf. *Hudud*, p. 416 ; Marquart, *Eranshahr*, p. 262.
(472) Cf. *Création*, III, p. 29 ; *Hudud*, p. 477.
(473) Cité dans Yaqut, I, p. 407 ; Gaden, *Les Salines d'Aoulil*, RMM, XII, p. 436-437.

direction de l'ouest, on rencontre Ulil, situé au bord de la mer, qui marque la limite de la civilisation. On trouve à Ulil une mine de sel, la principale du Maghreb, à un mois d'Audaghust.

D'Ulil à Sidjilmasa, en revenant vers le domaine de l'Islam, il y a un peu plus d'un mois. On va de Sidjilmasa à Lamta, lieu d'origine des boucliers dits de Lamta[474], en vingt jours. D'Ulil à Lamta, centre de ces boucliers, il y a 25 milles. En deçà de Lamta, dans le territoire du Maghreb, il y a Tamadalat (**93**) et vers le sud, Audaghust.

Il y a deux mois entre Sidjilmasa et Kairouan, par Nafzawa et les territoires de Qastiliya.

La plupart des Berbères[475] qui vivent dans la région comprise entre Sidjilmasa et le Sus, Aghmat, Fès, les cantons de Tahert, Ténès, Masila, Biskra, Tobna, Baghay, Akirbal, Azfun, les environs de Bône, Constantine-de-l'Air[476], le pays des Kotama, Mila et Sétif, sont hospitaliers pour les voyageurs[477] et leur procurent des vivres. Une partie d'entre eux ont des mœurs détestables : ils se livrent eux-mêmes à leurs hôtes en manières d'hommage, sans en avoir aucune honte, les plus haut placés et les plus beaux d'entre eux se comportent en cela comme les plus humbles dans leur prostitution à leurs visiteurs ; il leur arrive même d'insister. Le missionnaire Abu Abd-Allah infligea à certains des peines sévères[478], mais malgré les plus dures corrections, ils n'abandonnèrent pas ces pratiques.

Constantine appartient aux Kotama : c'est une ville de petites dimensions, qu'on peut comparer à Mila et à Nigaous.

Nigaous[479] est une grande cité, de la plus haute antiquité, entourée d'un mur de pierre : elle a des cours d'eau d'un excellent débit, de vastes jardins et l'on y trouve tous les fruits, comme des amandes, des noix, des vignes, et leurs céréales sont très abondantes.

La ville de Bélezma[480] consiste en un élégant fortin dans lequel il y a une garnison courageuse : elle a de l'eau courante ; elle est au milieu d'une plaine et est ceinte d'un mur de pisé ; les terrains de culture sont irrigués par le cours d'eau. La ville a été récemment fondée par les Arabes et l'on trouve encore leurs descendants dans la région. Ce lieu est remarquable par ses prix modérés et sa vie facile, le grand nombre des animaux et des bestiaux ; sa situation est forte, et sa défense est soigneusement établie.

(474) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 634-635 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 206 ; *Léon l'Africain*, p. 452-453 ; *Hespéris*, 1960, p. 416 et seq.

(475) Cité dans Yaqut, I, p. 542.

(476) *Qustantiniyat al-Hawa* : même surnom dans Idrisi, mais le texte de Yaqut comporte une autre interprétation : « Constantine, où habitent les *Hawwara* et les Kotama ».

(477) Cité dans Qazwini, *Athar*, p. 110.

(478) *Djâhada* : BGA, IV, p. 209. Voir plus bas, p. 95 du texte arabe.

(479) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 214 ; Golvin, *Magrib central*, p. 175.

(480) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 214 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 37 ; Vonderheyden, p. 55 ; Golvin, *Le Magrib central*, p. 175.

Dans les parages de cette plaine, sur la route de Sidjilmasa, en venant d'Ifriqiya, on rencontre la ville de Sumata[481], qui appartient au territoire des Nafzawa : c'est une ville importante[482]. Près d'elle se trouve la ville de Bishshara[483], également (**94**) entourée d'une muraille.

La ville de Nafta[484] se ratache aussi à ce territoire ; elle a un mur et de vastes plantations de dattiers.

Qastiliya[485] est également une grande ville entourée d'un mur fort ; elle possède beaucoup de dattiers, produisant en abondance des fruits qu'on conserve à sécher[486] : c'est le lieu où l'Ifriqiya s'approvisionne[487] de dattes ; en outre on y trouve une grande quantité de beaux limons, au goût et à l'odeur agréables. La plupart des fruits de cette région ont pourtant une saveur moyenne. L'eau est de mauvaise qualité et indigeste ; elle coule par des rigoles d'arrosage à travers les jardins. Les palmiers y sont plus nombreux qu'aux alentours. Les vivres y sont toujours chers, parce qu'ils viennent du dehors ; on n'y sème ni blé ni orge, si ce n'est en quantités insignifiantes. Cette ville surpasse ses voisines par son aisance, le mouvement des achats et des ventes sur les marchés, le trafic des voyageurs qui arrivent et qui partent pour s'approvisionner et faire du commerce. Enfin on met de la laine[488] en vente dans tous les quartiers, pièces entières, vêtements, couvertures et tout ce qu'on fabrique en ce genre est exporté au loin.

La ville de Hamma[489] a également de la mauvaise eau ; on y trouve quelques plantations de dattiers. Entre cette localité et Gafsa sont situés les Trois-Châteaux[490].

Gafsa[491] est une ville indépendante, entourée d'un mur et arrosée par une rivière, dont l'eau est meilleure que celle de Qastiliya : on y trouve des jardins, des vignobles et des plantations de dattiers.

Cette ville est voisine de la province de Qamuda[492], notamment de Qasira[493], de Madhkud[494], de Nafayid et de Kamunis al-Sabun[495].

(481) Cf. Canard, *Une famille de partisans, Mélanges G. Marçais,* II, p. 34.
(482) *Sâlih :* BGA, IV, p. 282.
(483) Cf. *Masalik,* trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 132, n. 3.
(484) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 212 ; *Encyclopédie,* III, p. 962.
(485) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 212 ; *Encyclopédie,* II, p. 855 ; Maqrizi, trad. Casanova, IV. p. 9, n. 2 ; Vonderheyden, p. 51-53. Cité dans Yaqut, IV, p. 97.
(486) Deux espèces : *tamr* et *qasb.*
(487) *Maghutha :* BGA, IV, p. 312.
(488) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica.* XV, p. 45.
(489) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 212 ; *Masalik,* trad. Gaudefroy-Demombignes p. 106, n. 3.
(490) Cf. *Masalik,* trad. Gaudefroy-Demembynes, p. 106, n. 2.
(491) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 212 ; *Encyclopédie,* II, p. 133.
(492) Cf. Quatremère, *Desc. de l'Afrique,* p. 532 ; Ya'qubi, trad. Wiet, p. 211-212.
(493) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 122.
(494) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique,* p. 532.

Ce sont de toutes petites agglomérations de médiocre condition : avant l'année 330 (942) elles se signalaient par leur excellente prospérité, mais elles ont été ravagées par Abu Yazid Makhlad ibn Kaidad l'Abadite.

Le Djabal Nafusa[496] est une montagne élevée, qui domine tous les alentours : elle couvre un espace d'environ trois journées de marche sur une moindre largeur. On y trouve deux villes munies de chaires. L'une, qui s'appelle Sharus, au centre de la chaîne, possède des eaux courantes et des vignobles ; les raisins y sont très bons et les figues abondantes ; on y cultive surtout de l'orge ; les habitants en font leur nourriture, et le pain qu'on en fabrique est supérieur au pain de froment ; il est plus agréable au goût qu'aucune espèce de pain dans le monde, et on ne peut le comparer qu'au pain (**95**) fait de farine de semoule ou de fleur de farine, lorsque le boulanger la pétrit avec le plus grand soin. La seconde ville de cette montagne, appelée Djadu[496a], est située du côté de Nafzawa : elle possède une mosquée cathédrale avec chaire. La montagne, dans son ensemble, est depuis de longs jours une terre de retraite : on y trouve des communautés d'Abadites et de Wahbites[497] qui y sont demeurées depuis les temps d'Abd-Allah ibn Abad[498] et d'Abd-Allah[499] ibn Wahb Rasibi : ceux-ci se sont réfugiés sur cette montagne et y sont morts. Les habitants ne s'étaient jamais soumis à aucune autorité depuis l'établissement de l'Islam, et le Djabal Nafusa avait servi exclusivement d'abri aux Kharidjites à partir du début de l'Islam, ou plutôt depuis le règne d'Ali — que le salut soit sur lui ! — lorsque ces sectaires s'étaient séparés de lui avec les survivants de Nahrawan. Leurs descendants, à la manière de leurs aïeux, autant sur la montagne qu'aux alentours, ont subsisté dans des communautés urbaines de Kharidjites, telles que Nafzawa, Laudja, Badis et Biskra, où ils professent leur foi et pratiquent leurs rites religieux. Sur les habitants de ces villes le pouvoir central peut exercer son autorité, se faire obéir de ces gens et de leurs adhérents.

Le département de Tahert fait partie de l'Ifriqiya, selon l'opinion générale, mais autrefois, l'administration et la dénomination étaient classés à part sur les registres officiels.

La ville de Sétif[600] est très productive : proche de Mila et de Masila, elle est aussi voisine de Constantine. Les autochtones berbères ressemblent à ceux que nous avons mentionnés pour leur accueil hospitalier et la prostitution de leurs enfants : permission[501] leur fut

(495) Cf. Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 533.
(496) Cf. Léon L'Africain, II, p. 409-410 ; Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, JA, 1899, I, p. 456 ; Vonderheyden, p. 39.
(496a) Voir *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, II, p. 368-369.
(497) Cf. BGA, IV, p. 380.
(498) Cf. *Onomasticon*, n° 12020.
(499) Cf. *Onomasticon*, n° 14472.
(500) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 214 ; Quatremère, *Descr. de l'Afrique*, p. 534.
(501) Le contraire a été affirmé plus haut (p. 93 du texte arabe). Cf. Golvin, *Le Magrib central*, p. 167.

donnée par le missionnaire Abu Abd-Allah de prostituer leur progéniture aux hôtes de passage. J'ai appris d'Abu Ali ibn Abi Sa'id que pour témoigner au maximum leur affection envers leurs hôtes ils ordonnaient aux petits garçons de noble famille et d'illustre lignée de partager la couche des invités pour leur permettre de se livrer à des turpitudes et de se plonger dans le péché. Parfois la passion d'un individu quelconque se satisfait avec un chevalier réputé et brave : l'homme de peu ne se prive de rien, voyant à cela un geste honorable et glorieux et jugeant que l'abstention serait une marque de mépris. (96) Nous ne constatons pas cette coutume chez les Kotama de Sétif ni d'ailleurs : ils ne la tolèrent pas et n'estiment pas convenable d'y faire même allusion. Les Kotama de cette région sont chiites, et c'est de leur milieu que surgit le missionnaire Abu Abd-Allah, qui conquit le Maghreb.

Tahert est bien déchue par rapport au passé. Les habitants, ainsi que les Berbères des régions environnantes, sont aujourd'hui pauvres, à cause des guerres civiles continuelles, de l'installation permanente de la famine, génératrice de morts et de massacres. Il en est de même des Kotama à cause de leur sujétion vis-à-vis du lieutenant des seigneurs du Maghreb, Bulukkin Yusuf ibn Ziri, qui permit de sévir contre toute la population.

Les habitants de Qastiliya, de Gafsa, de Nafta, de Hammad, de Sumata, de Bishshara, du Djabal Nafusa, sont des hérétiques : soit Abadites, partisans d'Abd-Allah ibn Abad, soit Wahbites, sectateurs d'Abd-Allah ibn Wahb. Leurs voisins berbères sont des Zanata et des Mazata, deux tribus considérables, dont la plupart sont des mu'tazilites[502], disciples de Wasil ibn Ata.

Abu Yazid Makhlad ibn Kaidad Abadi, qui se révolta contre Qaïm Muhammad ibn Obaid-Allah, était originaire de Sumata. C'était un être tyrannique : il mit à mort Khalil, chef du ministère du Maghreb, et l'eunuque Maisur, général de l'armée du Maghreb. Il réunit en lui-même tant d'injustice et d'obstination que Dieu châtia son iniquité d'une façon exemplaire.

Kairouan[503] était autrefois la ville la plus importante du Maghreb et surpassait toutes les autres par son mouvement commercial, ses richesses, la beauté de ses édifices et de ses marchés. C'était le siège de l'administration du Maghreb entier, où était centralisée la perception des impôts, la résidence du représentant du gouvernement. En dehors de la ville se trouvait l'endroit appelé Raqqada, où s'élevaient les villas princières de la famille d'Aghlab.

J'ai entendu dire à Abul-Hasan, fils du missionnaire Abu Ali, qui avait été connu sous le nom de Hamdan Qarmat, intendant du Trésor Public du Maghreb, en l'année 336 (947) : le revenu du Maghreb, y compris l'ensemble de toutes les ressources, et provenant

(502) Cf. BGA, IV, p. 300 ; Vonderheyden, p. 47.
(503) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 208 ; *Encyclopédie*, II, p. 686. Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 46.

de tous ses districts, départements et provinces (97), consistait en impôt foncier, dîme, contributions, taxes sur les prairies[504], capitations, droits de péage, taxes sur les importations en provenance de l'empire byzantin et de l'Espagne, perçus dans les ports, les redevances sur les exportations de Kairouan en Egypte, ainsi que sur l'argent monayé en provenance de l'Egypte, estimé au taux de l'or, ainsi que de l'or recueilli sur tous ces chapitres. L'ensemble était évalué entre sept à huit cent mille dinars. Et, selon ses propres expressions, ce montant aurait pu être double, si l'on y avait mis plus de sévérité[505], ou il s'en serait fallu de peu.

J'ai entendu raconter textuellement le fait, dans les mêmes termes, par Ziyadat-Allah Abu Nasr ibn Abd-Allah ibn Qadim, en l'année 360 (971) ; ce dernier parlait de ses propres expériences, car il était receveur de l'impôt foncier pour l'Ifriqiya et l'ensemble du Maghreb. C'était comme si ils avaient tenu ces informations l'un de l'autre et en connaissaient tous les détails, par exemple, les sommes comprises dans ce montant et consistant en versements effectués par les fonctionnaires lors de leur nomination et les prélèvements opérés à leur bénéfice par les dits fonctionnaires sur le surplus des estimations légales[506]. Il est très probable que ces renseignements sont exacts, par suite de ce que j'ai observé du sujet de la ferme des impôts et des ressources de Barqa. Les contributions de tout le Maghreb étaient à l'époque de la dynastie d'Obaid-Allah, perçus directement[507] et non affermés, mais par la suite Barqa a été affermée, ce qui est un cas unique de l'emploi de la ferme des impôts dans le Maghreb.

Parmi les exportations du Maghreb vers l'Orient, il y a les belles et jolies mulâtresses[508] qui sont devenues les favorites des Abbassides et autres grands personnages. Elles ont donné le jour à plus d'un prince, comme par exemple la Berbère Salama, mère d'Abu Dja'far Abd-Allah ibn Muhammad ibn Ali ibn Abd-Allah ibn Abbas ; Qaratis, mère d'Abu Dja'far Harun Wathiq, fils de Mu'tasim ; Qatul, mère d'Abu Mansur Muhammad Qahir, fils de Mu'tadid ; sans compter les mères d'autres princes de l'Orient et d'autres émirs. Puis il faut énumérer les beaux esclaves de l'Europe, l'ambre[509], la soie, les vêtements de laine très fine ou ordinaire, les manteaux de laine et autres habits de cette étoffe, les tapis de cuir[510], le fer[511], le plomb, le mercure, les esclaves importés du pays des Noirs, ainsi que les esclaves provenant de la région des Slaves par le canal de l'Espagne. On

(504) *Marâ'î :* BGA, IV, p. 248 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 81, 95 ; C. Cahen, *Le régime des impôts, Arabica,* III, p. 15, 19-20.
(505) Cf. BGA, IV, p. 190.
(506) Cf. Marçais, *La Berbérie,* p. 145.
(507) *Bil-amana :* cf. Vassiliev, *Byzance et les Arabes,* II, p. 415, n. 2 ; Canard, *Une famille de partisans, Mélanges G. Marçais,* II, p. 46.
(508) Cf. Marçais, *La Berbérie,* p. 25.
(509) Cf. Heyd, II, p. 574. Pour la suite, voir Serjeant, *Textiles, Ars islamica,* XV, p. 41 ; Courtois, *Remarques sur le commerce, Mélanges G. Marçais,* II, p. 54.
(510) *Nat' :* Wiet, *Tapis égyptiens, Arabica,* VI, p. 12.
(511) Cf. Gsell, *Exploitations minières, Hespéris,* 1928, p. 19.

y possède aussi d'excellents bardots, des mules agiles, des chameaux, des moutons, des bœufs et enfin bien d'autres animaux, qu'on se procure à bon marché.

En effet, les prix des denrées dans cette région, si l'on prend en considération les grandes distances entre les villes, et entre les contrées habitées, sont extrêmement bas (**98**) pour les comestibles, toutes les variétés de nourriture, les boissons, les viandes et les graisses, sans compter les fruits excellents, les dattes sèches et fraîches, et autres produits alimentaires. On trouve dans leurs déserts et chez les habitants de leurs plaines un nombre de chameaux autrement considérable que chez les Arabes[512].

Il convient de mentionner l'obéissance de ce peuple au prince qui règne sur lui et qui les gouverne d'une main ferme et son indiscipline à l'égard de quiconque le néglige et se soucie peu de lui. On ne trouve[513] pas dans leur pays une immoralité flagrante, ni l'usage des distractions répréhensibles, comme les luths, les pandores, les timbales, l'emploi des pleureuses, des chanteuses et des mignons, en somme de ces abominations affreuses qu'on voit s'étaler en bien des pays. Il est vrai qu'il se produit parfois, dans certaines de leurs régions, des explosions de férocité, de rage subite, qui les font trop vite recourir à l'épée et à commettre des folies. On en observe des exemples révoltants parmi des hommes d'une politesse raffinée et de relations agréables : ainsi que des preuves évidentes parmi ceux qui considèrent ces attitudes comme recommandables.

Il y a également parmi eux des individus d'élite qu'on ne peut caractériser de cette manière et qui sont continuellement animés de sentiments élevés et du désir de venir en Orient, en faisant valoir leur largeur d'esprit et leurs vertus attachantes. De cette façon ils accroissent leur finesse, leur bonne éducation, leur noblesse d'âme, leur bravoure ; et la valeur de leurs exploits se développe ainsi vers un but excellent et glorieux. Parmi ceux qui sont arrivés autrefois en Egypte dans ces conditions, on compte Muhammad ibn Hawasha, qui avait toutes les dispositions voulues pour répandre des bienfaits, étant en outre un homme aisé. Le gouvernement de l'Egypte l'entoura de prévenances, le prit à son service pour son courage, sa valeur et son aptitude au commandement. Il put ainsi manifester ses intentions charitables : il faisait des dépenses prodigieuses, distribuait de larges aumônes et exagérait sa bienfaisance pour satisfaire son penchant. Lorsque ses tables étaient dressées, que ses portes étaient grandes ouvertes, que ses rideaux étaient levés, supprimant son intimité, ceux qui entraient voyaient leur attente satisfaite au-delà de leurs espoirs, grâce à sa gentillesse et à sa munificence. Il

(512) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 41 ; Delafosse, *Histoire du Sahara, Hespéris*, 1930, p. 60 ; Marçais, *La Berbérie*, p. 24, 206 ; Golvin, *Le Magrib central*, p. 81.

(513) Cité dans Canard, *L'impérialisme des Fatimides, Annales d'études orientales*, VI, p. 178 ; Golvin, *Le Magrib central*, p. 161, 168. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 341.

y avait aussi Tauhib ibn Sa'id, qui tâchait de faire encore mieux qu'Ibn Hawasha et d'autres personnages, en dispensant des largesses avec simplicité et distribuant des libéralités méritoires. Nommons encore les trois Banu Mus'ab, qui vivaient un peu plus tard que les précédents. J'ai rencontré des gens qui les avaient approchés lorsqu'ils étaient au faîte de leur carrière pour ce bas monde et en vue de l'au-delà. Leurs affaires périclitèrent avec les vicissitudes du temps et du pouvoir, les changements de gouverneurs en Egypte, et pourtant ils ne se départirent pas de leurs habitudes et ils ne changèrent rien à leurs façons d'être envers les personnes de leurs relations, en pourvoyant aux besoins de ceux qui étaient liés à leurs intérêts, et ils furent enterrés enveloppés (99) dans les derniers débris de leur splendeur. Il y eut encore Abul-Hasan Bilazmi qui, bien qu'émir au temps des Madharaïtes, forcé d'occuper le rang d'un officier, renonça de son propre chef à la charge de vizir, pour se contenter d'une humble situation, par mépris du monde, mettant peu d'empressement à jouir de la vie. Il entra en contact avec Ikhshid, qui lui témoigna sa faveur, en le comblant de générosités, en augmentant ses allocations et son traitement. Cet Abul-Hasan avait l'habitude de dire : « La voie des bonnes œuvres est celle qui profite à l'utilité des grands et des petits ; le vrai cadi est celui qui est sincèrement logique avec sa conscience, car sa faculté d'acquérir des qualités louables est une chose qu'on ne trouve pas et qu'on n'observe pas chez une personne autrement disposée. »

Sidjilmasa[514] ressemble à Kairouan par la salubrité du climat et le voisinage du désert. Il y a en outre un commerce ininterrompu entre cette ville et le pays des Noirs et d'autres contrées, ce qui assure des gains abondants, à l'aide de caravanes commerciales continuelles, avec la maîtrise des activités et un souci de perfection dans les méthodes et les affaires. Leurs procédés s'éloignent de l'esprit méticuleux des gens du Maghreb ; ils agissent avec correction, et leur zèle à accomplir de bonnes œuvres[515] est courant. Ils montrent une tendance pieuse et chevaleresque à s'entr'aider : même s'il y a des haines et des rancunes anciennes, ils se réconcilient en cas de besoin et rejettent toute dissension dans un sentiment de magnanimité et de tolérance, par une noblesse qui leur est innée, une délicatesse d'âme qui leur est propre. Le fait est dû sans doute à leurs fréquents voyages, à leurs absences prolongées hors de leurs habitations et de leurs foyers. J'ai visité cette ville en l'année 340 (951), et je dois dire que nulle part au Maghreb je n'ai vu plus de cheikhs d'une conduite aussi régulière, encourageant la science et les savants, avec une élévation de pensée et des sentiments purs et nobles. Les citadins des autres villes leur sont inférieurs en richesse et en aisance, bien qu'ils possèdent le même esprit de corps et que les circonstances de leur existence soient semblables. J'ai vu à Audaghust une reconnaissance de dette par laquelle un négociant d'Au-

(514) Cf. Delafosse, *Histoire du Sahara, Hespéris*, 1930, p. 58.
(515) *Zâhir* : BGA, IV, p. 294.

daghust se reconnaissait débiteur envers un habitant de Sidjilmasa d'une somme de 42.000 dinars[516]. Nulle part en Orient, je n'ai constaté ou entendu dire quelque chose de pareil. J'ai raconté ce fait en Iraq, dans le Fars et dans le Khorassan ; partout on l'a considéré comme inouï.

Mu'tazz, à l'époque où il gouvernait la ville comme émir, y prélevait des impositions sur les caravanes s'en allant vers le pays des Noirs, ainsi que la dîme, l'impôt foncier et des droits anciens sur la vente et l'achat des chameaux, des moutons, des bœufs, ainsi que des redevances sur toutes les marchandises à destination ou en provenance de l'Ifriqiya, de Fès, de l'Espagne, du Sus (100), d'Aghmat, enfin d'autres revenus relevant de l'administration de la frappe de monnaies. Tout cela se montait à environ 400.000 dinars, pour le chef-lieu et la province[517]. J'ai déjà dit que le revenu du Maghreb, d'un bout à l'autre, était de 800.000 dinars, ou même légèrement davantage, bien qu'il en manque parfois beaucoup. Or les recettes de Sidjilmasa sont limitées à la cité et à son canton, ce qui fait une superficie de cinq jours de marche sur trois.

Les Berbères vivant au Maghreb comprennent des tribus trop nombreuses pour être décomptées et énumérées l'une après l'autre, à cause de leurs subdivisions en branches et en familles, et également parce qu'elles sont disséminées à travers plaines et déserts. A part des exceptions insignifiantes, ces Berbères descendent dans l'ensemble de Goliath. On trouve dans leurs tribus des princes, des chefs et des commandants auxquels elles obéissent sans discuter et dont elles acceptent le pouvoir sans opposition. Leurs richesses consistent en troupeaux, dont elles possèdent une quantité immense. Parmi ceux qui vivent isolés[518], à l'écart au fond des déserts, il y a les Sanhadja d'Audaghust. J'ai entendu raconter par Abu Ishaq Ibrahim ibn Abd-Allah, connu sous le nom de Faragha Shughluh, qui était à Audaghust le bénéficiaire du chèque dont j'ai parlé : « J'ai entendu, disait-il, Tanbarutan ibn Isfishar, qui était alors le prince de tous les Sanhadja, préciser qu'il gouvernait ce peuple depuis vingt ans et qu'il recevait chaque année la visite de groupes qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait pas entendu parler et dont il n'avait aucune idée. Il y avait, ajoutait-il, environ trois cent mille tentes, surtout des huttes de feuillages et de roseaux. » Le pouvoir appartenait à la famille de cet homme depuis des temps immémoriaux.

Cet Abu Ishaq Ibrahim ibn Abd-Allah m'a également informé qu'une tribu berbère s'était mise en marche vers Audaghust pour attaquer la famille de Tanbarutan, en masses compactes, avec un puissant équipement et de nombreuses forces, cherchant à profiter d'une négligence et à saisir l'occasion favorable, à la suite d'incidents avec quelques Sanhadja. Tanbarutan en avait été prévenu : on lui

(516) Cité plus haut, p. 61 du texte arabe.
(517) Cf. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 564.
(518) *Muta'azzib* : BGA, IV, p. 300.

répéta plusieurs fois ce qu'on savait d'eux, de leur puissance, du but de leur expédition, mais il ne donna aucune réponse. Il manda cependant quelques bergers appartenant à sa sœur, les plus riches et les plus fortunés de sa tribu, sans que personne en eût connaissance, et leur dit : « Vous vous trouvez près de tels et tels point d'eau, et telle tribu arrivera près de vous telle et telle nuit. Soyez vigilants cette nuit-là ; faites entendre vos cris pour exciter les chameaux, de façon à les rassembler sur telle colline, puis chassez-les sur l'ennemi. Mais gardez secret tout ce que je viens de vous dire (**101**) et vous obtiendrez de moi une bonne récompense, si Dieu veut ! » La tribu arriva en effet et fit halte : les bergers excitèrent les chameaux, et ceux-ci foncèrent sur le terrain où campait l'ennemi. Le troupeau foula aux pieds hommes, chameaux et armes, et les écrasa complètement. Le résultat fut tel que la nouvelle se répandit, chez ceux de leurs ennemis qui se trouvaient à Audaghust et même plus loin, qu'aucune personne n'avait pu être identifiée d'aucune manière, et qu'on ne trouva pas trace des bagages qu'ils avaient avec eux, car leurs débris avaient été dispersés dans toutes les directions. Les bergers mis en mouvement étaient au nombre de cent, et chacun d'eux disposait de cent cinquante chameaux. Le lendemain matin, ils allèrent offrir leurs félicitations au prince : c'est ainsi que Dieu protégea cette population du mal qui la menaçait.

Le prince d'Audaghust entretient des relations avec le seigneur de Ghana. Celui-ci est le souverain le plus fortuné qui soit sur la surface de la terre, à cause de ses grandes richesses et la provision d'or pur extraite du sol depuis la plus haute antiquité, au bénéfice des princes précédents et de lui-même. Il échange des présents avec le seigneur de Kugha, bien que la fortune de ce dernier soit bien inférieure, de même que son prestige. Mais tous ont besoin d'entretenir des rapports cordiaux avec le prince d'Audaghust à cause du sel importé chez eux des régions de l'islam ; ils ne peuvent vivre, en effet, que grâce à ce sel. La charge de sel dans le pays des Noirs, à l'intérieur comme aux confins extrêmes, vaut entre deux cents et trois cents dinars.

La contrée entre Audaghust et Sidjilmasa est occupée par plusieurs tribus berbères vivant isolées dans le désert, qui n'ont aucune idée de la vie urbaine et qui connaissent seulement les plaines lointaines habitées par les nomades. Parmi elles se trouvent les Shanata, les Samasta, les Banu Masufa[519], ces derniers étant le groupe le plus nombreux, vivant au cœur du continent, près de sources peu abondantes : elles ne connaissent ni le froment, ni l'orge, ni la farine, mais n'en ont entendu parler que par ouï-dire. Ils se nourrissent de lait et quelquefois de viande. Ils possèdent de la vaillance et de la force plus que d'autres. Ils ont un prince qui les gouverne et règle leurs affaires : il est considéré par les Sanhadja et les autres tribus habitant ces contrées, parce qu'ils sont les maîtres des routes.

(519) Cf. D. Jacques-Meunié, *Cités anciennes de Mauritanie*, p. 20.

Ils sont braves et téméraires, montent admirablement leurs chameaux, légers à la course et endurants. Ils ont une connaissance approfondie des formes et des aspects du sol, et la faculté d'y trouver leur route, d'y déceler les points d'eau d'après une description seule ou une simple indication. Ce sens de l'orientation dans le désert se trouve exclusivement chez ceux qui vivent dans les mêmes parages et mènent le même genre de vie.

Ceci ressemble à ce qu'on raconte des habitants de Ferghana et d'Ushrusana, (**102**) d'Isbidjab et du Kharezm, à savoir leur compétence à trouver le bon chemin dans les ténèbres et par nuit noire sans étoiles, ou pendant une journée obscurcie par des nuages de poussière et de sable, ou par des chutes de neige, lorsqu'un homme n'aperçoit pas un camarade qui est à quelques pas de lui et ne le voit pas à cause du brouillard. Néanmoins ces gens-là continuent leur route, alors que les défilés, les inégalités du sol, les montagnes et les vallées, tout est devenu uniforme sur la surface de la terre du fait de la neige qui l'a envahie, de sorte que le terrain est comme nivelé de tous côtés. Il peut aussi arriver qu'ils se trouvent en expédition militaire et que l'un d'eux dise à l'autre : « Où sommes-nous ? Vers quelle masse d'arbres nous dirigeons-nous ? Dans quelle vallée ? Dans quelle partie de telle ou telle montagne allez-vous ? » Alors celui qui répond ne s'éloigne pas de l'exactitude et ne se trompe pas sur le lieu pour lequel on le questionne. Un des individus interrogés avait répondu : « Nous sommes à tel endroit boisé de tel et tel point. » Ce que n'avait pas vu son interlocuteur : « Mais tu te trouves tout près de cet arbre. » On trouva en effet que la réponse était conforme à la réalité.

J'ai assisté à des faits étonnants de la part de gens de cette espèce. Quelques chameaux avaient été lâchés et un homme désirait en prendre un. Il s'assit sur la route qu'ils empruntaient en fuyant à grande vitesse, étant tous des étalons jeunes et vigoureux. Il se saisit alors de l'animal en plein galop, soutint son allure et freina ses mouvements, si bien qu'il réussit à l'abattre à terre et à l'égorger. C'était comme si il égorgeait une chèvre ou un chevreau.

Ces gens ont un physique parfait et une endurance généralisée, les femmes comme les hommes. On n'a jamais vu chez eux ni chez les Sanhadja dans leurs visages autre chose que les yeux, car ils se voilent déjà la face dès leur enfance et grandissent ainsi[520] : ils pensent que la bouche est une chose ignoble qu'il faut cacher comme les parties sexuelles, à cause de ce qui en sort, qui est aussi malodorant que les excrétions des parties honteuses.

Ils prélèvent des droits sur ceux qui franchissent leur territoire avec des marchandises, pour chaque chameau et chaque charge, et sur ceux qui transportent de l'or en provenance du pays des Noirs. Avec ces revenus, ils pourvoient en partie à leurs besoins.

(520) Cf. Léon L'Africain, I, p. 37.

Les Berbères qui vivent en deçà de Sidjilmasa et du Maghreb mangent du froment, qu'ils connaissent, et de l'orge, qu'ils cultivent, des dattes et d'autres bonnes choses. A côté d'eux vivent les gens à burnous[521], résidant entre le Sus, Aghmat et Fès, qui prélèvent des droits sur ceux qui transitent de Fès à Sidjilmasa, sur les marchandises transportées, et perçoivent en outre un droit de protection. Une grande partie d'entre eux professent (**103**) des croyances hérétiques, s'y tiennent avec ferveur et ténacité ; quelques-uns sont mu'tazilites, d'autres se livrent à la science religieuse. Les habitants du Sus et des cantons de Dar'a sont chiites. On raconte qu'un de ces hérétiques cheminait avec un petit groupe de sa tribu et rencontra des disciples de Wasil ibn Ata dans le territoire des Zanata. Celui-ci s'avança vers eux et leur dit : « Qui êtes-vous ? » L'individu interrogé, beau parleur et habile dialecticien, répondit : « Nous sommes des polythéistes désireux d'entendre la parole de Dieu. » Or ces gens étaient redevables de certains droits sur les marchandises qu'ils transportaient. L'indiscret poursuivit : « Reposez-vous un instant et campez près de ce point d'eau pour écouter, afin que vous puissiez gagner votre salut, ainsi que Dieu l'a ordonné. »[522] Alors ils les firent camper, les traitèrent convenablement et avec égards, donnèrent du fourrage à leurs bêtes, et ne leur demandèrent rien, leur permettant d'accéder au centre du pays du Maghreb.

Toutes ces tribus permettent d'utiliser le pays comme pâturages et autorisèrent l'accès des terrains cultivés et des points d'eau pour les chameaux et le bétail.

Ces peuples ont en général de belles couleurs de peau, un splendide aspect et un physique avenant, mais à mesure qu'on avance vers le sud, les teintes et les complexions diffèrent.

Il y a parmi eux des éleveurs de bétail, de chevaux et de mules, ainsi que d'autres animaux ; ils soignent pour la reproduction[523] des juments dont ils obtiennent des mulets. Mais à cause du manque d'eau, il en est qui ne possèdent que des chameaux ou des chèvres en petite quantité[524].

Tout l'espace qui sépare le Maghreb des contrées que je viens de décrire et des pays des Noirs, consiste en déserts arides et isolés, où l'eau est rare et les pâturages introuvables. On ne peut le traverser qu'en hiver, et il est nécessaire de cheminer constamment à l'aller comme au retour.

Les Berbères vivant sur le littoral dans la région de Habat, du territoire de Tanger, d'Azila, de Fès, de Tamadit, jouissent d'une certaine aisance et ont une nourriture excellente. C'est particulièrement le cas pour (**104**) ceux qui sont à Habat sous la responsabilité

(521) Cf. BGA, IV, p. 189 ; W. Marçais, *Articles et conférences*, p. 74.
(522) Allusion à *Coran*, IX, 5-8.
(523) Cf. BGA, IV, p. 334, 360.
(524) Cf. Delafosse, *Histoire du Sahara, Hespéris*, 1930, p. 58 ; Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 40 ; Golvin, *Le Magrib central*, p. 168.

d'Abd-Allah ibn Idris ibn Idris ibn Obaid-Allah ibn Idris ibn Idris ibn Abd-Allah ibn Hasan ibn Hasan ibn Ali ibn Abi Talib, que les bénédictions de Dieu soient sur eux tous ! Ils bénéficient d'une immense fertilité, de bas prix sur les denrées, d'une nourriture excellente et agréable ; antérieurement, leur condition était encore meilleure qu'aujourd'hui et la prospérité que j'y ai vue dans les années postérieures à 330 (942) et quelques, a décliné depuis ce temps.

A notre époque leur situation s'est améliorée[525], leurs affaires sont devenues prospères et les caravanes ont recommencé à fréquenter leurs routes. Les personnes de cette famille ont toujours vu leurs droits respectés par les Omeyyades. Abd al-Rahman Abul-Mutarrif ibn Muhammad ibn Abd-Allah ibn Muhammad ibn Abd al-Rahman ibn Hakam ibn Hisham ibn Abd al-Rahman ibn Mu'awiya ibn Hisham ibn Abd al-Malik ibn Marwan usait tantôt de douceur[526] envers eux et parfois les menait à la baguette, par exemple lorsqu'Abul-Aish affichait des mœurs déplorables, avec de mauvais procédés envers les voyageurs et des trahisons continuelles. En réalité cet Abd al-Rahman et sa famille gouvernent l'Espagne et font ainsi face à cette région : ils ne sont séparés que par ce détroit qui mène vers le continent européen, et la distance entre les deux rives est réduite[527] au point que l'on peut voir sur le littoral opposé les gens qui marchent, la silhouette des arbres, la nature des cultures, qu'on peut faire la différence entre les terres cultivées et le sol en friche, étant donné que ce bras de mer offre une distance de douze milles. Quant à l'attitude des maîtres de Tanger, dont nous avons parlé, vis-à-vis du Mahdi, de Qaïm et de leurs prédécesseurs les seigneurs du Maghreb, elle est faite de respect et de déférence : ils envoient des délégations, font des visites, honorent et sont respectueux, portent des dons, vont et viennent à leur guise.

J'ai insisté à plusieurs reprises sur le grand nombre des tribus et familles berbères qui se rattachent à l'ascendance de Goliath. Je crains que ceux qui feuilleteront mon livre n'éprouvent des difficultés et n'y trouvent pas la précision voulue. J'ai donc préparé dans cette page et celle qui suit la nomenclature qui m'est connue des tribus des Sanhadja, de leurs divisions et subdivisions en clans et familles[528].

Ce sont : Ankifu, Banu Markasan, Banu Kardamit, Banu Sighit, Banu (105) Salih, Banu Mazufa, Banu Warith, Banu Tunak, Sarata, Satata, Tardja, Madasa, Banu Lamtuna, Maghrasa, Mumina, Fariya, Lamta, Milwana, Antikarat[528a].

(525) *Tadânâ* : BGA, IV, p. 238.
(526) *Hâfaza* : BGA, IV, p. 217.
(527) Cf. BGA, IV, p. 306.
(528) Voir la liste de Yaqut, I, p. 540 seq.
(528a) J'ai effectué les corrections proposées par M.-T. Lewiski (*A propos d'une liste de tribus berbères d'Ibn Hawkal, Folia Orientalia*, I, p. 128-135). Cf. Canard, *Notes et documents, Revue africaine*, CIII, p. 371 ; *Revue des études islamiques*, 1960, II, p. 132. — Bien entendu, les considérations de Massignon (*Le Maroc*, p. 152-154) sont basées sur le texte de la première édition.

Telles sont les familles les plus pures des Sanhadja.

Les Banu Tanmak, qui sont les princes de Tadamaka, et les tribus qui leur sont rattachées, étaient à l'origine, d'après ce qu'on dit, des Noirs, mais leur teint est devenu plus clair par ce fait qu'ils sont proches des contrées du nord et éloignés du territoire des Kuku. Du côté de leur aïeule maternelle ils sont les descendants de Cham. Il en est ainsi des : Handaza, Makita, Kalamata, Ankariyaghan, Karkara, Ilalghamitan, Katutawa, Sakra, Balaghlagha, Andiman, Hakata, Anmaziran, Imazwaghan, Kiltamuti, Kilmakzan, Kilfuruk, Fadala, Kilsandat, Kil-Dafar, Banu Bazar, Imakzaran, Ikufan, Abkaklan, Isatafan, Ifarkan.

D'autres disent que ces tribus appartiennent aux Sanhadja mêmes. Mais le fait de relier les Banu Tanmak avec la descendance de Cham trouve son appui dans l'opinion de Kindi, à savoir que les Blancs, lorsqu'ils ont vécu sept générations dans le pays des Noirs, prennent leur aspect et leur noirceur de peau, et que les Noirs, après avoir vécu pendant sept générations dans le pays des Blancs revêtent la blancheur et la pureté de teint qui caractérisent l'extérieur physique de ces derniers. Seulement ce n'est pas avec des arguments semblables qu'on doit discuter de généalogies. Une assez faible tradition des Banu Tanmak assure que les Banu Tamakizi feraient partie du même groupe.

Les Masata, qui sont le clan de Yusuf ibn Ziri ibn Manad, lieutenant au Maghreb de la famille d'Obaid-Allah, les seigneurs du Maghreb. Bulukkin Yusuf ibn Ziri ibn Manad est aujourd'hui le véritable maître du Maghreb depuis le jour où Abu Tamim l'a quitté.

Parmi les tribus des Sanhadja descendant de[529]...

Les Banu Omar Ziri, dont la tribu est Issuda, Ifrin, Imakitan, Itutin, Itarwin, Iwazin, Aswala, Banu Kasila, Banu Wartaf, Izkaran, Talakata.

Les chefs des princes de Tadamaka de nos jours sont Fashar ibn Farih et Inaw ibn Sabanzak. Ce sont des gouvernants ayant le sens de l'autorité, la science, l'intelligence, la technique politique ; ils ont même des connaissances historiques et sont versés dans les traditions. Tels sont les Banu Tanmak.

(**106**) Parmi les tribus berbères rescendant de Zanata, il faut citer : Banu Maghrawa, Banu Wartadjin, Banu Yaluma, Banu Yazlitan, Banu Bazmaranta, Banu Zawin, Banu Amandarin, Zawawa, Maklata, Banu Malanatis, Banu Waritan, Nazarata, Banu Sanus, Banu Yankasan, Ay-Sarawasab, Banu Yukassan, Banu Yudjin, Banu Yudjkin, Banu Tikart, Maritata, Banu Yaghmaritan, Banu Yaghlil, Banu Yalasiyakush, c'est-à-dire le peuple de Dieu, Banu Nafurit, Mandjasa, Dana, Zawawa, Nafza, Banu Warifan, Banu Yarniyan, Banu Amziyur, Banu Warunifan, Banu Sandarin, Banu Batwi, Banu Gharmist, Kazanaya, Fazaza, Banu Waryaghal, Banu Markhudasan,

(529) Lacune dans le texte arabe.

Banu Muminasan, Banu Mastizin, Banu Ghamart, Banu Yasukin, Banu Tariq, Banu Muman, Banu Ahwab, Banu Mastanitan, Banu Wartizalan, Banu Ghalyan, Banu Wamanu, Banu Warilitis, Banu Wafa, Banu Yalyan, Banu Luwa, Radjma, Banu Wisarukan, Banu Tadradj, Banu Wasin, Banu Masnan, Banu Bulti, Banu Sablin, Banu Sikarin, Banu Ghafawasan, Sadina, Banu Wakladan, Banu Qatuf, Banu Gharzawat, Banu Saghmar, Banu Yarzal, Banu Tazarit, Banu Zuragh, Banu Shalkan, Banu Yurasan, Yaghmara. Ces groupes, qui descendent des Zanata, appartiennent aux Luwata et aux Mazata : ce sont les Banu Khattab, princes des Mazata, qui appartiennent aux Mazata mêmes. Puis : Banu Yakdalin, Banu Yazdaran, Banu Akara, Ramata, Nadjasa.

Le chef des Banu Khattab est aujourd'hui Abu Abd-Allah Mubarak ibn Isa ibn Khattab, à Zawila, obéi des régions proches et lointaines ; il fait partie du clan des Banu Mazalyakush. Ce sont eux, les Al-Khattab, qui détiennent l'autorité et le pouvoir souverain sur les Mazata.

Puis : Balkawa, Wasila, Fatnasa, Samitsa, Kikla, Banu Daraf, Banu Mandara, Banu Dusin, Bunisa, les perfides, hérétiques et impurs, Banu Adjarfazzan, Badjaya, Banu Sadrin, Banu Ghilin, Banu Yarmaziyan, Banu l-Hakam, Zahana, Banu (**107**) Abd al-Malik, Banu Yafukasan, Nasida, Wardigha, Razifa, Kardasa, Zahawa, Banu Ikalan, Warzigha, Banu Saftalan, Banu Yatufa, Banul-Aswar, Banu Asim, Banu Yaztasan, Banu Maksan, Banu Wiyan, Banu Za'rur, Banu Isma'il, Baladja, Atruza, Akura, Mazura, Fartita, Makrata, Banu Kamlan.

Parmi les tribus des Zanata également[529a]... Banu Yafran, tribu de Ya'la ibn Yahmud ; ceux-ci et leurs deux enfants sont aujourd'hui en conflit très grave avec Yusuf ibn Ziri. Banu Wasin, Matara, Banu Wasil, Banu Hamza, Banu Wabut, Miknasa, Banu Tighrin, Masghuna, Banu Yakrin.

Les princes des Zanata sont les Banu Warzazmar, auxquels appartiennent Muhammad ibn Khair ibn Muhammad ibn Khazar, Atiya, Muqatil, Luqman, Khazrun ibn Falfal, le meurtrier du seigneur de Sidjilmasa Abu Abd-Allah ibn Mu'tazz. Ce prince avait mis à mort son frère Muntasir à l'aide d'une bande composée de douze hommes. Quant à Muhammad ibn Khair, il se tua de sa propre main à un moment où Yusuf ibn Ziri le surprit, car il craignait d'être fait prisonnier. C'était l'homme le plus beau de sa tribu. Muhammad ibn Abd-Allah ibn Khazar et Atiya étaient les meilleurs cavaliers des Zanata. Leur frère Muqatil vit encore dans le Sus.

Enfin : Banu Satata, Banu Darkamun, Banu Maskan, Banu Lamt, Kuraya, Sandarata, Banu Zindadj, Banu Warsafiyan, Wardadja, Banu Damar, Banu Sandjasan.

(529a) Lacune dans le texte.

Je dirais la vérité en affirmant que le plus grand nombre de leurs tribus m'a échappé, car les pays qui les contiennent et les régions dans lesquelles elles vivent occupent une superficie de plusieurs mois de côté. Les spécialistes de leurs généalogies, de leur histoire et de leurs traditions ont disparu. D'un certain nombre d'entre eux j'ai recueilli des informations que j'ai notées, et je n'ai pas eu recours à autre chose qu'à mon exposé précédent de leurs tribus.

(108) L'Espagne.

L'Espagne est une des presqu'îles les plus magnifiques : elle occupe une position importante par tout ce qu'elle contient et renferme, et j'en décrirai la plus grande partie. J'y ai pénétré au commencement de l'année 337 (948), alors qu'y régnait Abul-Mutarrif Abd al-Rahman ibn Muhammad ibn Abd-Allah ibn Muhammad ibn Abd al-Rahman ibn Hakam ibn Hisham ibn Abd al-Rahman ibn Mu'awiya ibn Hisham ibn Abd al-Malik ibn Marwan. Elle a une longueur [530] d'un mois de marche sur une largeur de vingt et quelques jours. On y trouve des territoires incultes, mais la plus grande partie est cultivée et bien peuplée. Il y a partout des eaux courantes, des forêts et des arbres fruitiers, des rivières d'eau douce. L'abondance et l'aisance dominent tous les aspects de la vie, la jouissance des biens et les moyens d'acquérir l'opulence[531] sont communs[532] aux grands et aux petits, ces bienfaits s'étendent même aux ouvriers et aux artisans[533], grâce aux impositions [534] légères, à la condition excellente du pays et à la richesse du souverain, et parce que ce prince ne fait pas sentir la lourdeur des prestations et des redevances. Il n'a pas à se méfier de quoi que ce soit ni à se préoccuper d'événements à craindre : en effet, il ne redoute aucun des habitants de sa péninsule et n'a nulle peur d'un ennemi qui convoiterait son royaume. Ajoutons le volume des ressources et des revenus dont il dispose, et l'abondance de ses trésors et de ses possessions. Un des détails les plus susceptibles de donner une idée de cette énorme opulence, c'est que la ferme du monnayage de l'Hôtel des monnaies, pour les dinars et les dirhems, se monte annuellement à 200.000 dinars, ce qui fait au change de dix-sept dirhems par dinar[535], un total de 3.400.000 dirhems[536]. Ajoutons à tout cela les contributions et revenus du pays, les impôts fonciers, les dîmes, les affermages, les péages, les impôts de capitation, les taxes douanières sur les nombreuses mar-

(530) Cf. Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 116-117, 158 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 235-236 ; *Hudud*, p. 417 ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 486 ; Yaqut, I, p. 375-376 ; *Revista del instituto egypcio*, I, p. 115.
(531) *Tamalluk* : BGA, IV, p. 356.
(532) Cf. BGA, IV, p. 351.
(533) *Arbâb al-sanâ'i* : BGA, IV, p. 283.
(534) *Muna* : BGA, IV, p. 351.
(535) Cf. BGA, IV, p. 306.
(536) Cf. Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 72 76 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 25, 33-34, 41-42 ; Sauvaire, *Monnaies*, p. 274.

chandises qui entrent ou sortent à bord des navires, et les droits perçus sur les tavernes[537] des marchés urbains.

Ce qui étonne[538] le plus sur la condition de cette péninsule, c'est qu'elle appartient encore au souverain qui y règne, malgré le peu de fierté des habitants, leur (**109**) mentalité sordide et leur manque d'intelligence ; ils sont bien loin d'avoir de l'énergie et du courage, ils montent mal à cheval, ils n'ont ni l'audace ni la capacité de s'opposer à de bons soldats et de mesurer leurs forces avec des hommes braves et intrépides, tandis que nos seigneurs[539], — sur eux soit le salut ! — connaissent fort bien la véritable situation du pays, le montant de ses revenus, et savent en quoi consistent ses avantages et ses agréments.

L'ouest[540] de cette presqu'île commence à l'entrée du détroit cité, qui verse ses eaux dans l'Océan, vers les régions de Niebla et de Gibraleon, vers Lepe et Silves, et enfin jusqu'à Cintra et au fleuve qui prend sa source à Zamora, chef-lieu des Galiciens et qui se jette dans l'Océan. La frontière septentrionale s'étend de la région de Cintra, passe par Zamora, Léon et Yuna, dans la province de la Galice jusqu'à ses limites extrêmes. La partie orientale part de la frontière orientale de la Galice, en direction du détroit occidental, à travers les régions de Saragosse, les territoires de Huesca et de Tortose, jusqu'au pays des Francs du côté du continent. Le sud est formé par la côte du détroit cité, à partir de Pechina jusqu'en face de l'île de Sicile, s'étendant ainsi sur les territoires de Valence, de Murcie, d'Almeria, de Malaga et d'Algésiras, jusqu'au coin formé par l'Océan.

La région habitée commence le long du détroit méditerranéen, à partir de Séville et d'Algésiras, passe par Almeria en direction des Francs, revient par la province de la Galice à Cintra et Ocsonoba sur l'Océan. La région frontalière Sidona-Murcie et le territoire qui la prolonge de Valence à Tortose, dernière ville au bord de la mer, bordant le pays des Francs, constituent les Marches, du côté du continent, et touchent au pays des Ghalidjashkash, zone de guerre contre les chrétiens. Au-delà se trouve la région des Basques, qui sont les chrétiens de la Galice.

L'Espagne a donc deux frontières, une qui côtoie la région de l'infidélité, et l'autre qui borde l'Océan. Toutes les villes que j'ai mentionnées comme situées sur le littoral sont des métropoles, peuplées, bondées de ressources, dont tirent vanité les habitants des différentes localités, groupés autour des chaires du pays.

(537) *Buyû' :* BGA, IV, p. 196.

(538) Cité dans Dozy, *Histoire*, II, p. 125-126 ; Pérès, *La poésie andalouse*, p. 15-16, 43-44. Cf. Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 135 ; Lévi-Provençal, *Civilisation*, p. 54 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 70, 188.

(539) Cité dans Canard, *L'impérialisme des Fatimides, Annales d'études orien-orientales*, VI, p. 163.

(540) Il convient, pour apprécier les identifications et suivre les itinéraires, de consulter la *Péninsule ibérique* et les cartes dressées par Lévi-Provençal dans son *Histoire*, III, p. 319, 321. Voir aussi la carte d'*Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, art. *Andalus*.

Jusqu'à notre époque l'Espagne n'a jamais cessé d'appartenir aux Banu Marwan.

(110) Parmi les anciennes villes célèbres, on compte : Jaen, Tolède, Guadalajara. Toutes datent de la plus haute antiquité. La seule cité fondée depuis l'Islam est Pechina[541], près d'Almeria, située aux confins du district d'Elvira. Santarem, sur le littoral de l'Océan, est également moderne.

Il existe en Espagne plus d'une manufacture d'étoffes, dont les produits sont exportés en Egypte : on en envoie même parfois jusqu'aux extrêmes limites du Khorassan et ailleurs. Un article d'exportation bien connu consiste dans les esclaves, garçons et filles, qui ont été enlevés en France et dans la Galice, ainsi que les eunuques Slaves. Tous les eunuques Slaves[543] qui se trouvent sur la surface de la terre proviennent d'Espagne. On leur fait subir la castration près de ce pays : l'opération est faite par des commerçants juifs. Les Slaves descendent de Japhet : leur pays d'origine, très vaste, s'étend sur une grande longueur. Les guerriers du Khorassan entrent en contact avec eux par la région des Bulgares[544]. Ils sont ramenés prisonniers vers cette province, leur virilité est laissée intacte, et leur intégrité corporelle est conservée. Le territoire des Slaves est immense : le bras de mer issu de l'Océan dans les parages de Gog et Magog traverse ce territoire pour aboutir à l'ouest à Trébizonde, puis à Constantinople, le coupant ainsi en deux moitiés. Une d'elles, sur toute sa longueur, est razziée par les gens du Khorassan, qui en sont limitrophes, et la moitié septentrionale est envahie par les Espagnols du côté de la Galice, de la France, de la Lombardie et de la Calabre. Dans ces régions les prises sont encore nombreuses.

Je vais mentionner toutes les exportations de ce pays, sans les distinguer des marchandises et articles de commerce en provenance du Maghreb.

Un très important département de l'Espagne est Raiyo[545], dont le chef-lieu est Archidona. C'est de là qu'était originaire Omar ibn Hafsun qui se révolta contre les Omeyyades. Los Pedroches[546] touche au domaine d'Ibn Hafsun. Raiyo est un département vaste et fertile.

(541) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 245, n. I ; Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 159 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 34.
(542) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 29 ; Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 158 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 310.
(543) Cf Mez, *Renaissance*, p. 333 ; *Encyclopédie*, IV, p. 79 ; Muqaddasi, trad. Pellat, p. 87 ; Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 29 ; Lévi-Provençal, *Civilisation*, p. 53-54 ; Levi-Provençal, *Histoire*, II, p. 124 ; Lombard, *L'or musulman*, Annales, 1947, p. 155 ; Lombard, *La route de la Meuse*, extrait de l'*Art Mosan*, 1953, p. 12.
(544) Cf. Canard, *Vie de l'ustadh Jaudhar*, p. 57, n. 42.
(545) Cité dans Yaqut, I, p. 195. Cf. Dozy, *Recherches* I, p. 318-320 ; *Hudud*, p. 418 ; *Masalik*, trad. Gaudefroy-Desombynes, p. 244, n. 3.
(546) Fahs al-Ballut.
(547) Voir *Hudud*, p. 418.
(548) Cité dans Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 208, n. I.

Usfuqa est aussi un beau district, dont le chef-lieu est (111) Ghafiq[547]. Il y a en Espagne[548] plus d'une exploitation agricole groupant des milliers de paysans, qui ignorent tout de la vie urbaine et sont des Européens de confession chrétienne. Il leur arrive de se révolter et d'aller se retrancher dans un château-fort. La répression est de longue durée, car ils sont fiers et obstinés : lorsqu'ils ont rejeté le joug de l'obéissance, il est extrêmement difficile de les réduire, à moins qu'on ne les extermine jusqu'au dernier, entreprise malaisée et longue[549].

Mérida et Tolède sont parmi les villes les plus grandes et les mieux fortifiées d'Espagne. Les places de défense dans les Marches galiciennes sont Mérida, Nafza, Guadalajara et Tolède, face aux deux cités galiciennes de Zamora et de Léon. Léon est la résidence de leur souverain et le dépôt de munitions, une de leurs plus grandes villes après Zamora et Arnedo[550] : elle est assez éloignée du territoire de l'Islam.

Parmi les catégories d'infidèles[551] proches de l'Espagne il n'y a pas de peuple plus nombreux que les Francs : toutefois ceux qui vivent dans le voisinage des musulmans sont assez faibles, peu nombreux et insuffisamment armés. Lorsqu'ils sont tenus en main, ils sont obéissants, se montrent de bon conseil et ont beaucoup de qualités. C'est auprès d'eux que les Espagnols préfèrent rechercher des alliances pour leurs enfants et non chez les Galiciens. Ces derniers ont plus de fonds et de sincérité, mais ils sont moins dociles ; ils montrent plus d'énergie, de force et de courage, mais ils ne sont pas dénués de perfidie. Ils sont placés sur la route des Francs.

La plus grande ville d'Espagne est Cordoue[552], qui n'a pas son équivalent dans tout le Maghreb, pas plus qu'en Haute Mésopotamie, en Syrie ou en Egypte, pour le chiffre de la population, l'étendue de sa superficie, le grand espace occupé par les marchés, la propreté des lieux, l'architecture des mosquées, le grand nombre des bains et des caravansérails. Plusieurs voyageurs originaires de cette ville, qui ont visité Bagdad, disent qu'elle équivaut à un des quartiers de la cité mésopotamienne. Le seigneur de cette capitale, Abd al-Rahman ibn Muhammad, fonda à l'ouest de Cordoue une cité qu'il appela Zahra[553], sur le flanc d'une montagne rocheuse, de surface lisse, appelée Djabal Batlash : il y traça des marchés, fit construire des bains, des caravansérails, des palais, des parcs ; il invita le peuple à y vivre et ordonna de répandre par toute l'Espagne la proclamation suivante : « Quiconque voudra bâtir une maison ou choisir un local d'habita-

(549) Il convient de ne pas dépasser la portée limitée de ce texte, et ne pas suivre Dozy (*Histoire*, II, p. 128).

(550) Correction d'après Yaqut (I, p. 224), lequel cite précisément Ibn Hauqal : cf. *Péninsule ibérique*, p. 20.

(551) Cf. Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France*, p. 224.

(552) Cité dans Yaqut, IV p. 59. Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 360.

(553) Cité dans Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 160, 162. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 96.

tion dans le voisinage du souverain recevra une prime de 400 dirhems. »[554] Ce fut une ruée de gens qui se hâtèrent de faire bâtir : les édifices y devinrent denses[555] et la popularité de cette ville prit des proportions. C'est au point que les maisons formaient une ligne continue entre Cordoue et Zahra. Le prince y transporta son Trésor, ses bureaux (112), sa prison, ses dépôts et ses approvisionnements. Tout ceci a été déménagé et rapporté à Cordoue, parce que les Omeyyades eurent des craintes irraisonnées sur cette ville, qu'ils tirèrent mauvais présage des hommes qui y moururent et du pillage de tous leurs approvisionnements.

J'ai entendu raconter[556] à plus d'un percepteur digne de confiance, donc de fonctionnaires connaissant à fond les impositions levées sur le pays et le revenu d'Abd al-Rahman ibn Muhammad, que le total des recettes jusqu'à l'année 340 (951) n'était pas inférieur à vingt millions de dinars, à peu de chose près, sans compter les marchandises, les bijoux façonnés, les agrès de navires, ainsi que les pièces d'orfèvrerie dont les princes ne peuvent se passer.

Après la mort d'Abd al-Rahman ibn Muhammad, en l'année 350 (961), l'autorité échut à son fils Abul-As Hakam ibn Abd al-Rahman. Celui-ci soumit à des confiscations les courtisans de son père, se saisit des richesses de ses serviteurs et ses ministres, de ceux qui avaient continuellement vécu dans son entourage. Le résultat[557] de cette opération s'éleva à vingt millions de dinars, total sur lequel les personnes compétentes sont d'accord, et en procurant même des détails. Cette énorme fortune n'a été égalée à son époque, en pays musulman, que par les avanies de Ghadanfar Abu Taghlib ibn Hasan ibn Abd-Allah : ce dernier avait opéré des reprises sur les sommes maniées par les notables en Haute Mésopotamie et en Iraq. L'ensemble avait été supérieur au chiffre déjà donné, on dit même qu'il se montait à cinquante millions de dinars. Mais Dieu fit changer sa fortune et lui fit perdre cette opulence en l'abandonnant et en l'affaiblissant. C'est ainsi que le Très-Haut a l'habitude d'agir en cas de bénéfices illicites, lorsqu'une fortune est acquise par la convoitise, l'injustice et des procédés malhonnêtes.

La mention de la somme que je viens de citer permet de rappeler l'aventure du malheureux, fils du malheureux, dont les activités furent réduites à néant par Abu Amir ibn Abi Amir, directeur actuel des monnaies en Espagne. Celui-ci prenait plaisir à distribuer de l'argent et celui qui l'avait reçu se le vit confisquer : ainsi celui qui n'avait pu en profiter devait reconnaître sa propre faute.

Cordoue[558] n'est peut-être pas égale à une des deux moitiés de Bagdad, mais elle n'en est pas loin, à peu de chose près. C'est une

(554) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 390 ; Mazaheri, p. 168.
(555) *Takathafa :* BGA, IV, p. 338. Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 360.
(556) Cf. Lewis, *Naval Power*, p. 169.
(557) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 34 ; Dozy, *Histoire*, II, p. 173.
(558) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 356-357.

ville entourée d'un mur en pierre, pourvue de beaux quartiers, de vastes esplanades. Il y a très longtemps que le souverain de cette cité règne sur cette ville, qu'il y a sa résidence et son palais, à l'intérieur de la muraille d'enceinte. La plupart des portes de son palais aboutissent à l'intérieur de la cité de plusieurs côtés. Deux portes de la ville, ouvertes dans le rempart même, donnent sur la route qui mène de Rusafa au fleuve. Rusafa (**113**) se compose des habitations qui forment le haut bourg de la ville et dont les constructions touchent au faubourg bas. C'est une agglomération qui entoure la ville sur les côtés est, nord et ouest ; le sud donne sur le fleuve, le long duquel se développe la route nommée le Quai[559]. C'est dans le faubourg que se trouvent les marchés, les tavernes, les caravansérails, les bains et les demeures des classes inférieures de la population. La mosquée cathédrale, qui est fort belle et grande, se trouve dans la ville même ; la prison est située dans son voisinage[560].

Cordoue elle-même est bien séparée des maisons de ses faubourgs, qui ne la touchent pas immédiatement. La ville est admirablement disposée. Plus d'une fois j'ai fait le tour du mur d'enceinte en une heure[561] : c'est une muraille de forme circulaire, très solide, en pierre. Zahra n'est jamais arrivée à avoir un rempart achevé. On y trouve une jolie mosquée cathédrale, possédant une grâce propre, mais inférieure à la mosquée cathédrale du chef-lieu comme structure, capacité et grandeur. Cordoue a sept portes de fer. C'est une ville considérable et étendue, présentant un plan élégant. On y rencontre de grandes fortunes et le luxe s'y déploie de plusieurs façons, par des étoffes[562] et des vêtements précieux, en lin souple, en soie, grossière ou fine, par des montures agiles, et différentes sortes de comestibles et de boissons.

Leurs soldats[563] ne présentent pas un beau spectacle à voir, parce qu'ils ignorent tout de l'art et des règles de l'équitation, malgré leur bravoure et leur habitude des combats. La plupart de leurs guerres se déroulent au moyen de stratagèmes et de ruses[564]. Ni moi-même ni personne n'avons jamais vu un homme monté sur un cheval de sang ou un cheval de demi-sang, qui chausse des étriers ; ils en sont incapables ; aucun d'eux, à ma connaissance, n'utilise les étriers, de crainte, en cas de chute, que leur pied ne reste accroché. Ils montent donc leurs chevaux sans selles. Aussi les rôles militaires d'Abd al-Rahman ibn Muhammad et de ses prédécesseurs n'ont jamais compris plus de cinq mille cavaliers recevant une solde ; son administration ne prévoyait pas un nombre plus élevé parce que le pays est suffisamment défendu dans les villes des Marches par les habitants de

(559) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 306 ; *Péninsule ibérique*, p. 266.
(560) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 159.
(561) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 366.
(562) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 33.
(563) Cité dans Canard, *L'impérialisme des Fatimides, Annales d'études orientales*, VI, p. 164-165. Cf. Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 135 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 70, 77, 92.
(564) Cf. Dozy, *Histoire*, II, p. 229 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 95.

la péninsule, ce qui le met à l'abri des attentats de l'ennemi et des chrétiens du voisinage. En dehors d'eux, il n'a pas d'adversaire à craindre et encore n'a-t-il pas beaucoup à s'occuper d'eux.

Seulement, de temps en temps, la presqu'île a été attaquée à l'improviste par les navires des Normands, des Turcs Petchenègues et de quelques autres peuplades, comme les Slaves, les Bulgares, lesquels exercent des ravages dans ses provinces. Le plus souvent, ceux-ci furent obligés de se retirer après avoir été mis en fuite.

(114) On trouve[565] en Espagne du mercure, du fer et du plomb. On y fabrique diverses étoffes de laine, entre autres le plus bel Arménien[566] velouté[567] qu'on puisse imaginer, vendu très cher, sans compter les tapis[568] de belle qualité. Dans les étoffes de laine teinte et dans les autres tissus auxquels on applique de la teinture, il y a des merveilles obtenues avec des herbes spéciales à l'Espagne. On en teint les feutres maghrébins[569], excellents et coûteux, et la soie, avec les différentes couleurs qu'on préfère pour la filoselle et la soie écrue. On exporte aussi du brocart. Les spécialistes d'aucun pays n'égalent ceux de l'Espagne pour la confection des feutres ; on fabrique parfois, pour le souverain, des feutres de « trente »[570], dont l'unité atteint le prix de cinquante à soixante dinars. La largeur est de cinq à six empans. C'est ce qu'il y a de plus beau en matière de teinture. On y fabrique de la filoselle fine [571] ou grossière, dont la qualité confectionnée pour le souverain surpasse celle de l'Iraq : on en fabrique aussi une variété qui est cirée, ce qui la rend imperméable pour le porteur.

Le prix des denrées s'approche de celui des régions réputées pour leur bon marché, riches en ressources et aisées, où la vie est facile. Les fruits de qualité moyenne, sont accessibles à tout le monde, sans qu'on ait à les payer trop cher.

Dans plusieurs parties du pays[572] on fabrique du lin ordinaire pour l'habillement, qui est exporté vers différents lieux, et il arrive même qu'on en expédie de grandes quantités en Egypte. Les manteaux confectionnés à Pechina sont envoyés en Egypte, à la Mecque, au Yémen et ailleurs. On y fait pour le public et pour la Cour des vêtement de lin qui ne sont nullement inférieurs au *dabiqi*[573]. Il en est d'une bonne épaisseur, mais aussi d'une fine souplesse qui est

(565) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 37.
(566) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 166, 186 ; BGA, IV, p. 178.
(567) *Mahfûr* : cf. Wiet, *Tapis égyptiens, Arabica*, VI, p. 13 ; Minorsky, *Addenda*, BSOAS, XVII, p. 256.
(568) *Namat* : cf. Wiet, *Tapis égyptiens, Arabica*, VI, p. 13.
(569) Cf. BGA, IV, p. 308.
(570) Exemple qui m'avait échappé lorsque j'ai proposé une traduction hypothétique pour *sittîni*, « de soixante » (*Tapis égyptiens, Arabica*, VI, p. 17, n. 3).
(571) *Sakb* ; BGA, IV, p. 262.
(572) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 37.
(573) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 82.
(574) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 199.

appréciée par ceux qui utilisent la toile dite *sharb*[574] ; leur qualité s'approche du meilleur *shatawi*[575].

Les gens se rendent le plus souvent au marché avec des montures[576] agiles. Ils ne connaissent donc pas la fatigue[577] puisqu'ils ne vont pas à pied, si ce n'est ceux qui exercent les bas métiers. Les mules[578] robustes sont en effet la spécialité du pays : on s'en glorifie et l'on s'en vante. L'élevage des mulets n'a pas son pareil ailleurs, même dans les pays réputés comme centres d'élevage des mulets, comme l'Arménie, l'Arran, Bab al-Abwab, Tiflis, Shirwan. Leurs animaux sont en effet gras, bien formés et racés : la plupart de ces bêtes, de belle apparence et d'une grande stature, vendues à de très hauts prix, sont originaires de Majorque, domaine d'Abd al-Rahman ibn Muhammad, habité par les musulmans. Cette île, éloignée de la côte, fait face à (**115**) la France. Elle est très florissante et abonde en arbres fruitiers ; on y trouve du bétail à bas prix, à cause du grand nombre de pâturages. Il y a un élevage étendu de bestiaux : les épidémies sont inexistantes et la mortalité par maladie extrêmement rare. Il n'y a ni danger d'infection ni bêtes sauvages, terreurs des troupeaux. J'ai vu plusieurs mules en provenance de cette île, qui avaient été vendues cinq cents dinars. Les princes du pays y envoient des bateaux pour se procurer des mules ; ils les trouvent faciles[579] à monter et les préfèrent pour cette raison. Les animaux qui atteignent un prix de cent ou deux cents dinars sont trop nombreux pour être comptés. Et ce n'est pas seulement parce qu'ils dépassent les bonnes mules par un pas élégant et un trot rapide, mais aussi parce qu'elles joignent à cela une grande stature et un bel extérieur, par des robes aux teintes variées, des poils luisants et brillants ; en outre elles jouissent en permanence d'une bonne santé et montrent de l'endurance dans la fatigue et les marches forcées.

Détermination des itinéraires en Espagne[580]. — De Cordoue à Murad, une journée de marche. — De Murad à Gharghira[581], une étape. — De Gharghira à Séville, deux jours : Séville est une ville prospère, ayant beaucoup de vergers et de vignobles ; elle produit surtout des figues ; elle est située sur le fleuve de Cordoue. — De Séville à Niebla, deux jours : c'est une ville de la plus haute antiquité, très prospère et d'assez grandes dimensions, entourée d'un mur. — De là à Gibraleon, deux jours : c'est également une ville antique et florissante. — De Gibraleon à Lepe, trois jours : c'est une ville ancienne, munie d'un rempart. — De Lepe à Ocsonoba, quatre jours : c'est une ville célèbre, considérable, abondante en ressources. — D'Ocsonoba à Silves, six jours. — De Silves à Alcacer

(575) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 80.
(576) *Markûb* : BGA, IV, p. 250.
(577) *Mihna* : BGA, IV, p. 357.
(578) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 285.
(579) *Istautâ* : BGA, IV, p. 376.
(580) Cf. Lévi-Provençal, *Espagne*, p. 160, 180-181 ; Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 320.
(581) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 254.

do Sal, cinq jours : c'est également une ville fortifiée. — De là à Almada, qui est à l'embouchure d'un fleuve, trois jours : la ville est elle-même assez grande. — De l'embouchure du fleuve à Lisbonne[582], un jour. — De Lisbonne à Cintra, deux jours. — De Cintra à Santarem, deux jours. — De Santarem à Aviz[583], quatre jours. — D'Aviz à Juromenha[584], deux jours. — De Juromenha à Elvas, un jour. — D'Elvas à Badajoz, où l'on traverse le fleuve, un jour. — De Badajoz à Qantarat al-Sif, quatre jours. — De Qantarat al-Sif à Merida, un jour. — De Merida à Medellin, deux jours. — De Medellin[585] (**116**) à Trujillo, deux jours. — De Trujillo à Cacerès, deux jours. — De Cacerès à Meknaza, deux jours. — De Meknaza à Makhadat al-Balat, un jour. — De Makhadat al-Balat à Talavera, cinq jours. — De Talavera à Tolède, trois jours.

De Cordoue à Badajoz par la grand'route, il y a six étapes. — De Cordoue à Valence, douze étapes. — De Cordoue[586] à Almeria, le port de Pechina, sept jours. — D'Almeria à Murcie, cinq jours.

Toutes les villes que je viens de mentionner sont réputées pour leurs céréales, leurs articles de commerce, leurs vignobles, leurs édifices, leurs marchés, leurs tavernes, leurs bains, leurs caravansérails. Dans leurs belles mosquées on accomplit toutes les prières. Dans l'Espagne toute entière on ne trouve pas une seule mosquée délabrée. Les cités rivalisent entre elles par leur emplacement, leurs impôts et leurs revenus, leurs préfets et leurs juges, les fonctionnaires chargés des services d'espionnage, qu'on appelle *mukhallif*[587]. Il n'y a pas une ville qui ne soit bien peuplée, qui ne soit entourée d'un vaste district rural, ou plutôt de toute une province, avec de nombreux villages et des laboureurs, jouissant de prospérité, possédant du grand et du petit bétail, un bon outillage et des bêtes de charge et des champs. Leurs terres sont ou bien arrosées par la pluie et donnent une belle levée au printemps, ou bien par des canalisations admirablement entretenues et d'un réseau parfait.

On met quatre jours de Cordoue[588] à Caracuel, ville pourvue d'une chaire, de marchés, de bains et d'hôtelleries ; chaque nuit on couche dans un village peuplé. — En une étape on va de Caracuel à Calatrava, grande ville, pourvue d'un rempart de pierre, sur un grand fleuve, dont les habitants prennent l'eau potable et qu'ils utilisent pour l'agriculture ; il y a des marchés, des bains, des établissements de commerce ; la route passe par des villages populeux. — Une étape de Calatrava à Malagon, ville située sur une rivière, défendue par un mur en terre, inférieur en superficie à Calatrava ; la rivière porte le nom de la ville et fournit l'eau potable. — Une étape de là à Yébènes,

(582) Cité dans Yaqut, I, p. 275.
(583) Biza.
(584) Djal Maniya.
(585) Cité dans Yaqut, I p. 279.
(586) Cf. *Hudud*, p. 417.
(587) Cf. BGA, IV, p. 228-229 : Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 29, n. I.
(588) Cf. Lévi-Provençal, *Histoire*, III, p. 320 ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, p. 1339.

bourg très peuplé, pourvu d'une hôtellerie et d'une source qui donne l'eau potable. — Une étape de Yébènes à Tolède, grande ville renommée et célèbre, plus importante que Pechina, entourée d'un solide rempart, arrosée par le Tage, sur lequel se trouve un grand pont en pierre d'une longueur de cinquante brasses ; cette rivière se jette dans le fleuve qui a son embouchure à (117) Cintra. — Une étape de Tolède à Magan, gros bourg, où l'on trouve la terre à foulon[589] espagnole. — Une étape de Magan à Gharra, grande ville, pourvue de marchés et de quartiers, qui ressemble à Guadix. — On va de là à Guadalajara, grande ville et célèbre marche frontière ; elle a un mur de pierre, est pourvue de marchés, d'hôtelleries, de bains ; elle possède un officier de police judiciaire[589a] et un préfet. C'est là que résident les commandants des frontières, comme Ahmad ibn Ya'la et Ghalib, et c'est contre cette ville que tendent les efforts des troupes de la Galice. — Une étape de là à Sha'ra al-Qawarir, où il y a une aiguade auprès de laquelle campent les caravanes. — Une étape de là à Médinaceli : c'est de là qu'est originaire Ghalib ibn Abd al-Rahman, le général en chef de l'armée ; elle a un rempart énorme, un vaste district rural et un canton ; c'est une région très riche en bétail ; elle est prospère sous tous les rapports, avec une grande abondance de ressources. C'est de toute l'Espagne la région qui voit le plus de combats et d'expéditions militaires.

Tel est l'ensemble des informations sur la péninsule espagnole.

(589) *Tafl :* BGA, IV, p. 291.

(589a) Le sens de la fonction de *hakim*, qui se trouvera fréquemment dans la notice sur l'Egypte (plus loin, p. 141-142 du texte arabe) a été précisé par Ibn Khaldun (*Prolégomènes*, II, p. 35 ; cf. JA 1934, I, p. 183).

(118) La Sicile.

Parmi[590] les pays qui sont aux mains des musulmans, on peut rattacher la Sicile à l'Espagne, au point de vue de son excellente condition. C'est une île qui affecte la forme d'un triangle isocèle, dont le sommet se trouve à l'ouest de l'île. Sa longueur est de sept jours de chemin sur une largeur de quatre. Elle est située en pleine mer à l'est de l'Espagne et face à la région du Maghreb depuis l'Ifriqiya, Badja et Tabarqa jusqu'à Marsa l-Kharaz. A l'ouest en mer se trouve la Corse. Au sud, c'est l'île de Pantellaria[591]. A l'est, sur le littoral du continent où se trouve Constantinople il y a la ville de Reggio, puis les provinces de la Calabre. La Sicile consiste surtout en montagnes, en châteaux et en forteresses ; la majeure partie de son sol est habitée et cultivée. La seule ville célèbre et réputée est Palerme, capitale[592] de la Sicile. Elle est située au bord de la mer et se compose de cinq quartiers voisins les uns des autres, sans être séparés par une grande distance, bien que leurs limites soient bien tranchées.

Il y a donc la métropole appelée Palerme[593], entourée d'un immense rempart de pierre, très haut et formidable. La ville est habitée par des commerçants ; on y trouve une mosquée cathédrale très vaste, ancienne église chrétienne peu de temps avant sa conquête. Il y a un grand sanctuaire, et un dialecticien[594] prétend que le philosophe des Grecs, je veux dire Aristote, est dans un cercueil de bois suspendu dans ce sanctuaire converti en mosquée par les musulmans[595]. Les chrétiens honoraient ce tombeau et venaient y chercher des guérisons, parce qu'ils avaient remarqué le respect et la vénération que les anciens Grecs lui vouaient. Il est suspendu entre ciel et terre parce qu'on venait faire des prières pour la pluie ou implorer une guérison, ou pour toute autre grave circonstance qui (119) les poussait à chercher refuge auprès de Dieu et à se rapprocher de lui dans les périodes de calamités, de mortalité ou de guerre civile. J'ai

(590) Cité par Yaqut, III, p. 409-410. Edité par Amari, *Biblioteca arabosicula*, I, p. 4-11 ; *Description de Palerme*, JA, 1845, p. 83-114. Voir : F. Gabrieli, *Ibn Hawqal e gli Arabi di Sicilia*, *Rivista degli studi orientali*, XXXVII, p. 245-253 ; *Centenario Amari*, II, p. 208 seq.

(591) Qausara.

(592) *Qasaba :* Dozy, Recherches, I, p. 300.

(593) Cité dans Yaqut, I, p. 719.

(594) *Mantiqi :* BGA, IV, p. 364.

(595) Cf. Harawi, p. 125, n. 3.

vu moi-même une caisse de bois qui était probablement ce sarcophage.

En face de ce chef-lieu est située une autre ville appelée Khalisa[596] : elle possède un mur en pierre, qui n'est pas comparable à celui de Palerme. Le souverain et sa suite y résident : elle contient deux bains publics, mais il ne s'y trouve ni marchés ni hôtelleries. Il y a une petite mosquée cathédrale, une garnison militaire du souverain, un arsenal[597], ainsi que les bureaux administratifs. Cette ville a quatre portes au nord, au sud et à l'ouest ; mais à l'est, il y a la mer et un mur sans porte. Le quartier nommé le Quartier des Slaves est plus peuplé et plus considérable que les deux cités que je viens de mentionner. On y trouve le port de mer ; des ruisseaux coulent entre elle et la capitale de la Sicile, de sorte que ces cours d'eau servent de séparation entre les deux endroits. Un quartier porte le nom de la mosquée d'Ibn Saqlab : il est aussi très grand : il n'y a pas de sources et les habitants boivent l'eau des puits. A son extrémité court la rivière appelée Wadi Abbas, large et rapide, sur laquelle tournent de nombreux moulins ; les rives sont bordées de vergers et de jardins dont la population tire un maigre revenu. Le Quartier Neuf est étendu ; il touche à celui de la mosquée, dont il n'est séparé par aucune ligne précise de démarcation. Aucun de ces deux quartiers n'est entouré d'un mur, et il en est de même du quartier des Slaves.

La plupart des marchés sont situés entre la mosquée d'Ibn Saqlab et le Quartier Neuf. Ce sont[598] : l'ensemble des vendeurs d'huile ; les marchands de farine ; les changeurs ; les apothicaires ; les forgerons ; les fourbisseurs ; les marchands de froment ; les brodeurs ; les poissonniers ; les marchands de grains ; une corporation de bouchers ; les vendeurs de légumes ; les fruitiers ; les marchands de plantes odoriférantes ; les marchands de jarres ; les boulangers ; les cordiers ; une corporation de droguistes ; les bouchers ; les cordonniers ; les tanneurs ; les menuisiers ; les potiers. Les marchands de bois sont établis hors de la ville. Dans Palerme même se trouvent une corporation de bouchers, des marchands de jarres, des cordonniers. Les bouchers[599] y possèdent un peu moins de deux cents boutiques (**120**) pour la vente de la viande, mais ils sont peu nombreux à l'intérieur de la cité, à l'entrée de la grande rue ; près d'eux se tiennent les marchands de coton, les cardeurs et les savetiers. Il y a encore là plus d'un marché important.

Une idée de l'opulence et de la densité de la population est fournie par la masse impressionnante de la mosquée cathédrale de Palerme. J'ai en effet estimé, un jour qu'elle était pleine de monde,

(596) Cité dans Yaqut II, p. 391.
(597) Cf. Lombard, *Arsenaux et bois dans la Méditerranée musulmane*, p. 80.
(598) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 55 ; Lewis, *Naval Power*, p. 211.
(599) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 389 ; Mazaheri, p. 167.

qu'elle pouvait contenir plus de sept mille personnes : on y comptait un maximum de trente-six rangées de fidèles alignés pour la prière, et on peut admettre qu'il y avait près de deux cents hommes par rangée.

Dans l'ensemble des deux cités, aussi bien dans la ville de Palerme que dans celle qui est appelée Khalisa, ainsi que dans les faubourgs hors les murs, il y a plus de trois cents mosquées, la plupart en bon état et solides sous leurs toitures, avec leurs parois et leurs portes intactes. Les Siciliens bien informés conviennent du fait et sont d'accord sur l'identification et le dénombrement de ces mosquées. Il y en a encore en dehors de l'agglomération, sur la terrasse qui l'entoure et qui en forme le prolongement, entre les jardins et les maisons de campagne, et dans les quartiers situés dans les abords immédiats, sur les rives du cour d'eau appelé Wadi Abbas, près du lieu dit Mu'askar, sur le territoire[600] même de la ville, disséminées dans la plaine d'Abbas. C'est une série successive jusqu'au gîte d'étape appelé Baida, village qui domine la ville et qui en est éloigné d'environ une demi-parasange. Ce village est en ruines et ses propriétaires ont péri à la suite des vicissitudes qu'ils ont subies. Tout le monde a une notion exacte de ces mosquées, sans même différer d'opinion sur leur nombre, qui dépasse deux cents. Je ne connais une telle profusion de mosquées en aucun lieu ni dans aucune grande ville ayant même une superficie double. Je n'ai entendu personne citer ce nombre pour sa propre ville, à l'exception de ce qu'affirment à l'envi les Cordouans : ils revendiquent pour leur cité cinq cents mosquées, ce dont je n'ai pu vérifier la réalité à Cordoue même, tandis que je suis un témoin pour la Sicile, parce que j'en ai visité personnellement la plus grande partie[601].

Je me trouvais un jour près de la demeure d'Abu Muhammad Abd al-Wahid ibn Muhammad, connu sous le nom de Qafsi, juriste et notaire. De sa mosquée, je pus discerner, à portée de flèche, environ dix mosquées, accessibles à ma vue, placées l'une vis-à-vis de l'autre, séparées seulement par la largeur de la rue. J'ai posé des questions sur ce fait et j'ai appris que chaque habitant, par excès d'orgueil, désirait posséder sa propre mosquée, qui lui soit réservée, et à laquelle personne n'aurait accès en dehors de sa famille et de sa clientèle. Il arrive que deux (121) frères, dont les domiciles sont contigus[602], avec des murs mitoyens[603], construisirent chacun une mosquée à son usage personnel, pour qu'il puisse s'y retirer dans la solitude. Au nombre de ces dix mosquées que je viens de signaler, il y avait un sanctuaire dans lequel Abu Muhammad ibn Qafsi accomplissait ses prières. Entre cette mosquée et la demeure d'un de ses fils, qui exerçait la fonction de professeur de droit, il y avait moins de quarante pas, et pourtant son fils s'était fait bâtir une

(600) *Dimn* : BGA, IV, p. 286.
(601) Cf. Marçais, *Architecture*, p. 118.
(602) *Mutalâsiq* : BGA, IV, p. 348.
(603) *Mutasâqib* : BGA, IV, p. 281.

mosquée près de son domicile, avec lequel elle avait un mur commun. C'était un établissement neuf, dont la porte était toujours fermée. Arrivait l'heure de la prière : il restait installé dans le vestibule de sa demeure, mitoyenne de la mosquée, mais ne pénétrait pas dans cette dernière pour accomplir ses dévotions. On avait l'impression qu'il l'avait uniquement fondée pour qu'on l'appelât la mosquée du professeur de droit, ce qui lui attirait une considération dont il était fier et une immense respectabilité. C'était comme si, par admiration de sa propre personne, il laissait supposer qu'il était le père de son père, ou qu'il n'avait pas de père du tout, à considérer son aspect fanfaron et vantard, la recherche de sa tenue et de son maintien. Et dans cet intervalle de quarante pas séparant cette mosquée de celle de son père, il y avait une autre mosquée surélevée pourvue d'un imam, avec une école.

On trouve dans l'île, au bord de la mer, beaucoups de couvents militaires[604] : on y pratique fausseté et hypocrisie, et ils sont pleins de vauriens et de mauvais sujets, vieillards et jeunes gens, tous des canailles[605] impudentes. Ces individus se sont tatoués au front des marques de prosternation, dans l'unique dessein d'encaisser des aumônes et de pouvoir attenter à la vertu des honnêtes femmes. Ce sont des catastrophes inattendues, des épreuves qui n'épargnent personne, et des afflictions inévitables qui se déversent sur la terre. La plupart d'entre eux sont des entremetteurs. Cela n'apparaît pas à première vue, tant est extrême leur zèle de se faire admirer et apprécier, mais la plupart professent leur religion avec une volonté consciente de tromper, et ils ignorent même ce qui est obligation dans les ablutions et ce qui est coutume. Leurs clients attitrés sont des gens qui ne peuvent trouver un autre lieu pour se livrer à la paresse, un autre endroit pour mener une vie dépravée. Ils sont invités à partager leur hospitalité, à profiter de leur nourriture répugnante, dans des conditions qu'il serait malséant de relater. En tout cas, ce livre n'est pas fait pour de telles relations. Je considère que leurs fondations ne sont pas basées sur la piété, comme c'est le cas pour les mosquées que je viens de mentionner : les bâtiments se sont écroulés et leurs pensionnaires ont péri à la suite des troubles et des rébellions qu'ils ont causés eux-mêmes pour se soustraire à l'autorité du prince. Mais Dieu sait mieux ce qu'il en est.

J'ai exposé la situation de Khalisa et de ses portes, indiqué ce qu'elle renferme, mais je n'ai pas décrit Palerme, qui est (122) la ville ancienne[605a]. La porte la plus connue est la Porte de la Mer, ainsi nommée à cause de sa proximité de la mer. Ensuite vient une porte érigée par Abul-Husain Ahmad ibn Hasan ibn Abil-Husain, parce que les habitants s'étaient plaints, dans cette partie de la cité, de l'éloigne-

(604) Cité dans *A History of the Crusades* I, p. 58. Cf. Marçais, in *Mélanges G. Marçais*, I, p. 36 ; Lewis, *Naval Power*, p. 164, 204 ; Gabrieli, *loc. cit.*, p. 246, n. I.

(605) *Aghthath* : BGA, IV, p. 308.

(605a) Cf. *Centenario Amari*, II, p. 395 seq.

ment de l'endroit par où ils pouvaient sortir de la ville. Il la construisit au-dessus d'une crête dominant un cours d'eau et une source appelée Ain Shifa, et c'est d'après celle-ci que cette porte a reçu sa dénomination actuelle. Ceux qui habitent près de cette source peuvent s'en approvisionner. Puis il y a la porte de Sainte-Agathe, qui est une porte antique. A côté d'elle vient la porte de Ruta, du nom d'un grand cours d'eau auquel on accède par cette porte, sous laquelle il prend sa source : l'eau est saine, et sur la rive il y a une file nombreuse de moulins. Puis c'est la porte de Riyad, également de construction récente, œuvre d'Abul-Husain Ahmad ibn Hasan. Il y avait tout près une porte dite d'Ibn Qarhab, située dans un endroit peu fortifié : autrefois la ville avait été souvent attaquée de ce côté et les assaillants étaient passés par cette ouverture. Les habitants étaient exposés ainsi à d'énormes dommages : aussi Abul-Husain la fit-il fermer et interdit le passage. Près de là se trouve la porte des Nouvelles, la plus ancienne de la ville. Puis c'est la porte des Noirs, vis-à-vis du marché des forgerons ; ensuite la porte de Fer, par laquelle on sort en direction du quartier des Juifs. On arrive enfin à une porte construite également par Abul-Husain et qui n'a pas de nom : c'est par là qu'on gagne le quartier d'Abu Djamin. Cela fait en tout neuf portes.

Cette ville s'étend en largeur ; elle est pourvue d'un marché, qui la traverse de l'est à l'ouest, qu'on appelle la Grande Rue[606], pavée de pierre, occupée dans toute sa longueur par de nombreux établissements de commerce. Cette rue est entourée de plusieurs cours d'eau qui coulent de l'ouest à l'est et dont le courant est capable de faire tourner un moulin, et d'ailleurs en plus d'un point il y a des moulins en activité. Le long de ces cours d'eau, de leur source à leur embouchure dans la mer, s'étalent des landes marécageuses et couvertes de brouissailles, ou pousse la canne de Perse[607], des jardins potagers[608] et des champs de concombres productifs. Sur ces terrains on récolte surtout du papyrus[609], dont on fabrique des rouleaux à écrire. Ce papyrus sicilien est le seul, sur toute la surface de la terre, qui puisse rivaliser avec le papyrus d'Egypte. (**123**) La plus grande partie est tordues en câbles pour les ancres de navires, et une petite portion est réservée à l'Etat pour en faire des rouleaux destinés aux documents officiels, mais l'on n'en fabrique pas plus que de besoin[610].

L'eau potable des habitants de la ville, pour autant qu'ils résident près des remparts, depuis les environs de la Porte de Riyad jusqu'à la Porte d'Ain Shifa, provient de l'eau des ruisseaux. Le reste de la population, à Khalisa et dans les différents quartiers, consomme l'eau des puits qui se trouvent dans les demeures, qu'elle

(606) *Simât :* BGA, IV, p. 264 ; Idrisi, trad, Dozy et de Goeje, p. 318.
(607) Cf. BGA, IV, p. 325.
(608) *Bahâir :* BGA, IV, p. 185.
(609) *Barbîr*, expliqué par *bardî :* BGA, IV, p. 186. Cité dans *Revue de l'Institut des manuscrits arabes*, II, p. 41. Cf. Clerget, *Le Caire*, II, p. 288.
(610) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 440.

soit légère ou lourde : elle est très appréciée, bien que l'eau courante soit abondante, parce que les Siciliens mangent beaucoup d'oignons. L'eau des habitants de Mu'askar vient de la source appelée Ghirbal[611] qui est bonne. A Mu'askar, il y a une source appelée source de Tisa', d'un moindre débit que celle de Ghirbal, et une autre source dite d'Abu Sa'id, encore moins abondante, enfin la source appelée source d'Abu Ali : ce personnage, ancien préfet, donna son nom à la source. L'eau potable de la localité nommée Gharbiya provient de la source dite source du fer, où il y a une mine de fer[612] appartenant au souverain. Les produits en sont employés pour les besoins de sa flotte et de ses carosses[612a]. Ce gisement appartenait autrefois aux Aghlabides et leur fournissait un riche revenu : elle se trouve à proximité d'un village nommé Balhara, dans lequel jaillissent des sources et des cours d'eau qui affluent sur le Wadi Abbas et le grossissent ; la région est riche en vergers et en vignobles. Autour de l'agglomération il y a encore d'autres sources moins connues, dont on tire un grand profit, comme celle de Qadus, dans le sud, ainsi que la Petite Fontaine et la Grande Fontaine, situées à l'angle de la montagne qui plonge sur la ville. C'est la plus abondante des sources du pays. Toutes ces eaux sont utilisées pour l'irrigation des jardins. Le village de Baida possède une source excellente appelée Baida, qui n'est pas loin de Ghirbal et de Gharbiya. L'eau potable de la localité, nommée Burdj al-Battal, vient de la source dite d'Abu Malik. La plupart des cours d'eau dans les terrains du nord de la ville sont employés pour l'arrosage des jardins, au moyen de norias. La population y possède un grand nombre de jardins, de grande productivité, et ses vergers sont situés à bonne distance de l'eau et ne sont pas arrosés naturellement, comme c'est le cas en Syrie. L'eau de la cité et des quartiers, pour autant qu'elle vient des puits, est lourde et malsaine, mais la préférence que les habitants donnent à cette eau sur l'eau courante et douce, provient de leur manque de raffinement et de leur abus de l'oignon, ce qui gâte leur sens du goût, parce qu'ils le mangent cru. Il n'y a personne parmi eux (**124**), quelle que soit la classse sociale, qui n'en mange pas toute la journée, il n'y a pas de maison où l'on n'en consomme pas matin et soir. Cette pratique a gâté leur imagination, altéré leur cerveau, énervé leurs sens et transformé leur intelligence, rétréci leur compréhension, a rabaissé leurs connaissances, modifié le teint de leurs visages et bouleversé l'équilibre de leur constitution, si bien qu'ils tiennent sur toutes choses ou du moins sur la plupart une opinion contraire à la réalité.

Mon assertion à ce sujet et les arguments que j'avance sont confirmés par les renseignements fournis par Yusuf ibn Ibrahim Katib dans son Histoire des médecins, à l'endroit où il parle de son

(611) Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 273, n. 4.
(612) Cf. Lewis, *Naval Power*, p. 161, 171.
(612a) Mon ami Henri Massé me suggère la lecture « qarrusatiyat », d'où cette traduction, qui reste hypothétique.

séjour à Damas et de la visite qu'il rendit à Isa ibn Hakam, le médecin chrétien (?). Je l'entretenais, écrit-il, sur l'oignon, et il n'avait pas assez de sarcasmes pour en désapprouver l'usage et en énumérer les inconvénients. Or Isa, ainsi que Salmawaih ibn Bayan, suivaient la manière de vivre des moines et n'admettaient pas les aphrodisiaques ; ils enseignaient qu'ils délabraient les corps et détruisaient les énergies vitales. Je jugeai donc inconvenant de leur objecter que l'oignon était un aphrodisiaque et je leur dis : — Au cours de mon voyage, j'ai constaté que l'oignon possédait une influence utile. Comme il me demandait quelle était cette influence, je répondis : « J'avais goûté l'eau de certaines aiguades, que j'avais trouvée de mauvais goût. Mais après avoir mangé de l'oignon et bu de nouveau, j'avais constaté que ce mauvais goût s'était atténué. » Or Isa était un homme qui riait peu, mais mes paroles le firent s'esclaffer, puis il s'arrêta brusquement et prononça la formule du retour à Dieu. — Il m'est, dit-il, difficile de comprendre qu'un homme de ta valeur puisse se tromper à ce degré. Tu as en effet mis le doigt sur le côté le plus défectueux de l'oignon et tu en as fait une qualité. — Mais, mon cher, lorsque le cerveau subit la moindre influence néfaste, les sens en ressentent le contrecoup nocif, de sorte que l'odorat le goût, l'ouïe, la vue sont amoindris. — Je répondis : Bien sûr ! — Il reprit : La propriété de l'oignon est d'avoir une mauvaise influence sur le cerveau, et le fait que tu sentes moins la salinité et l'âcreté de l'eau vient de l'altération qu'a fait subir l'oignon à ton cerveau. Ceci est un jugement basé sur le raisonnement. Mais, la conséquence de cette habitude de manger de l'oignon, c'est qu'on ne trouve, dans cette ville, aucune personne intelligente, ni habile, ni réellement compétente sur une branche scientifique quelconque, ni animée de sentiments nobles ou religieux : aussi la majorité de la population a de bas instincts ; pour la plupart ce sont des gens vils et sans valeur, sans entendement et sans piété réelle. Ce sont pour la plupart des Barqadjana[613] et des affranchis qui se ratachent à un peuple qui a conquis le pays puis a péri.

Plus d'un autochtone m'a raconté qu'Othman ibn Kharraz exerçait chez eux la fonction de cadi. C'était un homme scrupuleux ; il avait confiance dans la probité et la véracité de certains témoins, tandis qu'il récusait le témoignage d'autres individus. (**125**) Il fut saisi de la plainte d'une femme importunée par une réclamation mal fondée au sujet d'un immeuble lui appartenant. Il demanda à cette femme de fournir la preuve, et elle s'appuya sur le fait qu'elle était en possession, ce qu'elle prouva à l'aide de témoins et de témoignages écrits qu'elle produisit au magistrat. Mais ce dernier exigea qu'elle ajoutât d'autres témoins. Or il avait confiance dans le témoignage du maître d'école Abu Ibrahim Ishaq ibn Madjali : il était au courant de l'affaire de cette femme, et celle-ci lui demanda de porter témoignage en sa faveur. Ibn Madjali exigea au préalable

(613) Nom d'une tribu berbère : voir ci-dessus, p. 85 du texte arabe. Traduit dans Gabrieli, *loc. cit.*, p. 246.

la promesse du versement d'un pot de vin de quelques *ruba'i*[614], et témoigna en sa faveur. Othman était sur le point de signer l'exécution du jugement qu'il venait de rendre, sur le témoignage d'Ishaq, et de le faire transcrire sur le registre. C'est alors qu'Ishaq réclama la somme que la femme avait promise ; mais celle-ci le renvoya, persuadée que son droit était reconnu, que le témoignage était définitif et qu'elle n'aurait plus besoin d'Ishaq ni d'aucun autre. Mais le magistrat fit comparaître Ishaq pour lui faire confirmer en personne son témoignage, en vue de l'exécution du jugement en faveur de la plaignante, désirant se baser sur ce nouveau témoignage. L'autre dit alors : Que Dieu donne force au magistrat ! Je révoque aujourd'hui ce témoignage à cause de certaines difficultés soulevées par cette femme à mon encontre. — Or le juge avait une telle confiance en Ishaq, lorsqu'il portait témoignage, qu'une rétractation lui parut inadmissible. Il conçut des doutes et fit une enquête très minutieuse, si bien qu'il découvrit comment les choses s'étaient passées. Il n'accepta donc ni son témoignage ni celui d'aucun autre. Il fit sortir tout le monde et raya tous les témoins de la liste officielle. La plupart de ses jugements furent dès lors rendus sur la base d'un compromis ; il se méfiait des témoins : ni l'ambition ni la peur ne purent, jusqu'à sa mort, l'amener à s'adresser à eux. Lorsqu'il sentit venir la fin, il déclara : Il n'y a, dans toute la ville personne à qui mes fonctions puissent être confiées. Et il remit sa charge à un étranger, originaire de Kairouan, nommé Ghadaïri, qu'il avait formé. Cette histoire se répandit parmi les habitants de la ville, et elle fut un des moyens par lesquels Ibn Madjali gagna leurs suffrages, les invitant à le choisir comme magistrat et prédicateur. En effet, certains comptaient bien qu'il mettrait en pratique les tromperies qu'on lui imputait. Dans leur propre opinion, Ishaq était un homme de peu de valeur et d'une ignorance excessive, en même temps un être plein d'indulgence envers ses propres lacunes, il n'était ni imposant ni sérieux, en bref, il n'avait pas l'étoffe d'un cadi.

Un des résidents dans la ville, Abul-Harith Fahl ibn Falah Lahisi, puis Kotami, que j'ai entendu débiter beaucoup d'historiettes locales, m'a raconté qu'il avait comparu en compagnie d'un camarade à une audience d'Ishaq ibn Madjali, après son installation comme magistrat. Il siégeait devant (**126**) le mihrab de la mosquée cathédrale et tenait en main une sentence rendue en leur faveur au sujet d'une dot et se préparait à en donner lecture. A chaque paragraphe, il s'attardait à en faire l'éloge pour les belles expressions qu'il avait employées, les clauses élégantes et la perfection des procédés de style. Tous deux se taisaient. Il agissait ainsi à chaque alinéa ; enfin il se leva du mihrab, où il avait occupé la place d'honneur comme un magistrat. Il alla s'asseoir auprès d'eux tout en continuant de lire à haute voix et de réitérer ses louanges, puis il leur dit : « Je vois que vous n'écoutez pas ce jugement qui est une sentence comme on n'en a jamais vue. Dieu est unique sur toute la surface de la terre. » Puis

(614) Cf. Sauvaire, *Numismatique*, JA, 1880, I, p. 450.

il reprit sa lecture. Enfin, il retourna à sa place près du mihrab. Le même informateur ajoute : Il n'était pas rare qu'il levât la main sur les plaideurs pour les battre. Plusieurs personnes m'ont raconté encore qu'un homme lui avait soumis un différend et avait été convoqué pour plaider. Devant le juge se trouvait une grande paire de ciseaux : il les prit et fit un geste dans la direction de l'homme pour le frapper à la figure. Le plaideur se baissa vers les sandales d'Ishaq, qui se trouvaient devant lui, et s'en empara : « N'as-tu pas pris ma sandale pour m'en frapper ? « demanda le cadi. L'autre répondit : « Non, mais comme défense contre les ciseaux qui allaient atteindre mon visage. » Beaucoup d'histoires de folie et de stupidité circulaient sur son compte, et il appartenait à la corporation des maîtres d'école détraqués et grotesques, il en était même un des représentants les plus notables.

Les maîtres d'école abondent dans cette île, car il y a des écoles dans chaque localité. Ils sont de différentes catégories et occupent des degrés divers dans le domaine du déséquilibre et de la sottise et, en tout cas, dépassent la démence des maîtres d'école de tous les pays et des imbéciles de chaque région. Cela va si loin qu'ils discutent sur le souverain, sa façon de vivre, ses préférences, qu'ils emploient des expressions injurieuses en parlant de ses défauts et rattachent même ses belles qualités à ses travers.

Il y a près de trois cents maîtres d'école[615] dans la ville, ou, en tout cas, il s'en faut de peu. Ce nombre ne se rencontre en aucun lieu et en aucun pays de la terre. La raison de cette abondance, malgré leur peu d'utilité, est leur aversion pour les expéditions militaires et leur désir de se soustraire à la guerre sainte. Leur ville est en effet une marche contre les Européens, une contrée qui fait face à l'ennemi : la guerre sainte s'y poursuit continuellement et l'appel au combat y retentit constamment, depuis que la Sicile a été conquise. Les gouverneurs ne cessent jamais de rendre public cet appel et alors ils n'en exceptent personne en ville, sauf ceux qui paient une exonération ou qui excipent d'une raison valable pour se dispenser d'obéir à l'incorporation dans l'armée pour la défense de l'Etat[616]. Depuis les temps les plus reculés, la coutume a voulu que les maîtres d'école fussent dispensés (127) de ces pénibles ennuis, contre le paiement de taxes. Ainsi les hommes les plus bêtes se réfugièrent dans l'enseignement, que leur stupidité faisait considérer comme une belle carrière, malgré le peu de profit et d'avantages qu'on en tire. Car beaucoup d'entre eux ne touchent pas annuellement plus de dix dinars de l'ensemble de leurs élèves, qui sont pourtant très nombreux. Or quelle position est plus ignominieuse, quelle conduite est plus basse et plus méprisable que celle d'un homme qui vend une obligation imposée par Dieu, la guerre sainte, avec ses honneurs, ses aubaines et sa gloire, pour le plus vil des emplois, le

(615) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 411. Traduit dans Gabrieli, *loc. cit.*, p. 247-248.

(616) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 177.

plus humble des métiers et la plus abjecte des occupations, de l'avis des classes supérieures de tous les pays. Sans compter qu'ils sont un objet de risée des enfants des nobles et des hommes influents : c'est un indice de déclassement et un motif de mise au ban de la société. De l'avis unanime et au jugement de chaque individu, tout maître d'école est un niais invétéré, dont les défauts, l'ignorance, la légèreté et le peu d'intelligence, sont universellement connus. Le plus grand malheur, l'épreuve la plus lourde, la calamité définitive, c'est que tous les habitants de la Sicile, dans leur manque de bon sens, leur médiocre perspicacité, leur lenteur de compréhension, croient que cette corporation représente leurs notables, leurs gens d'élite, leurs savants docteurs et leurs professeurs, leurs juristes, leurs notables ; ce sont eux, dans l'opinion des habitants, qui peuvent distinguer le licite de l'illicite, rendre des arrêts, légaliser les témoignages ; ils sont des érudits et des orateurs.

J'ai connu un fils de cet Ishaq ibn Madjali, le maître d'école et cadi dont il vient d'être question, qui y récita la khotba pendant environ deux ans. Il s'arrêtait à la fin des mots en accentuant une voyelle, lorsque le mot suivant commençant par un alif aurait exigé une liaison et, du commencement à la fin de sa harangue, il terminait tous les verbes avec un *i* final. J'eus une conversation avec un lettré de la ville, lequel se piquait d'être versé en toutes choses, précisément après que ce prédicateur avait donné la désinence de l'actif à un verbe passif, ou bien mis au nominatif un mot qui aurait dû être lu à l'accusatif comme complément direct dans la phrase. Je dis alors à mon interlocuteur : « N'as-tu pas entendu l'orateur et la manière dont il a parlé ? » Je lui mentionnai le fait, et l'émotion m'empêchait de trouver mes mots. — Il me semble, en effet, me répondit-il, que cela s'est passé comme tu le dis, mais nous n'attachons aucune importance à de pareilles choses. »

Parmi les maîtres d'école de la ville qui occupent la place la plus éminente parmi leurs concitoyens, qui sont réputés pour leur conduite et leur sens de l'équité, ce qui constitue en fait des antiphrases, car je devrais dire pour imbécilité et ignorance, il y a Abu Abd-Allah Muhammad ibn Isa ibn Matar, maître d'école à la mosquée de Zuhri, dans la Grande Rue : il avait effectué des voyages en Orient, avait visité les régions orientales et recueilli des hadith par écrit. Il y avait encore Abul-Hasan Ali ibn Bana, connu sous le nom d'Ibn Alf-Saut, qui n'est pas inférieur au précédent par sa notion de la justice, et que certains estiment supérieur en savoir, en connaissances juridiques et en grandeur d'âme. Tous deux sont également idiots, insuffisants, défectueux du point de vue de l'apparence et de la conscience.

L'histoire suivante m'a été rapportée par Abu Abd-Allah Muhamad ibn Isa (**128**), connu sous le nom de Nashi Qarawi, le théologien. Nous nous sommes rencontrés en Sicile. Je me trouvais une fois, me dit-il, dans la Grande Rue, près de l'école d'Ibn Matar, en conversation avec quelques-uns de mes amis, et Ibn Matar vint s'ar-

rêter auprès d'eux. Ils le saluèrent, il me salua et je lui rendis son salut. Il se mit à donner une description de ma personne et de mes convictions dogmatiques en s'exprimant aussi grossièrement que possible, dans un langage affreux. Au cours de sa diatribe, il déclara : « Ce qui m'est pénible, c'est de voir que tu es aussi éloigné de la vérité ! » Je lui répondis : « Que Dieu maudisse celui de nous qui est le plus loin de la vérité et qui a le moins de science ! » Alors sa couleur changea et il pâlit, mais les assistants lui dirent : « Il t'a rendu justice, puisqu'il a maudit seulement celui qui est le plus loin de la vérité et n'a visé que celui qui a la plus médiocre connaissance de Dieu. » Alors il dit : « Est-ce que tu n'appartiens pas à l'école théologique de l'Iraq ? » Je lui répondis : « Non, car les habitants de l'Iraq sont appelés murdjites et ils ont reçu cette dénomination parce qu'ils s'abstiennent de se prononcer catégoriquement sur la damnation éternelle de ceux qui ont commis un péché mortel. » Je me mis à exposer le problème qui faisait l'objet de notre débat. Il dit : « Je ne puis que constater que votre doctrine s'approche beaucoup de la nôtre. » Je dis : « Mais, mon cher, je t'explique justement que l'opinion des Iraqiens est, à mes yeux, répréhensible, et je me trouve en opposition avec eux. » Il dit : « Et de quelle façon ? » Je dis : « Nous tenons pour vrai que ceux qui commettent un péché mortel sont destinés éternellement aux peines de l'enfer. » Il dit : « J'avais pensé que seuls les Iraqiens professaient cette doctrine. » C'est ainsi que dans son ignorance, du matin au soir, il les accusait d'impiété dans chaque réunion, dans chaque assemblée. Il tenait les mu'tazilites pour des mécréants, sans même connaître la différence de leur théorie sur la neutralité entre les deux groupes, bien que leur position doctrinale soit très connue, et il prononçait des malédictions contre les deux tendances d'une façon absolue, sans distinguer entre un partisan de la « menace » et un murdjite. C'est véritablement le comble de la stupidité. Mais je prie Dieu d'avoir compassion de celui qui transmet une histoire, car les narrateurs l'ont traité injustement en lui accordant le monopole de l'ignorance.

Je me trouvais le vendredi 10 radjab de l'année 362 (16 avril 973) en Sicile, assis devant la boutique d'un nommé Ibn Antaki dans la Grande Rue de Palerme : c'était par une journée pluvieuse, à la sixième heure du jour, au moment où je devais me rendre à la mosquée cathédrale en compagnie d'Ibn Antaki. La mosquée se trouvait à une portée de flèche, et voici qu'Ibn Alf-Saut venait de la mosquée à notre rencontre, car sa demeure en était voisine. Nous lui dîmes : « Où vas-tu ? » Il répondit : « Le peuple a fait la prière, et je me rends à l'enterrement du prédicateur. » En effet, le prédicateur Ibn Madjali, dont j'ai illustré les défauts, venait de mourir dans la nuit du jeudi au vendredi. Il continua donc son chemin dans la direction de la Porte de la Mer. Il revint longtemps après, alors que nous avions perdu l'espoir qu'il arriverait à temps pour accomplir la prière. Nous lui dîmes : « Où vas-tu ? » Il dit : « On m'a informé qu'on n'avait pas encore fait la prière, et je suis revenu. Peut-être pourrai-je rattraper la prière. » Il s'en alla. Et nous restâmes stupéfaits à son

sujet, commentant son manque d'instruction, en nous demandant ce qui pouvait arriver à la population avec un témoin tel que lui. Mais voilà qu'il s'approchait de nouveau. Nous dîmes : (**129**) « Hé là ! » Il nous répondit : « Ils ont fini la prière et je vais maintenant la faire sur l'oratoire en plein air. » Et dire que cet homme jouit de la plus grande considération parmi ses compatriotes et qu'il détient la situation la plus considérée. Et tel est son portrait !

Dans un ouvrage divisé en dix chapitres, je me suis étendu sur cet individu, sur Ibn Matar et sur leurs pareils, insistant sur leur pauvre intelligence, leur compréhension lente, leur effrayante ignorance, la facilité de leur étourderie, la mort de leur activité intellectuelle, leur vilenie évidente, ainsi que leur constante négligence, leur scandaleuse admiration mutuelle, leurs fréquents esclandres, l'insipidité de leur nourriture qui accroît encore leur sottise, et leur habitude honteuse de ne croire qu'en eux-mêmes. J'ai commencé par décrire les qualités dont peuvent s'enorgueillir les populations des différentes métropoles, tribus et régions, ainsi que les avantages qui leur sont propres, la façon dont ils se rattachent aux provinces et aux villes, et les défauts qui amoindrissent la gloire et l'excellence de certains de ces avantages. J'ai donné à cette œuvre le titre de « Livre de la Sicile » et je n'ai omis aucune qualité ni aucun défaut, en mentionnant tout ce qui leur est spécial et tout ce qui leur manque, tout ce qui leur a été donné et tout ce qui leur a été refusé, leur nature grossière et leurs mauvaises mœurs, la nourriture puante qu'ils sont les seuls à ingurgiter, les objets immondes et malpropres par lesquels ils occupent une place à part, enfin leur énorme grossièreté et leurs disputes continuelles. J'ai donné les noms de tous leurs maîtres d'école, avec les aventures qu'on leur attribue et dont j'ai eu connaissance, leur degré de stupidité et la façon dont ils s'insurgent contre l'autorité du souverain. J'y ai donné un exposé de la secte qui y existe, différente de toutes les autres sectes de l'Islam : aucune conviction religieuse n'est comparable dans aucun pays quelconque ; aucune des hérésies qu'on y rencontre ne peut être mise en balance avec une autre attitude religieuse dans quelque religion que ce soit. Ce sont des bâtards[616a]. La plupart des habitants des places fortes, des domaines ruraux et des villages soutiennent l'opinion qu'il est permis de conclure des mariages avec des femmes chrétiennes à condition que les garçons suivent l'état bâtard de leur père, tandis que les filles issues de ces unions restent chrétiennes comme la mère. Ils n'accomplissent pas la prière, ne se purifient pas, ne donnent pas l'aumône légale, ne font pas le pélerinage ; il en est qui observent le jeûne de ramadan et qui, lorsqu'ils jeûnent, accomplissent la grande ablution après une impureté. C'est une particularité que personne ne partage avec eux, qui les distingue de tout le monde, avec laquelle ils ont gagné le grand prix de l'ignorance. J'ai jugé que je pouvais faire mention de ces gens dans le présent livre : mon excuse est que les personnes de mérite et de qualité

(616a) Cf. Gabrieli, *loc. cit.*, p. 249, n. 4.

tendent de toutes les forces de leur esprit et de leur cœur vers la connaissance des ensembles : l'insertion de ces renseignements dans des ouvrages encyclopédiques n'est pas proportionnée à leur importance réelle.

Une des choses les plus honteuses et les plus répugnantes que j'y ai vues, c'est la présence de cinq instituteurs dans une seule école (130) qui s'étaient associés pour l'enseignement à des enfants, et se querellaient tout le temps entre eux. Cette école se trouvait près de la porte de Ain Shifa. Le directeur était un cheikh appelé Miltat, un vilain sire et un individu sinistre[617], prêt avant tout le monde pour fournir un faux témoignage ; il avait comme associés deux de ses fils, puis un nommé Ibn Wadani et un autre qu'on appelait Akhu Radja, avec des parts variées dans l'association. Lorsque je quittai la Sicile, Ibn Wadani venait de mourir et si l'homme le plus mélancolique, le plus rigide et le plus discret avait pu, au moment du décès, voir les manifestations de douleur de ses associés, leurs gémissements et leurs larmes lors des obsèques, il aurait éclaté de rire ou aurait été stupéfait et embarrassé de leur sottise.

Pour ce qui est de la fortune personnelle des Siciliens[617a], bien qu'ils gagnent leur vie sans effort, malgré leurs maigres dépenses et l'abondance des récoltes, il n'y a aucun homme qui possède une bourse d'or ou qui en ait jamais vu ailleurs que chez le souverain, s'il est de ceux qui ont accès près du prince et qui ont une position qui leur permet de venir à la Cour. Or, c'est d'après les richesses, les revenus et la prospérité qu'on peut se faire une idée de la condition des habitants des villes, des provinces et des régions, de même que sur leur mérite et autres qualités. Les revenus de l'île de Sicile à notre époque, qui est la plus florissante et la plus abondante, se montent tous ensemble, soit les produits de toutes sortes de taxes et redevances, quints, revenus des récoltes, l'impôt sur le vin[618], les taxes de capitation, les droits maritimes, les tributs prélevés sur les habitants de la Calabre[619] chaque année, la ferme de la pêche et toutes les autres contributions, à un total de...[620]. Pour ce qui est des productions agricoles et de la fertilité du pays, des variétés de comestibles et de boissons, la Sicile est comparable aux contrées dont nous avons, en tête de ce livre, depuis les temps anciens, vanté la fertilité et la prospérité dans le passé. En ce qui me concerne, je l'ai visitée à un moment où sa situation avait passé de l'aisance à la misère ; ses paysans étaient devenus dans l'ensemble semblables aux habitants de certaines îles, au balbutiement barbare et grossier, tels des sourds-muets, à ces populations qui ne sont même pas mentionnées dans les livres ; ils vivaient dans un état plus que bestial et leurs sentiments humains étaient éteints ; ils étaient dans une

(617) Mot à mot : « roux et bleu » : cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 97, 325.
(617a) Traduit dans Gabrieli, *loc. cit.*, p. 250-251.
(618) Cf. BGA, IV, p. 348 ; plus loin, n. 1006, 1025.
(619) Cf. Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 418.
(620) Lacune dans le texte arabe.

négligence ouverte des droits et des obligations dans les transactions, tandis que leurs assertions se trouvaient contraires à la vérité, qu'ils traitaient abominablement les étrangers et les voyageurs qui venaient à eux. Ils sont ainsi dépourvus de tout sentiment de sociabilité et ne sont pas liants ; ils ont emprunté leurs manières à leurs compatriotes citadins, qui détestent également les négociants et les étrangers s'occupant d'affaires commerciales, à un degré (**131**) qu'on ne rencontre dans aucune peuplade barbare au monde, ni auprès des montagnards brutaux et rudes. Pourtant, leurs intérêts vitaux dépendent des importateurs, et ils ont un besoin urgent de commerçants qui les visitent. En effet, en se reportant à la liste des meilleures ressources des différents pays, cette île ne produit que du blé, de la laine[621], des peaux de bêtes, du vin, une quantité insignifiante de sucre candi et quelques tissus de lin. Mais il faut rendre justice à ses étoffes, car elles sont d'une qualité et d'un bon marché incomparables. Leur fabrique, qui produit des tissus en deux formats ordinaires, vend ses pièces entre cinquante et soixante ruba'i. Elles sont bien supérieures aux étoffes analogues qu'on peut trouver en Egypte et qui sont mises en vente entre cinquante et soixante dinars. Toutes les autres denrées de première nécessité, et même celles dont on a le plus besoin, doivent être importées dans cette île et transportées en ce pays. Ainsi, à côté de la corruption de l'intelligence et des sentiments religieux dans la population, je puis placer la corruption du sol, du froment et des céréales, car il ne se passe pas une année sans que toutes ces récoltes ne se gâtent. Il arrive souvent que les grains commencent à pourrir sur les aires avant d'être remisés dans les magasins et les greniers. Du reste, la saleté qu'on trouve dans les maisons des habitants ne saurait même être comparée à la saleté des Juifs les plus malpropres, ni l'obscurité et la noirceur de leurs taudis avec la noirceur des fours et des fournaises. Chez ceux qui sont d'une classe sociale supérieure, les poules salissent les sièges et les oiseaux fientent sur les tapis de prière et sur les coussins.

Voilà donc une description générale du Maghreb, des régions indépendantes qui s'y rattachent et sont comprises dans cette dénomination générale.

(621) Cité Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XV, p. 55.

L'Egypte[622] a une frontière qui commence à la mer Méditerranée à partir d'Alexandrie, et, selon d'autres, depuis Barqa, passe à travers le désert pour franchir les Oasis, s'étend à la région de la Nubie, puis suit les contours de la frontière de la Nubie, en passant par le territoire d'Assouan, le pays des Budja au sud d'Assouan, pour atteindre la mer Rouge. Après quoi elle s'étend le long de cette mer, traverse Qulzum en direction du mont Sinaï, et, après un coude sur les confins du désert des Israélites, remonte sur la mer Méditerranée par Djifar, derrière al-Arish et Rafah, et revient en longeant le littoral de la mer Méditerranée à Alexandrie, pour rejoindre la frontière que je viens de mentionner, dans les parages de Barqa.

Au verso de cette page se trouve la carte d'Egypte.

Explication des noms et des textes
qu'on trouve dans la première section de la carte d'Egypte

Le cours de la mer Rouge est parallèle à la bordure supérieure de la carte. Au bout de cette mer, à gauche, la ville de (1) *Qulzum*. Sous la ligne du littoral il est écrit : (2) *C'est la contrée des Budja, dans le voisinage desquels se sont installés des groupes de Rabi'a et de Mudar ; les chefs des Rabi'a ont contracté des alliances matrimoniales avec les notables Budja. Un mélange en est résulté, et la région est peuplée des tribus de cet ensemble, mais Rabi'a constitue la partie aristocratique de cette population.* A droite de ce texte, la ville (3) d'*Allaqi*. Sous la grande inscription et parallèlement à la chaîne de montagnes : (4) *C'est le mont Moqattam, qui se prolonge jusqu'à l'Abyssinie, après avoir traversé la contrée de Nubie, entre les villes de Dongola et d'Alwa.* En dessous de la montagne et sur la même ligne : (5) *Dans cette région il y a du sable rouge et blanc, en très grande abondance, qui rejoint le désert sablonneux de Djifar ; il est traversé par le Nil ; à l'ouest du Nil, il rejoint le désert de Nafzawa et, par Sidjilmasa, gagne Audaghust.* Puis, en dessous : (6) *Cantons d'Ahrit, de Sharuna, de Bayad, de Sul, de Barnil.*

Le fleuve du Nil a été tracé au milieu de la feuille, et sur ses deux rives on a écrit : (7) *Haute Egypte*, et ces deux suscriptions sont reliées par le mot : (8) *Région*, il faut donc comprendre : *Région de la Haute Egypte.* Les villes suivantes se trouvent sur la rive du Haut Nil, (133) en commençant par la droite : (9) *Assouan*, (10) *Muhdatha*, (11) *Qus*, (12) *Akhmim*, (13) *Ansina*, (14) *Atfih*, (15) *Askar*, (16) *Haiy*, (17) *Haras*, (18) *Hélouan*,

(622) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 54. Cf. *Hudud*, p. 415.

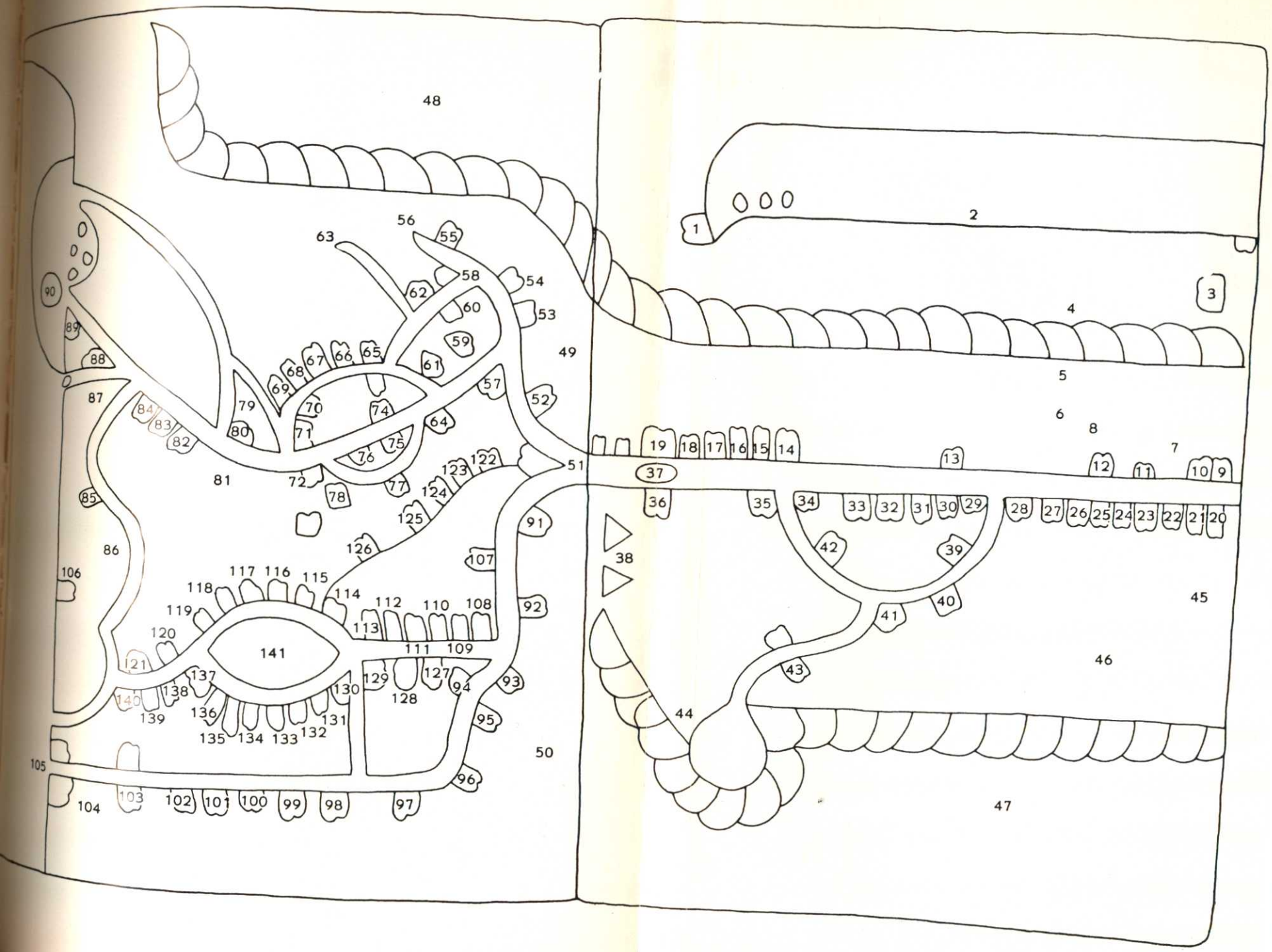
(19) *Fostat*, suivies de deux emplacements de villes, sans noms. Sur la rive opposée : (20) *Qariya*, (21) *Atfu*, (22) *Isna*, (23) *Armant*, (24) *Hu*, (25) *Batyana*, (26) *Butidj*, (27) *Assiout*, (28) *Mansara*, (29) *Ashmunain*, (30) *Taha*, (31) *Qais*, (32) *Samsata*, (33) *Dalas*, (34) *Ahnas*, (35) *Atwab*, (36) *Guizeh*. Entre Fostat et Guizeh, sur le Nil : (37) *l'île*. Près de Guizeh, deux triangles, où est inscrit : (38) *Ce sont les deux Pyramides*. Sur la rive du canal qui, partant du fleuve entre Mansara et Ashmunain, revient vers le Nil entre Ahnas et Atwab, il y a les villes[623] : (39) *Tufa*, (40) *Bahnasa*, (41) *Lahun*, (42) *Busir-Quridis*. Une autre branche sort de ce canal près de Lahun et, sur les deux côtés : (43) *Fayoum*. On trouve écrit entre le mot Fayoum et les Pyramides : (44) *Voici le lac d'Aqna et Tanhamat, d'une longueur de deux jours, au milieu de montagnes de sable jaune. Durant l'hiver, on y voit des oiseaux en nombre tel qu'on n'en trouve l'équivalent en aucun lieu, ni même une quantité qui en approche.*

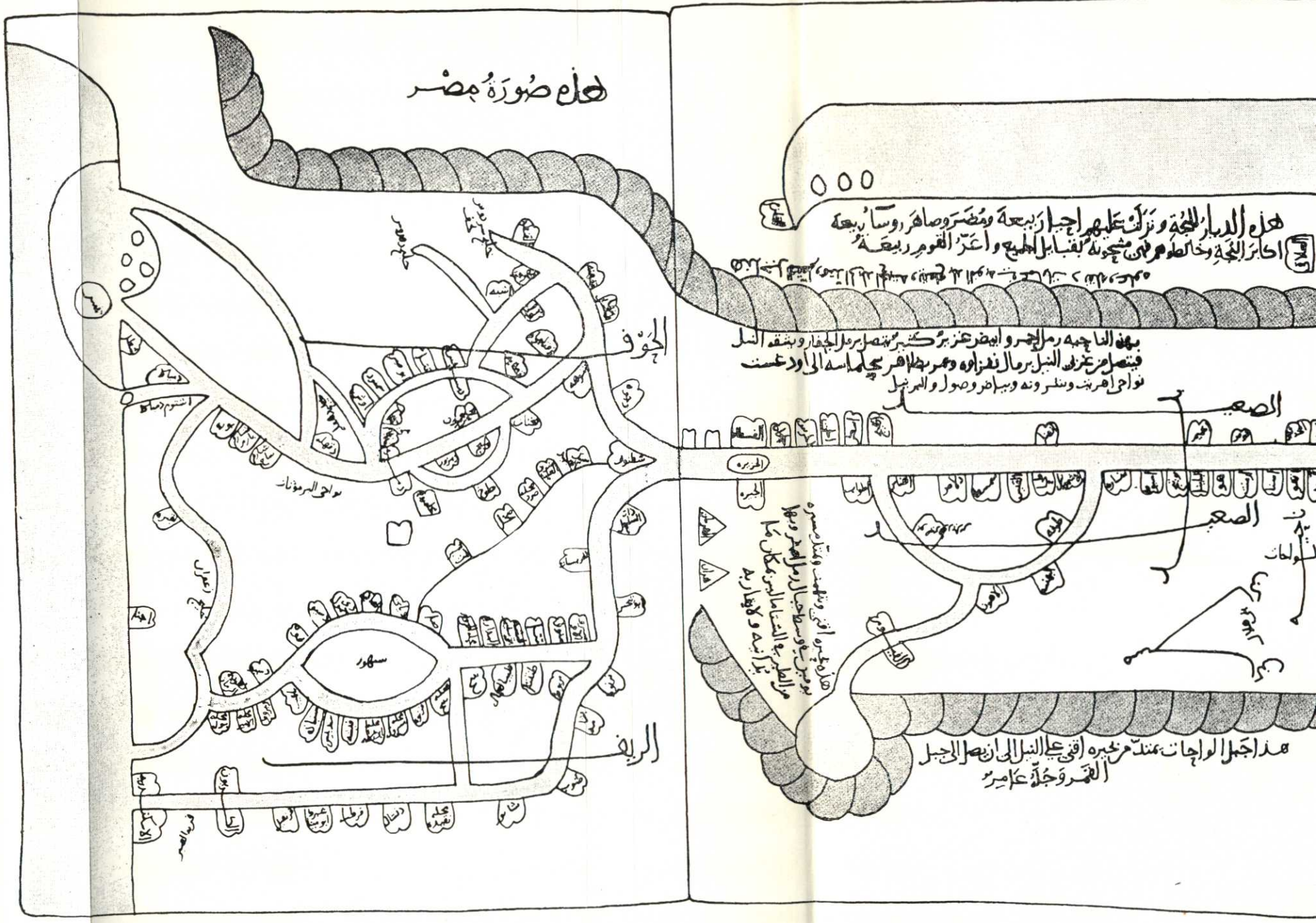
Sous le Nil, à droite de la carte : (45) *Région des Oasis*, et, en-dessous : (46) *Domaine des Banu Hilal*. Il est écrit sous la chaîne de montagnes parallèle à la bordure inférieure de la carte : (47) *C'est le mont des Oasis qui s'étend du lac d'Aqna et Tanhamat jusqu'à la limite du mont Qumr, en grande partie peuplé.*

Explication des noms et des textes qu'on rencontre dans la deuxième section de la carte d'Egypte. On lit dans la partie supérieure de la carte : (48) *Voici la carte d'Egypte*, et cette inscription vaut également pour la première section de la carte. Dans la moitié supérieure de la carte, on lit : (49) *Hauf*, et dans la moitié inférieure : (50) *Rif*.

Au centre, vers l'extrémité de droite, le Nil se divise en deux branches, séparées par la ville de (51) *Shatanuf*[624]. Sur la rive droite du bras qui se dirige vers le haut, les villes de : (52) *Didjwa*, (53) *Banhal-Asal*, (54) *Tafhana*, (55) *Qantara*, et au bout est écrit : (56) *canal de Sardus, à sec*. De ce bras deux branches se détachent vers la gauche, la première commence à (57) *Tanuha* et l'autre près de (58) *Sahradjat*, et les villes suivantes se trouvent entre les deux branches : (59) *Zifta Djawad*, (60) *Sandabast*, (61) *Tataya*. A gauche de Sahradjat et sur sa branche : (62) *Ashih*, et, à l'extrémité de la branche qui d'Ashih se dirige vers la gauche, il est écrit : (63) *canal de Daqdus*. A gauche de Tanuha et sur sa branche, il y a la ville de (64) *Mikhnan*, et, en face de Mikhnan une branche sur laquelle se trouvent, après Tataya que l'on vient de citer : (65) *Damsis*, à cheval sur les deux rives, puis, sur la rive supérieure : (66) *Bana*, (67) *Abusir*, (68) *Samannud*, (69) *Ush*, et, sur la rive inférieure : (134) (70) *Talkha*, (71) *Qadjandjima*, (72) *Damira*. Le début du nom de Damira se trouve sur l'autre rive du bras de Tanuha. Entre Mikhnan et Damira sur la rive supérieure : (74) *Mahallat-Sharqiyun*, et, sur la rive opposée : (75) *Malidj*, (76) *Zamzur*. Sur la partie extérieure de la branche qui entoure ces deux dernières localités : (77) *Tukh*, (78) *Mahallat-Ruh*. En face de Damira prend une autre branche qui conflue vers la gauche avec un bras qui commence près de Daqahla sur le cours principal. Entre ces deux branches on trouve écrit : (79) *canal de Daqahla*. En face de (80) *Daqahla*, en bas du cours principal se lit : (81) *Cantons de Baramunat*, et, à gauche, les villes de (82) *Sharimsah*, (83) *Sharimbarim*, (84) *Bura*. Puis deux branches s'échappent du cours principal, l'une se dirigeant vers le bas, à (85) *Naqiza*,

(623) Cf. Müller-Wodarg, *Landwirtschaft, Islam*, XXXI, p. 179, 185.
(624) *Ibid.* p. 181.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141


هذه صورة مصر
الجوف
الريف
الصعيد
الصعيد
سمهود

et près de cette branche est écrit : (86) *canal de Za'faran*, et, sur l'autre : (87) *Bouche de Damiette*, et (88) *Damiette* se trouve entre cette embouchure et le cours principal. Sur le bord de la mer : (89) *Shata*, et près de Shata, en mer : l'île de (90) *Tinnis*.

A droite du bras qui, de Shatanuf se dirige vers le bas, les villes de (91) *Dhat al-Sahil*, (92) *Yuhannis*, (93) *Tarnut*, et, en face, (94) *Tarnut* une seconde fois, puis (95) *Bistama* et (96) *Tanub*. Après le coude de ce bras vers la gauche : (97)*Shabur*, (98) *Mahallat-Nuqaida*, (99) *Danshal*, (100) *Qartasa*, (101) *Shubra-Abu-Mina*, (102) *Qaranfil*, (103) *Kariyun*, ce dernier nom à cheval sur le bras du fleuve, puis (104) *Qaryat-al-Sir*, et (105) *Alexandrie*, également à cheval. Au-dessus d'Alexandrie, (106) *Adjna*. En dessous de Shatanuf, à gauche de ce bras : (107) *Djuraisat*, et à la suite de Djuraisat, une branche se dirige vers la gauche. Sur sa rive supérieure, les villes de (108) *Shubru-Alau*, (109) *Manuf*, (110) *Tata*, (111) *Fisha-Bani-Sulaim*, (112) *Bindariya*, (113) *Mahallat-Marhum*, (114) *Sa*, (115) *Daiyay*, (116) *Safiya*, (117) *Damidjamul*, (118) *Sandiyun*, (119) *Fuwa*, (120) *Dasiyu*, (121) *Natawaih-al-Rumman*. Sur une route menant de Shatanuf à Sa, les villes : (122) *Subk-al-Abid*, (123) *Manuf-al-Ulya*, (124) *Mahallat-Sard*, (125) *Sakha*, (126) *Shubralamna*. Puis, en bas de la branche partant de Shubru-Alau : (127) *Tantita*, (128) *Qulaib-al-Ummal*, (129) *Babidj*. Suit une branche qui se dirige vers le bas, puis : (130) *Mahallat-Babidj*, (131) *Farnawa*, (132) *Mahallat-Masruq*, (133) *Mahallat-Abi-Khurasha*, (134) *Fisha*, (135) *Sandabis*, (136) *Sunbadha*, (137) *Balhib*, (138) *Dairut*, (139) *Mahallat-al-Amir*, (140) *Mahallat-Bula*. Dans l'île formée entre les deux branches de Sa et de Mahallat-Babidj : (141) *Sanhur*.

Je n'ai pas trouvé le moyen de faire tenir la carte de l'Egypte sur une seule page et je l'ai dessinée sur deux pages. (**135**) La première carte[625] est celle de la Haute Egypte depuis Assouan jusqu'à Fostat et Shatanuf, où se fait la division du Nil ; la deuxième s'étend depuis l'endroit où le Nil se ramifie en deux branches ; l'une commençant à l'est de Shatanuf, coule vers Tinnis et les parages de Damiette ; et l'autre passe à l'ouest de Shatanuf vers Rosette, située sur le littoral d'Alexandrie.

Egypte est le nom donné à tout le pays dont je viens de préciser les limites. Elle est ancienne, illustre, considérée, et rapportait d'immenses revenus dans l'antiquité. Si, à une époque plus récente, le pays a été moins productif, c'est pour plusieurs raisons. L'une d'elles est que dans l'ancien temps l'Egypte était le siège d'un royaume et c'est là que résidèrent les célèbres Pharaons et les rois géants, comme Mus'ab ibn Walid, le Pharaon de Moïse, Walid ibn Mus'ab, le Pharaon de Joseph, ainsi que les grands Pharaons qui vécurent entre ces deux-là[626].

J'ai trouvé, sous la plume d'Abul-Nimr Warraq, dans les Mémoires d'Abul-Husain Khasibi, une déclaration de ce dernier : Le cadi Abu Khazim m'a rapporté : Abul-Hasan ibn Mudabbir m'a déclaré : Si

(625) Cité dans Quatremère, *Mémoires*, I, p. 433. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 45 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 114 ; Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, p. 145.

(626) Cf. *Egypte de Murtadi, Introduction*, p. 22 seq.

l'Egypte était tout entière cultivée, elle suffirait aux besoins de toutes les contrées du monde. Il ajoutait : L'Egypte aurait alors besoin de livrer à la culture vingt-huit millions de feddans ; or on n'en cultive que deux millions. Il précisait encore qu'il avait assumé la direction des bureaux administratifs en Iraq, c'est-à-dire les bureaux de l'Orient et de l'Occident, et il disait : Je ne me suis jamais couché avant d'avoir liquidé les affaires à traiter ou à terminer, tandis que lorsque j'avais la direction de l'Egypte, il m'est arrivé de laisser le soir une partie de mon travail, que j'achevais le lendemain matin. Le même auteur ajoute qu'Abu Khazim lui avait dit : Amr ibn al-As[627] avait perçu sur l'Egypte pour le compte d'Omar ibn Khattab, — que Dieu soit satisfait de lui ! — douze millions de dinars. Othman le remplaça par Abd-Allah[627a] ibn Abi Sarh, qui récolta quatorze millions de dinars. Othman dit alors à Amr : « Abu Abd-Allah, sais-tu que la chamelle a donné du lait après ton départ ? — Oui, répondit Amr, mais cela a affamé les petits. » Abu Khazim ajoute : Ces chiffres ne concernaient que l'impôt de capitation, à l'exclusion de l'impôt foncier et des autres redevances. Il dit : Je l'ai sollicité de confirmer ce renseignement et il a dit : Ceci est correct selon notre opinion.

On trouve dans ce pays[628] les deux Pyramides, dont on ne rencontre pas l'équivalent sur toute la surface de la terre, en territoire de l'Islam aussi bien qu'en terre infidèle : on n'a jamais fait et on ne fera jamais rien de semblable. (**136**) Un calife abbasside a lu sur l'une d'elles l'inscription suivante[629] : C'est moi qui les ai bâties. Quiconque prétend posséder la force dans son royaume tente de les démolir ! Or démolir est autrement facile que de construire ! Le calife, — je crois que c'est Mamun ou Mu'tasim, — réfléchit et il apparut que le montant de l'impôt foncier de l'Egypte n'y aurait pas suffi. Or, à cette époque[630], lorsqu'il était perçu avec équité, en traitant les contribuables avec bienveillance et justice, et quand le Nil atteignait dix-sept coudées et dix doigts, l'impôt foncier rendait 4.257.000 dinars, perçus au taux de deux dinars par feddan, en or pur. Alors le calife y renonça et on n'en parla plus jamais.

Il y a en Egypte une méthode et une coutume qui ont toujours existé depuis le temps des Pharaons pour lever l'impôt foncier, collecter les sommes imposées et percevoir les taxes. C'est que la perception de l'impôt foncier n'est exigible des habitants qu'au moment où la crue est complète et que l'eau s'est répandue sur toutes les terres et les a recouvertes entièrement. La perception est achevée dans le mois de tut. Quand ceci a lieu, et parfois cette crue est très forte, on laisse l'eau s'écouler dans toutes les parties du pays au moyen des canaux. Ensuite l'eau conserve plus ou moins le

(627) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 192.
(627a) Cf. *Onomasticon*, n° 13777.
(628) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 124. Voir Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 130.
(629) Cité dans Muqaddasi, p. 210. Cf. *Hudud*, p. 416.
(630) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 65. Cf. Abd Al-Latif, p. 220.

même niveau jusqu'au moment où l'étoile du matin se lève dans les Poissons, ce qui se produit le 8 babeh. Lorsque l'eau s'est retirée, les premières semailles[631] ont lieu, celles du trèfle, du lin, des céréales et de l'espèce de trèfle dite *rutba*. Le 8 babeh, l'irrigation des terrains est achevée, mais il peut arriver que l'eau n'ait pas atteint les terrains en entier et qu'une partie du sol n'ait pas été recouverte, et ainsi l'impôt foncier ne serait pas recueilli au complet. En hatur, on commence les labours, on moissonne le riz[632] et on effectue des semailles dans la plupart des régions et des domaines ruraux. Pendant le mois de kihak, on sème les plantes tardives, du commencement à la fin du mois, et après cette date on ne sème plus en Egypte que le sésame, les concombres et le coton. En tuba, on exige des contribuables un premier versement de l'impôt foncier et on fixe aux fermiers le (137) huitième des montants notés sur les rôles, et cela sur tout le sol, libre ou contractuel[633]. Au mois d'amshir les contribuables sont invités à compléter le quart de l'impôt foncier tel qu'il est inscrit dans les rôles. En barmahat, les contribuables doivent verser un second quart et un huitième de l'impôt foncier ; on sème la canne à sucre et les plantes semblables. Au mois de barmuda les habitants des districts se voient imposer la *misaha*[634] et l'on exige des contribuables le paiement de la moitié de l'impôt foncier, tel qu'il est inscrit dans les rôles. On moissonne alors les céréales semées. En bashans, le paiement de la *misaha* est terminé et on exige des contribuables les taxes additionnelles à la *misaha* et levées pour différents chapitres, comme la taxe de change[635], les droits sur les prairies, sur le trèfle et le lin, selon les coutumes locales de chaque canton ; on perçoit dans ce mois le dernier quart tel qu'il résulte des contrats, ainsi que la *misaha*, et on permet à toute la population de moissonner. En bauna, on perçoit la dernière moitié restante de l'impôt foncier qui n'avait pas été évaluée après la *misaha*. En abib, on exige le paiement des trois quarts de l'impôt foncier ; c'est le commencement de la crue du Nil, qui est faible ; on sème le riz, au Fayoum, qui est moissonné en hatur et en kaihak. Au mois de mésori l'impôt foncier est complètement perçu, et c'est en ce mois que le Nil monte le plus. Dans ces deux mois, la percep-

(631) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 250 seq. ; *Islam*, XXXI, p. 186 seq. ; Cl. Cahen, in *Journal of economic and social history*, V, p. 152-155.

(632) Cf. Canard, *Le riz, Arabica*, VI, p. 118.

(633) Traduction hypothétique des mots *mahlul* et *ma'qud*, et cette traduction littérale ne saurait nous procurer une signification réelle. Claude Cahen a rencontré le mot *mahlul* et avoue que « le sens n'est pas clair » (*Kitab Luma' al-Qawanin*, BEO, XVI, texte arabe, p. 59, n. 31). Voir : Ibn Sairafi, *Ishara*, p. 87, 89. Les termes *mahlul* et *madmun* (équivalent probable de *ma'qud*) se retrouvent dans Zahiri (*Zubda*, p. 97) et Venture de Paradis les a rendus avec une certaine désinvolture(éd. Gaulmier, p. 159) : « Les fermes et les régies du Vieux et Nouveau Caire ; il en est de tout genre et de toute espèce ». Voir plus loin, p. 178, 187 du texte arabe.

(634) Cf. C. Cahen, *Problèmes*. *Annales d'études orientales*, X, p. 345 seq. ; Cf. Cahen, *Régime des impôts, Arabica*, III, p. 14 ; Van Berchem, *Propriété*, p. 32, note, 45 seq. ; D. Sourdel, *Le vizirat abbaside*, II, p. 583-584.

(635) *Sarf* et *djahbadha* : cf. *Mélanges Maspero*, III, p. 11 ; C. Cahen, *L'évolution de l'Iqta, Annales*, tirage à part, p. 29 ; C. Cahen, *Problèmes, Annales d'études orientales*, X, p. 353 seq. ; *BIEgypte*, XXXII, p. 167.

tion des reliquats d'impôts est retardée à cause du battage du lin, parce qu'il est récolté en tut et battu en babeh. Lorsque l'eau du Nil est laissée libre, elle sert à la consommation des habitants des régions à l'est de Farama, dans les cantons de Djurdjir et de Faqus, où elle provient du bras de Tinnis et des bassins qui s'y rattachent. L'eau du canal d'Alexandrie et de ce qui en dérive dans la région de Nuqaidiya et d'Arsanis est utilisée pour les cultures des habitants de Batin et de la Buhaira, où l'eau se maintient dans des bas-fonds et des vallons. Cette région appartient aux Masala, tribu des Zanata, ainsi qu'aux Mamdjana, aux Banu Bazal et à d'autres groupements berbères. L'impôt foncier est levé sur tous ces groupes. Entre les deux endroits il y a un mois de marche à travers des cultures libres et contractuelles. Dans aucune région de la terre les impôts fonciers ne sont perçus avec un pareil système, parce que le Nil n'inonde le pays qu'au moment où le soleil pénètre dans les Gémeaux et le Cancer, à la suite de pluies dans le pays des Noirs, dans le sud à la distance de plusieurs mois de la terre d'Egypte. Dans la période de la crue du Nil, les habitants de l'Egypte se servent le plus souvent de bateaux pour se rendre l'un chez l'autre, parce que l'eau, en entourant la plupart des villes et des villages, recouvre l'ensemble des terrains de la contrée, et les communications ne peuvent s'effectuer que par voie d'eau à l'aide d'embarcations.

(**138**) De Fostat à Alexandrie il y a une route de terre[636], par le désert : je l'ai décrite dans la notice sur le Maghreb, et j'ai précisé ses étapes le long du littoral jusqu'à Tarnut. Il y a une autre route au moment des basses eaux, qui passe entre les villes et les villages, et dont les gîtes d'étape se trouvent dans de belles villes. — On se rend de Shatanuf à Subk-al-Abid[637], station dans laquelle se trouve une petite mosquée ; la distance entre ces deux points est de douze *saqs*[637]. — De Subk-al-Abid à la ville de Manuf, grande cité, pourvue de bains et de marchés, où l'on trouve de riches propriétaires terriens[639], et toutes sortes de classes de population ; c'est de là notamment qu'est originaire Djabir Manufi, — que Dieu ne soit pas satisfait de lui ! — La ville est le chef-lieu d'une vaste région, formée d'un district administré par un préfet de haut-rang. Il y a seize saqs entre les deux localités. — De Manuf à Mahallat-Sard[640], pourvue d'une mosquée[640a], d'un bain, d'hôtelleries et d'un vaste marché, il

(636) *Alal-zahr* : BGA, IV, p. 294. Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 142-143 ; Quatremère, *Mémoires*, I, p. 278-434. Cf. Guest, *The Delta*, JRAS, 1912, p. 960 (avec une carte) ; Omar Toussoun, *Géographie*, I, p. 52 ; Idrisi ,trad. Dozy et de Goeje, p. 188, n. 2.

(637) Cf. Omar Toussoun, *Géographie*, I, p. 30 ; Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 45, n. 7.

(638) Mot énigmatique, employé par Ibn Hauqal seul, et uniquement pour les itinéraires de la Basse Egypte (J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 5, note ; Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 204 ; BGA, IV, p. 261).

(639) Cf. BGA, IV, p. 198.

(640) Quatremère, *Mémoires*, I, p. 358 ; Muqaddasi, p. 194, n. *f*.

(640a) Exactement « une chaire » : cf. Idrisi, éd. Dozy et de Goeje, p. 382 ; Ibn al-Balkhi, *Descr. of Fars*, p. 22, n. 1.

y a seize saqs. — De Mahallat-Sard à Sakha[641], grande ville, pourvue de bains, de marchés, chef-lieu d'un vaste district et d'une contrée importante, à la tête duquel se trouve un gouverneur, avec un contingent militaire, de la troupe, et de nombreux fonctionnaires. Ce district produit des céréales, notamment du lin[642] en abondance, de l'huile de rave et de nombreuses variétés de blé. Il y a seize saqs entre les deux villes. — De Sakha à Shubralamna, grande ville où se trouvent une mosquée cathédrale et de vastes marchés, seize saqs. — Seize saqs encore de Shubralamna à Masir, ville avec mosquée cathédrale et des marchés, grande productrice de blé et de toutes espèces de céréales ; il y a un préfet, chargé de la distribution de l'eau. — De Masir à Sanhur, chef-lieu d'un grand district, pourvu de bains et de marchés, administré par un gouverneur ayant une certaine indépendance[643] ; autrefois il y avait de riches revenus pour les fonctionnaires administratifs et les grands propriétaires, consistant en différentes variétés de lin[644], de blé, de canne à sucre et d'autres productions ; mais j'ai entendu dire que de nos jours la condition de la ville était devenue moins bonne que celle d'autres villes que j'ai nommées ou que je vais citer. Entre les deux localités il y a seize saqs. — De Sanhur à Budjum[645], seize saqs : c'est un district dont le chef-lieu porte le même nom, territoire important à la tête duquel se trouve un gouverneur, avec une garnison ; il y a une mosquée cathédrale, des bains, des hôtelleries, de vastes marchés. — De Budjum à Nastarawah, vingt saqs. C'était autrefois une belle ville, sur le lac de Bashmur ; dans les eaux qui entourent la cité on pêche une grande quantité de poissons ; (**139**) cette pêche est affermée[646] à l'Etat à un taux fort considérable ; la ville était habitée par des gens opulents ; on s'y rend avec des bacs pendant la crue du Nil, et à l'époque de l'étiage on y arrive sur des chaussées. — Dix saqs de Nastarawah à Burullus, cité où se trouve également beaucoup de pêcheries, sur le même lac ; il y a des bains : c'est une jolie ville. — De Burullus à Adjna[647], place forte au bord de la mer, où il y a une mosquée, une nombreuse population, des marchés, des notabilités et des pêcheurs de *sir*[648], enfin un bain ; la distance entre les deux points est de dix saqs. — D'Adjna à Rosette, il y a trente saqs. C'est une ville, située sur le Nil, proche de son embouchure dans la mer ; cette embouchure, par laquelle le fleuve pénètre dans la mer se nomme Ushtum[649]. Il y avait dans cette ville de vastes marchés et un bain ; elle possède de nombreux palmiers. Elle donne d'immenses revenus et on y lève des

(641) Cf. Harawi, p. 108, n. 3.
(642) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XIII, p. 106.
(643) Cf. BGA, IV, p. 366.
(644) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XIII, p. 107.
(645) Cité dans Abd Al-Latif, p. 707-708. Cf. Quatremère, *Recherches*, p. 166-168 ; Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 36, 211 ; Omar Toussoun, *Géographie*, I, p. 52-53.
(646) *Qabâla :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 362.
(647) Cf. Quatremère, *Recherches*, p. 183-184 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 4 ; Omar Toussoun, *Géographie*, I, p. 24-25.
(648) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 341 ; II, p. 95-96 ; BGA, IV, p. 283.
(649) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 17.

droits sur les marchandises en provenance d'Alexandrie et sur celles qui sont transportées par mer sur ce dernier port, pour toutes sortes d'objets de commerce. — Cette route, qui mène de Shatanuf à Rosette est parfois impraticable au moment de la crue du Nil, parce que l'eau recouvre la route et inonde la surface des terrains. Alors on effectue parfois une partie du trajet par voie de terre et une partie sur des embarcations, sur l'eau. Parfois encore, on utilise la route précédente, décrite et commentée, lorsque j'ai mentionné la route du Maghreb à Fostat.

J'ai déjà remarqué que la branche du Nil qui se détache de Shatanuf, en direction de l'ouest, de la branche menant à Damiette et à Tinnis, arrive d'abord à un village nommé Djuraisat[650], lequel se trouve sur la même rive que Shatanuf ; la localité a une mosquée et un vaste marché ; entre les deux villes il y a six saqs. — Dix saqs séparent Djuraisat d'Abu Yuhannis[651], village en deçà duquel l'eau se ramifie encore en deux bras. L'un d'eux se dirige vers l'ouest sur Alexandrie en passant par Tarnut[652], qui est à cheval sur ce bras du Nil ; sur la rive septentrionale se trouvent une mosquée, beaucoup d'églises avec des prêtres et des moines, des marchés prospères, un bain ; elle est gouvernée par un préfet qui dispose d'une garnison bien équipée, et on y récolte des céréales en abondance. — (140) Ce même bras arrose également Bistama, à douze saqs de Tarnut. C'est un grand village avec une mosquée, de nombreux marchés, et la campagne environnante est habitée par plus de deux mille hommes ; les céréales y sont abondantes. — Le fleuve coule ensuite en direction de Shabur[653], à dix saqs de Bistama : on y trouve de nombreux esclaves noirs ainsi que des combattants, et la ville est très riche en céréales ; il s'y trouve un bain ; un gouverneur a sous ses ordres des cavaliers pour la défense de la cité. — Il y a dix saqs de là à Mahallat-Nuqaida[654], grand village florissant, pourvu d'une mosquée ; à sa tête se trouve un gouverneur ; il y a un bain, un vaste district, des céréales abondantes, de superbes domaines qui concourent à la prospérité du chef-lieu et qui en dépendent. — De Mahallat-Nuqaida à Danshal[655], on compte seize saqs. C'est une localité florissante, où il y a une mosquée cathédrale, un bain, de nombreux vignobles ; de beaux domaines en assurent la richesse et un canton en dépend. — De Danshal à Qartasa[656] il y a seize saqs. C'est une grande localité, où se trouvent un bain et une mosquée, qui vit d'une région et de

(650) Cité dans Guest, *The Delta*, JRAS, 1912, p. 952 (avec une carte). Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 445.

(651) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 440 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 190, n. I ; Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 155, 174.

(652) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 354 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 58.

(653) Cf. Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 204.

(654) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 191, n. I ; Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 205.

(655) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 191, n. 2.

(656) Cf. Ibn Khurdadhbeh, texte arabe, p. 84, n. *f.* ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 146.

vastes domaines plus riches que les cantons et les fermes qui viennent d'être cités parmi les dépendances des villes précédentes. A Qartasa il y a des vignobles et des arbres fruitiers en quantités considérables, dont les produits sont exportés. — De Qartasa à Shubra-Abu-Mina, grand village, où il y a une mosquée cathédrale, une population très nombreuse, une banlieue campagnarde, des terrains de culture, des céréales abondantes, douze saqs, — De Shubra-Abu-Mina à Qaranfil, village où se trouve une mosquée cathédrale et où vit une population nombreuse et aisée, douze saqs. Quelques domaines, nommés Djabiriya, en dépendent et lui assurent des ressources ; ils appartiennent à la même administration. — De Qaranfil à Barsiq, village, avec une mosquée, des églises, des marchés, chef-lieu d'un vaste district, douze saqs. — De Barsiq à Kariyun[657], ville grande et belle, où se trouvent une mosquée cathédrale, un bain, des hôtelleries, des vignobles dont les raisins s'exportent au loin ; un district de plusieurs villages la fait vivre. La localité est à cheval sur le canal d'Alexandrie et c'est là que les commerçants s'embarquent pendant l'été, à l'époque de la crue du Nil, pour remonter à Fostat. Elle est la résidence d'un gouverneur, qui a sous ses ordres une garnison de cavalerie et d'infanterie. Entre Barsiq et Kariyun il y a douze saqs. — De Kariyun à Qaryat-al-Sir[658], aiguade habitée par des pêcheurs de *sir*, huit saqs. — De Qaryat-al-Sir à Alexandrie, huit saqs. Telles sont les distances le long du canal d'Alexandrie.

La branche qui se dégage en face de Tarnut pour se diriger vers l'est[659] va d'abord à Shubru-Alau (**141**), village se composant de trois grands quartiers très peuplés, car les habitants y fourmillent, il y a un bain, une mosquée cathédrale, un cadi, un gouverneur ; il est le chef-lieu d'un district important et vaste. Six saqs le séparent d'Abu-Yuhannis. — De Shubru-Alau à Manuf[660], il y a seize saqs. C'est une grande et importante cité, où l'on récolte une grande quantité de céréales et d'autres productions, comme du lin. Il y a un gouverneur, un officier de police judiciaire, des bains, une mosquée cathédrale, de nombreux et beaux marchés ; plusieurs districts florissants font vivre ce chef-lieu. — De Manuf à Tantita[661], on compte quatorze saqs. C'est un centre agricole important et beau, considérablement peuplé, où il y a une mosquée cathédrale, un bain ; de nombreux domaines en assurent la prospérité : c'est la résidence d'un gouverneur, avec fantassins et cavaliers ; il y a des marchés, une petite mosquée cathédrale et une foire s'y tient chaque vendredi. — De Tantita à Fisha-Bani-Sulaim, village pourvu d'un bain, d'un marché, d'une mosquée cathédrale, chef-lieu d'un district, douze saqs. — Il y a dix saqs entre Fisha-Bani-Sulaim et Bindariya, village pos-

(657) Cité dans Quatremère, *Mémoires*, I, p. 419. Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 162

(658) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 191, n. 3 ; Abd Al-Latif, p. 280 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 96, n. 7.

(659) Cf. Guest, *The Delta*, JRAS, 1912, p. 958.

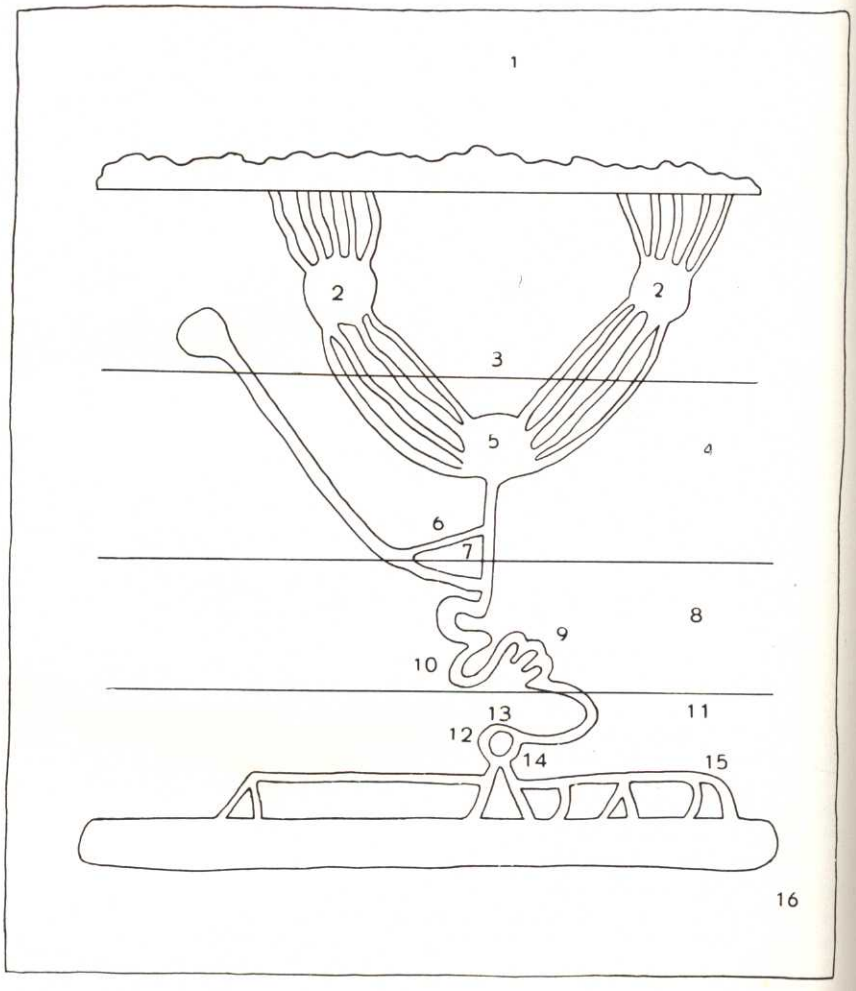
(660) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 276.

(661) Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 191, n. 5 ; Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 45, n. 5 ; *Encyclopédie*, IV, p. 688.

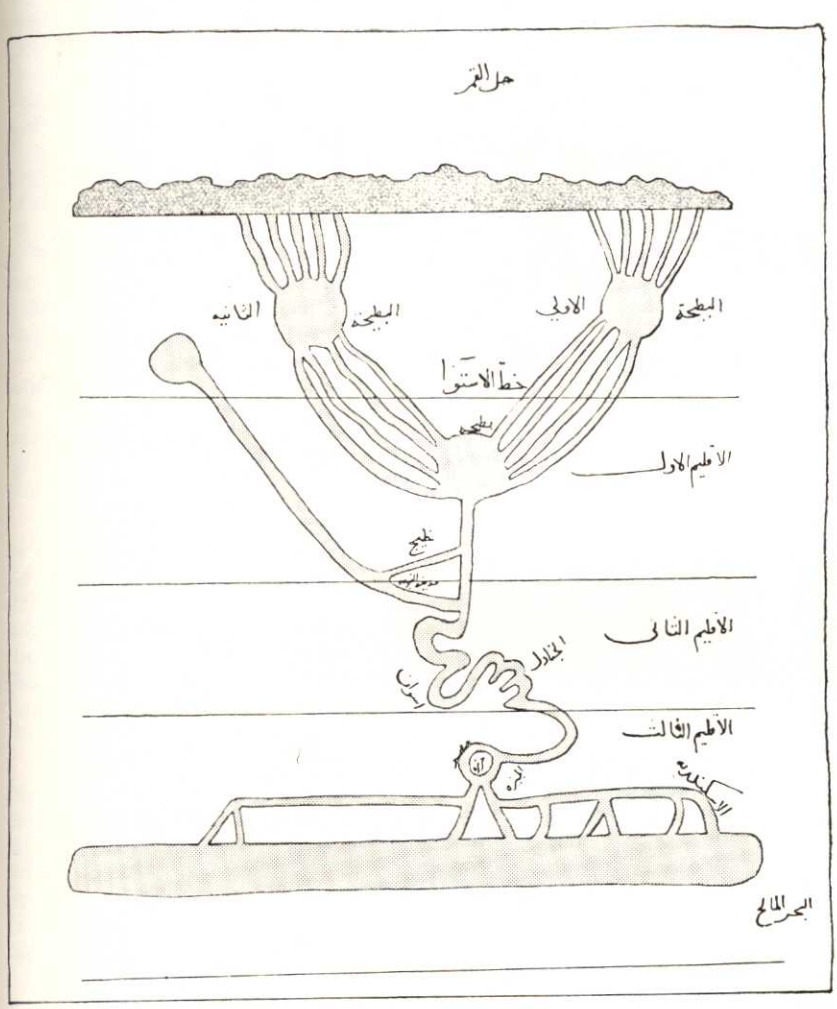
sédant une mosquée cathédrale, des marchés, des fermes qui assurent son existence, où réside un gouverneur ; on y trouve un bain excellent. — De Bindariya à la ville de Mahallat-Marhum dix saqs. C'est le siège d'un haut gouverneur, d'un commandant militaire, d'un cadi, avec une garnison de cavaliers et de fantassins ; on y voit une mosquée cathédrale, un bain, des marchés ; elle est le siège d'un officier de police judiciaire et d'un préfet. — Dix saqs séparent Mahallat-Marhum de Qulaib-al-Ummal, situé sur la rive occidentale du bras du fleuve ; cette ville, où l'on trouve une mosquée cathédrale et un bain, est le chef-lieu d'un district comprenant de nombreuses fermes et des marchés. — De Qulaib-al-Ummal à Babidj il y a dix saqs. C'est une grande ville, avec une mosquée cathédrale, de très nombreuses églises ; elle est très peuplée, et on y trouve des propriétaires ruraux qui paient l'impôt de capitation ; il y a un receveur des contributions[662], un officier de police judiciaire et un haut gouverneur ; de nombreux villages, fertiles, en assurent la prospérité. — Entre Babidj et Mahallat-Babidj[663] se trouve le canal qui passe entre Shabur et Mahallat-Nuqaida ; ces deux localités sont donc situées sur deux rives opposées. Ce bras se divise en deux canaux dont l'un se dirige à l'ouest vers Farnawa en partant de Babidj et de Mahallat-Babidj, et l'autre coule vers l'est en direction de Sa. Cette dernière ville[664] contient une mosquée cathédrale, de nombreuses églises ; un officier de police judiciaire et un haut gouverneur y résident, et on y voit des marchés et un bain ; il y a une source connue sous le nom de Fontaine de Moïse, — que le salut de Dieu soit sur lui ! — et l'on prétend qu'il y fut emprisonné. Entre Mahallat-Babidj et Sa il y a dix saqs. — De Sa à Daiyay, grand village où se trouve une mosquée cathédrale, et qui vit d'un district composé (142) de nombreux villages ; il y a un préfet et un officier de police judicaire ; il compte des églises ; la situation de la localité est florissante sous tous les rapports. Les deux localités sont séparées par une distance de dix saqs. — Il y a dix saqs de Daiyay à Safiya, gros bourg qui produit beaucoup de canne à sucre et où il y a plus d'un pressoir à sucre[665] ; on y voit une mosquée cathédrale et des églises ; il y a un officier de police judiciaire et un préfet ; les marchés y sont beaux. — Six saqs séparent Safiya de Damidjamul, gros bourg, également producteur de canne à sucre, où il y a des pressoirs et des fabriques de sucre candi ; on y trouve une mosquée, un marché ; il y a un officier de police judiciaire. — De Damidjamul à Sandiyun on compte huit saqs ou un peu plus. C'est un village peuplé, aux céréales abondantes, où il y a une mosquée cathédrale, des églises, un marché ; c'est la résidence d'un officier de police judiciaire. — De Sandiyun à Balhib, il y a six saqs.

Si nous passons[666] à la branche qui part de Babidj et de Mahallat-

(662) *Djâmi' :* BGA, IV, p. 207.
(663) Cité dans Guest, *The Delta*, JRAS, 1912, p. 956 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 47, 80, 206.
(664) Cité dans Quatremère, *Mémoires*, I, p. 291.
(665) *Ma'sara :* BGA, IV, p. 301 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 346.
(666) Cité dans Guest, *The Delta*, JRAS 1912, p. 954. Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 48 ; Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 172, 206-207, 224-225.


1
2
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

6. — CARTE DU NIL



Babidj en direction de Farnawa, nous constatons que Farnawa est située au bord du fleuve sur sa rive occidentale : c'est une ville entourée d'une banlieue campagnarde, qui forme l'essentiel de son territoire ; il y a une mosquée cathédrale ; c'est la résidence d'un gouverneur et d'un officier de police judiciaire ; les églises y sont nombreuses et les marchés florissants. Entre les deux points, il y a douze saqs. — De Farnawa à Mahallat-Masruq on compte quinze saqs. Cette ville est le chef-lieu d'un important district, qui produit des bananes abondantes et délicieuses, ainsi que de nombreux autres fruits ; ces fruits sont importés à Fostat ; on y trouve un bain, une mosquée cathédrale, des églises ; il y a un officier de police judiciaire et un préfet de police[667]. — On compte six saqs de Mahallat-Masruq à Mahallat-Abi-Kharasha, ville pourvue de nombreux marchés, d'une mosquée cathédrale et d'un bain ; c'est la résidence d'un officier de police judiciaire et d'un préfet de police, avec une garnison convenable ; c'est le centre d'un district agricole aux céréales abondantes. — De Mahallat-Abi-Khurasha à Fisha, gros village pourvu d'une mosquée et entouré d'une bonne campagne, douze saqs. — En quinze saqs on atteint Sandabis, village étendu où résident de nombreux propriétaires ruraux ; il y a des églises ; on y élève des porcs, qui sont d'un gros revenu. — De Sandabis à Sunbadha, village ressemblant à Sandabis, quinze saqs. — De là à Balhib, environ dix saqs.

C'est à Balhib[668] que confluent les deux bras qui s'étaient séparés à Babidj, l'un se dirigeant sur Farnawa et l'autre vers Sa, en avant de Balhib. Celle-ci est une grande ville avec une mosquée cathédrale, située sur la rive qui la relie à Alexandrie au printemps ; il y a un officier de police judiciaire et un préfet (**143**) de police ; on y voit une mosquée cathédrale et des marchés, mais il n'y a pas de bain. Sur tout le parcours des deux rives du Nil de Balhib à Rosette s'échelonnent des villages sans mosquée, dont l'énumération serait trop longue.

Plus d'un livre a été composé sur l'Egypte et ses provinces, donnant une description détaillée de ses villages, de ses impôts et de ses spécialités. Mais depuis que les Maghrébins ont envahi son territoire, la situation a bien changé : il a perdu toutes ses ressources et on ne voit plus guère que des ruines et des décombres abandonnées qui témoignent de la condition excellente et florissante d'antan. Pour cette raison j'en ai donné une description sans m'appesantir sur les détails.

Pour la branche[669] qui prend de Shatanuf en allant vers l'est jusqu'à Damiette et Tinnis, j'ai indiqué la position des villes sur ses rives et les distances d'un ville à l'autre. Ceci nous dispense d'y revenir et de répéter ces informations. S'il avait été possible d'y traiter de la même manière l'ensemble des canaux, des renseigne-

(667) *Sâhib al-ma'ûna :* BGA, IV, p. 307 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 351.
(668) Cf. Omar Toussoun, *Histoire du Nil*, I, p. 173.
(669) Cité dans Abd Al-Latif, p. 379-380.

ments plus complets auraient été souhaitables. Mais la chose a été difficile et il a été impossible de les énoncer encore une fois dans leur entier : je me suis donc borné à décrire ce qui est réputé et bien connu, conformément au plan que je me suis proposé en faisant mention des régions cultivées dépendant de chaque ville et des campagnes rattachées à chaque canton, en donnant une description globale mais non détaillée, après avoir présenté sur une carte les villes, les plaines et les routes, dans leurs rapports mutuels et séparément ; ceci est après tout le but et le dessein que nous envisagions d'atteindre. Comme la science dans sa totalité est proportionnée aux forces de la structure humaine dans son ensemble, un homme isolé n'en peut éclaircir qu'une parcelle et pour autant que sa chance le lui permette.

Les limites de tout le territoire d'Egypte ont été décrites en plusieurs endroits. De Qulzum jusqu'au lieu où la frontière contourne le Tih en longeant le bord de la mer, il y a six étapes. Du Tih[670] jusqu'à la mer Méditerranée il y a environ douze étapes, après quoi la frontière suit le littoral pendant environ douze étapes pour atteindre le point où j'ai fixé le commencement de la frontière (vers l'ouest).

De Ramleh à la ville de Fostat[671] il y a onze étapes, dont l'itinéraire est le suivant : — (144) on se rend en une demi-étape de Ramleh à Lubna, qui est une ville ; — de là à Yazdud, également une ville assez petite, une étape complète ; — de Yazdud à Gaza[672], belle ville, très prospère et possédant un faubourg, une étape ; — de là à Rafah[673], ville importante, avec une belle mosquée cathédrale, une étape ; — de Rafah à al-Arish[674], ville pourvue de deux mosquées cathédrales, aux constructions espacées, envahie en majeure partie par les sables, proche du littoral, possédant des fruits et de beaux arbres fruitiers, une étape.

Le juriste Abd-Allah ibn Abd al-Hakam, l'auteur de plusieurs ouvrages bien connus, précise que Djifar était, dans sa totalité, sous le règne de Mus'ab ibn Walid, le Pharaon de Moïse, au comble de la prospérité, avec des cours d'eau, des villages, une population nombreuse, et que c'est à ce lieu que s'applique la parole de Dieu : « Nous avons détruit les ouvrages et les édifices de Pharaon et de son peuple. »[675] Les cultures se succédaient sans interruption de là jusqu'au Yémen ; telle avait été, ajoute cet auteur, la raison de la dénomination d'al-Arish.

(670) Cf. Quatremère, *Recherches*, p. 182.

(671) Cité dans Quatremère, *Mémoires*, I, p. 56 ; Le Strange, *Palestine*, p. 405, 553. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 226 ; IV, p. 85 ; Quatremère, *Recherches*, p. 182.

(672) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 168.

(673) Sur la suite du parcours, voir : Abbas Mustafa Ammar, *Al-Madkhal al-sharqi li-misr*, *Bulletin de la société royale de géographie d'Egypte*, XXI, p. 184-185.

(674) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 438.

(675) *Coran*, VII, 133. Cf. *L'Egypte de Murtadi*, *Introduction* p. 49 ; Maqrizi, éd. Wiet ; I, p. 94 ; III, p. 247 ; IV, p. 27. Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, a, p. 150-151 ; Ibn Duqmaq, V, p. 52.

D'al-Arish à Warrada, gîte d'étape de petite superficie, il y a une étape ; — de Warrada à Baqqara, un village, une étape ; — de Baqqara à Farama, ville importante, sur un cap de la mer Méditerranée, très riche en palmeraies, en dattes fraîches et en poissons, où l'eau est mauvaise, une étape : c'est le point de rassemblement des négociants, qui y arrivent nuit et jour par terre et par mer, venant de Fostat et de Syrie, parce qu'elle se trouve sur la grand'route ; les caravanes y défilent sans cesse. — De Farama[676] à Djurdjir, une ville, une étape. — De Djurdjir à Faqus[677], ville également grande, une étape ; il est parfois impossible au voyageur d'aller de Djardjir à Faqus, alors il se rend de Farama à Hama, puis à Bilbais[678], qui est une ville située à une étape. — Il y a enfin une étape de Bilbais à Fostat.

La longueur de l'Egypte[679], depuis Assouan jusqu'à la mer Méditerranée est d'environ vingt étapes. L'itinéraire est le suivant : — d'Assouan à Atfu, il y a quatre relais de poste[680] et demi ; — d'Atfu à Isna, deux relais ; — d'Isna à Armant, deux relais ; — d'Armant à Qus, un relais (145) et demi — ; de Qus à Balyana, quatre relais et demi ; — de Balyana à Akhmim, un relais et demi ; — d'Akhmim à Qau, deux relais ; — de Qau à Assiout, un relais ; — d'Assiout à Mansara, deux relais ; — de Mansara à Ashmunain, deux relais : cette ville se trouve en face d'Ansina ; — d'Ashmumain à Taha, par la chaussée, deux relais ; — de Taha à Fostat, dix relais.

On peut, par embarcation, se rendre à n'importe quel lieu ou n'importe quelle ville, car on y accède par eau sur des barques.

Il y a sur le cours du Nil deux défilés entre deux montagnes, dont chacune a été coupée pour laisser à l'eau un libre passage. L'une de ces découpures se trouve entre Isna et Armant, tout près du village appelé Qaryat-al-Qass, aujourd'hui en ruines. L'autre est connue sous le nom de Hanas et se trouve à trois relais d'Assouan, en aval du fleuve, à un relais et demi d'Atfu. Sur le Nil il y a deux endroits nommés les Cataractes[681], l'une à trois milles au-dessus d'Assouan, sur la frontière du territoire de l'Islam. Il s'agit aussi d'une brèche dans la montagne pour livrer passage à l'eau, mais la coupure est restée dans un état extrêmement rude, de sorte que l'eau s'échappe entre de gros rochers dans toutes les directions : les bateaux n'y peuvent naviguer à cause des aspérités rocheuses rencontrées. Lorsqu'une embarcation s'y présente, sa cargaison est déchargée pour être portée à un point où le cours du fleuve est redevenu égal. Cet endroit a la longueur de deux portées de flèche ; il est à trois mille de la limite du territoire de l'Islam. C'est comme si cet emplacement cons-

(676) Cité dans Abd Al-Latif, p. 397.
(677) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 135.
(678) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 1218.
(679) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 979.
(680) *Barid : Encyclopédie*, I, p. 415.
(681) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 983 ; Muller-Wodarg, *Landwirtschaft, Islam*, XXXI, p. 179.

tituait une sorte de barrière contre ceux qui veulent atteindre le territoire ennemi, ou contre les adversaires qui tenteraient de pénétrer en Egypte. La deuxième cataracte se trouve dans les environs de Dongola : le bruit du torrent s'y entend nuit et jour à de nombreux milles de distance.

Description des villes et des régions du pays. — Sa capitale, nommée Fostat, se trouve sur la rive septentrionale du Nil, qui, à ce point, coule en venant du sud-est[682]. C'est une ville (**146**) très belle, où le Nil se partage en deux branches[683]. On passe de Fostat à une première rive, où il y a de belles constructions et d'importantes maisons, qui s'appelle Djazira (l'île) : la traversée s'effectue sur un pont composé d'environ trente bateaux[684] ; puis par un autre pont lancé sur l'autre branche, analogue au premier, on se rend de cette île en direction de constructions et demeures importantes édifiées sur une troisième rive, qui s'appelle Guizeh. Fostat est une grande ville dont la superficie est égale à un tiers de celle de Bagdad[685] ; elle s'étend sur environ une parasange, avec un territoire excessivement peuplé et qui est d'une belle fertilité. Cette cité a d'autres qualités éminentes et agréables ; ses quartiers possèdent de vastes espaces libres, d'énormes marchés, d'imposants centres de commerce, de vastes terrains privés, sans compter un splendide extérieur, une atmosphère sympatique, des jardins fleuris et des parcs toujours verdoyants, quelle que soit la saison.

A Fostat les Arabes ont des groupements tribaux et des quartiers portant les noms de ces tribus, comme à Kufa et à Bassorah. De nos jours ils sont moins nombreux : la plupart ont disparu, sauf à l'extérieur de Ma'afir. Le terrain est salin et le sol ne se compose pas de terre pure. Les demeures y ont cinq, six et même sept étages, et, parfois on compte jusqu'à deux cents personnes par immeuble[686]. Il y a à Fostat une maison appelée l'hôtel d'Abd al-Aziz ibn Marwan, parce qu'il y avait résidé : on y apporte journellement, à l'usage des locataires, quatre cents outres d'eau ; il s'y trouve cinq oratoires, deux bains et plus d'un four pour cuire la pâte nécessaire aux occupants.

La plupart des édifices sont construits en briques crues. Le rez-de-chaussée n'est en général pas habité. On y compte deux mosquées[687] où l'on accomplit la cérémonie du vendredi, l'une fondée par Amr ibn al-As au centre des marchés, l'autre au sommet du Mauqif, bâtie

(682) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 980.
(683) Cité dans Maqrizi, éd. de Bulaq, I, p. 341 ; II, p. 170 ; trad. Casanova, III, p. 293-294 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 171.
(684) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 265 ; Clerget, *Le Caire*, I, p. 21 ; II, p. 93.
(685) Cf. Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 107 ; Clerget, *Le Caire*, I, p. 120 ; Lane-Poole, *Story of Cairo*, p. 104.
(686) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 389-390 ; Clerget, *Le Caire*, I, p. 109, 264-265, 317 ; Hautecœur et Wiet, *Mosquées du Caire*, p. 109 ; *Précis d'histoire d'Egypte*, II, p. 153, 204 ; JA, 1923, II, p. 338 ; Mazahéri, p. 167.
(687) Cité dans Qalqashandi, III, p. 337 ; trad. Wüstenfeld, p. 58.
(688) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 376 ; Mez, *Renaissance*, p. 388.

par Abul-Abbas Ahmad ibn Tulun. En dehors de la ville il y avait autrefois des constructions édifiées par Ahmad ibn Tulun sur une surface d'un mille carré, où ses troupes étaient casernées et qui s'appelait Qataï'. C'était comparable à Raqqada, fondation des Aghlabides en dehors de Kairouan. Ces deux sites sont tombés en ruines à notre époque ; Raqqada était un point d'appui plus fort et mieux aménagé.

Les Maghrébins viennent de fonder à l'extérieur de Fostat une ville qu'ils ont nommée le Caire[689]. Elle fut tracée par Djauhar, le général des Maghrébins, au moment de son entrée en Egypte, à l'usage de son armée, de ses approvisionnements et de sa suite. Elle comprend maintenant des quartiers et des marchés, ainsi que des emplacements pour la reproduction du bétail[690], (147) des commodités telles que des bains et des hôtelleries, jusqu'à des palais bien construits et des installations utiles. Djauhar l'entoura d'un mur élevé et fort, qui circonscrit un espace trois fois plus vaste que les terrains bâtis : ce sont donc des sortes de parcs de réserve pour le refuge des bestiaux en cas de danger. A l'intérieur se trouvent les bureaux administratifs de l'Egypte, une mosquée cathédrale, belle et élégante, abondamment pourvue de desservants et de muezzins. Une des princesses maghrébines a fait bâtir une autre mosquée cathédrale à la Qarafa, à l'extérieur de Fostat, qu'habitaient autrefois les tribus du Yémen et ceux qui s'y étaient établis dès le moment de la conquête : c'est une des mosquées qui se distinguent par leur cour spacieuse, une architecture admirable, des plafonds élégamment décorés et un magnifique extérieur. Dans Djazira et à Guizeh, il y a deux autres mosquées cathédrales, mais inférieures à celle de la Qarafa en splendeur et en beauté.

On trouve en Egypte de nombreuses palmeraies, des vergers et de grands jardins. Grâce à l'eau du Nil, les champs cultivés s'étendent de l'extrémité d'Assouan jusqu'à la limite d'Alexandrie et de Batin. Les eaux séjournent[691] sur les terres du Rif et du Hauf depuis l'accroissement de la chaleur jusqu'à l'automne, ensuite elles s'écoulent de la façon que j'ai décrite ci-dessus : on ensemence la terre, qui n'a plus besoin d'irrigation ni de pluie plus tard. La terre d'Egypte ne reçoit ni pluie ni neige. La seule ville d'Egypte dans laquelle l'eau coule sans qu'on ait recours à la crue du Nil est Fayoum, nom donné également à la province. Dans le Fayoum il y a donc une ville de grandeur moyenne, composée de deux quartiers et appelée Fayoum. On dit que le prophète Joseph, — que lui soit le salut ! — a tracé pour les riverains un canal dont il aménagea le lit pour que l'eau puisse y pénétrer continuellement et il le consolida avec des pierres bien rangées, et l'appela le canal du Lahun.

Personne ne connaît les sources du Nil[692] : en fait il sort d'une contrée déserte infranchissable, au-delà du pays des Zendjs, et pénè-

(689) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 143.
(690) *Qunya* : BGA, IV, p. 335.
(691) Cité dans Quatremère, *Recherches*, p. 182.
(692) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 981 ; Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 224.

tre dans la région des Zendjs, traverse les parties désertes et cultivées de la Nubie ; il arrose des champs cultivés ininterrompus jusqu'à son arrivée en Egypte.

Le copiste de ces lignes ajoute : L'auteur de l'ouvrage prétend que personne ne connaît les sources du Nil et que ce fleuve (148) *sort de déserts situés derrière le pays des Zendjs. J'ai vu dans un traité de géographie que les sources du Nil se trouvent dans deux lacs circulaires, alimentés par cinq cours d'eau venant du mont Qumr. Chacun de ces deux lacs donne naissance à quatre rivières qui se jettent dans un lac circulaire, dans le premier climat. Son diamètre est divisé en deux parties, dont le centre se trouve à 53° de longitude et à 2°31' de latitude du premier climat. De ce dernier lac sort un fleuve qui est le Nil d'Egypte, grossi d'un cours d'eau prenant sa source à la ligne de l'Equateur à la longitude de 59°31'. Il coule jusqu'aux approches de la Nubie et se divise en deux bras : l'un se jette dans le Nil à la longitude de 53°31' et à 16° 31' de latitude du premier climat ; le deuxième se jette dans le second climat à la longitude de 53°31' et à 18°31' de latitude. Il continue son cours avec de très nombreux méandres, dont il n'y a pas lieu de fournir la description ici. Il arrive à Assouan et s'étend jusqu'à Fostat, qu'il arrose à la longitude de 54°31' et à la latitude de 29°31'. A partir de Fostat il se divise en sept branches qui coulent en direction de la mer : la première vers Alexandrie, à 51°40' de longitude ; une autre, à la longitude de 54°20' ; la troisième à la longitude de 53°30' ; la quatrième, à 53°40' de longitude ; la cinquième, à 53°55 de longitude ; la sixième, à 54°20' ; la septième, à 54°30, comme cela apparaît sur la carte qui suit la page précédente. Que Dieu nous aide !*

(149) Explication des noms et des textes qui se trouvent sur la carte du Nil dessinée sur la feuille. En haut de la carte : (1) *mont Qumr*, au-dessous de quoi : (2) *premier lac, second lac*. Sous ces deux lacs est tracée une ligne droite horizontale, accompagnée de ces mots : (3) *ligne de l'Equateur*. Dans l'espace vide en-dessous de cette ligne, on a écrit : (4) *premier climat*, et, dans cet espace, les deux mots : (5) *lac* et (6) *bras*. Toujours en continuant vers le bas, une autre ligne est surmontée de : (7) *capitale de la Nubie*, et dans l'espace vide, sous cette ligne : (8) *second climat*, et l'on y trouve les noms suivants : (9) *Cataractes*, (10) *Assouan*. En dessous se trouve une troisième ligne et, dans l'espace vide qui la suit : (11) *troisième* climat, où l'on trouve également les noms : (12) *Misr*, (13) *Djazira*, (14) *Guizeh*, (15) *Alexandrie*. En bas de la carte, dans l'angle de droite : (16) *la mer*.

(148/13) Le Nil est un fleuve qui, au moment de sa crue, offre plus de volume que le Tigre et l'Euphrate réunis, et ses eaux sont plus douces, plus agréables au goût, plus limpides que celles des autre fleuves du territoire de l'Islam. Il est contigu à des déserts infranchissables à cause de son parcours mouvementé.

Ptolémée a décrit ce fleuve dans sa Géographie, mais il n'a cité aucun lieu de sa source[693].

On y trouve les crocodiles et le scinque, ainsi qu'un poisson qu'on appelle la torpille[694], que personne ne peut empoigner vivante sans ressentir un tremblement à la main, et il est forcé de la laisser tomber, mais une fois mort, ce poisson est inoffensif comme les autres. Le crocodile[695] est un animal aquatique à la queue et à la tête allongées, la longueur de sa tête étant environ la moitié de celle de la queue. Ses dents sont telles que tout animal qu'il saisit dans sa mâchoire, lion ou chameau, est entraîné dans l'eau. Il possède une force à laquelle rien ne résiste si ce n'est le buffle, car il est impuissant contre le buffle de grande taille. Il sort de l'eau et marche sur terre, il lui arrive même de rester sur terre un jour et une nuit environ, mais sa force sur terre n'est pas comparable à sa vigueur dans l'eau. Il y en a qui se laissent apprivoiser à terre par les hommes, mais à séjourner dans son voisinage (**150**) il y a un risque, de sorte qu'on cherche par tous les moyens à tuer cet animal par ruse. Il possède une peau sur laquelle aucune arme n'a d'effet, sauf sous l'attache des pattes de devant et de derrière. Le scinque est une espèce provenant de l'union d'un crocodile et d'un poisson : il ne ressemble pas à un poisson, car il a deux pattes de devant et deux pattes de derrière, et n'est pas semblable au crocodile, car sa queue est nue et lisse, sans écailles pointues, alors que la queue du crocodile a des écailles et est aplatie[696]. On emploie la graisse du scinque comme aphrodisiaque. On ne le rencontre que dans le Nil, à la frontière d'Assouan, ou dans l'Indus, sur le territoire de l'Inde et du Sind, et il en est de même du crocodile.

La ville d'Assouan était autrefois la marche de défense contre les Nubiens, mais aujourd'hui ils sont pacifiés.

En Haute Egypte[697], près du cours méridional du Nil, se trouvent les mines d'émeraudes, dans un désert à l'écart du territoire cultivé. Cette région, située entre les îles des Banu Hiddan et les parages d'Aidhab, est habitée par les Budja et par des peuplades arabes de la tribu de Rabi'a. Il n'y a sur toute la surface de la terre aucune autre mine d'émeraudes que celle-ci. A la hauteur du cours septentrional du Nil, il y a une montagne qui s'étend jusqu'à Fostat, appelée le Moqattam[698]. On trouve dans cette montagne et aux alentours de l'hématite[699] et un peu de cristal de roche. Cette montagne

(693) Cf. Kramers, in *Acta orientalia*, X, p. 18 ; Müller-Wodarg, *Landwirtschaft, Islam*, XXXI, p. 185.
(694) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 278 ; Clerget, *Le Caire*, II, p. 87 ; Harawi, p. 117.
(695) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 285.
(696) *Musaiyaf* : BGA, IV, p. 268 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 325 ; Maqrizi, éd. Wiet III, p. 318.
(697) Cf. Quatremère, *Recherches*, p. 181.
(698) Cf. Quatremère, *Recherches*, p. 181 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 197 ; *Encyclopédie*, III, p. 761.
(699) *Khamâhan* : BGA, IV, p. 229 ; Clément-Mullet, *Minéralogie*, JA. 1868, I, p. 216 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 210.

court parallèlement à la région des émeraudes et se prolonge jusqu'aux limites extrêmes du pays des Noirs. Au pied de cette montagne, dans les environs de Fostat, il y a la tombe du juriste Muhammad ibn Idris Shafi'i[700], — que Dieu ait pitié de lui ! — C'est un des tombeaux du cimetière réservé sur le flanc de cette montagne aux habitants de Fostat. C'est là qu'ont été enterrés, parmi les prophètes, Joseph, les chefs des douze tribus, Moïse, Aaron. C'est en Egypte qu'est né Jésus, — que sur lui soit le salut ! — dans le district d'Ahnas, et le palmier de Marie était encore connu à Ahnas à la fin de la période omeyyade[701].

Une des villes célèbres du pays, dont les antiquités sont des merveilles, est Alexandrie, située sur une langue de terre, au bord de la mer Méditerranée. On y voit des antiquités bien apparentes et des monuments authentiques de ses anciens habitants, témoignages éloquents de royauté et de puissance, et qui font connaître sa domination sur les autres pays, sa grandeur, sa supériorité glorieuse, et qui constituent un avertissement et un exemple. Ce sont de gros blocs de pierre, preuves tangibles de civilisation : il y a là[702] d'immenses colonnes et toutes sortes de dalles de marbre, dont une seule ne peut être remuée que par des milliers de travailleurs, et qui sont hissées entre ciel et terre à une hauteur de cent coudées, chaque bloc reposant sur les chapiteaux des colonnes. La circonférence (151) d'une de ces colonnes est de quinze à vingt coudées, alors que le bloc qu'il porte est un cube de dix coudées de côté. Le tout est décoré avec des nuances étonnantes et des couleurs prodigieuses.

Si l'on pouvait interroger ces débris sur ceux qui les ont construits et habités, on les entendrait raconter à leur sujet des histoires impressionnantes.

La ville possède des rues pavées de diverses espèces de marbres, de pierres multicolores. Dans les églises on trouve des colonnes qui, par leur polissage parfait et par la beauté de leurs coloris, paraissent être faites d'émeraude verte, ou, d'onyx tantôt jaune, tantôt rouge. Les plus importants de ces édifices ont été édifiés sur des colonnes dont les blocs ont été scellés à l'aide de tiges de fer invisibles[703] ; il en est qui s'élèvent sur des pilastres en cuivre, et le tout a été mis en place à l'aide de mélanges chimiques, pour que le temps n'altère rien. Au pied de chaque colonne, il y a trois ou quatre crabes[704] en cuivre, et, au sommet, la colonne est couverte de différentes figures, connues ou inconnues. C'est dans cet édifice que

(700) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 261 ; *Hudud*, p. 415.
(701) *Coran*, XIX, 23-25 ; Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 126 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 28.
(702) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, III p. 131.
(703) *Musammar* : Yaqut, IV, p. 70 ; BGA, IV, p. 263 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 318.
(704) *Saratânât* : Ibn Faqih, p. XXIX-XXX ; BGA, IV, p. 259 ; CIA, *Egypte*, I, p. 485.

se trouve le Phare[705] célèbre, bâti en pierres solidement agencées et jointoyées[706] avec du plomb. Ce Phare n'a rien de comparable sur toute la terre, ou même qui en approche, par sa forme, sa structure, ses propriétés merveilleuses et symboliques, dans lesquelles est contenu un avertissement divin évident, et qui permettent de conclure à l'existence d'un ancien royaume puissant, gouverné par un prince d'une grande autorité et d'une omnipotence indéniable. C'est là ce phare dont la réputation s'est répandue à travers le monde, dans le grand public comme chez les savants spécialisés, qui, d'un commun accord, assurent que son fondateur l'a construit pour observer le firmament et pour acquérir par ce moyen des notions astronomiques : c'est par là qu'il a dominé cette science et a obtenu la connaissance de la voûte céleste. Il obtint cette réussite, dont profitèrent ses successeurs, grâce à l'espace libre, au ciel ouvert de tous côtés qui l'entoure, à l'absence presque complète de vapeurs s'élevant dans la plaine, car si chaque pièce de terre a une dose de nuages proportionnée à ses dimensions, les environs du Phare ne sont nullement baignés par des brouillards. Sa hauteur était autrefois de plus de trois cents coudées, mais une coupole immense est tombée, qui coiffait le sommet de l'édifice depuis des temps immémoriaux. Contrairement aux histoires absurdes forgées et aux stupidités débitées par des hâbleurs, cette coupole n'avait pas été construite pour abriter un miroir dans lequel on pouvait voir tout ce qui pénétrait dans la mer Méditerranée, dromons porteurs de troupes, ou navires[707] de combat. Des gens prétendent que le Phare et les Pyramides ont été fondés par le même souverain[708], mais d'autres rapportent des traditions différentes.

A partir de Fostat[709], sur la rive occidentale du Nil, il y a d'énormes constructions, et d'ailleurs un grand nombre de bâtisses analogues se trouvent dispersées dans toute la Haute Egypte : on les appelle les Pyramides. Rien n'est équivalent aux deux Pyramides qui sont en face de (**152**) Fostat, à deux parasanges de cette ville. Chacune d'elles a une hauteur de quatre cents coudées, sur une largeur égale[710]. Elles ont été construites de pierre calcaire[711], chaque bloc étant un cube de huit à dix coudées de côté, avec une taille proportionnée à sa place, selon l'accroissement ou la diminution, conformément aux calculs géométriques, puisque ces Pyramides deviennent plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus du sol, si

(705) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 117 ; Miguel Asin, *Faro de Alejandria, Andalus*, III, p. 185 seq.
(706) *Mudabbab* : BGA, IV, p. 284.
(707) *Shalandî* : BGA, IV, p. 274, 276 ; Ibn Mammati, p. 340 ; CIA, *Egypte*, II, p. 166.
(708) Cf. *Mélanges Maspero*, III, p. 167 ; Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 113, n. 5.
(709) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 124-125.
(710) Cf. Maqrizi, éd. Wiet III, p. 148, note.
(711) *Kaddân* : Quatremère, *Recherches*, p. 282 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 373 ; Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 389 ; Ibn Battuta, III, p. 61 ; Yaqut, I, p. 637 ; Colin et Lévi-Provençal, *Un manuel hispanique de hisba*, Glossaire, p. 60.

bien que la partie la plus haute de chacune d'elles n'est pas plus étendue que la place nécessaire à un chameau accroupi[712]. Leurs parois sont couvertes d'inscriptions grecques[713]. Dans l'intérieur de chacune d'elles il y a un chemin qui permet à un piéton d'accéder au sommet, et un passage souterrain mène de l'une à l'autre. Certains prétendent que ce sont deux tombeaux[714] : ce qui est faux. Leur fondateur les a fait construire parce qu'il avait prévu le Déluge, qui devait détruire tout ce qui se trouvait sur la face de la terre, excepté ce qui serait renfermé dans des édifices analogues aux deux Pyramides. Il emmagasina ses trésors et ses richesses ; le Déluge survint et quand les eaux se furent écoulées, le contenu des Pyramides passa à Baisar, fils de Noé. Plus tard, un prince des temps modernes en fit des greniers à blé.

Parmi les villes réputées[715] de ce pays et lui assurant de fameuses spécialités, on compte Tinnis et Damiette, qui sont deux îles entre l'eau salée et l'eau douce, mais pendant la plus grande partie de l'année au milieu du cours du Nil. Il n'y a ni agriculture ni élevage de bestiaux, mais on y fabrique du lin très fin, des étoffes brochées d'or[716], du Dabiqi[717], et les étoffes teintes qui servaient à confectionner les manteaux de Tinnis, tissus qui n'ont nulle part leur équivalent en valeur, beauté, moelleux, souplesse et finesse. Parfois l'étoffe de ces manteaux[718] atteint jusqu'à deux cents dinars lorsqu'elle est brochée d'or ; celle qui ne renferme pas d'or est payée une centaine de dinars, plus ou moins. Toutes ces fabrications sont en lin, et souvent le prix d'un mithqal de fil monte à plusieurs dinars. Il y a à Shata [719], Dabqu, Damira, Tuna et dans des localités avoisinantes, des manufactures qui produisent des étoffes de qualités supérieures, mais celles-ci ne peuvent pas être comparées au Tinnisi, au Dumyati et au Shatawi. Un ballot de ces étoffes atteignait récemment encore un prix variant entre vingt et trente mille dinars, en vue de leur exportation vers l'Iraq. (153) Mais cette productivité a été interrompue avec la venue des Maghrébins, et ce fait doit être imputé au maudit Abul-Faradj ibn Killis[720], le vizir d'Aziz, car il a ruiné cette industrie par des mesures néfastes, par des impositions, des travaux obligatoires et des corvées continuelles, exigés des ouvriers, et il est allé jusqu'à lever une taxe sur ceux qui entraient à Tinnis ou en sor-

(712) Cf. Abd Al-Latif, p. 215.
(713) Cf. Abd Al-Latif, p. 222 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 118, n. 5 ; *L'Egypte de Murtadi* p. 85.
(714) Cité dans *l'Egypte de Murtadi*, Introduction, p. 88. Cf. Muqaddasi, p. 210 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 119, n. 6.
(715) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XIII, p. 94 ; Cf. Salmon, *Mission à Damiette*, BIF, II, p. 79 ; Clerget, *Le Caire*, II, p. 360 ; *Nadelmalerei*, p. 187.
(716) *Sharb* : BGA, IV p. 272.
(717) Cf. Barthold, *Turkestan*, p. 236 ; Suli, trad. Canard, I, p. 55 ; Mazaheri, p. 270.
(718) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 432-433 ; Clerget, *Le Caire*, II, p. 253 ; Mazaheri, p. 271.
(719) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 200. Cf. *Hudud*, p. 416.
(720) Cf. Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 411 n. 2.

taient. Il y a en Egypte plusieurs ateliers de tissage sur lesquels je vais revenir.

Le Nil se dirige vers le nord pour la majeure partie de son cours, ce qui est aussi le cas du Jourdain. Le territoire cultivé et habité s'étend le long de ses deux rives depuis Assouan jusqu'à Fostat, sur une largeur qui varie entre la moitié d'une journée de marche et une journée pleine. Puis les terres cultivées prennent une grande ampleur, si bien qu'entre Alexandrie et le Hauf qui est contigu aux cultures de Qulzum, il y a environ huit jours au moins. Autrefois en Egypte, et surtout dans le voisinage du Nil, on ne trouvait pas de contrées désertes ni inhabitées ; l'ensemble était bien peuplé avant la conquête de l'Islam, mais maintenant aucun habitant n'est resté pour pouvoir en parler.

Quant aux Oasis, c'étaient des régions anciennement arrosées par des cours d'eau, couvertes d'arbres, et qui contenaient des villages : avant la conquête la population était grecque. On les traversait pour gagner vers l'Occident le pays des Noirs en suivant la route qu'on empruntait autrefois pour se rendre de l'Egypte à Ghana[721], mais elle a cessé d'être fréquentée. Cependant cette voie n'est pas dépourvue d'oasis[722], de vestiges d'habitations humaines, et encore de nos jours on y trouve beaucoup d'arbres fruitiers, ainsi que des moutons et des chameaux qui sont devenus sauvages et se cachent[723].

Pour atteindre les Oasis en venant de la Haute Egypte, il existe une route partant de la Nubie, et, en trois jours, on franchit un désert qui forme la frontière. Les caravanes des Oasis, ainsi que celles de la population égyptienne utilisaient plus d'une route pour se rendre au Maghreb et au pays des Noirs à travers des déserts. Ce fait a continué sans interruption jusqu'au règne d'Abul-Abbas Ahmad ibn Tulun. Une voie menait au Fezzan et à Barqa, mais elle a été abandonnée à cause des tempêtes de sable qui assaillirent les voyageurs pendant plusieurs années et qui causa la perte de plusieurs caravanes. Abul-Abbas ordonna d'abandonner cette route et n'a plus permis à qui que ce soit de s'y engager.

La contrée des Oasis se divise en deux régions, appelées l'Intérieure et l'Extérieure, séparées l'une de l'autre par trois journées de marche. La plus importante est l'Intérieure. C'est le centre de la contrée et la résidence de ses princes et seigneurs, les Al-Abdun : c'est là que se trouvent leurs habitations, leur trésor, leurs approvisionnements et leurs greniers. Il y a deux quartiers, séparés par un demi-relais. Chaque quartier contient un palais entouré d'habitations (**154**) réservées aux gens de la suite du seigneur, à ses intimes, à ses compagnons et à ses hôtes, et c'est dans ces deux

(721) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 220 ; Léon L'Africain, II, p. 458, note.

(722) *Djazirat al-nakhl* : BGA, IV, p. 205.

(723) *Tawahhasha* ; BGA, IV, p. 373. Cité dans Idrisi, trad. Jaubert, I, p. 36 ; trad. Dozy et de Goeje, p. 27 ; Ibn Duqmaq, V, p. 13.

quartiers que se trouve le harem princier. L'un de ces quartiers s'appelle Qalamun[724] et l'autre, Qasr. Dans l'Oasis Extérieure on connaît les localités de Biris et Bikhit : ce sont, en fait, cinq districts, dont chacun possède des mosquées ayant environ la même importance et la même superficie. Depuis le début de la conquête musulmane, toute cette région a appartenu continuellement aux Al-Abdun : ceux-ci tirent leur origine d'une fraction des Luwata, tribu berbère qui fournissait les princes de la contrée. Ils se caractérisent par une générosité un peu tapageuse, par des gestes d'indépendance, par le désir de recevoir des visiteurs : ils accueillent cordialement ceux qui viennent à eux, quel que soit leur but, et traitent somptueusement les commerçants, en respectant leurs méthodes pour rechercher des bénéfices. Parmi ceux qui suivirent cette conduite avec le plus d'empressement, dans leur application à bien faire, dans leur volonté de conserver une bonne réputation, de se montrer dignes de reconnaissance et d'acquérir une belle renommé, on citait Abul-Hasan Mukabbir ibn Abd al-Samad ibn Abdun, — que Dieu ait pitié de lui ! — qui se distingua par des sentiments élevés, de la noblesse de cœur, une grande supériorité, des largesses débordantes, qualités qui le haussaient au-dessus de ses prédécesseurs dans sa propre famille, parce que, pour parvenir à satisfaire ses nobles aspirations, il s'engageait dans des sentiers difficiles et exténuants. Après son décès, sa place fut occupée et sa position ravivée par Abdun ibn Muhammad ibn Abdun, sous la garde d'un de ses esclaves, qui était connu sous le nom de Musbih ibn Maimun, d'origine maghrébine, mais acclimaté dans les oasis, homme capable et cheikh plein de sagacité. Leur domaine est riche en cours d'eau, en arbres, en forêts. Leurs ruisseaux d'eau douce arrosent copieusement leurs plantations de dattiers, leurs champs et leurs jardins. Les productions agricoles les plus courantes sont, après le blé et l'orge, le riz[725] ; ils ont en outre du jujube en abondance et une riche production de garance, qui est d'ailleurs exportée en grandes quantités.

Cette contrée est pour ainsi dire isolée, au centre d'un arc formé par le Nil, et de quelque direction qu'on s'achemine vers les Oasis, on a toujours besoin de trois à quatre journées de marche pour y arriver. L'Oasis Extérieure, connue par ses chefs-lieux Bikhit et Biris, est la plus proche du Nil. Celui qui s'y dirige en venant de la Nubie, de Yabrin et des districts qui s'y rattachent, passe par Ain al-Nakhla, où l'eau coule abondamment, mais qui n'est pas habité ; puis on ne trouve plus d'eau jusqu'à Biris. Ceux qui y viennent de l'Egypte même, en partant d'Armant, emportent de l'eau du Nil jusqu'à Biris. Ceux qui prennent le départ à Balyana, à Akhmim, à Assiout, à Ashmun, soit dans les parties basses de la Haute Egypte, trouvent leur point d'arrivée à Bikhit et emportent aussi de l'eau (155) du Nil. Ceux qui s'y dirigent en venant d'Assouan et de la région

(724) Pour les dénominations suivantes, cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 224-225. Voir en outre Müller-Wodarg, *Landwirtschaft, Islam, XXXI*, p. 193.
(725) Cf. Canard, *Le riz, Arabica*, VI, p. 119.

supérieure de la Haute Egypte, passent par Danqal : on y trouve de l'eau courante dans un sol sablonneux qu'on peut creuser à la main ; il y a autour de ce lieu beaucoup de palmiers, mais point d'habitants. On y fait provision d'eau pour l'étape jusqu'à Biris. Sur chacune des routes que je viens de décrire, il y a trois journées de marche. Elles sont accidentées sur la plus grande partie de leur parcours, et l'on franchit des collines et des vallons. Tous ceux qui se rendent aux Oasis en venant des quatre directions indiquées traversent la vallée appelée Daway et Ahsa Bani Fadala. Quiconque gagne l'Oasis Intérieure, qui est la résidence de la seigneurie des Al-Abdun, en venant de Qais et de Bahnasa, aboutit à Bahnasa-de-l'Oasis, attendu qu'il y a dans l'Oasis un canton nommé également Bahnasa. Entre ce point et Farfarun il y a une journée de marche : Farfarun est une localité pleine de châteaux. Entre Bahnasa d'Egypte, Qais et Bahnasa-de-l'Oasis il y a quatre journées de marche : cette dernière localité appartient à l'Oasis Intérieure. Sur cette route on trouve de l'eau en un lieu appelé Ma al-Nakhla, où il y a des dattiers.

La majorité des habitants de Farfarun sont des Coptes chrétiens. A Farfarun et à Bahnasa il y a deux palais appartenant aux Al-Abdun, et à proximité de ces châteaux il y a des bourgs, comme c'est le cas à Qalamun. Dans aucun de ces deux palais il n'y a d'appartement pour le harem, ni vivres de réserve, mais les provisions sont suffisantes pour leurs propriétaires au cours de leurs excursions d'agrément. Tout près d'eux sont des logements de laboureurs. Il y a à Bahnasa, à Bikhit, à Biris, des villages extérieurs et intérieurs. La population doit payer des redevances au souverain, ainsi que la capitation. Les Al-Abdun et leurs fonctionnaires n'ont pouvoir que de percevoir l'impôt foncier sur les chrétiens. Il n'y a aucun israélite dans les Oasis ni au-delà. Dans ces Oasis vivent une population nombreuse et un groupe important des Banu Hilal : c'est là que se trouve leur campement d'été à l'époque de la récolte, et c'est de là qu'ils tirent leur subsistance. Dans tout l'ensemble des Oasis il n'y a ni bain, ni hôtelleries pouvant héberger les voyageurs de passage ou les gens qui arrivent inopinément. Lorsque des négociants ou des visiteurs se présentent aux Al-Abdun, ils sont logés au lieu même de leur résidence personnelle, reçoivent des vivres et y jouissent abondamment de l'hospitalité, jusqu'à leur départ. Dans toutes les régions il y a des moulins que font tourner des chameaux et des bœufs. La pluie est rare, l'eau des sources est chaude : c'est cette eau qui remplace pour eux les bains.

On peut aussi se rendre aux Oasis en venant du Maghreb, d'une Oasis habitée par des Berbères et appelée Santariya. En arrivant de ce point, la première région rencontrée est celle de leur Bahnasa.

Partout dans les Oasis on trouve des églises très anciennes et encore fréquentées ; en effet, toute la contrée était autrefois essentiellement chrétienne. Elle était riche, avec des revenus abondants, mais par suite de la tyrannie de son prince, elle est devenue débile

et faible. (**156**) Les musulmans ont fondé dans les cinq districts environ quinze mosquées, et chaque village possède dans ces cinq districts une mosquée pour l'accomplissement des cinq prières. Tous les Coptes qui y vivent sont des affranchis, clients des Al-Abdun. Les produits agricoles sont supérieurs à leurs besoins : on y récolte du blé, des dattes excellentes à grands noyaux, des jujubes, des légumes farineux, et toutes sortes de fruits et de légumes, le tout au-delà de leurs besoins et bien plus copieux que ce qui est nécessaire et désirable.

Des rapports amicaux se sont établis entre les Al-Abdun et les Nubiens, après une suite continue de guerres et d'incursions. Voilà la description fidèle de cette région.

Le lac qui se trouve en Egypte au nord de Farama, qui communique avec la mer Méditerranée et s'appelle lac de Tinnis, est un lac d'eau douce au moment de la crue du Nil, pendant l'été ; mais lorsque l'eau baisse en hiver et jusqu'à l'époque de la chaleur, la mer l'emporte, de sorte que l'eau devient salée et que l'eau du Nil prend de la profondeur. Dans ce lac sont situées des villes qui sont comme des îles entourées des eaux du lac, et l'on n'y accède que par bateaux. Les îles les plus importantes sont Tinnis, Damiette, Damira, Dabqu, Shata et Tuna[726]. Ce lac est peu profond et dans sa plus grande partie on avance à la perche[727]. Deux vaisseaux peuvent s'y frôler en sens inverse l'un de l'autre avec une même direction de vent, qui gonfle leurs voiles et leur procure une vitesse égale. Il y a dans ce lac un poisson nommé dauphin[728] qui a la forme d'une outre enflée ; il abonde en Méditerranée ; au moment où l'eau douce quitte la mer. L'auteur d'un ouvrage rempli de sottises et de stupidités, attribue à ce poisson une particularité fameuse, c'est que lorsque quelqu'un est en train de se noyer et lutte avec la mort, cet animal le pousse continuellement, tantôt en le submergeant à force de le pousser, tantôt en le soulevant en l'air, et le dépose tout près du rivage en un endroit où l'eau est basse. Les hommes mentiront toujours tant que les quadrupèdes ne parleront pas. Ce même auteur écrit dans un autre de ses livres, et d'autres l'ont suivi, qu'à Alexandrie il y a un poisson nommé *arus*[729], de belle apparence, avec des mouchetures, d'un goût délicieux. Après en avoir mangé l'homme rêve pendant son sommeil qu'on entretient[730] avec lui des rapports homosexuels (**157**), à moins qu'on ne lui ait donné de l'hydromel[731] à boire ou bien qu'il mange beaucoup de miel ; il croit même, dans son rêve, que de nombreux noirs ont commerce avec lui. Or j'ai vu ce poisson, j'en

(726) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 335.
(727) *Marâdî* : BGA, IV, p. 234 ; Mez, *Renaissance*, p. 474 ; Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 216.
(728) *Dalfin* : Quatremère, Mémoires, I, p. 334 ; *Mustatraf*, trad, Rat, II, p. 338.
(729) C'est la saupe, de la famille des Sparidés : BGA, IV, p. 272, 298 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 195.
(730) *Utiya* : BGA, IV, p. 176.
(731) *Shirâb* : BGA, IV, p. 272.

ai mangé, et un certain nombre de personnes instruites en ont fait autant : ils ont pu se convaincre de la fausseté de cette histoire.

A partir de ce lac jusqu'à la frontière de la Palestine et de la Syrie, c'est une région de sables ininterrompus, aux belles couleurs, qu'on appelle Djifar[732] : on y trouve des palmeraies, des gîtes d'étape et des points d'eau ; le sable y est répandu à profusion. Cette contrée sablonneuse touche au désert de sable de Nafzawa, dans le Màghreb, à celui de Sidjilmasa, pour continuer jusqu'au territoire d'Audaghust. C'est que ce sable s'étend à partir de Djifar vers l'ouest, en suivant le mont Moqattam, s'étend sur les rives orientales et occidentales du Nil et sur son lit même ; tandis que le Nil le traverse en beaucoup d'endroits, dont Ahrit, Bayad, Sul, Barnil, Atfih[733], Askar[734], Haiy, jusqu'aux parages de Busir-Quridis, Ahnas, Dalas, Samsata, Qais, Taha, Ashmunain. Ce sable passe ensuite au Fayoum, au lac d'Aqna et Tanhamat[735], ce lac étant situé au milieu des sables et au pied de certaines dunes. Il passe ensuite dans la contrée de Shanuf et s'engage sur la route de Batin, se prolongeant sur le côté occidental de la montée de Barqa, traversant la route supérieure au-delà de la grand'route. Une partie du sable vient buter au bord de la mer, près de Barqa, mais la partie qui en suit la route supérieure n'est pas interrompue jusqu'au sud d'Adjdabiya et de Surt, ville située en plein milieu de ce sable. Ce filon sablonneux s'enfonce ensuite en direction de l'ouest vers les plaines du Djabal Nafusa et Nafzawa, et monte plus haut vers Lamta et les sables de Sidjilmasa, après quoi il parvient au sable d'Audaghust, qui touche à l'Océan. Du côté du sud, le sable de Djifar touche, sur le continent même, à Aila, aux sables de Qulzum, en se répandant le long du littoral et sur la grand'route d'Egypte, se dirige ainsi vers la ville de Yathrib, en s'étendant sur les contrées adjacentes des territoires de Lakhm, de Djudham[736], de Djuhaina, de Bali et la partie basse du territoire de (158) Tabuk ; ainsi il traverse Wadil-Qura, passant par les demeures des Thamud, inclinant vers l'est jusqu'aux deux monts de Taiy. Par là il est en communication avec le sable de Habir[737], lequel, à son tour, touche au sable du Bahrein, aux sables de la plaine de Bassorah et de l'Oman jusqu'au territoire de Shihr et de Mahra. L'ensemble de la contrée de Shihr et de Mahra consiste en sable depuis la mer jusqu'à la montagne. Ce banc sablonneux franchit la mer et se retrouve, en face de Shihr et de Mahra, dans le pays des Zendjs, où le sable est de même nature que celui de Shihr. Ces dunes atteignent la hauteur du cap Djumdjuma, les parages de Hisn Ibn Omara et le territoire d'Hormuz[738]. Vers le nord, le sable gagne les parties les plus lointaines du Khorassan, dans

(732) Le Strange, *Palestine*, p. 30 (cité).
(733) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 21.
(734) Cf. *Hudud*, p. 221.
(735) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 406.
(736) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 1091 ; Lammens, *Yazid Ier*, MFO, V, p. 598.
(737) Voir plus haut, p. 35 du texte arabe.
(738) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 78, 243 ; Marquart, *Eranshahr*, p. 45.

les districts de Tabasain, de Hérat, des sables de Merv, de Sarakhs, et se dirige en partie vers l'est, sur les provinces du Sind, de Daibul, de Subara, de Sandan et de Saimur, pour traverser ensuite les déserts de l'Inde jusqu'au Tibet et au pays de Chine, pour aboutir enfin à l'Océan. Tout le sable qui se trouve sur la surface de la terre est continu et de même nature, et je connais très peu de contrées dont le sable ait un aspect particulier. Il en est de même pour les montagnes de la terre : elles forment dans l'ensemble un tout cohérent et continu, à très peu d'exceptions près.

Les limites de Djifar sont circonscrites d'abord par la mer Méditerranée, d'un autre côté par le Tih ; la troisième frontière borde la Palestine, qui fait partie de la Syrie, et enfin elles se closent par les confins de Qulzum, en longeant le lac de Tinnis et la partie du Hauf d'Egypte qui lui est contiguë. Il y a dans le Djifar des serpents longs d'un empan[739] qui sautent du sable vers les palanquins et atteignent les hommes montés sur les bêtes de charge : souvent ils les piquent et leur causent des blessures.

Le Tih[740] des Israélites est, dit-on, d'une longueur d'environ quarante parasanges sur une largeur à peu près semblable. C'est un territoire partiellement couvert de sable et partiellement en sol dur ; les sources et les palmiers s'y trouvent en petite quantité et dispersés. Il est limité d'un côté par le Djifar, d'un autre par le mont Sinaï et les régions voisines, d'un troisième côté par la région de Jérusalem et la partie de la Palestine qui la touche, et enfin par la partie extérieure du Hauf de l'Egypte jusqu'aux approches de Qulzum.

La ville d'Ashmunain [741], quoique étant petite, est bien peuplée et possède des palmeraies et des terrains de culture : on y produit du lin[742], et les vêtements qui en sont fabriqués sont exportés vers Fostat et ailleurs. Vis-à-vis de cette ville, au nord du Nil, est située la ville de Busir[743], où fut tué Marwan ibn Muhammad Dja'di, et d'où sont originaires, dit-on, les magiciens de Pharaon, qu'il confronta avec Moïse.

(**159**) La ville d'Assouan est très riche en palmeraies et produit une grande quantité de dattes, mais les champs cultivés y sont peu nombreux ; c'est la plus grande ville de Haute Egypte.

Balyana et Akhmim[744] sont deux petites villes qui ont le même

(739) *Shibri* : BGA, IV, p. 270.
(740) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 29. Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 802.
(741) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 493 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 20-21 ; Kramers, *Analecta orientalia*, I, p. 166.
(742) Cité dans Serjeant, *Textiles*, *Ars islamica*, XIII, p. 109. Cf. Barthold, *Turkestan*, p. 235 ; *Encyclopédie*, IV, p. 830.
(743) Cf. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 110, 112, 113 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 53 ; Amelineau, *La mort du khalife Merouan*, JA, 1914, II p. 422-423 ; *L'Egypte de Murtadi*, Introduction, p. 69 ; Kramers, *Analecta orientalia*, I, p. 167.
(744) Cf. Muqaddasi, p. 201 ; Quatremère, *Mémoires*, I, p. 449 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 6-7.

degré de prospérité, qui produisent des dattes et des céréales. Dhul-Nun Misri était originaire d'Akhmim ; c'était un homme d'un ascétisme et d'une piété extrêmes. On exporte de cette ville du lin[745], sous forme de pièces d'étoffes et de foulards, vers le Hedjaz et Fostat. Il y a là un des plus grands temples antiques, un des plus remarquables[746]. C'était un dépôt de provisions pour le peuple d'Egypte, averti par des conjonctions planétaires de l'imminence du Déluge. On n'était pas d'accord sur la nature de ce fléau : d'aucuns prétendaient que ce serait un feu consumant tout ce qui se trouvait sur la surface de la terre ; d'autres songeaient à une inondation. Ils construisirent ces temples avant le Déluge, et l'on en voit sur tout le territoire d'Egypte, particulièrement en Haute Egypte. Je n'ai remarqué nulle part ailleurs des édifices analogues à ces constructions, pour la solidité de la jointure des pierres, le plan de leur composition, leur architecture savamment calculée, leur grande élévation, sans compter les images admirables et variées, telles qu'il ne s'en présente de semblables en aucun lieu du monde, sculptées à même la pierre, sur les blocs comme sur les colonnes.

Dans le Fayoum[747] il y a de grandes villes, florissantes, des ateliers de tissage renommés, des cantons étendus appartenant à l'Etat et à des particuliers. On y fabrique des objets de commerce pour l'exportation, que leur juste réputation nous dispenserait d'énumérer. Il en est ainsi de Bahnasa[748], où l'on confectionne des tentures, des soieries brochées d'or, des voiles de navire, des tentes, des manteaux, des rideaux, des tapis[749], des pavillons et des tentes de grandes dimensions en laine et en lin, avec des teintes inaltérables et des nuances permettant de distinguer toutes sortes d'images, de l'insecte à l'éléphant. Les directeurs de ces ateliers de tissage sont au service de l'Etat et reçoivent les commandes des califes, des hauts fonctionnaires, des négociants de tous les points de la terre, qui y font notamment manufacturer de longues tentures, qu'on paie très cher. Chaque pièce mesure plus ou moins trente coudées, et la paire atteint le prix d'environ trois cent dinars, plus ou moins[750]. Dans la ville de Taha on trouve également plus d'un atelier de tissage[751]. C'est C'est de là qu'est originaire le jurisconsulte iraqien Abu Dja'far Tahawi, l'auteur du livre de la Diversité des opinions des juristes dans les métropoles.

(745) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica,* XIII, p. 109 : il s'agit d'Akhmim et non d'Assouan.

(746) Cf. Nasir-I-Khusrau, p. 174 ; *L'Egypte de Murtadi,* Introduction, p. 98, 103.

(747) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica,* XIII, p. 108.

(748) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 126 ; Quatremère, *Mémoires,* I, p. 255-256. Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux,* p. 51 ; *Encyclopédie* 2e éd. anglaise, I, p. 926.

(749) *Busut :* cf. Wiet, *Tapis égyptiens, Arabica,* VI, p. 13.

(750) Cf. Mez, *Renaissance,* p. 433 ; Mazaheri, p. 271 (Bahnasa et non Fayoum).

(751) Cité dans Serjeant, *Textiles, Ars islamica,* XIII, p. 108. Cf. Quatremère, *Mémoires,* I, p. 368.

Fayoum[752] elle-même est une ville en deux quartiers, à cheval sur le canal de Lahun. Elle a beaucoup d'avantages : on y récolte des quantités de fruits et d'autres productions (**160**). L'air n'y est pas sain et elle n'offre aucun confort aux voyageurs qui s'y rendent ni aux étrangers qui y cherchent un gîte. Le principal produit agricole est le riz, bien qu'aucune autre espèce de céréales n'y manque. A l'extérieur il y a de beaux monuments antiques. La province porte le nom de son chef-lieu. Dans l'antiquité la plus reculée, une muraille englobait tous ses cantons et encerclait ses villes et ses plaines. J'ai constaté la présence de la plus grande partie de ce mur du côté du désert, et les tours y étaient très visibles, mais la plupart d'entre elles ont été envahies par les sables, qui les ont englouties, ainsi que la muraille elle-même. Le besoin ne s'en fait plus sentir depuis l'introduction de l'islam et l'installation de son gouvernement sur sa population. Ce mur se nomme le Mur de la Vieille[753] : il n'est pas limité à la province du Fayoum, mais s'étend aux districts qui longent le Nil jusqu'à l'extrémité de la Nubie, il côtoie même le Nil sur ses deux rives, à partir de Fostat jusqu'aux régions de la Nubie.

Farama[754] est une ville au bord du lac de Tinnis : nous avons déjà décrit cette localité au sol fertile. On y trouve le tombeau du Grec Galien[755]. De Farama à Tinnis, par le lac, il y a moins de trois parasanges. C'est une ville produisant une grande quantité d'excellentes dattes et d'autres bons fruits.

A Tinnis[756] il y a deux énormes collines formées de morts entassés les uns sur les autres : elle s'appellent Butun, et l'on suppose qu'elles datent d'une époque antérieure à Moïse, — que sur lui soit le salut ! — car l'inhumation est une prescription religieuse que les Egyptiens appliquaient au temps de Moïse, que les chrétiens adoptèrent, car leur religion l'ordonnait, et cette pratique passa à l'islam. Ces cadavres sont enveloppés de linceuls de lin grossier ; les os et les crânes sont restés solides jusqu'à nos jours.

Près de Fostat se trouve le bourg d'Ain Shams[757], situé au nord de la capitale, tandis que Memphis est au sud de Fostat : les deux villages se font face. C'étaient les deux résidences du Pharaon : on y voit des monuments admirables, qu'il utilisait comme séjour d'agrément. Au sommet du Moqattam, tout à fait à la crête, il y a un édifice qu'on appelle le Four du Pharaon[759], d'un volume de cinq

(752) Cité dans Quatremère, *Mémoires*, I p. 410.
(753) Cf. *L'Egypte de Murtadi*, Introduction, p. 97-98.
(754) Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 28. Cf. Heyd, I, p. 41.
(755) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, a, p. 146 ; Qalqashandi, III, p. 386 ; trad. Wüestenfeld, p. 97 ; Ibn Duqmaq, V, p. 53.
(756) Cf. Abd Al-Latif ; p. 449. S. de Sacy, *Chrestomathie*, II p. 38 ; Quatremère, *Mémoires*, I, p. 331 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 97.
(757) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 216 ; 2e éd. anglaise, I, p. 788 ; Clerget, *Le Caire*, I, p. 94.
(758) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 199-201 ; *Encyclopédie*, III, p. 258.
(759) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux* p. 60.

cents *kurr*[760] de froment. Il s'agit d'une histoire extravagante : lorsque le Pharaon quittait un des deux palais de plaisance que nous venons de mentionner, il faisait monter en ce point, disait-on, un individu qui lui ressemblait, on s'imaginait que c'était le souverain lui-même, et ainsi ses traits n'étaient pas oubliés.

Dans le Nil il y a des endroits où (**161**) le crocodile est inoffensif[761], par exemple sur la rive de Busir et de Fostat.

D'Ain Shams jusqu'à la région de Fostat pousse une plante qui ressemble à l'osier : on l'appelle le baume[762] et on en tire de l'huile qu'on ne rencontre nulle part ailleurs sur la terre. L'aubier des tiges est comestible et a bon goût : c'est un mets agréable, échauffant et piquant.

Shubru[763] est de notre temps un village important, qui a rang de ville. On y fabrique de l'hydromel[764] au moment de la crue du Nil ; on ne peut mêler un troisième ingrédient au mélange de l'eau et du miel : cette boisson est réputée dans le monde entier à cause de sa délicatesse, de la qualité de son parfum et de l'enivrement causé par son arôme. A côté de ce lieu, dans le village appelé Damanhur, l'on effectue une partie de la fabrication faite à Shubru. Tous les bénéfices reviennent à l'Etat.

Faqus et Djurdjir sont deux villes du territoire du Hauf. Toute la région située le long du Nil en aval de Fostat se nomme le Hauf[765], tandis que ce qui se trouve sur la rive du Nil en amont se nomme le Rif. La plupart des cantons agricoles d'Egypte, ainsi que la majorité des villages se trouvent dans le Hauf et dans le Rif.

Les habitants de l'Egypte sont des chrétiens coptes ; ils possèdent de très nombreuses églises, dispersées un peu partout, mais une très grande partie d'entre elles est tombée en ruines. Ces individus font rarement preuve de mauvaise humeur, si ce n'est envers leurs gouverneurs et les fermiers d'impôts de leur région. Il y avait parmi eux des gens riches possédant d'immenses capitaux et des revenus considérables, distribuant des aumônes et concourant à des bonnes œuvres. Ce que j'ai constaté moi-même de leur opulence et de leurs dispositions bienveillantes envers les musulmans serait trop long pour être exposé ici. Rien ne pourrait soutenir la comparaison en aucun autre pays, ni même s'en approcher tant soit peu.

(760) Cf. Sauvaire, *Métrologie*, p. 128.
(761) Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 218 ; Clerget, *Le Caire*, I, p. 40 ; *Hudud*, p. 416.
(762) *Balsam* et *balasân* : cf. BGA, IV, p. 193 ; Harawi, p. 80 ; Djahiz, *Tabassur*, p. 25.
(763) Cf. BGA, IV, p. 269.
(764) *Shirâb al-asal* : cf. BGA, IV, p. 272 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 108-110.
(765) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 141 ; Abd al-Latif, p. 386-398 ; Ibn Duqmaq, V, p. 42 ; Quatremère, *Recherches*. p. 179-180, 188-189. Cf. J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 75-76 ; Guest, *The Delta*, JRAS, 1912, p. 946.

Comme descendants de Coptes on compte Ghailan Abu Marwan, le Chef de la secte des Ghailaniya[766], fraction chiite ; Asiya, fille de Muzahim ; Mariya, la mère d'Ibrahim, fils de notre Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui !) ; Agar, la mère d'Ismaël, fils d'Abraham, sur lui soit le salut !

La femme copte met souvent au monde à la fois deux, trois et même quatre enfants[767], fait qui ne se produit nulle part, en aucun autre pays. Et encore la chose n'a rien d'extraordinaire[768], puisqu'on la constate à plusieurs reprises en une même année. La raison en est, dit-on dans le pays, que l'eau est « féminine »[769], et on veut parler de l'eau du Nil qui, assure-t-on, offre une disposition spéciale en ce sens.

Une histoire analogue, dont la connaissance n'est pas très répandue et qu'on ne trouve nulle part ailleurs, c'est que les brebis du Turkestan mettent au monde par (162) an et par portée de six à sept petits, et les chèvres sont aussi prolifiques que les chiennes. La majorité des habitants du Turkestan et des pays du Kharezm égorgent tous les nouveau-nés après le deuxième et en utilisent les peaux[770] : celles-ci sont de couleur rouge très foncé, et chaque peau se vend d'un quart de dinar à deux dinars, plus ou moins suivant la teinte. Il y a aussi des peaux noires, dont l'unité, à cause de sa pureté et de sa belle noirceur, vaut de nombreux dinars. A l'aide des peaux qui sont blanches on fait souvent des couvertures de selle : si elles sont extrêmement blanches, elles atteignent également un bon prix. Mais il existe aussi des qualités inférieures qui sont vendues à raison de dix peaux pour un dirhem. J'ai interrogé sur la cause de ce phénomène le chambellan Abu Ishaq Ibrahim ibn Alptékin, qui m'a dit : Leurs moutons ne paissent pas seulement pendant la journée, mais restent au pâturage durant la nuit et ainsi deviennent très vigoureux, car l'herbe qu'ils broutent est excellente et leur convient parfaitement. C'est ce qu'expriment les Khorassaniens en affirmant que chez eux l'air nourrit les bêtes, accroît leur bonne santé et purifie leur chair, et que, d'autre part, la pureté des eaux les protège contre les épidémies et les maladies. C'est un fait pour lequel il n'est besoin d'aucun autre argument que la constatation : celle-ci, en effet, confirme leur véracité et le témoignage visuel en leur faveur.

Les mines d'or sont situées aux confins du territoire des Budja, au lieu où l'on doit s'attendre à les rencontrer, dans le deuxième climat du système de la division astronomique. Ce fait s'applique à l'or pour toute la terre ; ce métal se trouve dans le premier et le deuxième climats, à l'exception de ce que l'on prospecte dans le Djuzadjan, ce qui est très peu de chose. Je ne connais pas la cause de ce phénomène.

(766) Cf. BGA, IV, p. 313.
(767) Cité dans Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 193 ; Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 214, n. 13.
(768) Cf. BGA, IV, p. 226.
(769) *Anith* : cf. BGA, IV, p. 181.
(770) Cf. BGA, IV, p. 435.

On dit qu'Aidhab[771] est du domaine des Budja : c'est pourtant une ville d'Abyssinie. Le territoire de la région minière est plat[772], sans aucune montagne : c'est un composé de sable et de petits cailloux. Le centre commercial de la mine est à Allaqi. Les Budja n'ont ni village ni terrain fertile ; ce sont des nomades du désert qui s'adonnent à l'élevage[773] des chameaux de race, qui sont les plus rapides[774] des bêtes de cette espèce. Les esclaves, les chameaux de race et les autres produits de leur sol sont exportés en Egypte avec toutes les marchandises qu'emportent les négociants égyptiens ou avec ce qu'apportent certains Budja eux-mêmes.

Il y a en Egypte des mules et des ânes dont on ne connaît l'équivalent en aucune région de l'Islam ni des territoires de l'infidélité : (163) il n'en est pas de plus rapides, de plus beaux ni de plus précieux, ils on en outre un aspect élégant[775], avec des corps qui ne sont ni gros ni flasques. On en exporte dans d'autres pays, et alors ils changent et deviennent replets. Dans les domaines de la vitesse, de la belle allure et du trot, ils atteignent la perfection. Au-delà d'Assouan on élève de petits ânes, de la taille de grands béliers, dont le pelage est moucheté, comme celui des bœufs. Il y a une espèce jaune pommelé et gris pommelé de toute beauté, mais ils ne survivent pas lorsqu'on les exporte loin de leur lieu d'origine. Il y a aussi une variété d'ânes appelée *saflaqiya*[776], qui étaient autrefois les montures communes des habitants de la Haute Egypte, de l'ensemble du territoire égyptien et des Budja. Ils sont maintenant devenus rares : on prétend qu'ils proviennent du croisement d'un animal sauvage et d'une bête domestique : ce sont les ânes les plus rapides.

Je vais exposer le revenu de l'Egypte de nos jours, le montant de ses impôts et de ses taxes. J'en ai déjà parlé pour le passé. Notre époque est celle qui obtient le meilleur rendement fiscal, car le pays n'a jamais été aussi bien protégé contre l'afflux des convoitises[777], et il bénéficie de la suppression des prélèvements opérés par les percepteurs et les locataires. En l'année 359 (970), l'impôt[778] produisit entre les mains d'Abul-Hasan Djauhar, le commandant des Maghrébins, plus de 3.400.000 dinars. Cela provient qu'au temps passé on payait trois dinars et demi par feddan, à peu de chose près, alors qu'on perçut sur la population, en cette année-ci, sept dinars par feddan, et voilà pourquoi un tel surplus a pu être accumulé[779]. Les impôts

(771) Cf. Quatremère, *Mémoires*, II, p. 168 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 128-129 ; Nasir-I-Khusrau, p. 285 seq. ; Kammerer, I, p. 77 ; *Hudud*, p. 474-475.
(772) *Mabsût* : cf. BGA, IV, p. 190.
(773) Cf. Maqrizi, éd. Wiet, III, p. 268 ; BGA, IV, p. 335.
(774) *Asyar* : cf. BGA, IV, p. 268.
(775) Cf. BGA, IV, p. 227.
(776) Terme technique, de lecture incertaine, et dont on ne peut fournir l'explication : BGA, IV, p. 264.
(777) *Matma'* : cf. BGA, IV, p. 291.
(778) Cf. Maqrizi, éd. *Wiet*, II, p. 67 ; J. Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 193 ; Omar Toussoun, *Finances de l'Egypte*, p. 129, 180, 182.
(779) *In'aqada* : cf. BGA, IV, p. 302.

fonciers d'Egypte sont affermés de façon que chaque feddan soit imposé à un montant forfaitaire[780] : les agriculteurs reçoivent à cet effet des lettres patentes et des titres ; pour chaque région, cela est basé sur le cadastre des terrains, à raison d'un taux fixe par feddan. Les sommes prévues, selon ce que j'ai exposé ci-dessus, sont versées par termes : d'abord par un huitième, suivi, en second lieu, d'un paiement qui complète le quart, puis (**164**) un autre huitième est réclamé en troisième lieu, et ainsi on achève le paiement d'une moitié de l'impôt foncier au mois de barmuda. Cette perception cadre avec le calendrier astronomique pour que l'opération s'effectue avec équité et avec des procédés humains, sans que les contribuables soient exposés à de mauvais traitements, sans qu'on les accule à la détresse, sans qu'ils aient des craintes sur l'avenir de l'ensemble de leurs récoltes. Ce ne sont pas là des méthodes instituées sous l'islam, mais bien des habitudes instaurées par les Pharaons pour permettre aux agriculteurs d'effectuer leurs paiements pour le riz par le produit du blé et de l'orge, et pour le blé et l'orge par le produit de la canne à sucre et du lin.

(780) *Muqâta'a* : cf. C. Cahen, *Problèmes économiques, Annales d'études orientales*, X, p. 357 ; Van Berchem, *Propriété*, p. 53 seq. ; plus loin, n. 914.

(165) La Syrie.

La Syrie[781] est bornée à l'ouest par la mer Méditerranée ; à l'est par le désert d'Aila jusqu'à l'Euphrate et par l'Euphrate jusqu'à la frontière des Byzantins ; au nord, par l'empire byzantin ; et au sud par l'Egypte et le Tih des Israélites. Sa limite extrême du côté de l'Egypte est Rafah ; du côté des Byzantins, ce sont les Marches autrefois connues sous le nom de Marches mésopotamiennes, qui sont Malatia, Hadath, Mar'ash, Haruniya, Kanisa, Ain Zarba, Adana et Tarsus.

Telle était la situation à son époque. De nos jours, le nord des Marches, jusqu'à la mer Noire (la mer de Trébizonde) et à la mer Caspienne (la mer des Khazars), appartient aux musulmans, qui ont conquis la plus grande partie de ces régions en l'année 580 (1184). *Louange en soit rendue à Dieu, le Maître des mondes !*

Du côté oriental et du côté occidental, ce sont les régions que nous décrivons dans la carte de la Syrie et il est superflu de le répéter .

La carte qui se trouve au verso de cette feuille est la carte de la Syrie.

Explication des noms et des textes qu'on trouve sur la carte de la Syrie.

Sur la moitié droite de la carte, parallèlement au littoral de la mer Méditerranée, on lit : (1) *le littoral*, et on rencontre les noms des villes suivantes, en commençant par le haut : (2) *Farama*, (3) *Mimas*, (4) *Tida*, (5) *Ascalon*, (6) *Mahuz*, (7) *Jaffa*, (8) *Césarée*, (9) *Acre*, (10) *Sukkariya*, (11) *Tyr*, (12) *Adhnun*, (13) *Sarafanda*, (14) *Sidon*, (15) *Djih*, (16) *Na'ima*, (17) *Beyrouth*, (18) *Djuniya*, (19) *Mahuz*, (20) *Djubail*, (21) *Bathrun*, (22) *Anafa*, (23) *Qalamun*, (24) *Tripoli*, (25) *Tortose*, (26) *Maraqiya*, (27) *Buluniyas*, (28) *Djabala*, (29) *Lattakieh*, (30) *Fasira*, (31) *Suwaidiya*, (32) *Sakhra*, (33) *Alexandrette*, (34) *Bayas*. En bas de la carte (**166**), trois fleuves se jettent dans la mer, et on y voit les villes suivantes : (35) *Kafarbaya*, (36) *Missisa*, (37) *Ain Zarba*, (38) *Adana*, (39) *Tarsus*. Trois villes ont été dessinées dans la mer : (40) *Kanisa*, (41) *Arsuf*, (42) *Nasdin*. Sur le continent,

(781) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 27 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 37. Cf. *Hudud*, p. 414.

à gauche de Césarée et d'Acre, on a écrit : (43) *Entre ces deux localités se trouvent Haïfa et les forteresses dépendant de Haïfa.* Une chaîne de montagnes se développe parallèlement au littoral, et l'inscription suivante se trouve en haut de la plaine qui sépare la chaîne montagneuse de la mer : (44) *Régions de l'Egypte,* (45) *Ouest de la Syrie,* (46) *territoire de la Palestine.* Dans cette section se trouvent les villes de (47) *Ramleh* et (48) *Kafarsaba.* Puis, de haut en bas, accolées à la montagne : (49) *Baniyas,* (50) *Aqdhar,* (51) *Arqa,* (52) *Hisn Barzuyeh,* (53) *Baghras,* (54) *Haruniya,* (55) *Kanisa.* Un fleuve s'écoule entre Hisn Barzuyeh et Sakhar, et on a écrit en bas de cette section : (56) *Nord de la Syrie.*

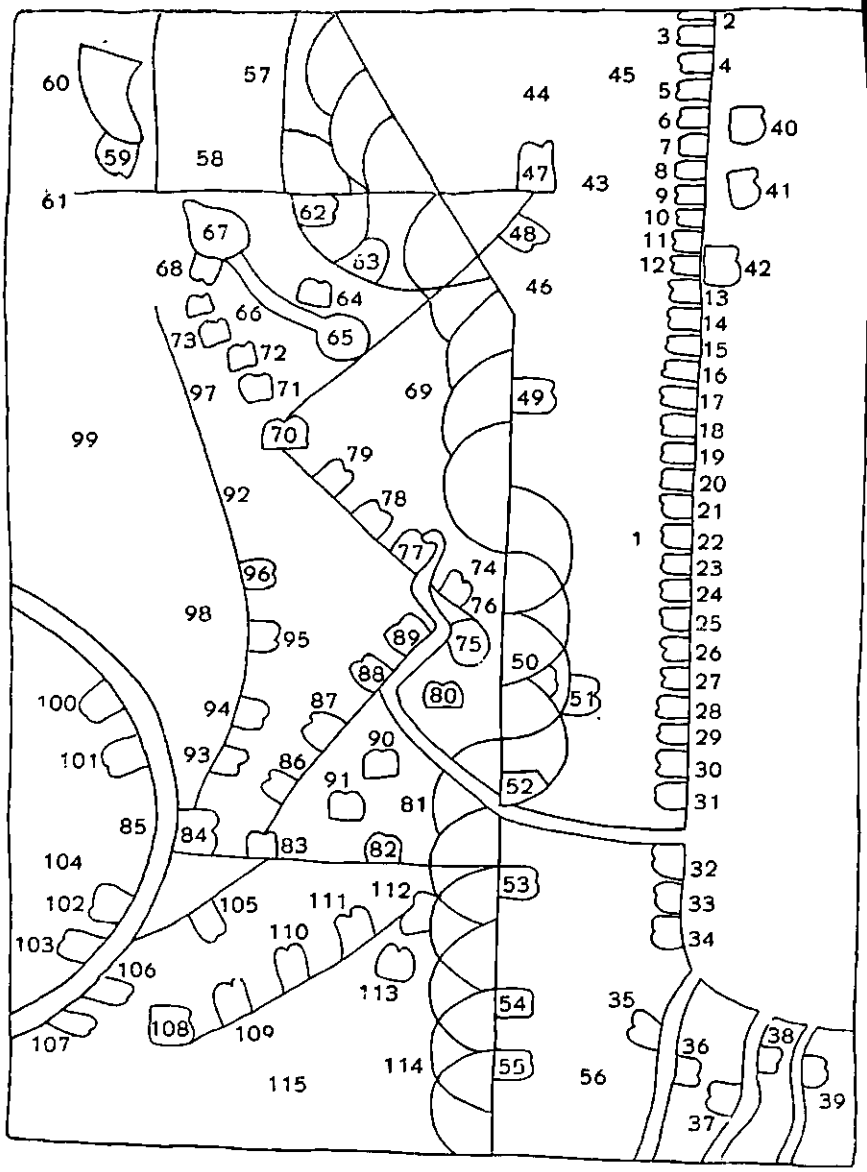
Sur le flanc gauche de la montagne on trouve écrit dans le haut : (57) *le mont Sinaï,* et, à gauche : (58) *le Tih des Israélites,* et encore à gauche : (59) *Qulzum* et (60) *mer de Qulzum,* et, au-dessous : (61) *Sud de la Syrie.* On a écrit aux deux bouts de la section supérieure, en bas de la ligne de la montagne : *Palestine,* au milieu de laquelle se trouvent les deux villes : (62) *Bait Ibrahim* (Hébron) et (63) *Jérusalem.* Sous ces deux noms : (64) *Naplouse,* puis le (65) *lac de Tibériade,* le (66) *Jourdain,* qui coule vers la (67) *mer Morte,* sur les bords de laquelle se trouve la ville de (68) *Zughar.* Une inscription est tracée près de la montagne, en face de Baniyas : le mont (69) *Liban,* et sur le continent, la ville de (70) *Damas* lui fait face. Entre Damas et Zughar, les villes : (71) *Balqa,* (72) *Raqam* et (73) *Ruwath.*

Dans la section centrale de la montagne on a écrit : (74) *le mont Bahra,* et il y a là la ville de (75) *Homs.* Une route est tracée entre Homs et Damas, et passe par les villes de (76) *Djusiya,* (77) *Labwa,* (78) *Baalbek,* (79) *Zabadani.* En dessous de Homs la ville (80) d'*Apamée.* Dans la section suivante de la montagne, on a écrit : (81) *mont de Sumaq,* et, tout près, la ville (82) d'*Antioche.* De là, une route mène à (83) *Alep,* puis à (84) *Balis,* sur (85) l'*Euphrate.* On trouve sur la route d'Alep à Homs, les villes : (86) *Qinnasrin,* (87) *Kafartab,* (88) *Shaizar,* (89) *Hama.* Entre Shaizar et Antioche, les deux villes de (90) *Ma'arrat al-Nu'man* et (91) *Ma'arrat Masrin.* Sur une ligne qui s'allonge de Balis à Qulzum, on a écrit : (92) *Limite de la Syrie,* et sur cette ligne, on trouve les villes : (93) *Rusafa,* (94) *Khunasira,* (95) *Palmyre,* (96) *Salamiya,* (97) *Ma'an,* et sous la ligne : (98) *Voici la carte de la Syrie.* A gauche de cette dernière inscription : (99) *Régions de l'Arabie et le désert.*

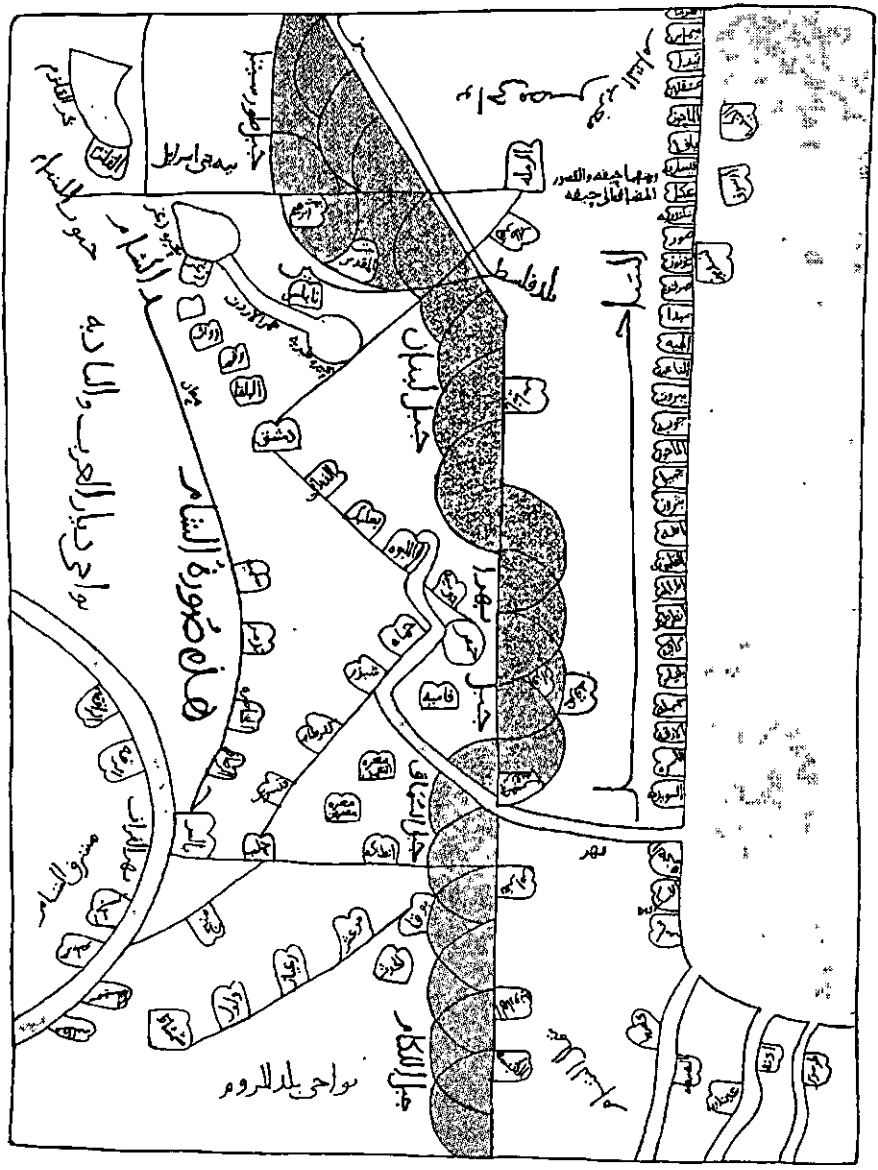
Sur la rive gauche de l'Euphrate : (100) *Rafiqa,* (101) *Raqqa,* (102) *Djisr,* (103) *Djarabulus.* Derrière ce texte : (104) *Orient de la Syrie.* Entre Alep et Djarabulus, la ville de (105) *Manbidj.* Sur l'autre rive de l'Euphrate : *Samosate,* (107) *Malatia,* et à droite de celles-ci : (108) *Shimshat.* Une route part de Shimshat en direction de la montagne et passe par (168) (109) *Duluk,* (110) *Ra'ban,* (111) *Mar'ash,* (112) *Buqa.* Sous Buqa se trouve la ville de (113) *Hadath.* Le nom de la montagne de cette section est le (114) *mont Lukkam.* Enfin, au bas de la carte, on a écrit : (115) *Régions de l'empire byzantin.*

J'ai incorporé les Marches[782] à la Syrie : il est vrai que certaines sont appelées Marches de Syrie, tandis que d'autres se nomment Marches mésopotamiennes, mais toutes ressortissent à la Syrie. En effet, tout ce qui est situé au-delà de l'Euphrate fait partie de la Syrie. Les régions entre Malatia et Mar'ash ne furent appelées Marches mésopo-

(782) Cité dans Canard, *Sayf al Daula,* p. 37-38. Cf. *Encyclopédie,* IV, p. 777. — Voir pour ce chapitre : André Miquel, *Al-Muqaddasi.*


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115

7. — LA SYRIE



tamiennes que parce que les habitants de la Mésopotamie y établirent des couvents militaires d'où ils partaient pour des raids, mais cela ne signifie nullement que ces deux villes fassent partie des cantons mésopotamiens.

Les cantons syriens sont : les colonies militaires de Palestine, du Jourdain, de Damas, de Homs, de Qinnasrin, et il faut y ajouter les Villes Protectrices et les Marches.

Entre les Marches syriennes et les Marches mésopotamiennes s'élève chaîne du Lukkam[783] qui les sépare. La montagne de Lukkam pénètre dans l'empire byzantin et est reliée à toutes les montagnes du pays byzantin : on dit qu'elle s'y étale sur une longueur de deux cents parasanges. La partie qui s'étend en territoire de l'Islam entre Mar'ash, Haruniya et Ain Zarba, porte le nom de Lukkam jusqu'au delà de Lattakieh, puis elle se nomme monts de Bahra et de Tanukh jusqu'à Homs, puis devient le mont Liban, après quoi, la chaîne se prolonge à travers la Syrie jusqu'à la mer Rouge d'un côté et rejoint dans une autre direction le Moqattam.

C'est une chaîne de montagnes[784] qui s'étire sur la surface de la terre, en commençant à l'orient dans le pays de Chine, en provenance de l'Océan, passant à Wakhkhan dans la région de Khumdan ; elle traverse le pays du Tibet, non pas en son milieu mais dans sa partie occidentale, et côtoie l'orient du territoire des Kharlukh pour aboutir aux frontières de l'Islam, à Ferghana. Ici, un chaînon se dirige vers le sud à partir de Ferghana et un autre part vers le nord, tandis que la chaîne principale court à travers le Ferghana vers les montagnes de Buttam et en direction du sud d'Ushrusana. Alors les montagnes de Buttam font partie de ce système, d'où la région de Samarcande tire son eau potable et son irrigation[785]. Ensuite la chaîne se poursuit vers Samarcande, puis passe au sud de cette ville, continue vers Nasaf, au nord du Sughd jusqu'à Kishsh et Nasaf, et la région de (**169**) Zamm. Ensuite elle est franchie par le fleuve Oxus, qui passe entre deux tronçons de la chaîne : on dirait que celle-ci a été coupée pour ménager un couloir à l'eau en son centre, et pour lui permettre de se répandre dans les régions où on l'a dirigée par un réseau de canaux minutieusement étudié. La montagne se continue jusqu'au Djuzadjan, en passant par Talaqan, vers les districts de Merv al-Rudh et de Tus : toutes les localités de la région de Tus se trouvent comprises dans cette chaîne. De là elle se dirige sur Nichapour, située sur son versant occidental, vu que la montagne s'élève à l'est de la cité. Au nord s'y rattachent les montagnes de Djurdjan et du Tabaristan jusqu'à Raiy. Elle sépare Nichapour de Raiy, et se trouve à droite de quiconque va du Khorassan à Raiy. Cette dernière ville est accrochée sur son ver-

(783) Traduit dans Le Strange, *Palestine*, p. 82. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 129 ; Canard, *Hamdanides*, p. 196, 205.

(784) Cf. Ibn Khurdadhbeh, trad., p. 134 ; Mez, *Renaissance*, p. 266 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 38, n. 3 ; *Encyclopédie*, I, p. 860 ; *Hudud*, p. 200, 204 ; Minorsky, *Addenda*, BSOAS, XVII, p. 261. Cité dans Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 160.

(785) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 113, n. 15.

sant accidental[786]. La chaîne rejoint de là les montagnes du Djabal, du Dailam, de l'Azerbaidjan, du Qabq[787], des Alains et de l'empire byzantin ; par le sud, une ramification touche aux montagnes d'Ispahan[788] et de Chiraz, et tombe dans la mer de Perse. Le voyageur qui va de Raiy vers l'Iraq a continuellement cette chaîne à sa droite jusqu'à Hulwan[789], par Hamadan, Qarmisin, Hulwan est la première ville à la frontière de l'Iraq. De là la chaîne s'infléchit à une parasange de Hulwan en quittant la route de l'Iraq pour changer sa direction de l'ouest vers le nord, passe à Suhraward et Shahrazur, pour aboutir au Tigre dans les alentours de Takrit[790]. Le mont Barimma s'en détache, à l'est du Tigre, ainsi que le mont Shaquq, à l'ouest du fleuve. Elle s'élève dans la région de Barimma, d'où partent les monts de Zina et de Zamir[791], qui passent à l'est de Haditha de Mossoul. Elle court alors tout droit en longeant le Tigre, tantôt proche du fleuve, tantôt éloignée, jusqu'au mont connu, à partir de Faishabur, sous le nom de mont de Thamanin, et ensuite vers le mont Djudi, en passant à Amid. La chaîne se divise ici en deux branches, qui forment les montagnes de Dasin et les montagnes de l'Arménie Extérieure, ces dernières contiguës aux montagnes de l'Arménie Intérieure, lesquelles à leur tour touchent aux monts de l'Azerbaidjan et du Tabaristan. Ce sont des montagnes qui sont en communication avec le mont Qabq, du côté de Bab al-Abwab, au nord de la mer Caspienne, et s'étendent aux régions de Gog et Magog. La grande chaîne continue sans interruption à partir des cantons d'Amid et de Maiyafariqin, ainsi que des régions du Tigre, jusqu'à l'Euphrate, où se trouve Samosate. Elle atteint les limites de Mar'ash, qui est le point (**170**) où j'ai commencé ma description, que j'ai menée jusqu'à Jérusalem, en passant par le mont Liban. Après quoi la chaîne continue à gauche du voyageur qui va de Ramleh à Fostat, puis au Moqattam. Elle s'étend de là jusqu'aux parties extrêmes de la Haute Egypte supérieure, rejoint les monts de Nubie sur les deux rives du Nil, à Qala'ib sur la rive orientale, et au mont Qumr sur la rive occidentale. Elle partage le Nil en deux bras, dans les parages du Fayoum, en face du lac d'Aqna et Tanhamat : seulement elle n'y forme pas un défilé à l'instar des deux passages étroits que j'ai signalés sur le cours du Nil en Haute Egypte. La branche occidentale s'en va entre Batin et le territoire de Shanuf vers la montagne de Barqa, dont dépend la montée de Barqa, à l'ouest de Rammada. La chaîne continue au milieu du continent, où elle est visible pour ceux qui prennent la route supérieure dans la région au sud de Barqa. Puis elle poursuit en franchissant les hauteurs de la région d'Adjdabiya et de Surt et bute sur les avancées du Djabal Nafusa. Parvenue à Nafzawa, la chaîne revient un ensemble de montagnes sablonneuses, hautes et escarpées, dont on ne peut faire l'as-

(786) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 765.
(787) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 632 ; *Hudud*, p. 203.
(788) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 449.
(789) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 673 675.
(790) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 694, 732.
(791) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 123, n. 104, 128-129.

cension ni les franchir sans difficultés. Un autre chaînon s'infléchit[792] de la montagne de Barqa à l'intérieur des terres vers le Fezzan, pour reprendre la direction du sud de Zawila. Ensuite la chaîne continue en laissant apparaître par endroits des amas rocailleux ou des sables mouvants, jusqu'à Sidjilmasa : elle s'enfonce dans ces déserts, comme disent ceux qui les ont traversées, jusqu'à Audaghust et l'Océan. Je crois qu'ils l'ont bien décrite, bien que je n'aie pas vu cette montagne d'un bout à l'autre[793] et que je n'en aie observé qu'une partie, qui cadre avec les renseignements fournis par les habitants de la région et par les principaux guides. Toutes les autres informations que j'ai avancées et les indications que j'ai données proviennent de mes observations personnelles et de ce que j'ai constaté moi-même de l'aspect du sol.

La colonie militaire de Palestine[794], la première de la Syrie du côté de l'ouest, a deux jours de longueur pour un homme monté, de Rafah jusqu'à la limite de Ladjdjun, sur une largeur égale, de Jaffa[795] à Jéricho[796]. Les régions de Zughar, la contrée du peuple de Loth, du Sharat et du Djibal, sont comprises dans cette colonie et y appartiennent administrativement jusqu'à Aila. Le pays du peuple de Loth, de la mer Morte, de Zughar, jusqu'à Baisan et Tibériade, se nomme Ghaur[797], parce que la contrée est encaissée entre deux montagnes et que les cours d'eau de la province de Syrie s'y déversent. Le Ghaur appartient pour une partie à la colonie du Jourdain, et pour une autre, à la Palestine. (171) La Palestine propre est telle que je l'ai décrite. Les eaux de Palestine viennent des pluies et de la rosée : les arbres et les champs cultivés sont généralement loin des cours d'eau et sont arrosés par la pluie[798], sans irrigation artificielle, sauf à Naplouse, où il y a des eaux courantes.

La Palestine[799] est de toute la Syrie la région où le sol est le meilleur[800]. Le chef-lieu est Ramleh[801]. Après vient Jérusalem pour la dimension : c'est une ville élevée sur des hauteurs ; de toutes les directions de la Palestine il faut monter pour accéder à Jérusalem. Elle possède une mosquée[802] qui est la plus grande que l'on connaisse sur tout le territoire de l'Islam : dans le côté sud de l'édifice il y a une construction couverte d'un toit dans l'angle ouest de la mosquée,

(792) *Daraba* : cf. BGA, IV, p. 284.
(793) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 265.
(794) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 3 ; Qalqashandi, IV, p. 89 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 29 ; Le Strange, *Palestine*, p. 28 ; Marmaradji, p. 162. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 113.
(795) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 1205.
(796) Cf. *Hudud*, p. 415.
(797) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 154.
(798) Cf. Qalqashandi, IV, p. 103 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 63.
(799) Cité dans Marmaradji, p. 27.
(800) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 89 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 29. Cf. BGA, IV, p. 254.
(801) Cité dans Le Strange, *Palestine* p. 122.
(802) Cité dans Marmaradji, p. 214. Cf. Creswell, *Early Muslim Architecture*, I, p. 90.

et cette toiture recouvre l'édifice sur la moitié de sa largeur ; le reste de la mosquée est à ciel ouvert, sans construction, à l'exception de l'emplacement du Rocher. Il s'agit d'un bloc de pierre qui s'élève comme une plate-forme[803], il est énorme, et sa surface n'est pas plane. Au-dessus du Rocher se dresse une haute coupole, au sommet arrondi, couverte d'une couche épaisse de plomb. La hauteur de ce rocher, dit Rocher de Moïse, vient à la poitrine d'un homme debout ; sa longueur et sa largeur sont à peu près équivalentes. Tout autour il y a un muret d'enceinte couvert[804] de plaques de marbre, de la hauteur d'une demi-taille d'homme. Les dimensions du Rocher sont d'un peu plus de dix coudées de côté. On peut descendre à l'intérieur de ce Rocher par un escalier derrière une porte qui ressemble à la trappe d'un souterrain et aboutit à une chambre mesurant environ dix coudées sur cinq[805] ; elle n'est ni ronde ni carrée, et n'est pas très haute, quoique dépassant la taille d'un homme.

Il n'y a pas d'eaux courantes à Jérusalem, excepté quelques sources qui ne sont d'aucune utilité pour l'agriculture, et au bord desquelles poussent des arbustes. Mais le sol de la contrée a été de tout temps le plus fertile de la Palestine.

A l'intérieur du mur de la ville[806], il y a une place appelée le Mihrab du Prophète David, sur lui soit le salut ! C'est une construction en pierre, haute d'environ cinquante coudées, dont la largeur peut être estimée à trente coudées. A son sommet s'élève une bâtisse comme une cellule. C'est le mihrab que les Très-Haut décrit par ces paroles[807] : « Connais-tu l'histoire de ces deux plaideurs qui, ayant franchi le mur, se présentèrent dans l'oratoire ? » Lorsqu'on approche de Jérusalem en venant de Ramleh, c'est la première chose qui saute aux yeux et qu'on remarque. Dans la mosquée il y a des souvenirs et des mihrabs qui se rattachent à tous les prophètes[808].

A six milles de Jérusalem, en direction du sud, il y a un bourg appelé Bethléem[809], où se trouve le lieu de la nativité de Jésus, sur lui soit le salut ! On dit que (172) dans une église du village il y a une branche du dattier dont Marie a mangé[809a]. Cette relique est pieusement conservée par les habitants. Dans la même direction, au sud de Bethléem, il y a une petite ville, un bourg plutôt, appelé Mosquée d'Abraham[810], sur lui soit le salut ! Dans la mosquée où l'on se réunit pour l'office du vendredi, on trouve sur une même rangée les

(803) *Dikka :* cf. BGA, IV, p. 236.
(804) *Mulawwah :* cf. BGA, IV, p. 350.
(805) Cf. BGA, IV, p. 190 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 4, n. I.
(806) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 213. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 1163 ; III p. 387.
(807) *Coran*, XXXVIII, 20.
(808) Cf. Oleg Grabar, *Umayyad Dome*, *Ars orientalis*, III, p. 45, n. 72.
(809) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 19 ; Le Strange, *Palestine*, p. 298 ; Marmaradji, p. 24. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 611.
(809a) Cf. Harawi, p. 70 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 126.
(810) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 309 ; Marmaradji, p. 59. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 938.

tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, — sur eux soit le salut ! — et en face de ces tombes il y a celles de leurs épouses respectives. Cette localité et ses alentours sont situés dans un vallon, entre deux montagnes couvertes de forêts touffues. Les arbres de ces montagnes ainsi que de la plupart des montagnes de la Palestine sont des oliviers, des figuiers, des sycomores et autres arbres fruitiers, mais ces derniers sont les moins nombreux. Les Egyptiens revendiquent ce territoire.

Naplouse[811] est la ville des Samaritains, et les habitants de Jérusalem pensent qu'il n'existe sur la terre aucun Samaritain qui ne soit originaire de cette cité. A Ramleh ils possèdent environ cinq cents foyers. La dernière ville de Palestine en bordure du Djifar d'Egypte se nomme Gaza. On y voit le tombeau d'Abu Nadla Hashim ibn Abd Manaf, le chef de l'ensemble des Coraichites. C'est là que naquit l'illustre juriste Muhammad ibn Idris Shafi'i Abu Abd-Allah, — que Dieu ait pitié de lui ! — dont la tombe est à Fostat. C'est en ce lieu qu'Omar ibn Khattab s'enrichit[812] avant l'islam, parce que l'endroit était un centre commercial[813] pour les habitants du Hedjaz, et Omar était loueur d'animaux. Il y a en Palestine environ vingt mosquées, malgré sa médiocre superficie, et je n'en ai pas fait le dénombrement total. C'est une région des plus fertiles, et c'est à elle que le Très Haut a fait allusion en disant à propos de la bénédiction[814] : « Gloire à celui qui a transporté, pendant la nuit, son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple lointain, dont nous avons béni l'enceinte ! »

J'ai compulsé les contrats intéressant la Palestine et la colonie du Jourdain à l'époque d'Abul-Misk Kafur, que Dieu ait pitié de lui ! Les fonctionnaires nommés par lui dans les années 337, 338 et 339 (948-950), jusqu'aux années 348 et 349 (959-960), avec un régime de terres tantôt libre tantôt contractuel, étaient Abu Mansur Ahmad ibn (173) Abbas ibn Ahmad, Abu Abd-Allah ibn Muqatil et Abu Ishaq Ibrahim ibn Ishaq. Auparavant, Khazarun l'avait affermée par instants, pour cinq cent mille dinars. Il en avait été de même pour la colonie militaire de Damas, affermée à Khazarun, à Abul-Hasan Ali ibn Muhammad ibn Djani et à Ali ibn Malik, et chacun d'eux l'avait tenue en main pendant quelques années sous contrat de cinq cent mille dinars. Kafur usait de manières cavalières à un degré qui ne pouvait être dépassé : lorsqu'il avait confié une charge contractuelle à un de ses gouverneurs ou l'avait investi de l'administration d'une de ses provinces, il l'obligeait, en guise d'emprunt, avant même l'échéance des termes de son contrat, de verser une certaine somme : comme il avait eu le bon sens de choisir des gens riches et opulents, il pou-

(811) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 511 ; Marmaradji, p. 198. Cf. S. de Sacy, *Chrestomathie*, I, p. 341.
(812) Cf. Harawi, p. 76, n. 4.
(813) *Mustatraq* : cf. BGA, IV, p. 290.
(814) *Coran*, XVII, I. M. Oleg Grabar a eu une distraction en affirmant qu'Ibn Hauqal ne savait pas où situer la « Mosquée lointaine » : il s'agit d'un texte coranique (*Umayyad Dome, Ars orientalis*, III, p. 37, n. 28).

vait jauger leur capacité de paiement d'après ce qu'ils possédaient et ce qu'ils s'étaient engagés à payer. En Egypte, de son temps, aucun de ses favoris n'accédait à un contrat d'administration sans faire profiter Kafur d'une somme égale à celle qu'il devait récupérer, pour autant qu'il en avait connaissance, qu'il lui était possible de l'évaluer, et il avait coutume de dire : « Lorsque ce ne sont pas les amis qui bénéficient des faveurs, celles-ci échoient aux ennemis qui font preuve de résolution. Or ceux-là sont mes créatures et mes enfants. »

Djibal et Sharat[815] sont deux régions excellentes. Le chef-lieu de Sharat est Adhruh[816], et celui de Djibal est Ruwath[817] : ce sont deux territoires extrêmement fertiles et prospères, et la majorité de la classe populaire est arabe.

Le chef-lieu de la colonie militaire du Jourdain[818] est Tibériade, située sur un lac d'eau douce, d'une longueur de douze parasanges sur une largeur de deux à trois parasanges. Il y a des sources d'eau chaude qui ont leur origine[819] à environ deux parasanges de la cité : en atteignant la ville, l'eau est tellement chaude, malgré la durée du parcours que lorsqu'on y jette des peaux, les poils tombent[820] d'eux-mêmes par suite de la chaleur excessive. On ne peut utiliser cette eau qu'après l'avoir délayée : elle se répand dans les bains et les réservoirs.

Le Ghaur[821] commence à un bout de ce lac, s'étend, en passant à Baisan, jusqu'à Zughar et parvient à la mer Morte. Le mot « ghaur » signifie une région très encaissée entre deux montagnes. La contrée possède des arbres fruitiers, des prairies, des dattiers, des sources, des cours d'eau ; il n'y tombe pas de neige. Une partie du Ghaur confine à la colonie du Jourdain jusqu'après Baisan, puis côtoie la Palestine. Si l'on continue à voyager dans cette dépression, on aboutit à Aila. Le Ghaur peut être comparé par sa beauté, par son abondance de (174) dattiers, et par ses bonnes qualités, aux belles et excellentes contrées de l'Iraq.

Tyr[822] est une des plus solides places fortes au bord de la mer, florissante et ayant un sol fertile. On dit que c'est le lieu le plus ancien sur la côte et que tous les sages de la Grèce en étaient originaires.

C'est dans la colonie du Jourdain qu'habitait le prophète Jacob,

(815) Cf. Le Strange, *Palestine*, p. 35. Cité dans Sauvaget, *Remarques*, JA, 1939, I, p. 50, n. I ; Marmaradji, p. 43.
(816) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 194.
(817) Cf. *Hudud*, p. 415.
(818) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 334 ; Marmaradji, p. 127.
(819) *Mustanbat* : cf. BGA, IV, p. 359.
(820) Cf. BGA, IV, p. 355.
(821) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 31 ; Marmaradji, p. 158.
(822) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 342 ; Marmaradji, p. 119. Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 587.

sur lui soit le salut ! Il y avait là le puits de Joseph[823], à douze milles de Tibériade en direction de Damas. Toutes les eaux potables de Tibériade viennent de son lac.

La colonie militaire de Damas[824] a pour chef-lieu Damas. C'est la ville la plus importante de Syrie ; elle est située en terrain plat, étendu au milieu de montagnes qui l'entourent, avec d'abondants cours d'eau, des arbres et des terrains de cultures ininterrompus autour de la ville. Cette plaine se nomme la Ghuta[825] : elle mesure une journée de marche sur deux ; il n'y a en Syrie aucun endroit plus plaisant. L'eau provient d'un souterrain d'une église appelée Fidja[826] à laquelle s'ajoute la source du Barada dans le mont Sanir. A son origine, ce cours d'eau a environ une coudée de profondeur sur la largeur d'une brasse ; il coule ensuite à travers une gorge dans laquelle se déversent les différentes sources. Un grand canal y prend naissance, qui a été creusé par Yazid ibn Mu'awiya ; sa profondeur permet à un homme d'y plonger[827]. Deux autres canaux s'en détachent, le Nahr Mizza et Nahr al-Qanat ; au sortir de la gorge, la branche principale débouche au lieu dit Nairab[828]. On dit que ce lieu est visé par ces paroles du Très-Haut[829] : « Nous leur donnâmes à tous deux pour demeure un lieu élevé, tranquille, et abondant en sources d'eau. » Après quoi, se dégage de ce cours d'eau le bras principal de la rivière du Barada, qu'enjambe un pont de pierre au milieu de la cité de Damas ; cette rivière ne peut être traversée par un homme monté à cause de la grande masse d'eau. Elle se répand ensuite vers les villages de la Ghuta ; l'eau coule partout dans les demeures, dans les rues et dans les bains[830].

Il y a dans cette ville une mosquée qui surpasse en beauté et en composition architecturale toutes les autres mosquées du territoire de l'Islam. Les murs[831], ainsi que la coupole qui surmonte le mihrab, près de la maqsura, sont l'œuvre des Sabéens : c'était leur temple. Puis il passa aux mains des Grecs qui y célébraient leur culte[832]. Plus tard, il devint la propriété des Juifs et de certains princes adorateurs de statues et d'idoles. C'est à cette époque que fut tué (**175**) Jean, fils de Zacharie, que sur eux deux soit le salut ! Sa tête fut exposée au-dessus de la porte appelée Bab Djairun. C'est alors que les chrétiens prirent possession de l'édifice ; par leurs soins, il devint une église, dans laquelle ils célébrèrent leur culte

(823) Cité dans Yaqut, II, p. 18 ; Le Strange, *Palestine*, p. 465. Cf. Harawi, p. 51.
(824) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 235. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 926 ; Creswell, *Early Muslim Architecture*, I, p. 251.
(825) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 177.
(826) Cf. Dussaud, *Topographie*, p. 290.
(827) Cf. Lammens, *Yazid Ier*, MFO, VI, p. 423, n. 1.
(828) Cf. Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 319 ; Dussaud, *Topographie*, p. 308.
(829) *Coran*, XXIII, 52. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, IV, p. 127.
(830) Cf. Lammens, *Yazid Ier*, MFO, VI, p. 421, n. 4.
(831) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 96 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 40.
(832) Cf. BGA, IV, p. 302.

jusqu'à l'apparition de l'islam. L'endroit devint la propriété des musulmans, qui en firent une mosquée[833]. Au-dessus du Bab Djairun, à la place même où l'on avait suspendu le chef de Jean, fils de Zacharie, on accrocha la tête de Husain ibn Ali, sur eux tous soit le salut !

Walid ibn Abd al-Malik restaura l'édifice pendant son règne : il fit paver le sol de marbre et lambrissa les parois en marbre bigarré[834] ; les colonnes furent faites en marbre tacheté[835] ; les clefs de voûte[836] et les chapiteaux des colonnes étaient en or ; et le mihrab, doré et incrusté de pierreries. Le tour des plafonds fut doré et orné d'inscriptions[837] sur les autres côtés[838] des murs de la mosquée. On dit que cette restauration engloutit plusieurs années de l'impôt foncier de la Syrie. La terrasse est en plomb : lorsqu'on y verse de l'eau pour la nettoyer, celle-ci coule alors tout autour du périmètre de la mosquée, si bien qu'en lui donnant libre cours, elle se répand normalement hors du bâtiment et de ses angles.

L'impôt foncier de la Syrie, à l'époque des Marwanides, dépassait un million huit cent mille dinars.

Dans les limites de la colonie de Damas se trouve Baalbek[839], ville située sur une montagne, dont tous les édifices sont en pierre. On y voit des palais de pierre, supportés par de hautes colonnes, et il n'y a pas en Syrie d'édifices construits en pierre plus merveilleux ni plus majestueux.

Tripoli[840] est une ville riche en ressources, en céréales et en fruits excellents ; elle possède une fertilité et une abondance évidentes. Elle est proche de la ville de Beyrouth, laquelle est située sur le littoral de la mer Méditerranée. Tripoli est le port et le rivage maritime de Damas : les habitants de Damas et de toute la colonie militaire viennent monter la garde ; ils s'y rendent au moment des appels de mobilisation. La population de cette ville ne ressemble pas à celle de Damas, dont elle ne possède pas les mœurs grossières ni la nature peu raffinée : nombreux sont les Tripolitains qui font le bien quand on les y invite et qui écoutent les bons conseils.

Damas possède une particularité : son ascendant astrologique convertit son obéissance en révolte. J'ai entendu dire à Abd-Allah ibn Muhammad Qalam : Il y a dans le signe du Lion (**176**) un défaut provoqué par une sinuosité dans certains de ses degrés, au moment de son exaltation et de sa dignité. Il y a peu de villes, qui, par suite

(833) Cf. Lammens, *Etudes omeyyades*, p. 284 ; Creswell, *Early Muslim Architecture*, I, p. 143.
(834) *Mudjazza' :* cf. BGA, IV, p. 206.
(835) *Muwashsha :* cf. BGA, IV, p. 376.
(836) *Ma'qid :* cf. BGA, IV, p. 302-303.
(837) *Mukattab* : cf. BGA, IV, p. 338.
(838) *Tarbi' :* cf. BGA, IV, p. 244.
(839) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 296 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 32. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 172 ; Ferrand, *Le Tuhfat al-albab*, JA, 1925, II, p. 78.
(840) Le nom manque dans l'édition, et il convient de le rétablir d'après l'édition précédente. Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 348.

de leur position perpendiculaire ou en opposition à ces degrés, ne subissent inexorablement une influence néfaste et qui montrent une obéissance ordonnée et loyale. Il discuta plusieurs faits en rapport avec le jugement astrologique de Samarcande, d'Ardébil, de la Mecque, de Damas, de la Sicile, et dit : Ces villes ne sont pas soumises à leurs gouvernants ni franches envers leurs princes, si ce n'est par la force. Chez la majorité des habitants de ces villes, la perfidie s'est insinuée dans les âmes et le mal domine leurs manières de vivre.

La ville de Beyrouth était la résidence d'Auza'i[841]. On y trouve des dattiers, de la canne à sucre, des céréales en abondance[842]. C'est un centre de commerce maritime pour l'importation et l'exportation. Elle est en outre bien fortifiée par une solide muraille ; ses habitants ont de belles qualités et sont endurants face à l'ennemi, et leur conduite est louable en toutes circonstances.

La colonie militaire de Homs[843] a pour chef-lieu Homs, située dans une plaine également fertile. A l'époque de sa prospérité, l'air y était excellent, avec un des meilleurs sols de tout le territoire de l'Islam. Les habitants montraient des défauts[844] et une certaine facilité de mœurs. Les Byzantins y sont entrés plus d'une fois et l'ont bien changée. On n'y trouve ni scorpions ni serpents[845], et si jamais des serpents ou des scorpions y pénètrent, ils meurent. La ville possède des cours d'eau et des plantations d'arbres ; les champs cultivés étaient vastes, et le bétail abondant. La plupart de ses terrains et de ses cantons agricoles étaient arrosés sans irrigation artificielle. Il y a une église dont une partie sert de mosquée cathédrale[846] ; l'autre moitié est à l'usage des chrétiens : ils y ont leur sanctuaire et leur autel, et c'est une de leurs plus grandes églises de Syrie. Les Byzantins sont entrés dans la ville de notre temps ; ils ont envahi et détruit les campagnes. Toutes les voies, marchés et rues de Homs sont pavés de dalles en pierre. La ville est tombée dans un désordre intense après le passage des Byzantins et son abandon par ses chefs, puis des particuliers qui avaient échappé aux Byzantins vinrent s'y installer. Les Bédouins ont fait irruption dans la banlieue et dans ses cantons ruraux. Je pense qu'en ville, les Byzantins n'avaient pas laissé âme qui vive.

Tortose[847] est un fort (177) sur le littoral : c'est une Marche pour

(841) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 408. Cf. Harawi, p. 58.
(842) Cf. GBA, IV, p. 377 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 387.
(843) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 353 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 37 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 38. Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 169-170.
(844) Cf. *Hudud*, p. 415.
(845) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 113 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 76. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 151, n. 2.
(846) Cf. Lammens, *Etudes omeyyades*, p. 293 ; *Encyclopédie*, III, p. 367.
(847) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 394. Cf. Heyd, I, p. 170 ; *Encyclopédie*, IV p. 714 (interprétation erronée) ; Dussaud, *Topographie*, p. 124-125 ; Canard, *Hamdanides*, p. 599.

les habitants de Homs. On y trouve l'exemplaire du Coran[848] d'Othman ibn Affan. La ville a une muraille de pierre qui la protège contre les nomades du désert. Elle fut en butte aux attaques des Byzantins, mais les habitants furent indemnes à plusieurs reprises, à cause de leur situation misérable : telle fut la raison pour laquelle Nicéphore n'a pas insisté.

Shaizar[849] et Hama[850] sont deux petites villes agréables, avec beaucoup d'eau, d'arbres, de terrains de culture, d'arbres fruitiers et de légumes. Elles sont bien fortifiées toutes les deux pour assurer leur propre défense.

La colonie militaire de Qinnasrin a pour chef-lieu Alep[851], ville qui était prospère, densément peuplée, et détenait beaucoup de richesses ; elle était située sur la route menant de l'Iraq vers les Marches et le reste des cantons syriens. Elle fut conquise par les Byzantins[852], malgré une muraille très solide en pierre, qui ne fut d'aucune utilité contre l'ennemi à cause de la mauvaise administration de Saif al-daula et des dégradations de ce rempart. L'ennemi dévasta la mosquée, emmena les enfants en captivité et incendia la ville. Elle possède une citadelle de petites dimensions, qui vient d'être restaurée il y a peu de temps. Au moment de la prise d'Alep un certain nombre de personnes avaient cherché asile dans cette citadelle et furent sauvées. Mais lors de cette conquête de la ville, il y eut une telle perte de marchandises et d'objets de commerce appartenant à des étrangers et à des autochtones, une telle quantité d'habitants fut réduite en esclavage et un si grand nombre de paysans des environs massacrés, qu'une relation exacte de tous ces événements brûlerait à vif les auditeurs et aurait une influence énervante sur l'Islam et les musulmans. La ville avait autrefois de beaux marchés, des bains, de nombreuses hôtelleries, ainsi que des places spacieuses et des aires[853]; elle était habitée par des cheikhs et des personnes de qualité.

A notre époque, soit vers la date de 570 (1174-1175), *la ville est dans une situation meilleure qu'auparavant, bien plus florissante, peuplée de cheikhs et d'hommes de grande classe. Sa citadelle est solide et forte, admirablement construite, imprenable.*

(848) Cf. Qalqashandi, IV, p. 148 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 116 ; *Encyclopédie*, III, p. 391 ; CIA, *Egypte*, II, p. 11, n. 3, 223-224.

(849) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 533. Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 297.

(850) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 357. Cf. Canard *Hamdanides*, p. 209.

(851) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 360 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 39. Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 220-223.

(852) Le copiste a donné ici une précision, au milieu de la phrase, ce qui ne permet pas de la conserver dans le texte, comme cela a été fait jusqu'ici : « Les Byzantins s'en sont emparés peu de temps après l'année 370 (980). » Cf. Miquel, *Les portes d'Alep*, *Arabica*, VII, p. 61, n. 1.

(853) *Arsa :* cf. BGA, IV, 298 ; CIA, *Jérusalem* I, p. 298.

Actuellement, la ville se trouve, par la bassesse de caractère et l'avarice de son seigneur, opprimée de deux côtés : elle est au pouvoir des Byzantins et soumise à un tribut qui oblige chaque habitant à payer une somme pour sa demeure et sa boutique ; en second lieu, son émir achète aux importateurs toutes les marchandises qui arrivent dans la ville, de grande ou de faible valeur, et les revend lui-même à la population de la façon la plus vile et la plus ignoble ; en outre, il fabrique et vend tout le vinaigre et le savon que produit la ville ; en somme, il n'y a aucun objet soumis à des tractations (178) sur lequel il ne prélève un profit honteux. L'eau potable[854] provient d'un cours d'eau appelé la rivière d'Abul-Hasan Quwaiq, qui laisse peu de dépôts[855]. Autrefois le prix des vivres était bas, les comestibles et les boissons y étaient abondants et bon marché. Mais les Byzantins leur imposent chaque année un tarif obligatoire et un impôt que chaque demeure doit verser sur une base convenue. C'est comme si la trêve conclue avec les Byzantins était libre et contractuelle, car en fait ce sont les Byzantins qui ont le pouvoir de l'annuler ou de l'imposer. Et bien que sa situation soit devenue assez florissante[856] et que les conflits de la ville avec les Byzantins aient perdu de leur acuité, elle n'a pas la vingtième partie de la prospérité qu'elle possédait au temps passé et dans les anciens jours.

Qinnasrin[857] est une ville qui a donné son nom à la colonie : c'était une des localités les plus densément construites de la région ; elle offrait toutefois un aspect agréable et elle était un centre d'approvisionnement par l'abondance de ses ressources et des eaux qui l'arrosent. Les Byzantins l'ont démolie, si bien qu'on pourrait supposer qu'elle n'a jamais existé, à part quelques ruines, et quelles ruines !

Ma'arrat al-Nu'man[858] est une ville qui, de même que les bourgs qui l'entourent, possède des champs sans irrigation, parce qu'en aucun point des environs il n'y a d'eau courante ni de source. C'est d'ailleurs le cas pour toute la colonie militaire de Qinnasrin. Les habitants boivent de l'eau de pluie. C'est une ville qui a beaucoup de ressources, notamment une grande quantité de figues, de pistaches, et autres produits analogues, comme la vigne et les raisins secs.

Entre cette ville et Djabala[859], ville située sur le littoral de la mer Méditerranée... Ses chefs étaient les Banu Wazir. Nicéphore s'en

(854) Cité Dominique Sourdel, *Descr. d'Alep*, p. 139 ; Le Strange, *Palestine*, p. 361.

(855) *Tafas* : cf. BGA, IV, p. 290.

(856) *Mutamâsik* : cf. BGA, IV, p. 354. Voir Sauvaget, *Alep*, p. 94, n. 277.

(857) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 43 ; Le Strange, *Palestine*, p. 486 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 40. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 1080 ; Canard, *Hamdanides*, p. 218.

(858) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 9 (où le texte concerne Ma'arrat Masrin) ; Le Strange, *Palestine*, p. 495. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 61 ; Canard, *Hamdanides*, p. 204.

(859) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 459. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 1012 ; Canard, *Hamdanides*, p. 205.

— Il est délicat de proposer une solution pour la lacune qui suit.

empara, emmena captive la population, soit 35.000 personnes, femmes et enfants, ainsi que les hommes capables de porter les armes contre l'ennemi et de se défendre eux-mêmes.

Hisn Barzuyeh est une forteresse très solide et un château inabordable, que les Byzantins ont assiégé à plusieurs reprises, mais impressionnés par sa beauté, ils ne l'attaquèrent pas à fond et conclurent un armistice avec les habitants : ceux-ci acceptèrent par peur, à cause du sentiment (**179**) défaitiste répandu en pays musulman, de la mort du prince et du peu de zèle religieux. Si la situation reste telle qu'elle est maintenant, ce serait encore supportable, mais des incidents sérieux et plus redoutables sont à craindre. C'est comme si les hommes de notre temps étaient préoccupés de leurs propres chagrins au point de négliger leur souverain légitime, de ne pas penser à la décadence de la religion, à la ruine de leur patrie, à leur condition misérable. Ils ont ainsi abandonné Barzuyeh et son château, actuellement tombés aux mains des Byzantins. Et nous pouvons évoquer Amid, dont les habitants, dit-on, se seraient livrés.

L'île de Chypre[860] se trouve en face de Djabala, au milieu de la mer Méditerranée, à une distance d'un jour et d'une nuit. Elle appartenait autrefois aux Byzantins et aux musulmans, mais les Byzantins s'en sont emparés complètement et la gouvernent exclusivement ; la plus grande responsabilité de ce désastre incombe aux musulmans et a été causée par leur insouciance.

Khunasira[861] est une place forte face à Qinnasrin dans la région du désert, en bordure duquel elle est située : elle était la résidence d'Omar ibn Abd al-Aziz, que Dieu soit satisfait de lui ! C'était une ville d'importante superficie, et de nos jours elle procure des provisions aux voyageurs de passage, parce que la route intérieure de la Syrie est plus d'une fois interdite aux commerçants à cause des mesures oppressives du gouvernement et des incursions périodiques des Byzantins en territoire syrien, de sorte que les voyageurs ont recours à cette voie désertique, par suite de l'affaiblissement du pouvoir de l'Etat, de la domination des Bédouins sur les fonctionnaires, qui se mettent sous leur protection, en voyageant avec des guides. Avant peu, la situation fera disparaître les négociants, et les routes suivies par leurs caravanes seront coupées.

On donne le nom de Protectrices à une région, mais aucune ville ne porte ce nom. Le chef-lieu est Antioche[862], ville qui était la cité la plus agréable de la Syrie après Damas. Jusqu'à nos jours, elle est ceinte d'un mur constitué par de la roche : ce rempart entoure à la

(860) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 905 ; Hudud, p. 192.

(861) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 485. Cf. Ibn Qotaiba, *Introduction au livre de la poésie*, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 62 ; *Création*, VI, p. 48 ; Musil, *Palmyrena*, p. 205, note.

(862) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 35 ; Qalqashandi, IV, p. 129, 130 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 93, 95 ; Le Strange, *Palestine*, p. 369. Cf. Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, I, p. 94 seq. ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 161 ; Canard, *Hamdanides*, p. 226-228.

fois la ville et une montagne qui domine la cité et sur les flancs de laquelle se trouvent des champs cultivés, des pâturages, des arbres et des moulins, ainsi que d'autres sources de richesses qui procurent la subsistance aux habitants d'une façon suffisante[863] sans les contraindre à des importations. On assure qu'il faut une journée à un homme monté pour faire le tour de ces murailles. Il y a des cours d'eau qui coulent dans les marchés, dans leurs demeures, leurs rues et leur mosquée cathédrale. De cette ville dépendent des domaines et des bourgs (**180**) ainsi qu'une belle région fertile. Mais maintenant l'ennemi a conquis la ville et la tient sous sa domination. Peu avant cette conquête, la ville avait périclité sous l'autorité des musulmans et elle se trouve aujourd'hui dans la condition la plus lamentable et la plus misérable. Les Byzantins s'en emparèrent au début de l'année 359 (970), et personne ne prit la peine de couper aux Byzantins un seul cheveu, aucune tentative ne fut faite pour sauver la ville, sur un avis raisonnable ou insensé. Néanmoins il y a dans le voisinage des potentats, des Bédouins, des seigneurs et des princes, lesquels sont plus occupés du jour même que du lendemain et sont empêchés par leurs soucis illicites et leur vanité de se soumettre aux commandements de Dieu et d'avoir une politique et un gouvernement conformes à la volonté divine. Ils regardent avec avidité la propriété des commerçants de leur pays, trament des ruses afin de s'en emparer, placent des pièges afin de la saisir, et tendent des filets sur de bonnes prises, mais ils n'en ont pas la jouissance et sont privés en peu de temps des objets interdits qu'ils ont réunis par des crimes et des acquisitions rassemblées par le péché.

Les musulmans ont repris la majeure partie de ces régions et les gouvernent depuis l'année 498 *de l'hégire* (1105).

Balis[864] est une petite cité située sur la rive occidentale de l'Euphrate : c'est la première ville de Syrie en venant de l'Iraq. La route qui y mène était très fréquentée ; d'autres voies également suivies[865] partaient de là vers l'Egypte et ailleurs : c'était le port de la Syrie sur l'Euphrate. Mais maintenant ses vestiges ont été effacés, les caravanes et les commerçants de passage ont disparu, après Saif al-daula. C'est une ville entourée d'une muraille très ancienne ; dans l'espace qui la sépare de l'Euphrate il y a des vergers. Les produits agricoles sont surtout le blé et l'orge, et on y fabrique du savon en grande quantité. Parmi les histoires les plus connues concernant cette cité, on conte que Saif al-daula Ali ibn Hamdan, au moment de son départ du champ de bataille après sa rencontre avec le prince de l'Egypte, alors que toute son armée avait péri, envoya vers cette

(863) *Istaqalla* : cf. BGA, IV, p. 332.

(864) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 46 ; Le Strange, *Palestine*, p. 417 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 42, 219. Cf. Heyd, I, p. 43 ; Rey, *Colonies franques*, p. 197 ; Huart, *Histoire* II, p. 105 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 107 ; *Encyclopédie*, I, p. 634 ; Musil, *The Middle Euphrates*, p. 317 ; Canard, *Hamdanides*, p. 88.

(865) *Sâbil* : cf. BGA, IV, p. 258.

ville un homme appelé le cadi Abu Husain : celui-ci fit arrêter les commerçants qui y avaient été bloqués et il ne leur permit pas de partir, et d'ailleurs il les remplit d'épouvante. Puis il leur confisqua des ballots de toile et des jarres[866] d'huile, ainsi que d'autres fournitures de Syrie ; il le fit en deux fois, à des intervalles séparés par quelques mois et des jours, pour une valeur d'un million de dinars[867].

Non loin de Balis est située Manbidj[868], ville fertile et fortifiée, où il y a de nombreux et très anciens marchés, riches en vestiges grecs. On y fait une sorte de nougat[869] de raisins secs, fabriqué avec des noix, des pistaches, du sésame, dont je n'ai rarement goûté l'équivalent, (**181**) sauf peut-être à Bokhara, où cette pâtisserie est encore plus douce : les Bokhariotes y mettent en général des aromates qui la rendent délicieuse. Il y a à Manbidj des vignobles non irrigués sur l'ensemble de ses fermes, en très grand nombre. Les raisins secs sont exportés vers Alep et d'autres lieux. Cette ville est située dans une plaine désertique sans cours d'eau mais au sol humide de couleur rouge, tirant sur le jaune safran, et la plupart de ses terres ne sont pas irriguées artificiellement. Elle est entourée d'un rempart ancien. Dans ses alentours est la ville de Sandja, petite localité à côté de laquelle il y a un pont de pierre appelé Pont de Sandja[870] : dans tout le territoire de l'islam il n'y a pas de pont plus admirable ni plus majestueux. On le cite en proverbe, en disant : Parmi les merveilles du monde on compte l'église d'Edesse et le Pont de Sandja.

La ville de Samosate[871] est située sur l'Euphrate même, à peu de distance de la ville appelée Djisr Manbidj[872]. Ce sont deux petites villes fortifiées : elles sont bien arrosées par des cours d'eau qui leur sont propres, mais les champs cultivés sont sans irrigation ; l'eau potable des deux localités vient de l'Euphrate.

La cité de Malatia[873] était jadis une grande ville, une des plus illustres et des plus célèbres des Marches, la mieux armée et possédant la garnison la plus courageuse. Elle est située de ce côté-ci du mont Lukkam, sur le flanc mésopotamien. Il y a tout autour de nom-

(866) *Tauf* : cf. BGA, IV, p. 292.

(867) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 460 ; Canard, *Quelques observations*, *Annales d'études orientales*, XV, p. 46.

(868) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 47 ; Le Strange *Palestine*, p. 500 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 42. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 107 ; *Encyclopédie*, III, p. 247.

(869) *Nâtif* : cf. Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 307.

(870) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 531. Cf. Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 76, 132 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 123 ; Mez, *Renaissance*, p. 463 ; *Hudud*, p. 37-38.

(871) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 539 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 43. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 108 ; plus loin, p. 227 du texte arabe.

(872) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 501. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 721 ; Dussaud, *Topographie*, p. 451 ; Canard, *Hamdanides*, p. 87 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 107.

(873) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 132 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 97 ; Le Strange, *Palestine*, p. 499. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 120 ; *Encyclopédie*, III, p. 208 ; *Hudud*, p. 21 ; Canard, *Hamdanides*, p. 733, 736, 737.

breuses montagnes où les noix, les amandes, les raisins, les grenades et autres fruits d'hiver comme d'été sont à la portée de tout le monde, sans qu'aucun propriétaire ne les réclame. C'est actuellement une des villes les plus fortes qui soient aux mains des Byzantins ; elle est habitée par des Arméniens. Elle fut enlevée en l'an 319 (931), et ce fut le premier malheur qui frappa l'Islam dans la région des Marches. Après cela, les catastrophes s'accumulèrent dans ces Marches sur les musulmans, les frappant dans leurs vies, leurs richesses, leurs possessions, les atteignant au moral comme au physique et même dans leurs souverains. La ville tomba dans l'oubli.

La ville nommée Hisn Mansur[874] était petite et bien fortifiée. Elle a une mosquée ; elle vit des ressources d'un district rural qui en dépend, ainsi que de villages sans irrigation. Le destin a décrété sa perdition aussi bien du fait des Hamdanides que des Byzantins.

Hadath[875] et Mar'ash[876] étaient deux petites villes, que les Byzantins ont complètement conquises depuis longtemps, puis Saif al-daula Ali ibn Abd-Allah (**182**) les avait récupérées. Ensuite les Byzantins vinrent les arracher une seconde fois aux musulmans.

Enfin ce fut le retour des musulmans, qui, sous la conduite du Seldjoukide Mas'ud ibn Qilidj-Arslan, seigneur d'Asie mineure, reconquirent Hadath en l'année 545 (1150) *: elle est aujourd'hui au pouvoir des musulmans.*

Ces deux villes avaient des champs cultivés, des arbres et des fruits. C'étaient deux Marches où les musulmans venaient tenir garnison pour faire la guerre sainte et amasser du butin. Mais cette détermination s'affaiblit, les provinces furent ouvertes à l'ennemi et les bénédictions disparurent, les princes persistèrent à accaparer des richesses et le peuple persévéra dans son esprit de révolte à cause des malheurs qu'il subissait. Ainsi les personnes pieuses périrent, la ruine s'abattit sur le pays, et la guerre sainte cessa. C'est ce qu'énonce la Révélation du Très-Haut[877] : « Lorsque nous voulûmes détruire une cité, nous adressâmes d'abord nos ordres à ses citoyens opulents », et la suite du verset.

Haruniya[878] était située à l'ouest du mont Lukkam, dans une de ses gorges : c'était une petite forteresse bâtie par Harun Rashid. Je l'ai connue jouissant d'une grande prospérité, tandis que ses habitants montraient un courage et une bravoure extrêmes dans la guerre sainte en lançant des incursions en territoire byzantin, d'où ils rapportaient du butin en abondance. Mais maintenant les Byzantins s'en sont emparés.

(874) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 46 ; Le Strange, *Palestine*, p. 454 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 43. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 123.
(875) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 39 ; Le Strange, *Palestine*, p. 443. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 122 ; *Encyclopédie*, III, p. 198.
(876) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 502. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 284.
(877) *Coran*, *XVII*, 17.
(878) Cité dans le Strange, *Palestine*, p. 449.

Alexandrette[879] était aussi une forteresse au bord de la mer Méditerranée, possédant des dattiers et des champs cultivés en abondance, avec une riche production de céréales ; elle était très fertile ; mais l'ennemi y est entré, s'en est rendu maître et l'a dévastée.

Tinat[880] était également une forteresse au bord de la mer, où on opérait des coupes de bois de pin, dont une quantité considérable était exportée vers la Syrie, l'Egypte et les Marches. Il y avait là des guerriers courageux, qui connaissaient bien les points vulnérables[881] de l'empire byzantin, ainsi que les passages faciles[882] et les endroits dangereux.

Kanisa[883] était aussi un fort pourvu d'une mosquée et en même temps une Marche, à une certaine distance du littoral.

Non loin de là est situé Hisn Muthaqqab[884] fondé par Omar ibn Abd al-Aziz, — que Dieu soit satisfait de lui ! — qui la peupla : il y avait sa mosquée où l'on conservait un exemplaire du Coran écrit de sa main. Les habitants appartenaient à une tribu noble descendant d'Abd Shams ; ils s'étaient retirés du monde, en renonçant aux gains matériels, et subsistaient de distributions bénévoles de nourriture. Ces deux places fortes ont disparu.

Ain Zarba[885] était une ville ressemblant aux cités du Ghaur ; elle possédait des dattiers, un sol fertile, une grande abondance de fruits et de produits agricoles. C'est la ville que l'eunuque Wasif avait voulu prendre comme point de départ pour une invasion de l'empire byzantin, et où Mu'tadid le rejoignit. La ville était d'un bel aspect intérieur et extérieur, agréable à l'intérieur de ses remparts et importante sous tous les rapports.

(**183**) Missisa[886] consistait en deux villes, dont l'une portait le nom de Missisa et l'autre, celui de Kafarbaya. Elles sont situées en bordure du Djaihan et sont reliées par un pont de pierre. Elles étaient bien fortifiées et installées au sommet d'une colline. Un homme assis dans sa mosquée cathédrale pouvait embrasser du regard du côté de la mer, une plaine de quatre parasanges, qui se déroulait devant lui comme une nappe verdoyante et florissante. Cette

(879) Cité dans le Strange, *Palestine*, p. 458.
(880) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 458. Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 368 ; Mez, *Renaissance*, p. 250, 422 ; Maqrizi, éd. Wiet II, p. 109, note ; Hautecœur et Wiet, *Mosquées du Caire*, p. 142 ; *Précis d'histoire d'Egypte*, II, p. 152 ; Lewis, *Naval Power*, p. 161 ; Wiet, *Hist. de la nation égyptienne*, IV, p. 175 ; Lombard, *Arsenaux et bois dans la Méditerranée musulmane*, p. 62-63 ; Lombard, *Le bois, Annales*, 1959 p. 248.
(881) *Madarr :* cf. BGA, IV, p. 284.
(882) *Makhâda :* cf. BGA, IV, p. 230.
(883) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 447 ; Marmaradji, p. 176. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 761.
(884) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 510. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 130.
(885) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 13, n. 2 ; Le Strange, *Palestine*, p. 387. Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 138-139.
(886) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 29 ; Le Strange, *Palestine*, p. 506. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 591 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 393, n. 2.

cité de grande importance, riche en marchés et d'une admirable condition, était habitée par une population vigoureuse. Le Djaihan[887] est un fleuve qui prend sa source dans l'empire byzantin, atteint Missisa, traverse une région agricole appelée Malwan et se jette dans la mer Méditerranée. Sur ses rives s'étalaient des bourgs et des domaines riches en toute sorte de bétail. De tous ses habitants il n'est resté âme qui vive.

Adana[888] était une ville semblable à un des deux quartiers de Missisa, située sur la rive occidentale du fleuve Saihan[889]. Ce cours d'eau est moins important que le Djaihan : ses rives sont reliées par un pont d'une construction extraordinaire et d'une longueur extrême. Ce fleuve vient aussi de l'empire byzantin. Cette ville avait une population imposante et jouissait d'une belle situation à tous les points de vue. Elle est située sur la route de Tarsus.

Quant à cette ville de Tarsus[890], c'était la grande et célèbre cité, que sa renommée dispenserait de toute description. Elle fut fondée par Mamun, fils de Rashid, qui la peupla et l'entoura de deux remparts de pierre. Elle contenait des troupes de cavalerie et d'infanterie, des approvisionnements et des machines de guerre, du bétail, des armes : elle était prospère et fertile, possédant des produits agricoles, des richesses et de l'aisance sous tous les rapports, tout cela dans des proportions qui n'étaient égalées par aucune ville de la ligne de défense des musulmans, aux mains de l'infidèle ou du musulman. Elle jouissait d'une splendeur parfaite et d'une gloire éclatante, grâce aux héros de l'islam qui la gouvernaient : ceux-ci ne faisaient aucune expédition par terre ou par mer qui ne fût couronnée de succès et de victoires, et leur force irrésistible procurait du butin : l'histoire et la tradition en donnent une confirmation retentissante. Entre cette ville et l'empire byzantin il y a la chaîne[891] des montagnes infranchissables du Lukkam, qui forme une barrière entre les deux territoires. J'ai entendu dire par de nombreuses personnes d'une intelligence pénétrante et par plus d'un savant au jugement sain, reconnu généralement pour sa haute sagacité, ses connaissances, son esprit éclairé et son expérience éprouvée, qu'en cette ville et dans le district qui en dépend, il y avait cent mille cavaliers, et cela à une époque très proche[892] des jours où je (**184**) l'ai visitée et vue

(887) Cité dans le Strange, *Palestine*, p. 62. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 131 ; *Encyclopédie*, I, p. 1030.

(888) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 27 ; Qalqashandi, IV p. 134 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 99 ; Le Strange, *Palestine*, p. 382.

(889) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 63. Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 77.

(890) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 133 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 99 ; Le Strange, *Palestine*, p. 377 ; Wiet, *Grandeur de l'Islam*, p. 147. Cf. Le Strange, *Caliphate* p. 132 ; *Encyclopédie*, IV, p. 712 ; Oleg Grabar, *The Coinage of the Tulunids*, p. 34, 50 ; Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 136, n. 1.

(891) Cité dans Idrisi, trad. Jaubert, II, p. 133 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 26 ; Qalqashandi, IV, p. 134 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 99. Cf. Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 328.

(892) *Qarîb al-ahd* : cf. BGA, IV, p. 322.

moi-même. La raison[893] en était qu'il n'y avait aucune ville, depuis les confins du Séistan, du Kerman, du Fars, du Khuzistan, de Raiy, d'Ispahan, de l'ensemble du Djibal, du Tabaristan, de la Haute Mésopotamie, de l'Azerbaidjan, de l'Iraq, du Hedjaz, du Yémen, de la Syrie, de l'Egypte, jusqu'au Maghreb, dont les habitants n'aient pas à Tarsus une demeure et un couvent militaire dans lesquels séjournent des guerriers de ces régions pour y monter la garde dès leur arrivée. Ils y recevaient des rations et des soldes, disposaient d'énormes revenus et de largesses considérables, joints aux sommes que les princes s'imposaient[894] et à l'aide procurée par des gens riches animés d'un pieux dévouement, en s'excitant mutuellement à accomplir de bonnes œuvres. Dans aucune des contrées que je viens d'énumérer il n'y avait un personnage d'importance qui n'ait pas constitué waqf des domaines, avec des laboureurs, des cultivateurs et des produits agricoles, ou des immeubles, comme des hôtelleries, des maisons particulières, des bains, ou des khans, sans compter des legs insérés dans des testaments, qui offraient de grands rapports en or et en argent, ou en bétail abondant. Mais les hommes ont péri et les biens ont disparu : c'est comme si tout cet ensemble n'avait jamais existé et que leurs traces aient été effacées, que personne n'avait jamais habité ces lieux. Ces hommes ont pu se voir appliquer la parole de Dieu[895], — que sa mémoire soit exaltée ! — : « Peux-tu trouver un seul homme qui en reste ? As-tu entendu un seul d'entre eux proférer le plus léger murmure ? »

Aulas était une place très fortifiée au bord de la mer, habitée par des personnes pieuses, vouées d'une façon constante au service de Dieu : elle formait le point habité le plus éloigné sur la région côtière de la mer Méditerranée, et c'est par elle que l'ennemi a commencé les invasions.

Baghras[896] était un château fortifié sur la route des Marches, avec une mosquée ; il y avait une maison d'hôtes fondée par Zubaida : c'était l'unique hôtellerie dont les musulmans pouvaient disposer en Syrie.

La mer Morte[897] fait partie du Ghaur, à l'entrée de la Syrie, à proximité de Zughar. Elle a été surnommée la mer Morte parce qu'on n'y trouve aucune trace de vie animale, à l'exception d'un produit qui en est rejeté et qu'on nomme le bitume[898]. Les habitants de Zughar[899] fécondent leurs vignes ainsi que celles de la Palestine, comme on

(893) Cf. Djahiz, *Hayawan*, I, p. 173 ; Mez, *Renaissance*, p. 303.
(894) *Takallafa* : cf. BGA, IV, p. 342.
(895) *Coran*, XIX, 98.
(896) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 36 ; Qalqashandi, IV, p. 122 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 88 ; Le Strange, *Palestine*, p. 407. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 582 ; 2e éd. anglaise, I, p. 909.
(897) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 64 ; Marmaradji, p. 15.
(898) Cf. BGA, IV, p. 219.
(899) Cité dans Le Strange, *Palestine*, p. 289 ; Sauvaget, *Remarques*, JA, 1939, I, p. 52 ; Mez, *Renaissance*, p. 406-407 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XI, p. 143.

féconde les dattiers à l'aide du pollen et comme les Maghrébins fécondent leurs figuiers avec des éléments mâles. Zughar est une ville chaude, torride, située au bord du désert et possédant d'excellentes ressources. On y fabrique de l'indigo[900] et on en fait commerce : leurs fabricants et leurs manipulateurs en procurent qui n'est pas inférieur à celui de Caboul ; toutefois il ne le vaut pas (185) en teinture. Il y a à Zughar une espèce de dattes appelée *inqila*[901], qui sont plus douces et d'un plus bel aspect que celles de l'Iraq ou de tout autre pays ; elles ne leur sont pas inférieures[902]. Leur couleur est celle du safran. Quatre pièces de ce fruit pèsent un ratl[903].

Le territoire du peuple de Loth[904], qualifié de maudit, où il n'y a ni agriculture, ni bétail, ni herbages, ni plantes, est une contrée noire, dont le sol est couvert de pierres, ayant toutes sensiblement la même taille. Il y a une tradition selon laquelle ce sont les pierres marquées qui furent lancées contre le peuple de Loth. Sur les deux faces de toutes ces pierres il y a comme un moule en creux, qui ressemble à un front humain, de forme ronde, et on ne voit dans cette région aucun objet qui ait pu donner naissance à des empreintes semblables.

Ma'an[905] est une petite ville également sur la lisière du désert, habitée par des Omeyyades ; les voyageurs peuvent y trouver du confort et des provisions.

Le Hauran et Bathaniya[906] sont deux vastes cantons ruraux dépendant de la colonie militaire de Damas : les champs y sont cultivés sans irrigation. Ces districts s'étendent jusqu'aux confins de la rivière Nahr Bin, près de Balqa et d'Amman, où, selon la tradition, ce cours d'eau sort d'un bassin d'eau pure, entre Busra et Amman.

Voici les itinéraires en Syrie[907] : — sa longueur se place entre la limite de Malatia et Rafah. La route mène en quatre jours de Malatia à Manbidj ; — en deux jours, de Manbidj à Alep ; — en cinq jours d'Alep à Homs ; — en cinq jours de Homs à Damas ; — en quatre jours, de Damas à Tibériade ; — en trois jours, de Tibériade à Ramleh ; — et en deux jours, de Ramleh à Rafah. — Ce qui fait un total de vingt-cinq jours.

Sa largeur est plus grande en certains points qu'à d'autres, et le maximum se trouve aux deux extrémités. L'une d'elles commence

(900) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 412.
(901) Cf. BGA, IV, p. 182.
(902) *Ghâdara* : cf. BGA, IV, p. 308.
(903) Cf. BGA, IV, p. 269.
(904) Cité dans le Strange, *Palestine*, p. 289 ; Marmaradji, p. 72. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 702.
(905) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 157 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 130 ; Le Strange, *Palestine*, p. 508 ; Musil, *Northern Hegaz*, p. 247 ; Marmaradji, p. 194. Cf. Sauvaget, *Remarques*, JA, 1939, I, p. 44.
(906) Cité dans le Strange, *Palestine*, p. 33. Cf. *Encyclopédie*, I, p. 692.
(907) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 14 ; Qalqashandi, IV, p. 77 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 9-10 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 48 ; Marmaradji, p. 110.

sur l'Euphrate, à Djisr Manbidj, passe par Manbidj, Qurus, sur la frontière de Qinnasrin, les Villes Protectrices, à la limite d'Antioche, traverse les monts Lukkam, en direction de Bayas[908], Tinat, (**186**) Muthaqqab, Missisa, Adana, et s'achève à Tarsus, tout cela en une dizaine d'étapes. On peut prendre une route qui va de Balis à Alep, à Antioche, à Alexandrette, à Bayas, pour aboutir à Tarsus. La distance est également de dix étapes environ, mais le premier itinéraire constitue le trajet le plus direct. L'autre extrémité est celle des confins de la Palestine : elle prend à la mer, à hauteur de Jaffa, passe à Ramleh, à Jérusalem, à Jéricho, à Zughar, aux monts de Sharat et se termine à Ma'an : sa mesure enregistrée est de six étapes.

Entre ses deux flancs, la Syrie est assez étroite, et la largeur des colonies du Jourdain, de Damas et de Homs ne dépasse guère trois jours de marche ; par exemple, de Damas à Beyrouth sur la mer Méditerranée, il y a deux jours en direction de l'ouest. De Damas à l'extrémité de la Ghuta pour parvenir au désert, il y a un jour en direction de l'est. De Homs à Tortose, qui est au bord de la mer Méditerranée, il y a vers l'ouest la distance de deux jours. De Homs à Salamiya, au bord du désert vers l'est, il y a un jour. De Tibériade à Tyr, au bord de la mer vers l'ouest, il y a une étape. Tandis que du même lieu vers l'est, en passant par Fiq jusqu'à la limite du domaine des Banu Fazara, il y a moins d'une étape. Telles sont les distances de la longueur et de la largeur de la Syrie.

Pour les distances intermédiaires, nous commencerons par la Palestine, puisque c'est la première des colonies militaires de la Syrie du côté de l'ouest. Son chef-lieu est Ramleh ; — de là à Jaffa, il y a une demi-étape ; — de Ramleh à Ascalon, il y a une étape ; — de là à Gaza, moins d'une étape ; — de Ramleh à Jérusalem, un jour ; — de Jérusalem à la Mosquée d'Abraham, — sur lui soit le salut ! — un jour ; — de Jérusalem à Jéricho, une étape ; — de Jérusalem à Balqa, deux étapes ; — de Ramleh à Césarée, une étape ; — de Ramleh à Naplouse, une étape ; — de Jéricho à Zughar, deux étapes ; — de Zughar aux monts de Sharat, une étape ; — des monts de Sharat à l'extrémité de Sharat, une étape.

Le chef-lieu de la colonie du Jourdain est Tibériade. De cette ville à Tyr, il y a un jour ; (**187**) — de là à Aqabat Fiq, un jour ; — de là à Baisan, deux légères étapes ; — de là à Acre, un jour. La colonie militaire du Jourdain est la plus petite de la Syrie et celle où les distances sont les plus courtes. Elle n'a pas cessé d'être administrée pendant des années par Abu Mansur Ahmad ibn Abbas, tant sous administration libre que contractuelle pour un montant de deux cent mille dinars.

Le chef-lieu de la colonie militaire de Damas[909] est la ville de Damas. — De là à Baalbek, il y a deux jours ; — de là à Beyrouth, deux jours ; — de Beyrouth à Tripoli, deux jours ; — de Beyrouth à

(908) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 702.
(909) Cité dans Marmaradji, p. 105.

Sidon, deux jours ; — de Damas à Adhri'at, quatre jours ; — jusqu'à l'extrémité de la Ghuta, un jour ; — au Hauran et à Bathaniya, deux jours.

La colonie militaire de Qinnasrin[910] a pour chef-lieu Qinnasrin, mais le gouvernement, les marchés, le gros de la population et certains services ont été transférés à Alep. D'Alep à Balis, il y a deux jours ; — d'Alep à Qinnasrin, un jour ; — d'Alep à Atharib, un jour ; — d'Alep à Qurus, un jour ; — d'Alep à Manbidj, deux jours ; — d'Alep à Khunasira, deux jours.

Pour la circonscription des Villes Protectrices, nous avons dit que cette région était tombée aux mains des Byzantins, ce qui nous dispense d'y revenir. Le chef-lieu de la zone protectrice était Antioche. — De là à Adana, il y a trois étapes ; — de là à Baghras, un jour ; — à Atharib, deux jours ; — à Homs, quatre étapes ; — de là à Mar'ash, deux jours ; — à Hadath, trois étapes.

Les Marches n'ont pas de chef-lieu et chaque ville est indépendante. Manbidj est une cité proche de ces Marches. — De là à l'Euphrate, il y a une petite étape ; — de Manbidj à Qurus, deux étapes ; — de là à Malatia, quatre jours ; — de Manbidj à Samosate, deux jours ; — De Manbidj à Hadath, deux jours ; — de Samosate à Shimshat, deux étapes ; — de Samosate[911] à Hisn Mansur, un jour ; — de Hisn Mansur à Malatia, deux jours ; — de Hisn Mansur à Zibatra[912] (188) un jour ; — de Hisn Mansur à Hadath, un jour ; — de Malatia à Mar'ash, trois longues étapes ; — de Mar'ash à Hadath, un jour. — Telles sont les distances dans les Marches mésopotamiennes, et l'on peut apprécier de la même façon les Marches syriennes, qui comportent les intinéraires suivants : d'Alexandrette à Bayas, deux légères étapes ; — de Bayas à Missisa, deux étapes ; — de Missisa à Ain Zarba, une étape ; — de Missisa à Adana, une étape ; — d'Adana à Tarsus, une étape ; — de Tarsus à Aulas, sur la mer Méditerranée, deux jours ; — de Tarsus à Djauzat[913], deux étapes ; — de Tarsus à Bayas, sur la Méditerranée, deux parasanges ; — de Bayas à Kanisa et Haruniya, moins d'un jour ; — de Haruniya à Mar'ash, dans les Marches mésopotamiennes, une étape. — Tel est l'ensemble des distances dans les Marches.

J'ai terminé maintenant la description de la Syrie que j'avais voulu donner après celle du Maghreb, de l'Egypte et de la Syrie comme des régions s'étendant le long du littoral de la mer Méditerranée : j'ai mené au bout cette description. Il n'y a pas moyen de donner des renseignements sur le revenu des régions qui échappent à la domination des Byzantins, et l'on peut mesurer ainsi le reste du territoire syrien qui est aux mains des musulmans, sur lequel leur pouvoir est effectif et l'ordre administratif établi : cela

(911) Correction faite par M. Canard (*Sayf al Daula*, p. 50).
(912) Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 13.
(913) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 284.
(910) Cité dans Canard, *Sayf al Daula*, p. 49.

va du littoral de la mer Méditerranée à partir de la limite de Tripoli et d'Anafa jusqu'aux confins de Jaffa et d'Ascalon, attendu que Lattakieh, ce qui en dépend et ce qui se trouve en face est soumis à la capitation des Byzantins et à un tribut[914] perçu par eux. Tout le reste appartient aux Byzantins et se trouve sous leur emprise et leur autorité ; ils s'en sont emparés par la force des armes et leur puissance y est solide. Un grand nombre des habitants y sont restés en acceptant de payer la capitation[915], et je pense qu'ils finiront par passer au christianisme pour se soustraire à l'humiliation de la capitation et dans le désir de gagner leur vie avec respectabilité et en paix.

Quant au revenu qui subsiste, je n'ai pu l'évaluer, car depuis de nombreuses années, il n'y a aucun statut réel et rien n'y a été perçu d'une façon convenable et équitable. En effet, depuis l'année 340 (951), le pays est entre les mains d'individus (**189**) dont l'un tâche d'élargir son pouvoir aux dépens de l'autre. La plupart d'entre eux[916] se sont donné pour but de s'approprier immédiatement ce qu'ils peuvent pour le jour même et d'amasser sans se soucier aucunement de prospérité, en n'y prêtant ni considération ni attention. Anciennement, le revenu du pays, après défalcation des droits des souverains, des frais de la solde des troupes, des traitements des fonctionnaires, scribes ou administrateurs, se montait à 39.500.000 dirhems.

J'ai pu compulser le produit des recettes de la Syrie, ce qui était compris sous sa rubrique pour les cantons et les colonies militaires, et ce que j'en ai vu m'a été communiqué par les bureaux d'Ali ibn Isa et de Muhammad ibn Sulaiman pour l'année 296 (909) et l'année 306 (918), avec tous les chapitres, y compris les droits du Trésor et les taxes additionnelles, sans compter les traitements des fonctionnaires : il se montait à trente-neuf millions de dirhems[917].

(914) *Muqâta'a* : cf. Van Berchem, *Propriété*, p. 45 ; plus haut, n. 780.
(915) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 42, 332.
(916) Cf. Mez, *Renaissance* p. 102, 119-120.
(917) Cf. Le Strange, *Palestine*, p. 47.

(190) La mer Méditerranée[918]

Je joindrai à ce qui précède la description et la carte de la mer Méditerranée, car celle-ci est un bras de l'Océan, sur le littoral duquel sont situés la plupart des pays énumérés. Je l'ai représentée approximativement et non d'après la réalité, mais toujours est-il qu'elle offre en partie une ressemblance avec un cercle se terminant en pointe.

Son origine se trouve entre le territoire de l'Espagne et le territoire de Tanger et de Ceuta, cette dernière région faisant face en Espagne à la presqu'île de Gibraltar et à Séville. A l'endroit appelé Spartel, haute montagne se continuant jusqu'à Salé, en face de quoi, sur la rive espagnole, le Djabal Agharr, montagne qui s'étend jusqu'à Niebla en direction du nord de l'Espagne, la longueur du détroit est d'environ douze milles. Le bras de mer ne cesse de s'élargir à partir de ce point et s'étend le long de la côte du Maghreb. Cette mer atteint dans sa partie orientale les extrémités du territoire de l'Egypte, puis se prolonge jusqu'en Syrie après avoir longé l'Egypte, et elle atteint la ville des Marches appelée Tarsus. Elle fait un coude sur l'empire byzantin, depuis les montagnes d'Aqlimiya jusqu'à Antalia, puis aboutit au canal de Constantinople. Après quoi, elle baigne le littoral d'Athènes, les rives de la Calabre et de la Lombardie, continuant jusqu'au pays des Francs et à Rome. Puis cette mer s'infléchit vers le sud, sur le territoire de la Galice et reprend le littoral des Francs pour aboutir à Tortose, dans le pays de l'Espagne, et finalement parvient aux régions que nous avons décrites en traitant de l'Espagne. Elle dépasse Alméria, les districts d'Algésiras et de Séville, et retrouve l'Océan à Santarem, extrémité des territoires de l'Islam du côté de l'Espagne et frontière du domaine des Européens.

Un voyageur, partant de Ceuta et de Tanger, le long de cette mer occidentale (**191**) avec l'espoir d'aboutir en face dans le territoire de l'Espagne, pourrait faire le tour entier de la mer Méditerranée sans rencontrer d'autre obstacle que des fleuves, qui confluent vers cette mer ou s'y jettent, et le canal de Constantinople : ce dernier, en effet, se verse dans cette mer en venant également de l'Océan. En conséquence une section de continent est séparée par ce

(918) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 595 ; 2e éd. anglaise, I, p. 934 ; *Hudud*, p. 418.

canal, laquelle contient la moitié du pays des Slaves et une partie de l'Empire byzantin. Cette section est appelée la Petite Terre, et les pays qu'elle renferme sont, avec ceux que je viens de mentionner, la Calabre, la Galice, la France et l'Espagne : c'est une presqu'île qui ne fait pas partie du grand continent et qui n'y est reliée d'aucune façon, formant une entité indépendante, mais le voyageur qui accomplit ce périple n'a pas besoin de preuves s'il a pu accomplir le parcours.

Au verso[918a] de cette page on trouve la carte de la mer Méditerranée et des régions qui la bordent, ainsi que sa configuration propre. Si je l'ai étirée en longueur sur la carte du Maghreb, elle a pourtant la forme arrondie qu'on voit sur la présente carte.

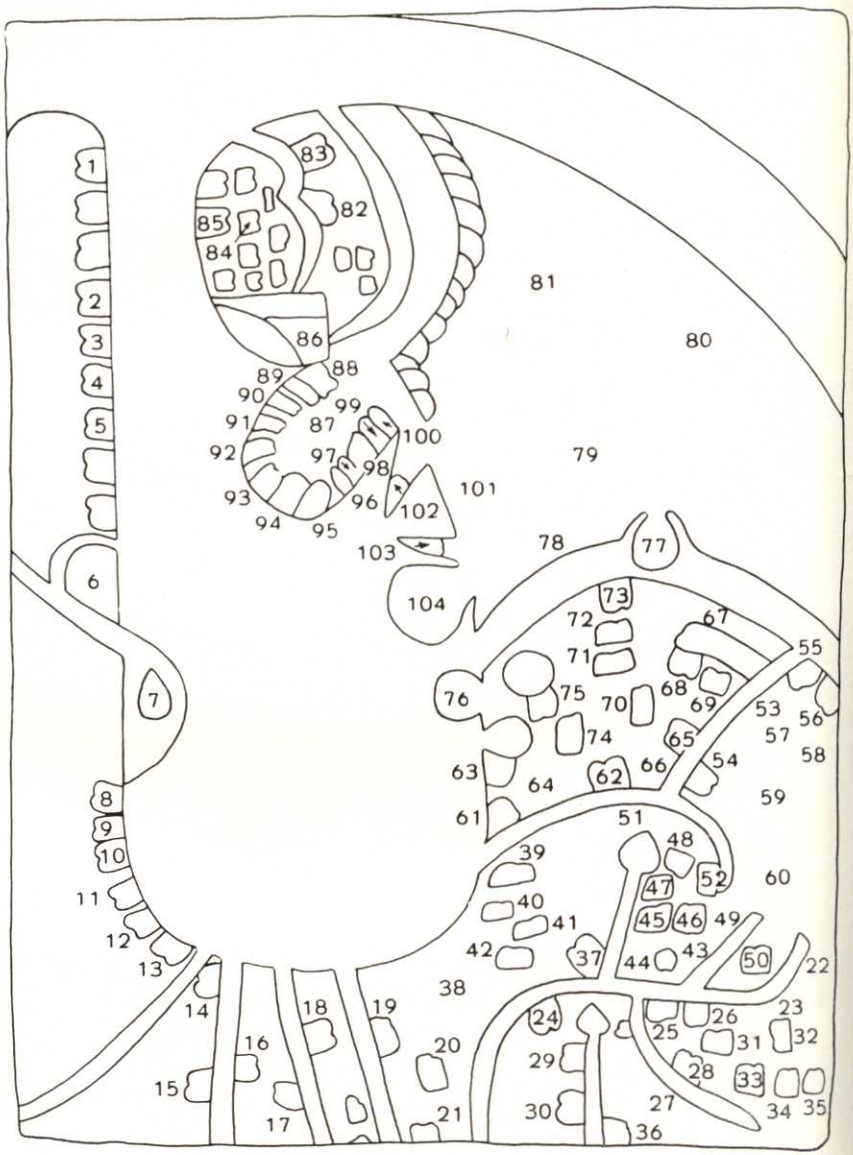
Explication des noms et des textes qui se trouvent sur la carte de la mer Méditerranée

La mer a été dessinée au milieu de la carte, et, sur le littoral de gauche, on trouve les villes : (1) *Tanger*, (2) *Ténès*, (3) *Barashk*, (4) *Cherchel*, (5) *Tamadafus*, (6) *Damiette*, puis, en mer : (7) *Tinnis*, ensuite sur le littoral : (8) *Farama*, (9) *Ascalon*, (10) *Jaffa*, (11) *Beyrouth*, (12) *Tripoli*, (13) *Lattakieh*, puis un *fleuve*, puis (14) *Bayas*. Vient ensuite un autre fleuve, sur lequel se trouvent les villes : (15) *Kafarbaya*, (16) *Missisa*, et un troisième fleuve qui baigne (17) *Ain Zarba* et (18) *Adana*, ensuite un quatrième cours d'eau sur lequel se trouve (19) *Tarsus*, et, à droite de Tarsus : (20) *Rummana*, et au bord inférieur de la carte : (21) *Césarée*[919].

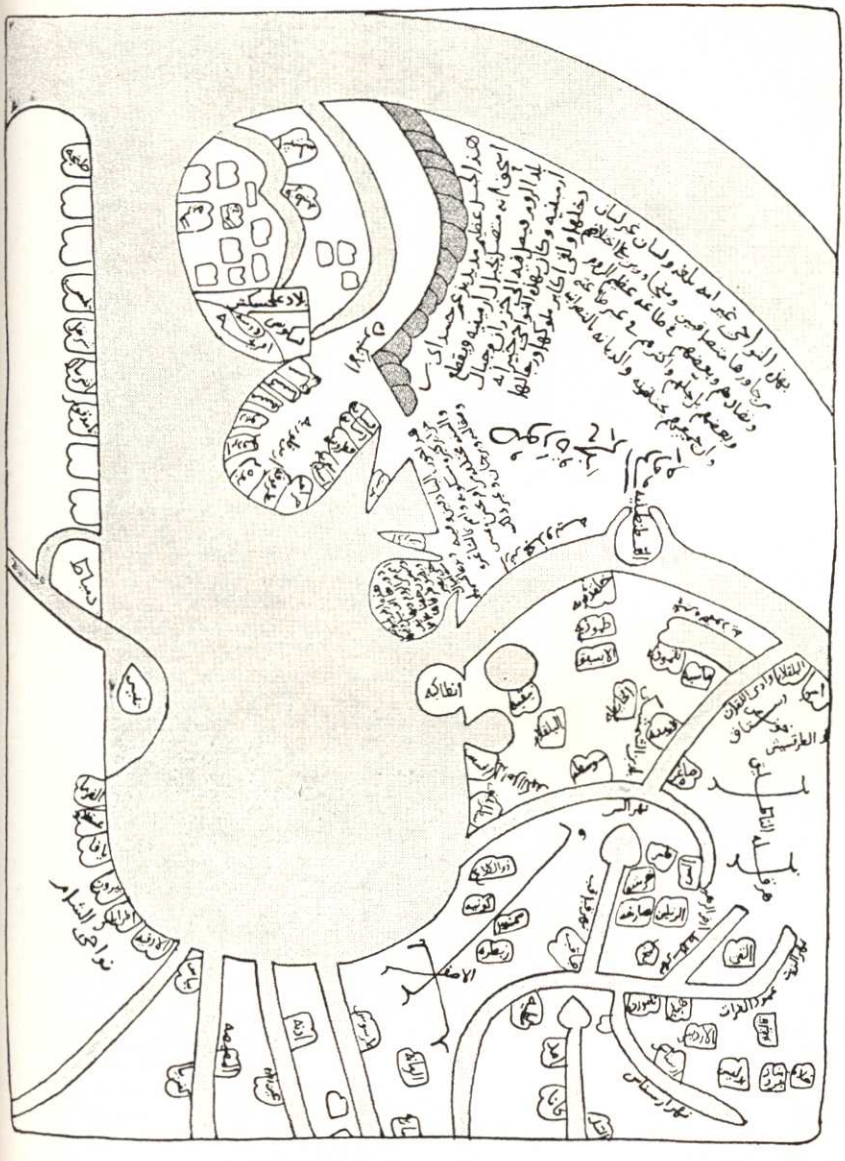
A droite de ces indications, en partant du bas de la carte, on a écrit au bout : (22) *Nahr al-Zait*, puis (23) *bras principal de l'Euphrate*, puis sur le bord de ce fleuve, en bas : (24) *Malatia*, (25) *Tell Muzan*, (26) *Hubab*. Près de Tell Muzan se jette dans l'Euphrate le (27) *Nahr Arsanas*, qui baigne la ville (28) d'*Arsanas*. A droite de Malatia, commence un autre fleuve, qui est le Tigre, sur lequel on trouve les villes : (29) *Amid*, (30) *Kafa* et (31) *Tell*. Sur l'autre rive de la rivière (**192**) d'Arsanas, entre ce cours d'eau et le bras principal de l'Euphrate, il y a les villes de : (31) *Ardis*, (32) *Qaliqala*, (33) *Bidlis*, (34) *Manazdjird*, (35) *Khilat*. Deux cours d'eau se jettent dans l'Euphrate sur sa rive supérieure, l'un, le (36) *Nahr Qubaqib*, et à son confluent : (37) *Qubaqib*. Dans l'espace entre le Nahr Qubaqib, l'Euphrate et la mer, on a écrit : (38) *Territoire des Enfants d'Asfar*, avec les villes : (39) *Dhul-Kila'*, (40) *Konia*, (41) *Samandu*, (42) *Zibatra*. Le second cours d'eau qui se jette dans l'Euphrate est le (43) *Nahr Ghailaqit*[920], et, dans l'espace qui le sépare du Nahr Qubaqib se trouvent les villes : (44) *Kamkh*, (45) *Sarukha*, (46) *Ranalin*, (47) *Kharshana*. Au commencement du Nahr Qubaqib : (48) *Tanas*, et au commencement du Nahr Ghailaqit : (49) *la terre de Sarahuh*, et, entre le Nahr Ghailaqit et l'Euphrate : (50) *Alti*.

Au-dessus l'on a dessiné le (51) *fleuve Halys*, qui se jette dans la mer, à la source duquel se trouve la ville de (52) *Halys ;* un autre cours d'eau part de ce fleuve, remonte vers le haut et porte écrit sur sa rive : (53)

(918a) Voir Kramers, in *Acta orientalia*, X, p. 18.
(919) Restitution, car on ne voit que la fin du nom : il s'agit, bien entendu, de Césarée de Cappadoce.
(920) Voir Canard, *Hamdamides*, p. 245, n. 473.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104

8. — LA MER MÉDITERRANÉE



Wadil-Laqan[921]. A droite de ce cours d'eau il y a la ville de (54) *Saghira*, et à son embouchure : (55) *les Bucellaires*, et, à droite, sur le littoral : *Samsoun*[922]. Dans la partie de droite de la carte, il y a les pays : (57) *Canton rural de Khunis*, (58) *le pays des Thracésiens*, (59) *le pays des Anatoliques*, (60) *la province d'Héraclée*. Sur la rive supérieure du fleuve Halys, en commençant par la gauche : (61) *Satrabalin*, (62) *Sébaste*, et, au-dessus de Satrabalin, sur la mer : (63) *Ephèse*, et, à côté de ce nom : (64) *pays des Compagnons de la Caverne*. Puis, sur le Wadil-Laqan : (65) *Qumina*, à gauche de quoi : (66) *pays d'Ibn al-Shamshaki*, et, près de l'embouchure du Wadil-Laqan, dans le canal : le (67) *lac de Nicomédie*, et sous ce lac : (68) *Nicomédie*, (69) *Amasia*. Au-dessus de Sébaste, en direction du canal de Constantinople, les villes : (70) *Afkhaïta*, (71) *Opsikion*, (72) *Tamudhiya*, (73) *Chalcédoine*, et, à gauche de ces noms : (74) *Bucellaires*, (75) *Nicée*, et, sur la presqu'île qui s'avance dans la mer : (76) *Antalia*.

Au milieu du canal, sur la rive supérieure : (77) *Constantinople*. On a écrit à gauche : (78) *Macédoine*, et, au-dessus : (79) *carte de la mer Méditerranée*, qui est le titre de la carte. L'inscription suivante se déroule sur le continent : (80) *Dans ces régions vit plus d'une peuplade, avec une langue et un dialecte qui diffèrent de la langue de la peuplade voisine ; elles se font face et sont limitrophes les unes des autres, malgré leurs divergences et leurs conflits. Certaines vivent sous l'obédience de l'empereur de Byzance ; d'autres, et ce sont les plus illustres et les plus nombreuses, ne sont pas* (**194**) *sous son obéissance, et même elles s'opposent à lui dans leur ensemble. La religion est le christianisme.* A gauche de ce texte, on lit la note suivante, parallèlement à la montagne : (81) *Cette montagne est énorme et étendue. Hasday ibn Ishaq assure qu'elle rejoint les monts d'Arménie, après avoir traversé le territoire byzantin, elle parvient alors à Khazaran et aux monts d'Arménie. L'intéressé connaissait admirablement ces contrées, qu'il avait parcourues et où il avait eu des contacts avec leurs princes et leurs hommes d'Etat.*

L'Espagne[923] a été dessinée à gauche de ce qui précède, avec les villes : (82) *Cordoue*, (83) *Séville*, (84) *Alméria*, puis (85) *Alméria* une seconde fois sur le continent, et en dessous, on lit : (86) *le pays des Ghalidjashkash, des Basques, de Rome et de la France*. En dessous, une langue de terre s'avance dans la mer, et on y lit : (87) *Terre de la Calabre*, et, sur le littoral, il y a les villes : (88) *Masniyan*, (89) *Kasasha*, (90) *Mantiya*, (91) *Reggio*, (92) *Ibn Dhaqtal*, (93) *Buwwa*, (94) *Qastarquqa*, (95) *Djaradjiya*, (96) *Istalu*, (97) *Sabrina*, (98) *Qatruniya*, (99) *Rasyana*, (100) *Qassana*. Un golfe se trouve au-dessous de ce texte, et sur le continent, on lit : (101) *C'est le golfe de Venise, où se trouvent de nombreuses îles habitées et des peuplades, comme celle des Shaghira : les langues y sont variées, français, autrichien, slave, bulgare, etc...* Aux deux extrémités de ce golfe, se trouvent les deux villes de (102) *Badhrant* et (103) d'*Adhrant*. Au-dessous, une autre région s'enfonce dans la mer, et on y lit : (104) *C'est la terre du Péloponnèse, dont la circonférence est de mille milles ; on y trouve des populations byzantines, plus de soixante-dix forteresses ; ses deux extrémités se rapprochent, au point de n'être séparées que par six milles, d'où le nom de Kasmili.*

(921) Voir Canard, *Hamdamides*, p. 250-251.

(922) Cf. Kramers, *Analecta orientalia*, I, p. 741.

(923) Voir plus haut, p. 63-64 du texte arabe.

Voilà la carte de la mer Méditerranée, où ont été tracées, pour autant que j'en ai eu connaissance, les villes réputées situées à l'est de cette mer, lesquelles appartiennent spécialement aux Banul-Asfar, ainsi que la position du canal qui coupe l'empire byzantin depuis la région de Trébizonde jusqu'à Constantinople même, et la façon dont il enferme le territoire de la Macédoine, jusqu'à son débouché dans la mer Méditerranée, avec un retour vers les terres qui appartiennent au pays de l'Espagne.

(**195**) J'ai entendu[924] raconter ce qui suit à Abul-Husain Muhammad ibn Abd al-Wahhab Tell-Muzani, homme ayant dépassé la centaine d'années, esprit très judicieux et très cultivé : « Je fus conduit, dit-il, de Kamkh, ville byzantine d'une assez grande importance et prospère, à Constantinople, par le service de la poste impériale[925] : il s'est agi de cent quatre-vingt-six relais de poste Lorsque je revins de Constantinople et que je quittai cette ville, je retournai par la voie d'Ankara, grande ville en ruines, et je parvins à Malatia en cent-huit relais de poste. Donc, au départ, de Kamkh à Sarukha il avait fallu deux jours, puis deux autres jours jusqu'à la ville de Kharshana[926]. Je cheminai par des villes dont je ne connaissais pas les noms, bien peuplées, jusqu'à Saghira, qui se trouve sur le fleuve Halys[926a]. Nous le franchîmes en barque et navigâmes sur un lac, sur une distance de six parasanges. Puis nous voyageâmes pendant une autre journée à dos de monture jusqu'à une ville nommée Nicomédie. De là nous nous embarquâmes sur la mer pendant deux jours et nous arrivâmes à une ville nommée Chalcédoine. Nous y passâmes la nuit, et, à l'aube, on nous fit embarquer : nous atteignîmes Constantinople après avoir traversé le détroit, et nous y arrivâmes dans la matinée. Chez eux la distance d'un relais de poste est d'une parasange[927].

Il ajoute[928] : J'entendis raconter que l'empereur avait quatre prisons, en dehors du palais impérial dans lequel on enferme les prisonniers de l'empereur : elles sont situées dans certaines de leurs provinces. L'une est appelée les Thracésiens ; la deuxième, l'Opsikion ; la troisième Bucellaire ; et la dernière Nouméra. Celles des Thracésiens et de l'Opsikion sont les deux plus douces[929], car il n'y a pas de chaînes ; celles des Bucellaires et des Nouméra sont rigoureuses. Celui qui est destiné à l'emprisonnement dans le palais impérial commence par être incarcéré dans les Nouméra, après quoi il est transféré ; cette prison des Nouméra est rigoureuse, pénible et obscure.

Il continue : On nous faisait marcher chaque jour de quinze à

(924) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 411.
(925) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 465.
(926) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p.87, n. 6.
(926a) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 90, n. 7.
(927) Cf. BGA, IV, p. 187.
(928) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 412.
(929) *Arfah* : cf. BGA, IV, p. 249.

vingt relais de poste, de sorte que nous arrivâmes à Constantinople environ dix jours après avoir quitté Kamkh. Ce que je sais moi-même, c'est qu'entre Kamkh et Malatia, il y a dix journée de marche ; entre Malatia et Ankara, vingt journées ; et de là à Constantinople, dix journées. Ce qui fait en tout quarante journées.

Il continue[930] : J'ai observé chez eux que l'empereur est suivi en hiérarchie par le Logothète[931], qui est le vizir[932]. Après lui, vient l'Eparque[933] ; sa dignité lui permet de chausser (**196**) deux bottines, dont l'une est rouge et l'autre noire ; il est le seul à pouvoir revêtir cet accoutrement. C'est à lui que revient le pouvoir de juger, de trancher, de décapiter, d'emprisonner et de châtier, sans avoir besoin de consulter l'empereur. Ensuite vient le Domestique[934], ensuite les Patrices, au nombre de douze, ni plus ni moins ; lorsque l'un d'eux meurt il est remplacé par quelqu'un de capable. Ensuite viennent les Zarawira[935], en quantité innombrable, qui sont comme les cammandants de corps qui suivent les chefs d'armée. Ensuite viennent les Turmarques[936], membres de l'aristocratie foncière[937] et des familles riches de Constantinople : c'est un échelon d'où l'on peut accéder à la zarwara et au patriciat. Tout enfant des Turmarques, né à Constantinople, reçoit de l'empereur un traitement à partir de sa naissance jusqu'à la fin de sa vie ; il gravit les différentes classes de solde et de traitement jusqu'à sa majorité, puis à l'âge mûr, et reçoit un supplément suivant son mérite, son aptitude au commandement, d'après sa connaissance de la science du gouvernement, son zèle pour les expéditions guerrières, ses prouesses de bravoure, son bon jugement et son intelligence. Mais s'il se fait moine, il ne reçoit plus de solde et l'empereur le fait rayer des rôles.

Ce que j'en sais moi-même, c'est que lorsque nous fîmes une expédition militaire en partant de Maiyafariqin, nous descendîmes à Hisn Hattadj, après une journée de marche de six parasanges. De là à Hisn Dhil-Qarnain[938], forteresse très solide, il y avait une courte étape ; de là à la ville d'Ardis, qui appartenait aux musulmans à cette époque, sept parasanges ; de là à Dai'at al-Qass, trois parasanges ; de là à Hubab, qui est une ville, cinq parasanges ; de Hubab à Qaryat Ankilis, six parasanges ; d'Ankilis au bourg de Kalkas, trois parasanges ; de là à Hisn Ziyad, quatre parasanges ; de Hisn Ziyad à Tell Arsanas, trois parasanges. Nous passâmes l'Euphrate près d'un village nommé Hammam, à quatre parasanges ; de là à Malatia, qua-

(930) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 412.
(931) Cf. BGA, IV, p. 349.
(932) Cf. Canard, *Cérémonial*, *Byzantion*, XXI, p. 370.
(933) Cf. BGA, IV, p. 314.
(934) Cf. BGA, IV, p. 237 ; Kamal Al-Din, *Histoire d'Alep*, éd. Sami Dahan, I, p. 168, n. 2.
(935) Cf. BGA, IV, p. 253.
(936) Cf. BGA, IV, p. 290.
(937) *Tâni* : cf. BGA, IV, p. 198 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 436.
(938) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 136, note ; Canard, *Hamdamides*, p. 256-257, 259-260, 264, 271-272.

tre parasanges. Notre troupe passa par Qubaqib et arriva à (197) Arqa[939], ville autrefois prospère, en quatre parasanges ; de là à un domaine dans le Wadil-Hadjara et Wadil-Baqar, point extrême des possessions de l'Islam, six parasanges. De cet endroit la route mène à Rummana, village qui est en même temps une forteresse, six parasanges ; et de Rummana à Samandu[940], dix parasanges.

Pendant tout ce voyage[941] et également avant et après cette expédition, j'étais tout le temps appliqué à recueillir des renseignements auprès des volontaires du Diyar Rabi'a, de ceux qui avaient formé des compagnies de brigands, tant musulmans que byzantins, à cause de leur connaissance du pays et de leur expérience des passages faciles, et auprès des prisonniers rachetés, j'ai ainsi été mis au courant des revenus de l'empire byzantin, des contributions encaissées[942] par le souverain, des droits fiscaux qui leur revenaient chaque année en vertu des règlements établis depuis les temps anciens. Je trouvai alors que la somme était inférieure de plus de moitié aux recettes fiscales du Maghreb, et je constatai que les gratifications[943] et les taxes pesant sur les différentes régions étaient plus ou moins élevées, selon les grades des administrateurs.

Parmi les impôts donnant le rendement le plus fructueux et les sources de richesse les plus abondantes, il y a la contribution levée sur Trébizonde[944] et Antalia. Elle consiste en un prélèvement sur tout ce qui arrive du territoire de l'Islam, à savoir ce qui est pris sur les côtes de Syrie et sur les navires des musulmans, le butin[945] fait avec des navires de combat[946], des vaisseaux de guerre et des galères, enfin le produit de la vente des prisonniers musulmans, de leurs bateaux et de leurs marchandises, le tout frappé d'une taxe impériale. Le fonctionnaire préposé à la perception s'approprie des sommes encore plus considérables que la part de l'empereur sur les prix des marchandises, des bateaux et des captifs musulmans.

Plusieurs personnes dignes de confiance et connaissant bien la situation du pays byzantin, pour y avoir séjourné, m'ont rapporté, en accord avec l'information donnée par Isa ibn Habib Nadjdjar, qu'on a aboli la taxe levée à Antalia par le commandant de la flotte de ce port, qui était chargé de faire des incursions dans le territoire de l'Islam. Quelques années avant cette suppression, alors que les Byzantins étaient complètement favorisés par leurs victoires sur les musulmans, après l'année 320 (932), cette taxe se montait à trois cents

(939) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 97, n. 4.
(940) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 87, n. 5.
(941) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 413.
(942) *Lawâzim* : cf. BGA, IV, p. 348 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 436-437.
(943) *Hadâyâ* : cf. Vassiliev, *Byzance et les Arabes* II, p. 437.
(944) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 694 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 136.
(945) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 936.
(946) On a déjà rencontré *shalandî* (plus, p. 151 du texte arabe). Sur *harbî* et *shînî*, voir BGA, p. 213, 279 ; CIA, *Egypte*, II, p. 165-166, 179.

quintaux d'or, ce qui faisait avec les autres droits et gratifications additionnelles, trente mille dinars et cent prisonniers par an. Après cela, le relâchement des Marches s'accentua et elles furent en proie au désordre. Les révoltes et la tyrannie (**198**) du pouvoir firent disparaître tout sentiment d'honneur chez les dirigeants, et la taxe fut alors perçue directement[947].

Les administrateurs préposés à cet impôt d'Antalia s'appliquaient à y maintenir la bonne conduite, le respect de la religion, le zèle pour la guerre sainte, et à prôner une résistance opiniâtre aux musulmans. Ils envoyaient leurs bateaux sur le territoire de l'Islam pour s'y livrer au commerce, tandis que leurs agents parcouraient le pays en prenant secrètement des informations et en recueillant des renseignements précis, après quoi ils repartaient. De cette façon, ils rapportaient des indications sur la situation du pays d'après leurs expériences, ce qui les mettait à même de connaître les points vulnérables et de pouvoir pénétrer dans l'intérieur du pays, ses plaines et ses montagnes. Tout ceci au vu et au su des gouvernants de l'Islam, qui, pour la plupart, les secondaient dans leurs désirs et renforçaient l'ennemi par une arme excellente et un outil précieux, espérant tirer profit de ce trafic avec l'empire byzantin. Mais le bénéfice était misérable, et cependant le feu qui couvait les menaçait, la ruine guettait leurs gains, et les oiseaux de mauvais augure rôdaient autour d'eux, prêts à fondre sur eux. On faisait courir publiquement d'anciennes poésies, par lesquelles on raillait leur indifférence en face de ces satires. On put même entendre leurs orateurs les plus éloquents rappeler sans cesse ce vers[948] :

Je vois des charbons ardents luire sous la cendre, et peu ne s'en faut qu'ils jettent des flammes.

Le montant, pour l'empereur, des dîmes prélevées sur les marchandises arrivant à Trébizonde ou en sortant, y compris ce qui revenait au fonctionnaire préposé à l'administration[949] de ces douanes, en gratifications levées sur les commerçants de cette ville, s'élevait à une somme qui, au dire de la plupart de mes informateurs, n'a pas atteint, depuis que ces taxes sont rétablies, à partir de la prise de Malatia, de Shimshat et de Hisn Ziyad, la somme de dix quintaux d'or.

Voici la méthode employée pour lever un tribut pendant les incursions contre les musulmans par mer, avec des vaisseaux de guerre, des navires de combat et des galères : chaque village situé à proximité de la mer est visité et chaque foyer, c'est-à-dire chaque maison est imposée à deux dinars. Ces sommes sont réunies et chaque homme enrôlé pour une expédition maritime reçoit douze (**199**)

(947) Nous avons déjà rencontré l'expression *bil-amâna* (plus haut, p. 24 du texte arabe) ; voir encore Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 437.

(948) Vers de Nasr ibn Saiyar, dernier gouverneur omeyyade du Khorassan, laissant prévoir la rébellion abbasside (Wiet, *Grandeur de l'Islam*, p. 66).

(949) *Qiyâm* : cf. BGA, IV, p. 336.

dinars. Il pourvoit à son entretien avec le butin qui lui tombe sous la main, mais il n'a aucune part du butin constitué par le prix de vente des musulmans ou des marchandises capturées, car tout cela revient entièrement[951] à l'empereur. L'informateur poursuit : Lorsque les marins ont touché leur solde, ils réparent les bateaux et les agrès, ou les carcasses des vieux navires qu'ils désirent remettre à neuf, dans leurs arsenaux. L'argent qui reste du montant recueilli de la façon décrite est emporté par l'amiral dans son expédition contre le territoire musulman : il le dépense à sa guise après avoir mené à bien l'entreprise projetée.

Pour les raids par terre, l'empereur des Byzantins, Nicéphore, prenait de chaque foyer habité par un notable possédant des serviteurs, du grand et du petit bétail, des terres et des champs cultivés, un tribut moyen de dix dinars en espèces d'or. A ceux qui, par leur capacité, étaient au-dessus de cette dernière catégorie, il imposait l'envoi d'un homme avec ses armes, ses montures et ses écuyers, ainsi que trente dinars pour ses vivres et son entretien. C'est de cette manière que Nicéphore organisa ses expéditions contre les musulmans : il ne distribua point des fonds de son Trésor, ne fit aucun prélèvement sur sa propre fortune et n'y consacra pas davantage de ses revenus, mais en rassemblant ces fonds et en engageant ces dépenses, il réalisa des sommes qu'il prenait avec lui dans les territoires de l'Islam et qu'il rapportait en thésaurisant de cette manière. Cette façon d'amasser de l'argent fut cause que les chrétiens le détestèrent, haïrent son pouvoir, s'irritèrent contre ses hommes de confiance, ayant peur qu'il ne tentât de reprendre contre le territoire de l'Islam des projets qu'il avait tant à cœur. Ce fut pour eux une raison de l'assassiner et un prétexte pour justifier leur action contre lui.

Les limites de l'empire byzantin se précisent de la façon suivante : la partie orientale de son domaine, qu'il s'agisse de territoires récemment annexés ou de régions ayant appartenu depuis longtemps à son souverain, fait face aux Marches syriennes et mésopotamiennes, jusqu'aux confins de l'Arménie ; il est bordé au nord par les Petchenègues, les Bashdjirt[952] et certaines régions du pays des Slaves ; il est baigné en partie par l'Océan, à l'ouest, et par les portions (200) de la péninsule espagnole limitrophes de la Galice et de la France, et enfin par une partie de la mer du Maghreb ; la frontière occidentale est constituée par le reste de la mer du Maghreb et par une partie du littoral de la Syrie et de l'Egypte.

Les villes riches[953] sont peu nombreuses dans leur empire et dans leur pays, malgré l'étendue de leur territoire et la continuité de sa durée et de sa condition ; en effet, la plus notable partie en est constituée par des montagnes, des citadelles et des forteresses, des vil-

(951) *Tawaffara* : cf. BGA, IV, p. 377.
(952) Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 69.
(953) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 437.

lages troglodytiques et des bourgades aux maisons taillées dans le roc ou enfouies sous terre. Le canal qui, de Constantinople mène à Trébizonde, longe la plus grande partie de son territoire ; or il n'y a pas d'autres villes renommées que celles que j'ai décrites et citées. Les cours d'eau y sont nombreux et abondants, mais ils ne parcourent pas le pays d'une façon rectiligne, et se faufilent entre des montagnes sans destination précise et sans direction droite. J'ai dessiné le cours de plus d'un de ses fleuves, entre le canal et la région des Marches, mais leur cours n'est pas exactement celui que j'ai tracé et figuré sur la carte, je me suis simplement fié à leur source et à leur embouchure pour les insérer.

L'empire byzantin[954] apparaît à beaucoup de musulmans cultivés et d'auteurs d'ouvrages comme très différent de ce qu'il est en réalité. En effet, il est dans une situation précaire ; sa puissance est insignifiante, ses revenus sont médiocres, ses populations d'humble condition, la richesse y est rare, ses finances sont mauvaises et ses ressources sont maigres. Pour ceux qui sont doués du moindre discernement et possèdent un minimum de connaissances, qui ont scruté la réalité des choses, et ont le souci d'étudier les diverses régions de la terre, les Etats avec leur population et leurs revenus, l'empire byzantin n'approche pas l'importance du Maghreb ni sa puissance ; il en est loin et ne peut lui être comparé d'aucune manière. J'ai parlé des tribus berbères dispersées dans les steppes du Maghreb, qui dépassent plus du double le nombre des habitants des diverses régions de l'empire byzantin, j'ai insisté sur leur force, leur vigueur, leur degré d'endurance et d'énergie. Lorsqu'une armée berbère, venant du Maghreb, pénètre dans le pays byzantin, elle le dévaste et le ravage, y porte la destruction et l'anéantit, si bien qu'une petite troupe s'infiltrant dans leurs régions les épuise. C'est ainsi que les Maghrébins ont imposé aux habitants de la Calabre un tribut annuel de plusieurs milliers de dinars qu'ils lèvent sur eux. Il était autrefois le double de ce qu'il est actuellement, ayant été réduit de moitié par Obaid-Allah, le seigneur du Maghreb (**201**) en raison du passage par le territoire byzantin à Constantinople, de femmes se dirigeant vers le Maghreb, pour lesquelles il avait craint qu'elles ne fussent arrêtées par le Maître de l'Egypte et qui arrivèrent pleines de reconnaissance pour l'empereur alors régnant.

Mais l'Islam, dans l'état des esprits et des cœurs de ses adeptes, est moralement désuni. Le désordre, la fréquence des révoltes et des rébellions, les luttes intestines dans lesquelles les musulmans passent leur temps, laissent le champ libre aux Byzantins et leur permettent de porter la main sur ce qui leur était jusque-là fermé et d'avoir des ambitions qui leur étaient récemment interdites.

J'ai décrit cette mer, les villes et les contrées situées sur ses bords, à partir de la région de Tanger jusqu'au territoire de l'Egypte,

(954) Traduit dans Canard, *L'impérialisme, Annales d'études orientales*, VI, p. 191 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 418. Cf. Canard, *Hamdamides*, p. 718.

l'extrémité de la Syrie, c'est-à-dire les Marches, jusqu'à Aulas, qui était jadis entre les mains des musulmans et leur appartenait. J'ai figuré tout cela en y joignant les frontières de l'empire byzantin, les pays situés de ce côté-ci du canal et sur l'autre versant dans la Petite Terre. J'y ai précisé la plupart des régions qui se trouvent au-delà du canal, telles que le territoire de Constantinople, les contrées du Péloponnèse, le golfe de Venise, les pays de Calabre, de Lombardie, de France, de Rome, de la Galice et les régions espagnoles limitrophes.

En bordure de cette mer, dans l'empire byzantin, il y a des montagnes impossibles à décrire, tant leur nombre est considérable, entre autres, les montagnes d'Aqlimiya. La ville d'Aqlimiya[955], qui appartenait jadis aux Byzantins, a été conquise par les musulmans. Une des portes de Tarsus était appelée porte d'Aqlimiya, d'après le nom de cette ville. Ces montagnes s'étendent à droite et à gauche dans le pays byzantin. Après avoir dépassé Aqlimiya, sise à environ une étape du littoral, on parvient au lieu dit Lamis, bourg au bord de la mer, où se déroulaient les négociations de rachat de prisonniers entre les musulmans et les Byzantins[956] : pendant les opérations, les Byzantins se tenaient à bord de leurs navires, tandis que les musulmans étaient à terre.

Ce canton[957] est voisin du district d'Adjya, centre de production de la résine storax, que cette contrée et ses environs exportent dans le monde entier par terre et par mer. La mer s'étend jusqu'à Antalia qui, par vent favorable[958], est distante d'Adjya de quatre jours par voie de mer, et la durée est la même pour le trajet par terre. Antalia[959] est à la fois une forteresse puissante et un important canton rural, qui se rattache à la forteresse. L'empereur n'y reçoit ni droit sur les foyers ni taxe sur les notables ou sur les petites gens. Des fonctionnaires sont responsables du service des dépêches et de la poste, qui s'effectue par terre à l'aide de mulets et d'animaux de bât, tandis que d'autres employés sont chargés du transport par mer des effets[960] et des marchandises (**202**) appartenant à l'empereur. D'Adjya, dont nous venons de parler, on atteint l'Egypte en quatre jours, en voguant en haute mer. D'Antalia à Constantinople on met huit jours par terre, en empruntant la route de la poste, et quinze jours par voie de mer, avec un vent propice. Le territoire qui sépare les deux villes est fertile, bien peuplé, et le trafic est ininterrompu tout le long de la route, à partir de la banlieue d'Antalia et de son district rural très florissant et très productif, jusqu'au canal de Constantinople. Sur ce bras de mer une chaîne est tendue pour interdire le passage des navires venant de la haute mer et qui n'en ont pas obtenu la per-

(955) Cf. Canard, *Sayf al Dawla*, p. 68, n. 2.
(956) Canard, *Sayf al Dawla*, p. 68, n. 3 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 405 seq.
(957) Traduit dans Marquart, *Streifzüge*, p. 208.
(958) *Târûs* : cf. BGA, IV, p. 286 ; Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 338.
(959) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 135 ; Qalqashandi, V, p. 345 ; Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 419.
(960) *Hawâïdj* : cf. BGA, IV, p. 220.

mission, certifiée par un document officiel[961]. A l'extrémité de cette chaîne un poste de douane[962] est établi. Ce canal aboutit à la mer Méditerranée : il a, comme nous l'avons mentionné, son origine à l'Océan, dans son extrémité septentrionale, à la pointe du désert qui est infranchissable à cause de la rigueur du froid, traverse une des régions de Gog et Magog, coupe en deux le pays des Slaves et passe au milieu de l'empire byzantin.

Au-delà de ce canal, vers l'occident, on parvient aux régions d'Athènes et de Rome. Chacune de ces métropoles sert de chef-lieu à des cantons, des districts ruraux, des localités et des villes, qui en dépendent et les font vivre, des champs cultivés, des châteaux-forts et des forteresses, l'ensemble est gouverné par des princes en quantité considérable. Les villes de Rome et d'Athènes[963] constituent des centres de réunion pour les chrétiens ; elles sont proches de la mer. Athènes a été le foyer de la philosophie des Grecs, le lieu où se conservaient leurs sciences et leurs doctrines. Rome[964] est une des bases essentielles du royaume des chrétiens, et elle possède un siège épiscopal chrétien, comme le siège d'Antioche, le siège d'Alexandrie, et le siège plus récent de Jérusalem, qui n'existait pas au temps des Apôtres et a été institué plus tard pour rehausser le prestige de Jérusalem.

Plus loin, la région de la Calabre touche à la Lombardie. C'est d'abord le territoire de Shaluri, puis les cantons d'Amalfi. Cette dernière ville est, en Lombardie, une des plus fertiles, des plus jolies, qui jouissent des meilleures conditions et se signalent par leur richesse et leur opulence. La cité d'Amalfi est proche de Naples, excellente ville, mais d'un niveau inférieur à Amalfi en de très nombreux domaines : la fortune des Napolitains provient surtout du lin et des étoffes de lin, car on y fabrique des tissus dont on ne peut se procurer l'équivalent en aucun point du monde (**203**) et il est impossible de les imiter ; certaines pièces, qui ont une longueur de cent coudées sur dix de large, se vendent à très bas prix, et l'unité est payée cent cinquante ruba'i[965], parfois légèrement davantage, mais le plus souvent bien au-dessous. Cette région est suivie de la ville de Gaète, puis le territoire longe le rivage de la mer jusqu'au pays des Francs, parvient en face de la Sicile et la dépasse, pour aboutir à Tortose, dans la péninsule espagnole.

On rencontre dans cette mer des îles, grandes et petites, avec des montagnes, désertes et habitées, appartenant aux Byzantins et aux musulmans. La plus prospère, grâce à l'islam et par sa popu-

(961) *Alâma :* cf. BGA, IV, p. 304.
(962) *Marsad :* cf. BGA, IV, p. 247. Istakhri (p. 69) donne ici *masîr*, sur lequel on peut consulter Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 213 ; Suli, trad. Canard, II, p. 112, n. 5.
(963) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, a, p. 313. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 403 ; Qalqashandi, V, p. 403.
(964) Cf. Ferrand, *Le Tuhfat al-albab*, JA, 1925, II, p. 198, note.
(965) Cf. BGA, IV, p. 244.

lation, est la Sicile : C'est la plus vaste de toutes, la mieux approvisionnée, la mieux défendue par l'énergie des émigrants maghrébins qui y affluent. Sur cette région voisine du pays des Francs j'ai donné d'amples renseignements. Les musulmans possédaient jadis plusieurs îles puissantes, réputées et dignes de leur renom, dont l'ennemi s'est emparé, comme Chypre et la Crête. C'étaient deux îles riches en produits agricoles et bien approvisionnées, visitées par de nombreux exportateurs, venant y commercer. La conquête de ces deux îles par les Byzantins fut un tremplin pour leurs ambitions croissantes : ils y établirent des garnisons, y déposèrent des vivres et des munitions ; ce fut un incendie dont les flammes ne diminuèrent jamais d'intensité et dont l'ardeur ne décrut pas. Les musulmans constituaient pour la chrétienté une épreuve qui n'était que trop réelle, car ils portaient matin et soir des coups incessants, que rendaient inévitables leur proximité des objectifs envisagés et leur voisinage des lieux de séjour des Byzantins. Aussi les chrétiens, animés d'une résolution farouche, multiplièrent leurs assauts, si bien que ces îles furent conquises et soumises. Chypre[966] se trouvait dans une situation différente de la Crète, par suite d'une entente conclue entre ses habitants : elle était divisée en deux zones partageant l'île par moitiés entre les Byzantins et les musulmans. Ces derniers nommaient un gouverneur militaire et un juge civil, ils avaient la haute main sur les chrétiens vivant dans leur circonscription, si bien que les chrétiens étaient scindés en deux groupes. L'île de Crète était libre de tout contrat, et depuis sa conquête par les musulmans, (**204**) les chrétiens ne pouvaient ni y pénétrer ni en sortir ; les habitants étaient sur le pied de guerre, et, aux époques d'armistice et de trêve, ils étaient protégés par des traités signés par les deux parties, mais dont les termes avantageux pour les musulmans étaient inspirés par leur puissance et leur position dominante.

Majorque est une île importante gouvernée par le seigneur de l'Espagne. Le Djabal al-Fulal est de même rattaché à cet Etat. Majorque ne peut être comparée à la Sicile sous aucun rapport, bien qu'elle soit fertile, que la vie y soit à bon marché, que le bétail y soit abondant par suite d'un excellent élevage, et qu'il y ait foison de produits agricoles. Elle est inférieure à la Sicile pour les approvisionnements, l'armement, le potentiel pour la guerre sainte, le développement commercial et la densité de la population.

On compte au nombre des îles connues, quoique inhabitées, l'île de Malte, située entre la Sicile et la Crète, où vivent jusque de nos jours des ânes qui sont devenus sauvages, ainsi qu'une immense quantité de moutons, et qui produit du miel : aussi des étrangers y abordent-ils avec des provisions pour recueillir ce miel et faire la chasse aux ânes et aux moutons. Les moutons n'ont guère de débit, mais les ânes peuvent être exportés, vendus et mis en service ailleurs.

La cause de la perte des deux îles[967], après l'irruption de l'en-

(966) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 905 ; *Hudud*, p. 192.
(967) Chypre et la Crète.

nemi, réside dans les mauvaises mœurs, la jalousie, les procédés tracassiers de la population, avec les mêmes proportions constatées chez les habitants des Marches, qui avaient admis comme licites toutes sortes de dépravations et de vices, la tromperie et la trahison, la discorde et l'opiniâtreté. Ils étaient ainsi devenus un point de mire pour ceux qui sont attentifs et une prémonition pour ceux qui savent entendre et voir : « Dieu ne fait point réussir les actions des méchants et il ne laisse point périr la récompense des fidèles »[968].

J'ai signalé que deux jours séparaient Djabala de Chypre, et qu'il y avait la même distance de là à l'empire byzantin. Chypre produit de l'excellent mastic, de la résine en abondance, de la soie et du lin[968a]. La fertilité y est exceptionnelle et l'on y récolte des quantités invraisemblables de blé, d'orge et de toutes espèces de céréales.

Le Djabal al-Fulal[969] situé dans la région de France, est entre les mains des combattants pour la foi : on y trouve une belle productivité agricole, les cours d'eau sont nombreux, ainsi que les terres de culture, si bien que ces volontaires vivent sur le pays. Ce sont les musulmans qui rendirent ce coin habitable, dès leur installation. Ils devinrent une menace pour les Francs, mais il était impossible de les joindre parce qu'ils étaient postés, sur le versant de la montagne, dans un repaire qui n'était accessible que d'un seul côté, que par une seule route où leurs précautions étaient efficaces. Cette montagne s'étale sur une longueur d'environ deux journées.

(**205**) Il n'y a aucune mer dont les rivages soient aussi intensément peuplés que celle-ci : les régions habitées s'étendent des deux côtés, ininterrompues, faciles à atteindre. Les autres mers sont bordées par des plaines incultes et désertes[970].

A notre époque, les Byzantins se sont acharnés à tenter des descentes sur le littoral de la Syrie et les plages de l'Egypte. Ils pourchassent les navires des riverains sur toutes les côtes et les capturent partout. Aucun secours, aucune aide n'est procurée aux musulmans et personne n'en a cure. L'autorité chez eux est bafouée ou vacante ; le prince amasse et garde tout pour lui ; le savant vole sans être rassasié et considère ce qu'il avale comme une bagatelle, sans craindre ni retour ni récupération ; le juriste est un loup affamé[971], qui suscite toutes les calamités, qui sait naviguer et voyager par tous les vents ; le négociant est un menteur bavard, il ne respecte[972] rien de ce qui est défendu et ce qui peut être convoité. Le

(968) *Coran*, X, 81 et III, 165.
(968a) Cf. Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, XI, p. 143.
(969) Voir les développements suivants sur l'identification de ce site, dont la lecture n'est pas assurée, avec la Garde-Freinet : *Hudud*, p. 191-192 ; L2VI-Provençal, *Histoire*, II, p. 156-158 ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 935-936 ; *Centenario Amari*, II, p. 208.
(970) *Maqta'* : cf. BGA, IV, p. 330.
(971) *Adhra'* : cf. BGA, IV, p. 242.
(972) *Afa* : cf. BGA, IV, p. 302.

pays et ses habitants sont livrés aux mains de l'ennemi. Les propriétés sont accablées de charges et mutilées. La terre élève ses plaintes à Dieu contre ses maîtres.

Voilà l'ensemble de la description de la mer Méditerranée, de ses îles, ainsi que tous les renseignements qu'il est nécessaire de connaître.

(207) La Haute Mésopotamie[973]

Cette carte renferme la configuration de la Haute Mésopotamie.

Explication des noms et des textes
qui se trouvent sur la carte de la Haute Mésopotamie.

Dans la section de droite, du haut en bas, on a dessiné sur cette carte le fleuve l'Euphrate, et à gauche le cours du fleuve le Tigre qui lui est parallèle. Dans l'angle supérieur, à droite de l'Euphrate, on a écrit : (1) *Carte de la Haute Mésopotamie ;* et, en-dessous : (2) *le Sud,* et, dans l'angle inférieur : (3) *l'Ouest.* Sur la rive de l'Euphrate, de ce côté, on trouve les villes : (4) *Kufa,* (5), *Balis,* (6) *Samosate,* et, sous Balis, on lit sur le continent : (7) *Manbidj* et (8) *Alep.*

En haut de la carte, certains canaux sortent de l'Euphrate vers la gauche, et, sur le premier canal, dans sa partie haute : (9) *Sura,* suivi de (10) *Nahr Malik,* sur lequel on lit : (11) *Qasr,* puis *Nahr Sarsar,* sur lequel il y a : (13) *Sarsar,* puis le (14) *Nahr Isa,* dont sort le (15) *Nahr al-Sarat.* Puis les villes suivantes sont dessinées sur la rive gauche de l'Euphrate : (16) *Anbar,* (17) *Hit,* (18) *Daliya,* (19) *Rahba,* (20) *Qarqisiya,* (21) *Khanuqa,* (22) *Rafiqa,* (23) *Raqqa,* (24) *Djisr,* (25) *Djarabulus.* Entre Hit et Daliya, il y a sur le fleuve : (26) *Ana.* Entre Khanuqa et Rafiqa, la rivière (27) *Khabur* se jette dans l'Euphrate et baigne les villes : (28) *Obaidiya,* (29) *Tunainir,* (30) *Djahshiya,* (31) *Talaban,* (32) *Sukair al-Abbas,* (33) *Araban.* Au-dessus de ces villes se trouve un lac, près duquel est écrit : (34) *Munkhariq,* et à gauche : (35) *Makisin.* A Araban se termine le (36) *Wadil-Hiyal,* qui vient du mont (37) *Sindjar.* On voit écrit au-dessus de tout cela : (38) *Ce sont les régions des tribus de Rabi'a, plaines où l'on recherche des pâturages, dans lesquelles on chemine tout droit, sans routes frayées, d'après les étoiles.* Au-dessus de quoi : (39) *frontières de l'Iraq.*

(208) Sur la rive droite du Tigre, on voit les villes : (40) *Bagdad* et (41) *Takrit,* séparées par le (42) *canal Ishaqi,* puis (43) *Mossoul,* (44) *Balad,* (45) *Tanza,* (46) *Amid.* Sur la route de Balad à Djisr, les villes de : (47) *Barqa'id,* (48) *Adhrama,* (49) *Nisibe,* (50) *Dara,* (51) *Kafartutha,* (52) *Ras al-Ain,* (53) *Tell Bani Saiyar,* (54) *Harran.* De Harran une route prend vers le bas, en direction de (55) *Sarudj.* Entre cette route et le fleuve du Tigre, une montagne a été dessinée, où s'accrochent les deux villes de (56) *Mardin* et (57) d'*Edesse.* Dans cette section de la carte, sur une ligne

(973) Cf. *Hudud,* p. 392.

courbe : (58) *Diyar Mudar*, puis, coupant le Tigre : (59) *Diyar Bekr*. A droite d'Amid, la ville de (60) *Hini*.

Sur la rive gauche du Tigre, les villes de (61) *Bagdad*, une seconde fois, puis (62) *Baradan*, (63) *Okbara*, (64) *Djawith*, (65) *Alth*, (66) *Karkh*, (67) *Samarra*, (68) *Dur*, (69) *Sinn*, (70) *Haditha*, (71) *Faishabur*, (72) *Thamanin*, (73) *Tell*, et *en face d'Amid :* (74) *Arzan*, et à gauche de ce nom : (75) *Maiyafariqin*. On lit à droite de la partie supérieure de la montagne parallèle au Tigre : (76) *mont Barimma*, et, à l'autre extrémité, dans l'angle : (77) l'*Est*. Près de Sinn, le (78) *Petit Zab* se jette dans le Tigre et, en-dessous : le (79) *Grand Zab*, entre lesquels se trouvent les villes de (80) *Radja*, (81) *Djanabun*, (82) *Kafar'azza*. Deux noms sont effacés, et il est possible qu'il s'agisse d'*Irbil* pour l'une d'elles. Sous le Grand Zab, entre le Tigre et la montagne : (83) *Suq al-Ahad*, (84) *Ma'althaya*[974]. On a écrit ici, à l'autre bout de la montagne : (85) *Cette montagne rejoint les montagnes d'Arménie et le mont Thamanin, puis le mont Lukkam et l'ensemble des montagnes de l'empire byzantin*. Sous cette inscription, il y a le (86) *canal d'Al-Barm*, puis le (87) *canal de Sarbat*, puis le (88) *canal de Satidama*, puis entre ces deux derniers canaux : (89) *les régions de l'Arménie*, et, dans l'angle de la carte : le (90) *Nord*.

La Haute Mésopotamie[975] est comprise entre le Tigre et l'Euphrate et se compose du Diyar Rabi'a et du Diyar Mudar. La source de l'Euphrate se trouve à l'intérieur de l'empire byzantin, comme je l'ai figuré, en un point à deux jours au-delà de Malatia : il passe entre cette ville et la cité appelée Shimshat[976], qui appartenait autrefois aux musulmans, arrose Samosate, les cantons de Djisr Manbidj, Balis, puis Raqqa, Qarqisiya, Rahba, Hit, Anbar. C'est à Anbar que la frontière de la Haute Mésopotamie s'éloigne de l'Euphrate (**209**) pour prendre la direction du nord, vers Takrit, sur la limite de l'Iraq. Takrit est placée sur le Tigre. La frontière suit, à partir de là, le cours du Tigre jusqu'à Sinn, située du côté de la Haute Mésopotamie, poursuit sur Haditha et Mossoul, et remonte le cours du Tigre jusqu'à la presqu'île appelée Djazirat Ibn Omar, qu'il dépasse pour aboutir à Amid. La région qui se trouve à l'est[977] appartient à l'Arménie. La frontière tourne ensuite vers l'ouest à l'intérieur des terres jusqu'à Samosate et retrouve alors le cours de l'Euphrate dans sa partie musulmane au point où nous avons commencé.

La source du Tigre[978], bien qu'elle se trouve dans l'empire byzantin, a longtemps appartenu aux musulmans, et le territoire de l'Islam s'étendait à plusieurs étapes au-delà. A l'est du Tigre, comme à l'ouest de l'Euphrate, un certain nombre de villes et de bourgades comptent à la Haute Mésopotamie, bien que n'en faisant pas réellement partie, car elles en sont assez éloignées ; j'en parlerai de manière à préciser leur position.

(974) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 115, n. 85.
(975) Cité dans Canard, *Sayf al Daula*, p. 51. Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 356.
(976) Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 53 ; Qalqashandi, IV, p. 319.
(977) Dans le texte arabe : « à l'ouest ».
(978) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 995 ; 2e éd. anglaise, II, p. 251.

Les spécialistes des routes terrestres et quelques mathématiciens réputés pour leur connaissance de l'astronomie ont envisagé d'un commun accord une théorie sur la configuration de la terre, à savoir qu'elle revêt la forme d'un oiseau[979] : Bassorah et l'Egypte sont les deux ailes ; la Syrie, la tête ; la Haute Mésopotamie, la poitrine ; et le Yémen, la queue. C'est un racontar dont je n'ai jamais vu la confirmation et, d'ailleurs, s'il en était ainsi, il faudrait exclure de la terre le Fars, le Séistan, le Kerman, le Tabaristan, l'Azerbaidjan et le Khorassan. Ces provinces n'entreraient donc pas en ligne de compte et la terre ne comprendrait que les régions citées et point d'autres. Pour discuter cette thèse on a besoin de faire appel à une compréhension générale et à la saine raison, afin de pouvoir discerner le vrai du faux. La place donnée à la Haute Mésopotamie est très proche de l'assertion fournie si l'on est amené à considérer que la Syrie forme la tête de cet oiseau, et j'ai l'impression que l'auteur de cette spéculation a soutenu autre chose que ce qu'on a voulu lui faire dire et que son propos est différent de celui qu'on lui a prêté. S'il a voulu, par cette comparaison, évoquer spécialement le territoire de l'Arabie, la description est exacte.

La Haute Mésopotamie était une province importante par elle-même : il convient de citer la qualité supérieure de ses habitants et de sa population, la vie facile grâce à sa fertilité, qui procure à son souverain des revenus considérables ; sa condition, ses richesses et les ressources personnelles du souverain (**210**) étaient basées sur ses règlements et échappaient à de mauvaises intentions. Mais, à présent, les troubles ont bien changé l'état de la province, ses propriétés ont passé en d'autres mains, ses hommes de valeur et ses notables ont disparu, et ses champions sont devenus chrétiens. J'ai entendu un des savants les plus éminents de Bagdad la décrire : « C'était le centre de formation des héros, l'origine des hommes de classe, la source de la cavalerie et des approvisionnements, le lieu de germination[980] des projets et de l'énergie. »

Voici[981] maintenant ses limites et les distances de ses itinéraires. — De la source de l'Euphrate, dans la région de Malatia, à Samosate, deux jours ; — de Samosate à Djisr Manbidj, quatre jours ; — de Djisr Manbidj à Balis, quatre jours ; — de Balis à Raqqa[982], deux jours ; — de Raqqa à Anbar, vingt jours ; — d'Anbar à Takrit, deux jours, à travers les terres ; — de Takrit à Mossoul, cinq jours ; — de Mossoul à Amid, quatorze jours ; — d'Amid à Samosate, trois jours ; — de Samosate à Malatia, trois jours.

De Mossoul à Balad, une étape ; — de Balad à Nisibe, cinq étapes.

(979) La littérature sur ce sujet est très abondante et l'on en trouvera une bibliographie dans Maqrizi, éd. Wiet, I, p. 103 ; Ibn Abd Al-Hakam, p. I ; Ibn Asakir, I, p. 42 ; Ferrand, *Relations*, I, p. 55.

(980) *Yanbût* : cf. BGA, IV, p. 359.

(981) Cité dans Canard, *Sayf al Daula*, p. 52.

(982) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 253.

De Mossoul à Sindjar, trois jours ; — de Sindjar à Nisibe, cinq jours ; — de Nisibe à Ras al-Ain, trois étapes ; — de Ras al-Ain à Raqqa, quatre jours.

De Ras al-Ain à Harran, trois jours ; — de Harran à Djisr Manbidj, deux jours.

De Harran à Edesse[983], un jour ; — d'Edesse à Samosate, un jour.

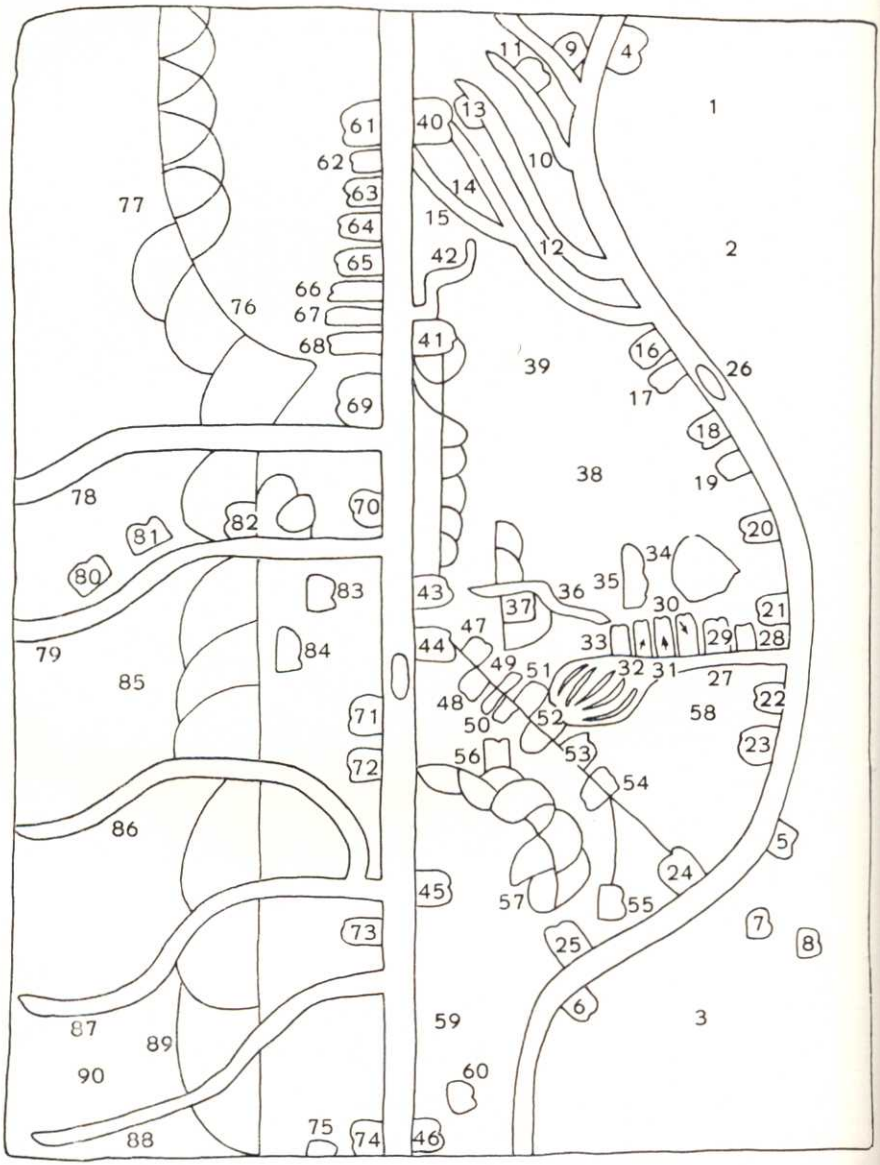
De Harran à Raqqa[984], trois jours ; — de Raqqa à Qarqisiya, quatre jours ; la ville de Khanuqa[985] se trouve à mi-chemin.

De Khanuqa à Araban, quatre étapes[986] ; — d'Araban à Hiyal[987], deux étapes ; — de Hiyal à Sindjar, une demi-étape ; — de Sindjar à Makisin, deux étapes ; — de Makisin à Munkhariq, un jour ; — de Munkhariq à l'Euphrate, un jour.

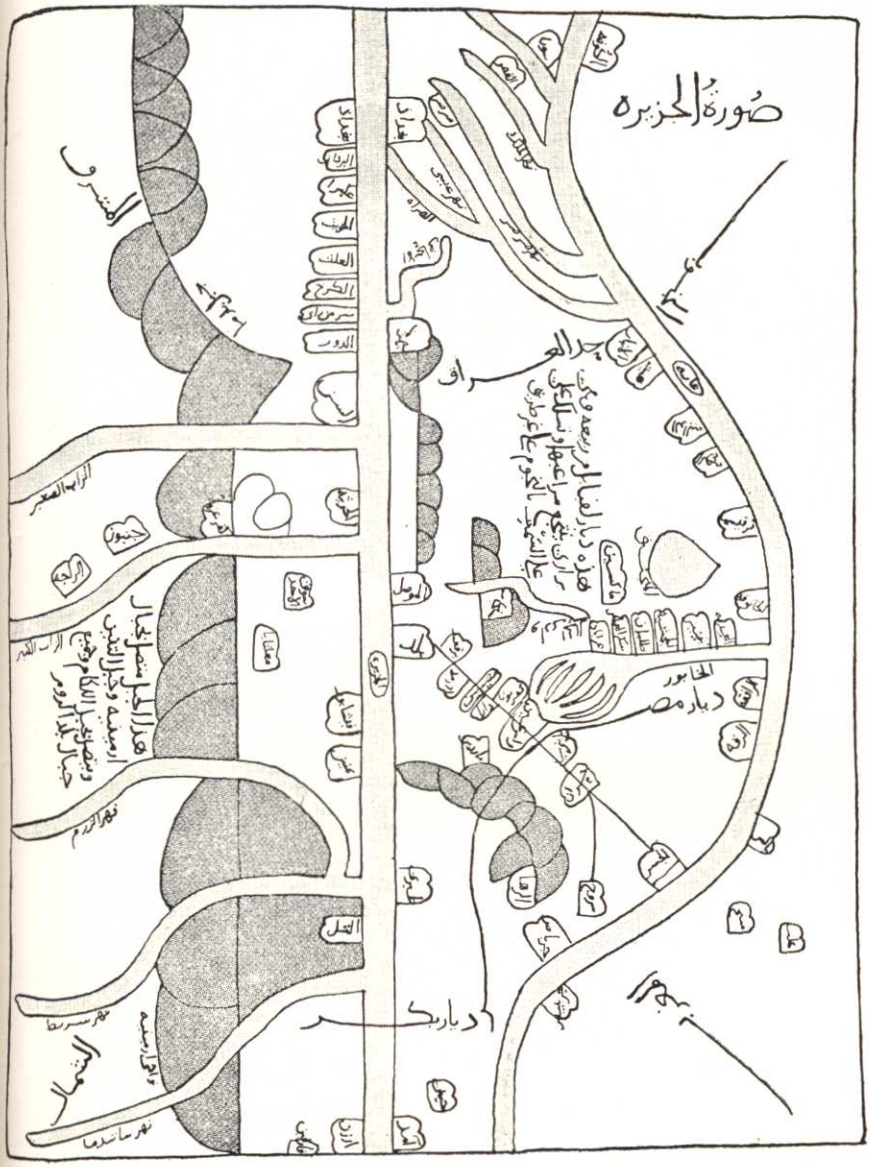
Munkhariq[988] est un lac, entre Makisin et l'Euphrate, qui, d'après sa circonférence, offre une superficie d'un djarib[989] ou un peu plus. C'est un lac d'eau douce, de couleur bleue, dont la surface ressemble à du verre poli ; on n'en connaît ni la profondeur ni le volume d'eau. Des investigations ont eu lieu pour apprécier le fond et le volume d'eau, à l'aide de (211) cordes de plusieurs centaines de coudées, auxquelles on avait attaché des poids, mais le niveau le plus bas ne put être atteint ; de même les hommes de notre époque ne possèdent à ce sujet aucune donnée transmise par les générations précédentes.

Le long du Khabur[990], dans la région d'Araban, et même jusqu'à une étape du Khabur, il y a de très nombreuses localités qui ont été envahies par les nomades : ceux-ci détiennent le pouvoir, qu'ils ont enlevé aux anciens habitants, et ce sont eux qui disposent souverainement, sans discussion, des produits agricoles et des troupeaux. Il en est ainsi à Obaidiya, à Tunainir, à Djahshiya[991], et à Talaban. Ces localités possèdent des remparts qui ne les protègent pas et la population a été contrainte d'obtenir sa sauvegarde par le paiement de taxes de protection et de clientèle[992]. Ces gens-là sont donc dociles envers leurs chefs et obéissent à ceux qu'ils craignent : lorsque règne sur l'Euphrate un prince puissant, ils sont en sécurité, mais quand le pouvoir s'affaiblit dans leurs régions, ils sont voués à la destruction et au pillage.

(983) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 92.
(984) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 94.
(985) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 185, 337 ; Dussaud, *Topographie*, p. 486 ; Canard, *Hamdanides*, p. 95.
(986) Cf. Dussaud, *Topographie*, p. 487.
(987) Cf. Dussaud, *Topographie*, p. 485, n. I.
(988) Cf. BGA, IV, p. 435 ; Dussaud, *Topographie*, p. 489.
(989) Cf. *Encyclopédie*, I, p. 1047.
(990) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 336.
(991) Cf. Muqaddasi, p. 138, n. *d* ; Dussaud, *Topographie*, p. 489 ; Canard, *Hamdanides*, p. 98.
(992) Cf. BGA, IV, p. 228.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90

9. — LA HAUTE MÉSOPOTAMIE



Une des cités[993] les plus importantes de la Mésopotamie est Nisibe[994] : elle est la plus belle des villes, la plus riche en fruits, en eaux courantes, en parcs, en jardins potagers à la verdure éclatante, sans compter l'abondance des céréales, du blé, de l'orge, des vignobles, en quantités qui s'accroissent de façon étonnante et qui accentuent la baisse des prix. C'est une grande agglomération, située en plaine ; l'eau y vient de la gorge d'une montagne appelée Balusa. Le séjour y est enchanteur, l'eau se répand dans les vergers, les terrains de culture, pénètre dans la plupart des maisons et emplit les bassins des palais de la ville. Les habitants possédaient en banlieue jusqu'à une certaine distance de vastes domaines arrosés par la pluie, splendides et avantageux, où abondaient le grand et le petit bétail, grâce à l'élevage, et dont les récoltes en grains étaient inépuisables. La contrée était célèbre par ses chevaliers, réputée pour ses braves, et l'on parlait des couvents[995], églises et chapelles des chrétiens. On venait à Nisibe pour se recréer, s'amuser et festoyer.

La région de Nisibe[996] est restée constamment, depuis le début de l'islam, dans la situation que je viens de décrire, par l'abondance de ses fruits et leur bon marché, affermée pour la somme de cent mille dinars jusqu'en l'année 330 (942). C'est alors que les Banu Hamdan lui ont fait subir toutes sortes d'avanies, de vexations, de raffinements de tyrannie et d'arbitraire. Ils ont imposé des taxes inconnues avant eux et ont établi des droits auxquels on n'était pas accoutumé, allant jusqu'à exiger la vente des fermes et des immeubles bâtis. C'est ce qui poussa les Banu Habib[997] à émigrer avec leurs familles, leurs esclaves, leurs troupeaux, et tous les effets qu'il fut possible de transporter ; ils étaient accompagnés de leurs voisins, victimes comme eux de l'entreprise de spoliation des terres. L'ensemble s'éleva à environ dix mille cavaliers, montés sur des chevaux de race, armés de pied en cap, avec des cottes de mailles et des cuirasses dorées, des camails de brocart, des épées (212) incomparables, des lances de Khatt, et d'autres armes et munitions. Jusque-là la force de ces hommes n'avait cessé de menacer l'empire byzantin : ils avaient brisé la puissance des Byzantins, réduit leurs familles en captivité, détruit à leur aise leurs forteresses, et pénétré dans tout leur territoire. Ils partaient maintenant, précédés d'un nombre presque aussi grand de chevaux de main, également de race, de mules agiles portant les serviteurs, les esclaves et les clients. Ils se convertirent tous au christianisme et s'engagèrent personnellement au service de l'empereur, après que celui-ci leur eût témoigné les plus grands égards en les établissant sur de bonnes terres, en leur faisant don de vêtements et d'objets précieux, en leur accordant le choix des vil-

(993) Cité dans Canard, *Sayf al Daula*, p. 210.
(994) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 94 ; Canard, *Hamdanides*, p. 101.
(995) Cf. BGA, IV, p. 239.
(996) Traduit dans Vassiliev, *Byzance et les Arabes*, II, p. 419. Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, p. 413.
(997) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 139-140, 303, 737-739.

lages et des demeures, en leur octroyant de belles contrées et des animaux de labour.

Ces Arabes revinrent en pays musulman, très documentés sur les points vulnérables, instruits des moyens d'y porter la ruine, ayant l'expérience de ses routes, le connaissant dans l'ensemble et dans le détail. Leurs cœurs étaient enflammés de ressentiment, bouillonnaient du désir de combattre[998] et brûlaient de haine. Ils correspondirent avec ceux qu'ils avaient laissés, entrèrent en contact avec ceux qu'ils connaissaient, les tentèrent en leur narrant ce qu'ils avaient obtenu. Or la plupart d'entre eux avaient été sur leurs propres terres en butte à la cupidité, on les avait évincés de leurs biens, on leur avait imposé un tribut nouveau et on les avait contraints à payer des taxes contraires à tout usage. Ils leur inspirèrent donc le désir de gagner les mêmes avantages, les mirent au courant des projets qu'ils avaient formés et qu'ils allaient mettre à exécution, de marcher contre le territoire de l'islam, de le dévaster et de porter la ruine dans ses différentes contrées. L'empereur, disaient-ils, les avait soutenus et réconfortés, les avait comblés de faveurs et les avait hébergés. Ils furent alors rejoints par ceux qui étaient restés et même par des groupes qui n'étaient pas des leurs. Ils lancèrent des incursions contre le pays musulman, s'emparèrent de Hisn Mansur et de Hisn Ziyad, marchèrent sur Kafartutha et Dara, où ils massacrèrent et firent des captifs, puis ils en rasèrent les remparts. Ils se passionnèrent pour ces expéditions, qui devinrent pour eux une habitude et une coutume : ils venaient attaquer tous les ans à l'époque des moissons et parvinrent même jusqu'aux faubourgs de Nisibe, ainsi qu'aux villages de la banlieue ouest de la ville Ils allèrent plus loin et dévastèrent Djazirat Ibn Omar et ses environs, ravagèrent Ras al-Ain et son canton, marchèrent sur Raqqa et Balis et, revenant sur Maiyafariqin et Arzan, ruinèrent les villages et les domaines qui en dépendent, coupèrent les arbres, saccagèrent les moissons et firent de la contrée un désert ruiné et affaissé[999]. Dès lors s'accrut la confiance que l'empereur avait mise en eux, et les Byzantins leurs firent crédit ; on leur accorda soldes et gratifications, et ils constituèrent les troupes particulières de l'empereur. Les plans de ces Arabes avaient plus de succès (**213**) que ceux des Byzantins, en raison de l'audace et du courage qu'ils déployaient. Ils ouvrirent les défilés et frayèrent les voies à l'empereur, et, au cours des jours et des années, par les renseignements qu'ils lui fournirent sur le désordre du pays[1000], la destruction de l'autorité, l'affaiblissement des grands et du peuple, lui donnèrent l'envie de s'emparer d'Antioche, de Missisa, d'Alep et de Tarsus. Ils finirent par en triompher, selon les décrets de la Providence et l'accomplissement de leurs destinées.

C'est alors que Hasan ibn Abd-Allah ibn Hamdan vint à Nisibe.

(998) *Kaid :* cf. BGA, IV, p. 346.
(999) *Coran,* II, 261.
(1000) Lacune dans le texte arabe, et restitution de l'éditeur.

Il fit couper[1001] ses arbres, en fit jeter les fruits, détourna le cours des eaux. Il expropria ceux qui s'en étaient allés dans l'empire byzantin, pratiquant ici l'achat, là la confiscation, et n'en laissa la propriété qu'à très peu de personnes. A la place des arbres fruitiers, il fit planter des céréales, comme du blé, du sésame, du coton[1002] et du riz[1003]. Alors le revenu de ces terrains doubla et la zone des terres de culture s'élargit : le prince confia le soin de les cultiver aux habitants qui étaient restés sur les lieux, soit qu'ils n'aient pu quitter la ville, soit qu'ils aient préféré demeurer fidèles à l'islam, à l'amour du sol natal, où ils avaient passé les jours heureux de leur jeunesse. Ces champs leurs furent remis sous l'obligation de verser à l'Etat une moitié de la récolte[1004], quelle qu'en soit la nature ; on en estimait la valeur, et cet impôt pouvait être versé en espèces d'or ou d'argent. Le laboureur recevait le prix qui lui était dû suivant les termes du contrat, à condition qu'il représente moins de deux cinquièmes. Les cultivateurs continuèrent cette pratique, sous le règne de ce prince et de son fils Ghadanfar, jusqu'au moment où ils eurent rejoint leurs ancêtres diaboliques : « Les cieux et la terre n'ont point pleuré sur eux et ils n'ont pas eu de répit. »[1005] Aujourd'hui, les habitants sont dans une situation plus misérable qu'auparavant, à cause des dispositions arbitraires prises à leur encontre par leurs gouvernants, et ce fut le cas d'Ibn Ra'i, — que Dieu n'ait pas pitié de lui ! — et de ses émules, qui saisissent la majeure partie des récoltes et évaluent la partie qui revient au cultivateur à un prix laissé à l'appréciation de l'estimateur, et emportent ce lot dans leurs magasins et leurs greniers, en abandonnant au paysan le minimum de grains pour lui permettre de semer, estimant ainsi qu'il lui en reste assez pour subvenir à ses besoins les plus impérieux jusqu'à son dernier souffle de vie.

(214) Les cantons de Nisibe sont partagés en quatre quartiers, et chacun d'eux est administré par un préfet. Je m'y trouvais en l'année 358 (969), au moment où le produit de l'estimation de ses impôts avait été présenté à Abu Taghlib Ghadanfar à Mossoul. Le volume de la récolte de froment, de riz, d'orge et autres grains, était de dix mille kurr, et l'évaluation des prix fut faite à raison de cinq cents dirhems le kurr, ce qui aboutissait, selon l'estimation que je viens de donner, à un total de cinq millions de dirhems. On préleva en outre l'impôt de capitation sur les tributaires, ainsi que des taxes additionnelles, lesquelles avaient subi des augmentations, soit cinq mille dinars. On leva aussi la dîme de la « bienveillance de Dieu »[1006],

(1001) *Iktasaha :* cf. BGA, IV, p. 340. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 121.
(1002) Cf. Lamm, *Cotton*, p. 221 ; Serjeant, *Textiles, Ars islamica*, IX, p. 92 ; Heyd, II, p. 613 ; Monneret de Villard, *Tessuti*, p. 196.
(1003) Cf. Canard, *Le riz, Arabica*, VI, p. 117.
(1004) *Muqâsama :* cf. BGA, IV, p. 324 ; *Fakhri*, trad. Amar, p. 304 ; *Encyclopédie*, Supplément, p. 167 ; et voir la note de Canard, *Sayf al Daula*, p. 215, *n. 1.*
(1005) *Coran*, XLIV, 28.
(1006) *Lataf :* cf. BGA, IV, p. 348. Cf. Mez, *Renaissance*, p. 117 ; plus haut, n. 618 ; plus loin, n. 1025.

c'est-à-dire les droits sur le vin, au total cinq mille dinars ; les taxes prévues sur les aires, où l'on met en vente les moutons, les bœufs, les légumes, les fruits, soit cinq mille dinars. Il faut ajouter les taxes sur les moulins, dans l'agglomération urbaine, dans les domaines confisqués ou achetés, sur les revenus des immeubles, tels que khans, bains, boutiques et maisons particulières, seize mille dinars.

Les cantons de Dara et de Tur Abdin[1007] étaient situés dans le quartier septentrional : ce dernier est le plus important des districts ruraux. L'évaluation du canton d'Abnin, voisin de Tur Abdin, appartenant à Saif al-daula, s'éleva à deux mille kurr de grains et fut estimée à un million de dirhems. On perçut trente mille dinars comme droits sur la récolte du raisin, les champs irrigués, la capitation, les aires et les moulins.

Le résultat est là : le pays est ruiné et sa population a succombé. Que Dieu fasse périr son administrateur, dont on n'a que trop toléré l'injustice et la tyrannie qu'il y a instaurées !

Nisibe est infestée de scorpions venimeux, dont on parle beaucoup. Près de cette ville s'élève la montagne de Mardin[1008], qui a près de deux parasanges de la base au sommet. Cette hauteur est coiffée d'une citadelle[1009], tenue par Hamdan ibn Hasan Abd-Allah ibn Hamdan, appelée le Faucon Gris, réputée imprenable. On trouve dans les environs des serpents connus pour donner la mort plus promptement, d'une façon plus effective que ne le font les autres serpents. On recueille dans cette montagne un minerai excellent pour la fabrication du verre[1010] ; on en exporte dans toutes les régions de la Haute Mésopotamie, de l'Iraq et de l'empire byzantin : il est supérieur par sa pureté à tous les minerais de même nature.

Mossoul[1011] est une ville sur la rive occidentale du Tigre, dont le sol et l'air sont salubres. La population boit de l'eau d'un canal qui traverse la cité en son milieu et fut creusé par les Omeyyades : (215) l'eau coule à plus ou moins de soixante coudées au-dessous du sol environnant. Il n'y a pas beaucoup d'arbres, et les vergers y sont en nombre tout à fait insignifiant. Lorsque les Hamdanides y prirent le pouvoir avec leur équipe, ils effectuèrent des plantations d'arbres : les vignes se multiplièrent, les fruits abondèrent et l'on planta des dattiers et des arbres verdoyants. C'est là que siège le gouvernement[1012] de la Haute Mésopotamie, ainsi que les bureaux administratifs, le receveur des contributions et du revenu. C'est le centre d'une série de cantons, de districts ruraux et de nombreuses

(1007) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 915.

(1008) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 55. Cf. *Encyclopédie*, III, p. 290.

(1009) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 316. Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 99.

(1010) Cf. *Hudud*, p. 393.

(1011) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 87 seq. ; Canard, *Hamdanides*, p. 117 seq., 121.

(1012) On a déjà rencontré à maintes reprises le mot « sultan » dans le sens de « chef de l'Etat » : cf. *Encyclopédie*, IV, p. 569.

localités qui en dépendent ; le revenu et les impôts y sont plus élevés qu'auparavant, parce que le maudit, — que Dieu n'ait pas pitié de lui ! — a confisqué les biens des personnages de sa Cour et de ses fonctionnaires, ou bien a acheté les grandes propriétés pour des sommes ridiculement dérisoires, au dixième de leur valeur[1013], s'est rendu maître des immeubles, y compris les droits y attenant et en découlant, et y a établi le régime qu'il avait adopté comme ligne de conduite à Nisibe. Ainsi il accrut sa liste civile et poussa à l'extrême son opulence et sa prodigalité. Or Mossoul représentait le double des cantons de Nisibe, en superficie générale, comme multiplicité des domaines agricoles, importance de condition, densité de population et achalandage des marchés ; en effet, ceux-ci étaient vastes et les habitants se signalaient par leur luxe et leur magnificence.

C'est une ville dont les édifices sont bâtis en plâtre et en pierre[1014] ; ils sont grands et fastueux. La population se compose d'Arabes, qui occupent des quartiers en ville ; la plupart sont des émigrants de Kufa et de Bassorah[1015]. Autrefois elle pouvait soutenir la comparaison avec les plus grandes métropoles par l'importance de sa situation. Pour chaque spécialité de marchandises, il y avait deux, trois et quatre marchés, chacun d'eux possédant plus d'une centaine de boutiques. Le nombre des hôtelleries, des entrepôts, des bains, des places publiques, des espaces libres, des édifices, y était si élevé que les habitants des régions les plus éloignées y étaient attirés, y venaient, tentés par la vie facile, l'abondance des approvisionnements et par les prix raisonnables, et finissaient par s'y installer. C'est le rendez-vous commercial de l'Azerbaidjan, de l'Arménie, de l'Iraq et de la Syrie. De nombreux groupements y trouvent une résidence d'été comme un gîte d'hiver ; ce sont des fractions arabes des tribus de Rabi'a et de Mudar, ou encore des Yéménites, ou même des groupes kurdes[1016], comme les Hadhbaniya, les Humaidiya, les Lariya. Il y avait là des familles connues, des personnes d'une réelle courtoisie[1017], riches propriétaires fonciers[1018] (**216**), qui, grâce à leurs biens et à leur fortune, jouissaient en permanence d'une puissante influence. C'était le cas des Banu Fahd, des Banu Imran, rameaux principaux des Azd, de nobles Yéménites, des Banu Shakhak, des Banu Awad, des Banul-Djarud[1019], des Banu Khaddash, des Sadamites, des Omarites, des Banu Hashim et de bien d'autres. Mais la tyrannie des Hamdanides a précipité leur chute en les éparpillant un peu partout, dans tous les coins possibles, après leur avoir arraché leurs propriétés et fait main basse sur leurs domaines ; la plupart d'entre eux furent contraints d'émigrer au loin et de se disperser au fond des endroits

(1013) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 120-121.
(1014) Cf. Diez, *Persien*, p. 40, n. 4.
(1015) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 123.
(1016) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 132-133.
(1017) Cf. C. Cahen, *Mouvements populaires*, *Arabica*, V, p. 244, n. I.
(1018) *Tinâya* : voir BGA, IV, p. 198.
(1019) Cf. Ibn Khurdadhbeh, texte arabe, p. 95, n. *g* ; Canard, *Hamdanides*, p. 141, n. 151.

les plus écartés. C'étaient à eux qu'autrefois on rendait hommage, et ils étaient réduits à la mendicité, eux qui avaient été l'objet de sollicitations continuelles. D'aucuns périrent dans les sables, en butte aux persécutions dans leur exil lointain, sans cesse exposés à des périls mortels.

De notre temps, c'est-à-dire en l'année 560 (1165), *la ville a reconquis une prospérité qu'elle n'avait pas connue depuis sa fondation, au point que le besoin de construire s'est emparé de tous, et qu'il n'y a plus de terrains vagues. Cette fièvre a dépassé les limites de ses remparts, et c'est dans sa banlieue qu'on voit des marchés, des bains, des hôtelleries et bien d'autres commodités.*

Les renseignements fournis sur l'évaluation des ressources de la ville témoignent pour le passé de la valeur de son outillage et du nombre des habitants, de même que l'énoncé de ses revenus reflète éloquemment la situation de ses terres et son degré de considération. Il est donc superflu de s'étendre longuement sur sa brillante existence et sur les chiffres des taxes versées au prince. Ce sont des signes certains des qualités de la population et le critère du mérite intrinsèque des habitants. Cela a été dit plus haut. Le maintien de la richesse parmi les humains en ce monde est fonction de leur personnalité, de leur comportement dans la vie courante, du maniement de leurs fortunes, car c'est par leurs biens qu'ils sont à même de faire preuve de magnanimité, de grandeur d'âme, d'activité dans tous les domaines et dans toutes les circonstances. Voici donc un exemple pour les hommes intelligents, un objet de réflexion pour tous les esprits perspicaces, bien qu'en l'occurrence on ne puisse passer du particulier au général et qu'il y ait des gens qu'on ne doit pas juger et dont on n'a pas à considérer le genre de vie ni la conduite.

Mossoul commande à des espaces étendus, à de vastes districts campagnards, à de nombreux cantons contenant une notable quantité d'habitants, de bourgades, de châteaux, de bétail, dans des conditions qui permettent l'élevage du grand et du petit bétail.

Nous nommerons d'abord le district de Ninive ; la ville elle-même est très ancienne, en face de Mossoul, sur la rive orientale du Tigre. Ses vestiges et ses ruines sont nettement (217) visibles et on aperçoit encore ses remparts. C'est aux habitants de cette cité que Dieu envoya le prophète Jonas, fils de Mittaï, sur lui soit le salut ! Un district lui fait concurrence par sa notoriété, son importance et sa proximité de son territoire, c'est celui de Mardj[1020], étendu et vaste, avec de nombreux domaines, où l'on élève du grand et du petit bétail. Dans une ville appelée Suq al-Ahad, les marchés rassemblent, à l'occasion des foires périodiques, les laboureurs et les Kurdes qui y trouvent des effets et toutes sortes d'objets de commerce. C'était une ville au sol fertile, aux abondantes ressources, située près de

(1020) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 122.

la montagne, au bord d'une rivière qui se jette non loin de là dans le Grand Zab. Le territoire et les districts ruraux de Hazza[1021] sont voisins du précédent, et sont séparés des cantons de Mardj par le Grand Zab. Il y a là une ville appelée Kafr'azza[1022], habitée par les Shaharidja, riches chrétiens : c'est une petite localité, pourvue de marchés, entourée de fermes : les produits agricoles y foisonnent et la vie est à bon marché. Les Arabes bédouins viennent s'y approvisionner, et il y a dans ses abords des établissements de Kurdes. Qarda et Bazabda[1023] constituent deux districts voisins l'un de l'autre, qui renferment des domaines agricoles grands et importants : chacun d'eux produit[1024] annuellement mille kurr de froment et d'orge, ou de grains farineux. Les revenus proviennent des taxes de capitation, des droits sur le vin[1025], et sont sensiblement équivalents aux revenus d'autres domaines. Le district de Bahadra[1026] se signale également par ses riches domaines, son revenu, ses ressources et ses profits. Le district du Khabur[1027], avec de nombreuses cités et des contons étendus, avoisine le district de Sindjar et les cantons de Hiyal. L'ensemble produit toutes sortes de grains, de fruits secs et frais. Puis ce sont les districts de Ma'althaya et de Faishabur[1028], que leur situation met au rang des régions les plus opulentes et des plus beaux cantons par la profusion de ses récoltes, de ses produits agricoles et commerciaux.

J'ai visité pour la dernière fois la ville de Mossoul en l'année 358[1029] (969). J'ai constaté que son revenu était, défalcation faite de la part des agriculteurs[1030], à Ninive, Mardj et dans le canton de Hazza, de six mille kurr de froment et d'orge, dont la valeur était de trois millions de dirhems en espèces d'argent[1031], et en grains farineux[1032], de trois cents kurr, pour une valeur de dix mille dinars en or, ce (218) qui, en argent, [équivaut à cent cinquante mille dirhems. Sur ce chapitre des revenus], selon diverses modes d'adjudication, pour la capitation, les affermages, les recettes du Trésor, tout cela rapportait en or, dix mille dinars, sans compter les domaines désignés sous le nom de propriétés des Frères dans les trois cantons que nous venons de citer : or ce sont des propriétés qu'ils détiennent et dont le revenu perçu par leurs employés personnels procurait quatre mille kurr de froment et d'orge, dont la valeur en argent était d'un million

(1021) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 123.
(1022) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 132.
(1023) Cf. Suli, trad. Canard, II, p. 123.
(1024) *Kâla :* voir BGA, IV, p. 346.
(1025) *Lataf*, voir plus haut, n. 618, 1006.
(1026) Cf. BGA, IV, p. 435 ; Canard, *Hamdanides*, p. 114-115.
(1027) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 447-448.
(1028) Cf. Honigmann et Maricq, *Recherches sur les Res gestae divi Saporis*, p. 126-127.
(1029) Cf. *Hudud*, p. 6, 20.
(1030) Cf. BGA, IV, p. 325-326.
(1031) Cf. C. Cahen, *Problèmes économiques*, *Annales d'études orientales*, X, p. 338, 342 ; Minorsky, *Caucasica*, BSOAS, XV, p. 528.
(1032) Singulière méprise dans LAMM, *Cotton*, p. 221.

de dirhems. Selon les déclarations du percepteur, les droits accessoires du Trésor du souverain se montaient à deux mille dinars, ce qui représentait trente mille dirhems en argent. Et il indiquait comme revenus de la région les aires, les oasis et les vergers donnés en affermage[1033], les récoltes des champs[1034] confisqués[1035] à leurs propriétaires ou achetés, la taxe sur le vin et la capitation, soit deux millions de dirhems. Il parla aussi de Ba'arbaya[1036], un des cantons et des districts dépendant de Mossoul. Il en précisa les limites : en longueur, de Ba'ainatha au canal Sarya, à une parasange en deçà d'Adhrama, et en largeur, des cantons de Sindjar jusqu'en face de Bazabda. Le produit, défalcation faite de ce qui revenait par droit de partage aux laboureurs et aux cultivateurs, était de huit mille kurr de froment et d'orge, dont la contre-valeur en espèces d'argent, sans tenir compte de la taxe de change[1037] et du droit d'emmagasinage perçu par le Trésor, était de quatre millions de dirhems, y compris les taxes sur le vin de dattes et la capitation. L'aire de Barqa'id rapportait deux mille dinars, représentant en espèces d'argent trente mille dirhems. Il indiqua les limites de Bazabda, qui s'étendaient depuis la bourgade appelée l'Affermée[1038], Ahmadi, et Baida, jusqu'aux frontières mêmes de la Haute Mésopotamie. Son revenu en froment et en orge était de deux mille kurr, dont la contre-valeur en espèces d'argent était de deux millions de dirhems, et il convient d'y ajouter d'autres rubriques parfaitement connues, dont le montant s'élevait à deux mille dinards, soit trente mille dirhems[1038a]. Bahadra s'étendait de Mughitha au Khabur et de Ma'althaya à Faishabur ; son revenu, défalcation faite de ce qui revenait aux agriculteurs selon le contrat de partage de la récolte, donnait, en froment (**219**) et en orge, trois mille kurr, soit cent mille dinars. Il fallait compter en plus, disait-il, sur les chapitres de l'irrigation et des eaux, trente mille dinars. Qarda[1039], précisait-il, renferme la presqu'île appelée Djazirat Ibn Omar, le Djabal Basurin, et ses environs, jusqu'aux limites de Ba'ainatha, Tanza[1040] et Shatan. Il produisait, après la remise aux agriculteurs de la part leur revenant par le contrat de partage, en blé et orge, trois mille kurr, d'une valeur de cent mille dinars, ce à quoi il fallait ajouter les droits sur les moulins et la capitation, et autres taxes de même nature, trente mille dinars. Approximativement, pour l'ensemble des cantons et des contributions, on avait perçu au taux de l'or : 16.290.000 dirhems.

En aval et à neuf parasanges de Mossoul se trouve la ville appelée Haditha[1041], centre de pêche abondant, dont les ressources sont

(1033) *Mutaqabbal* : voir BGA, IV, p. 320.
(1034) *Mustaghallât* : voir BGA, IV, p. 310.
(1035) *Mukhtazala* : voir BGA, IV, p. 225.
(1036) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 103.
(1037) *Sandja* : voir BGA, IV, p. 282.
(1038) *Muqabbala* : voir BGA, IV, p. 320.
(1038a) Cité dans Sauvaire, *Monnaies*, p. 275.
(1039) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 111.
(1040) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 86.
(1041) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 90-91 ; Suli, trad. Canard, I, p. 192, n. 3 ; Canard, *Hamdanides*, p. 122-123.

très appréciables. Elle compte à l'administration de Mossoul, où l'on centralise la perception de ses impôts, mais un fonctionnaire indépendant assurait les débours. L'impôt était tantôt perçu directement, tantôt affermé, mais ce dernier système était rarement employé tant la condition de la ville était instable.

On voyait à Mossoul au milieu du Tigre des moulins qui se nommaient *urûb*[1042]. Cette sorte de moulins n'avait sa pareille en aucun point de la terre : ils sont installés au milieu d'un fleuve au cours rapide, attachés par des chaînes en fer. Chaque moulin a quatre meules et, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, deux meules peuvent moudre cinquante charges de mulet. Ces moulins étaient en bois et en fer, et parfois on utilisait du bois de teck. On trouvait à Balad, à sept parasanges de Mossoul une grande quantité de ces moulins, qui tournaient continuellement et expédiaient leurs farines dans l'Iraq. L'action funeste d'Ibn Hamdan n'en a laissé subsister aucun, pas plus que leur personnel. Un certain nombre de ces moulins était en activité à Haditha au milieu du Tigre ; les Hamdanides en sont devenus propriétaires, agissant comme je l'ai fait remarquer pour Mossoul et tout le Diyar Rabi'a. Le revenu en est d'environ cinquante mille dinars. Les moulins qu'on voyait sur l'Euphrate à Raqqa et à Qal'at Dja'bar ne ressemblaient pas à ceux-ci et étaient beaucoup moins nombreux. Dans la ville (**220**) de Tiflis, sur le Kour, on en voit quelques-uns qui sont suffisants pour les besoins de la population de Tiflis, mais ils sont beaucoup moins grands et moins riches. Quelques-uns subsistent encore à Takrit, à Okbara et à Baradan, et la mansuétude des Hamdanides en a conservé six ou sept à Mossoul, mais il n'en reste plus aucun à Bagdad.

Nous venons de parler de Balad[1043] : c'était une ville où abondaient les revenus et les ressources, un centre de commerce d'exportation, où résidaient des cheikhs réputés dans tout l'Iraq ; la cité vécut à l'aise et en pleine prospérité jusqu'au jour où le dénommé Nasir al-daula alourdit son emprise sur les habitants et s'acharna sur eux de tout son poids. Il en fit disparaître les traces, dispersa ces malheureux dans toutes les directions et dans tous les coins, il n'épargna ni brebis ni chamelle, les catastrophes les anéantirent, et cet oiseau de mauvais augure déversa sur eux toutes les calamités. Ce fait rappelle le vers d'un Mecquois de Khuza'a lorsque cette tribu quitta ses contribules :

C'est comme si, entre Hadjun et Safa, aucun ami n'était resté, et qu'à la Mecque personne ne veillât plus !

Dans la banlieue de Balad, au nord-ouest, un endroit appelé Ausal était plaisant, plein d'arbres, d'arbres fruitiers, de verdure, de fruits, de vignes. Ce sinistre maudit y a jeté son dévolu comme à Mossoul : c'est aujourd'hui un terrain désolé au lieu de la splendide

(1042) Cf. BGA, IV, p. 297-298 ; Abu Yusuf, *Livre de l'Impôt foncier*, trad. Fagnan, p. 139-142 ; Mez, *Renaissance*, p. 438-439 ; Mazaheri, p. 277.
(1043) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 117.

condition d'Ausal, de sa vive végétation lorsqu'on le cultivait. Dans sa partie haute, il y a une roue hydraulique qui déverse sur un coin de terrain un peu d'eau bourbeuse.

La ville de Sindjar[1044] est à neuf parasanges de Balad. Elle se trouve au milieu d'une plaine, sur le versant d'une montagne fertile ; elle possède des cours d'eau, des fontaines d'un débit permanent, et ses terrains se cultivent avec des machines élévatoires ou sans irrigation ; ses domaines agricoles sont favorablement situés[1045]. Elle est ceinte d'un rempart de pierre, qui assure la protection[1046] de la population en cas d'attaque. Mais elle a été étouffée par le souffle d'un intrus et frappée de malheur, ce qui est normal à notre époque. Il convient d'y mentionenr le bas prix des denrées, la profusion des produits agricoles, des fruits d'été comme d'hiver, même de ceux qui constituent les spécialités des régions torrides, comme le sumac[1047], les noix, les amandes, les olives, les limons, le sésame, et ces grenades aux grains toujours enveloppés, qu'on exporte en Iraq et ailleurs. A proximité et au nord-ouest de Sindjar, s'étale la vallée de Hiyal, un des vallons du Diyar Rabi'a, pleins d'arbres, de fermes, de vignobles, de terrains fertiles et de pâturages : des Arabes s'y sont sédentarisés, (221) sous un régime de protection, comme les Banu Qushair, les Numair[1048], les Oqail, les Kilab[1049]. De nos jours, aucune ville de la Haute Mésopotamie n'a de plus vastes plantations de dattiers, à l'exception toutefois des rives de l'Euphrate, et des abords de Hit et d'Anbar.

Barqa'id et Adhrama sont situées entre Balad et Nisibe. La ville de Barqa'id[1050] est une grande productrice de froment et d'orge ; elle est habitée par les Banu Habib, du groupe des Taghlib ; elle est un centre d'approvisionnement pour les voyageurs ; la population est assez méchante, puisqu'elle est de la même souche que les Hamdanides. On y boit l'eau des puits, et on n'y voit ni vergers ni vignobles.

A six parasanges de là se trouve la ville d'Adhrama[1051], autrefois spacieuse, produisant beaucoup de céréales. Les Byzantins s'en emparèrent au moment de leur marche sur Nisibe ; les chrétiens l'ont ravagée et il ne reste guère d'habitants, résidu[1052] de gens qui n'ont trouvé ni le moyen ni la possibilité d'aller ailleurs.

On va de Nisibe à Dara[1053], cité très ancienne, qui appartenait aux Byzantins, pourvue de nombreux avantages, riche en céréales et en

(1044) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 59 ; Qalqashandi, IV, p. 322. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 98 ; *Encyclopédie*, IV, p. 454 ; Canard, *Hamdanides*, p. 107.
(1045) *Qarîbat al-hâl :* Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 365.
(1046) *Mana'a :* BGA, IV, p. 356.
(1047) Cf. BGA, IV, p. 264.
(1048) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 139, 232, n. 6.
(1049) Blachère, *Motanabbi*, p. 39.
(1050) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 99 ; Canard, *Hamdanides*, p. 105.
(1051) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 100 ; Canard, *Hamdanides*, p. 104-106.
(1052) *Subâba :* BGA, IV, p. 279.
(1053) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 96 ; Canard, *Hamdanides*, p. 100.

produits agricoles ; la fertilité de la région était exceptionnelle sous tous les rapports, en comestibles et en boissons, si bien que tout ce qu'elle contenait paraissait gratuit. Telle était la prospérité générale dans l'ensemble de ces contrées, elle y était renommée, mais j'ai exposé les causes qui les ont fait passer de leur ancienne richesse à l'état dans lequel elles sont tombées.

Kafartutha[1054] est une cité de plaine, entre Dara et Ras al-Ain ; sa chance était immense sous tous ses aspects, elle était connue de tout temps comme favorisée et c'était une belle ville avant sa conquête par les Byzantins. Construite sur un sol plat, elle possédait des arbres et des fruits, des terrains de culture et des fermes. Les Byzantins la prirent au cours de l'année même où ils s'emparèrent de Ras al-Ain.

Les Byzantins l'avaient occupée à l'époque de l'auteur, et aujourd'hui elle appartient aux musulmans : la vie future sera la récompense de ceux qui craignent.

Ras al-Ain[1055] était une ville entourée d'un rempart solide en pierre, et à l'intérieur de cette enceinte il y avait des champs cultivés, des moulins, des vergers, qui auraient procuré une subsistance suffisante à l'entretien des habitants, si ceux-ci n'avaient pas été en butte à des procédés tyranniques et à une oppression accablante de la part de ceux dont nous souhaitons que Dieu n'épargne pas un seul cheveu et conserve en vie aucun descendant, pas même pour servir d'avertissement et d'exemple. Elle était habitée par des Arabes, qui y avaient des quartiers distincts, et dont certains étaient des émigrants de Mossoul. Le nombre des sources dépassait celui qu'on pouvait rencontrer en d'autres (222) villes de l'Islam : en effet, on dénombre plus de trois cents sources[1056] d'eaux courantes et tellement limpides qu'on aperçoit le fond quelle que soit la profondeur, laquelle, pour la plupart d'entre elles, reste inconnue. De nombreux puits existent, munis de conduits[1057] de fer et de bois : on les dit excessivement profonds[1058], et ces tuyaux prennent à environ une coudée au-dessous de la surface de l'eau pour ne rien perdre de ce qui y tombe. On assure qu'on a tenté en vain de mesurer la hauteur de l'eau dans ces puits à l'aide de cordes de plusieurs centaines de coudées. Ces eaux se réunissent et finissent par former une rivière unique, qui coule à ciel ouvert et qui se nomme le Khabur[1059]. Elle prend fin dans la région de Qarqisiya. Sur ses rives et sur une étendue d'environ vingt parasanges, les habitants de Ras al-Ain possèdent des bourgs et des champs, plusieurs districts agricoles, ainsi

(1054) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 97 ; Canard, *Hamdanides*, p. 99.
(1055) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 95 ; Canard, *Hamdanides*, p. 97.
(1056) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 55 ; Qalqashandi, IV, p. 320.
(1057) *Shubbâk :* BGA, IV, p. 270.
(1058) *Khasif :* BGA, IV, p. 225.
(1059) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 910.

qu'une vaste contrée remplie de fermes, de plantations d'arbres, de vignobles, irrigués par les eaux dont nous venons de parler ; mais ils ont aussi des domaines et des champs qui ne bénéficient pas d'irrigation artificielle et qui sont arrosés par les pluies. Aujourd'hui ils ne contrôlent plus guère que le chef-lieu, et encore se trouve-t-il dans une situation désespérée sous la menace continuelle[1060] des Byzantins et des Bédouins. La population a choisi un des palais de la ville pour en constituer un centre de résistance, dans lequel elle se réfugie lorsqu'elle se sent en danger. Le Khabur baigne un grand nombre de villes, que j'ai figurées sur la carte et dont j'ai précisé la position. C'est d'abord Araban, cité élégante, où l'on récolte en abondance du coton[1061], et qui exporte en Syrie et ailleurs des tissus de coton. Elle est entourée d'une muraille bien fortifiée, derrière laquelle sont aménagés des petits postes pourvus de garnisons. Il faut ensuite énumérer Sukair al-Abbas[1062], également une jolie ville, productrice de céréales, défendue par une garnison ; — Talaban ; — Djahshiya ; — Tunainir ; — Obaidiya, villes qui se ressemblent beaucoup. Certaines d'entre elles commandent à un grand canton et à un vaste district rural d'une excellente productivité, avec des plantations d'arbres, des vignobles et des coings renommés.

La ville d'Amid[1063] est située au flanc d'une colline, qui domine le Tigre à l'ouest, haute d'environ cinquante tailles d'homme. Elle est ceinte d'un rempart noir fait de pierres meulières[1064], qu'on a surnommé le mur « de bon augure », à cause de son extrême noirceur. Il se compose de ces pierres avec lesquelles on a confectionné les meules de la Haute Mésopotamie, et l'on n'en voit nulle part de semblables : certaines de ces pierres employées comme meules en Iraq valent plus ou moins de cinquante dinars. Les remparts de Khilat, sa mosquée cathédrale et la plupart de ses édifices ont été bâtis (223) avec cette sorte de pierre. C'est aussi le cas de la mosquée cathédrale d'Amid, de dimensions moindres en hauteur, largeur et longueur. A l'intérieur même de la muraille d'Amid, on trouvait des champs cultivés, des cours d'eau et des moulins installés sur des rivières qui prenaient naissance dans la cité même. La ville était entourée de domaines, de districts ruraux, de palais et de champs cultivés qui la faisaient vivre ; tout cela a disparu par suite de l'affaiblissement de la population et de la puissance de l'ennemi, et il n'y a plus de protecteur ni de sauveur. Pourtant les musulmans ne possèdent pas de centre de résistance plus important ni plus solide que celui-ci à cause de ses remparts, mais à quoi servent les murailles sans garnison ni armes, et il n'y a plus de combattants. Si cette situation doit

(1060) *Taraqqub* : BGA, IV, p. 249.
(1061) Cf. Heyd, II, p. 614 ; Lamm, *Cotton*, p. 220.
(1062) Cf. Dussaud, *Topographie*, p. VI, 489 ; Canard, *Hamdanides*, p. 103, n. 58.
(1063) Cité dans Canard, *Sayf al daula*, p. 53. Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 62 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 108 ; Canard, *Hamdanides*, p. 79 ; Qalqashandi, IV, p. 324.
(1064) Cf. Van Berchem et Strzygowski, *Amida*, p. 22.

durer, il faut tout craindre, car leurs princes n'ont vraiment plus qu'une seule ambition, celle d'entendre prononcer leur nom du haut des chaires, et invoquer Dieu en leur faveur. Ils ne se soucient plus des obligations incombant aux chefs envers la population des Marches, qui sont d'accroître leurs ressources financières, leur bétail, leurs garnisons, leurs approvisionnements et leurs munitions. Une ville de la frontière est mal défendue par des vœux, et il ne lui sert de rien qu'on prononce un nom du haut des chaires, avec surnoms honorifiques et noms patronymiques, ou encore des imprécations contre l'ennemi, et telles sont bien à notre époque les manifestations envisagées, aussi bien du côté du peuple que des princes. Les souverains n'ont qu'une préoccupation, amasser et thésauriser, sans se soucier du bien-être de leurs sujets ni réfléchir aux conséquences néfastes de leur conduite. C'est comme si j'entendais dire : « Les habitants ont livré la ville », ou encore : « Ils se sont soumis au tribut de la capitation. » Heureusement Dieu est derrière la ville comme protecteur et défenseur !

Le copiste de ces lignes ajoute[1065] *: Je pénétrai dans cette ville en l'année* 534 (1140) *et n'y trouvai plus qu'un dernier souffle de vie. On y voyait jadis des personnages en vue, des personnes très connues, des cheikhs, des hommes éminents, des savants, des hommes d'esprit, des juristes, des lettrés, des riches, des êtres pleins de magnanimité, de mérite, de générosité, de prévenances, de bienfaisance*[1066] *envers les étrangers et les parents : il ne subsiste plus que la tyrannie des Nisanides, leur injustice, leurs persécutions sans nombre, leur brutalité, les confiscations, les mauvais traitements envers la population, les exigences en matière fiscale, avec des taxes et des contributions qu'on avait jamais subies, une rapacité insupportable. Aussi les habitants en furent-ils réduits à émigrer un peu partout, à abandonner tout sentiment de solidarité et de fraternité. Ils quittèrent leurs demeures, et toutes traces en furent effacées. Dans les marchés de la ville il ne restait plus une seule boutique où il y eût des denrées, voire une échoppe occupée. Bien plus, leur réputation était tellement mauvaise que les personnes originaires de cette ville, en arrivant dans une localité ou une région nouvelles, changeaient leur nom et dissimulaient leur patrie, de crainte de sévices contre leurs personnes, ou pour sauver leur honneur et leur vie, en attendant que Dieu les délivre de leurs angoisses. Puis cette cité fut conquise par le prince savant, juste, assisté de Dieu, victorieux, vainqueur, Nur al-din, l'orgueil de l'Islam, Abu Abd-Allah Muhammad ibn Qara-Arslan ibn Dawud ibn Sukman l'Artoqide, — que Dieu éternise son gouvernement et consolide sa puissance ! —* (**224**) *au début de l'année* 579 (1183). *Il en rouvrit les portes toutes grandes, remit les taxes et effaça les exigences blâmables, conforma sa conduite à celle*

(1065) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 110 ; Van Berchem et Strzygowski, *Amida*, p. 71 ; C. Cahen, *Le Diyar Bakr*, JA, 1935, II, p. 271.

(1066) *Muâsât* : Idrisi, trad. Dozy et de Goeje, p. 270.

des héros généreux et nobles, des hommes de grand talent, rompus aux affaires, qui ne manquent aucune occasion pour se tailler un beau renom et gagner un salaire abondant dans l'autre monde. Aujourd'hui la vie s'insinue dans les veines de ses habitants, et son souverain y répand la justice. Plaise à Dieu, qui fait réussir et qui secoure, qu'il en soit ainsi !

Maiyafariqin[1067] *est une cité d'une importance considérable, ceinte d'une muraille de pierre, d'un avant-mur et d'un fossé profond. Ses édifices sont enchevêtrés et ses marchés pressés les uns contre les autres. Sa mosquée cathédrale n'est pas laide. Des vergers, des plantations d'arbres et des cours d'eau l'entourent. Le climat est quelque peu insalubre.*

Mardin est une puissante forteresse, imprenable et inaccessible, contre laquelle on ne peut rien ; elle est construite au sommet d'un piton qui se perd dans les nues et qui domine, sur les quatre points cardinaux, les montagnes environnantes : aucune autre cime ne peut lui être comparée. On y a entreposé des vivres, des munitions et des armes en quantité innombrable. En bas de la cité, du côté du sud, se développe un faubourg florissant, densément peuplé, aux marchés serrés les uns contre les autres. Rien ne bouche la vue et n'empêche de jeter les regards sur la plaine de Ras al-Ain, du Khabur et de Sindjar. L'eau est distribuée au moyen de canaux, et, tout récemment, on a construit des citernes et des bassins pour recueillir l'eau des pluies, car la population augmentait dans des proportions excessives et les cultures s'intensifiaient. Les habitants disposent de fruits nombreux, de saveur excellente, et cultivent de vastes vignobles : l'air y est parfait et la vie est à bon marché. En dessous, dans la plaine au sud, à un peu moins de quatre parasanges, se trouve une localité nommée Suq Dunaisir. Ce n'était autrefois qu'une bourgade dans laquelle les paysans des environs se réunissaient chaque dimanche pour acheter et vendre. C'est aujourd'hui une localité très prospère, où s'élèvent des khans, des hôtelleries, des bains, des marchés, où l'on vient vendre et acheter des denrées apportées d'un peu partout. Des contrées les plus éloignées on est venu s'y installer, les revenus et les affermages y sont devenus considérables.

Hisn Kaifa[1068] *est une forteresse puissante et imprenable, car elle n'est accessible que par des gorges encaissées entre des montagnes, sauf du côté qui domine la rive occidentale du Tigre : ce sont donc des vallons et des défilés où l'on pénètre difficilement. En face de la ville, un pont en pierre enjambe le Tigre, un bel ouvrage assez haut, qui a été fondé par l'émir Fakhr al-din Qara-Arslan ibn Dawud en l'année* 510 (1116). *En bas de la cité on voit un faubourg peuplé, pourvu de marchés, de bains, d'hôtelleries et de jolies demeures particulières : les édifices sont bâtis en pierre et en plâtre. De nombreux*

(1067) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 111 ; *Encyclopédie*, III, p. 168 ; Canard, *Hamdanides*, p. 82.
(1068) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 114.

districts ruraux et des fermes prospères en dépendent : le climat est insalubre et pestilentiel, surtout en été.

Djazirat Ibn Omar[1069] est une petite ville, possédant des plantations d'arbres, des fruits, des eaux courantes, des ressources de toute nature, et c'est une région fertile ; elle est entourée d'un mur. Lorsque les Byzantins y parvinrent, ils ne l'assiégèrent pas. Elle est distante de (225) Mossoul de trente parasanges. Comme cette dernière ville, elle se trouve à l'extrémité d'une berge, placée entre le danger et l'espoir. Le commerce y serait florissant d'une façon permanente si les princes la laissaient tranquille, et des possibilités de gains et de fluctuations de prix existeraient si l'autorité n'était pas exercée par des démons et des schismatiques[1070]. C'est le rendez-vous commercial de l'Arménie, de l'empire byzantin, des régions de Maiyafariqin et d'Arran. De ce point voguent vers Mossoul des navires chargés de denrées, comme le miel, la manne, le fromage, les noix, les amandes, les noisettes, le raisin sec, les figues et bien d'autres espèces. C'est une des localités les mieux construites de la région, la plus riche en promesses[1071], à cause de la densité de la population et son intense fertilité. Elle n'offre pas les mêmes inconvénients qu'Arran et Maiyafariqin ; elle n'est pas dépeuplée et ne souffre pas du manque de laboureurs ni d'ouvriers agricoles, de la pénurie du grand et du petit bétail.

Djazirat Ibn Omar est voisine du mont Thamanin, de Basurin et de Faishabur, localités toutes situées dans la chaîne de montagnes à laquelle appartient le mont Djudi, qui va rejoindre Amid du côté des Marches, et, dans le haut pays, les cantons de Mar'ash et le Lukkam. Le pied de ces montagnes n'est pas loin du Tigre, en direction de la ville de Sinn, sur la rive orientale du fleuve, dans les parages du mont Barimma, qui touche aux montagnes de Shahrazur[1072].

Sinn[1073] est une jolie ville, à une dizaine de parasanges de Takrit ; ses remparts se sont en grande partie effondrés. Ses habitants sont injustes et méchants ; ils sont divisés par des haines intestines ; cette ville est menacée par la ruine.

Quatre parasanges la séparent de la ville de Bawazidj, située sur la rive occidentale du Petit Zab, habitée par des schismatiques, dont l'occupation essentielle consiste à donner asile aux voleurs, à commettre des crimes, à acheter les marchandises dérobées et le produit des brigandages des Banu Shaiban[1074]. C'est à une portée de flèche de Sinn que le Petit Zab se jette dans le Tigre. Sinn ressortit à la Haute Mésopotamie, mais non la ville de Bawazidj, qui, depuis qu'elle

(1069) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 93 ; Canard, *Hamdanides*, p. 110.
(1070) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 291.
(1071) *Ardjâ :* BGA, IV, p. 245.
(1072) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 695, 732.
(1073) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 91 ; Canard, *Hamdanides*, p. 126.
(1074) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 141.

existe, a toujours été autonome entre les mains de ceux qui réussissaient à s'en emparer.

Le Diyar Mudar est une province qui a une personnalité dans ses limites propres, comme le Diyar Bakr et le Diyar Rabi'a, mais elle fait partie de la Haute Mésopotamie : chacune de ces régions se différencie de ses voisines par son caractère particulier, son territoire, ses frontières et ses villes.

La plus importante des cités du Diyar Mudar est Raqqa[1075], qui, avec Rafiqa, forme comme deux cités contiguës, mais chacune d'elles est séparée de sa voisine par de nombreuses coudées. Chacune possède sa mosquée cathédrale ; toutes deux sont sur la rive orientale du Tigre, toutes deux sont prospères, possèdent des champs, des districts ruraux et des cantons. Mais sous tous les rapports, elles ont perdu de leur importance et ont beaucoup souffert des abus de pouvoir de Saif al-daula, — (226) que Dieu se détourne de lui ! — impositions, contributions[1076], exactions, confiscations, tombant les unes sur les autres sur la population. C'était une ville fertile, où les prix étaient modérés, les marchés superbes. Les habitants manifestaient un fort attachement aux Omeyyades.

C'est à l'ouest de l'Euphrate, entre Raqqa et Balis, que se trouve Siffin[1077], où l'on voit le tombeau d'Ammar ibn Yasir et de la plupart des compagnons d'Ali, sur lui le salut ! Siffin est constituée par une bande de terrain sur une éminence d'une haute élévation qui domine l'Euphrate. De ce fleuve on constate une chose prodigieuse[1078] : on aperçoit des tombes en deux endroits, l'un au-dessus de l'autre, avec moins de dix tombes dans le premier et une vingtaine dans l'autre. Or lorsqu'on accédait à ce plateau, on n'en voyait aucune trace et on ne soupçonnait même pas leur existence. Je n'ai aucune honte à raconter cette histoire : lorsqu'on me la rapporta, je la démentis, mais après avoir vu le fait par moi-même, je suis bien obligé d'affirmer que mon premier informateur avait dit vrai, quitte à m'exposer moi aussi à la suspicion D'ailleurs on connaît l'emplacement des tombes de la plupart des compagnons d'Ali qui ont trouvé la mort en ce lieu. Quelqu'un a aperçu sur place une maison dans laquelle était déposé le Trésor d'Ali ibn Abi Talib, que sur lui soit le salut !

Harran[1079] est une ville un peu moins grande que Raqqa ; c'est la ville des Sabéens, et les gardiens de leurs temples y résident. On y voit un édifice analogue à celui qui se trouve à Balkh, dans lequel

(1075) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 54 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 218. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 101-103 ; Heyd, I, p. 42 ; *Encyclopédie*, III, p. 1185-1187 ; Canard, *Hamdanides*, p. 90.

(1076) *Nawâîb* : BGA, IV, p. 368.

(1077) Cité dans Canard, *Sayd al Daula*, p. 54.

(1078) Voir plus haut, p. 35 du texte arabe.

(1079) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 53 ; Qalqashandi, IV, p. 319 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 54. Cf. Qalqashandi, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 41, n. I ; Harawi, p. 142 ; Nasir-I-Khusrau, p. 30 ; Canard, *Hamdanides*, p. 93.

s'élève le temple des Sabéens, qu'ils vénèrent et dont ils attribuent la fondation à Abraham. Parmi toutes ces villes, celle-ci a peu d'eau et d'arbres, et ses champs ne sont pas irrigués ; elle commande à plusieurs districts ruraux importants et à de vastes cantons. Les Byzantins ont conquis la majeure partie de ces territoires. Les Banu Oqail et les Banu Numair[1080] vinrent installer leurs campements dans les alentours et sur les terrains de la ville. Mais tout a disparu et il n'est resté dans ses districts ni brebis ni chamelle. C'est une ville située en terrain plat, dans une plaine entourée d'une montagne qui a une étendue de deux jours de marche dans chaque sens.

Edesse[1081] est au nord de cette plaine. C'était une cité d'importance moyenne : sa population est en majorité chrétienne ; il y a plus de trois cents églises et couvents, dont les cellules[1082] abritent les moines : c'est là que s'élève l'église chrétienne la plus grande et la mieux construite qui soit au monde. La ville possède des eaux, (**227**) des vergers et de nombreux champs cultivés en bonne condition. Elle est plus petite que Kafartutha. On y conservait le voile de Jésus, fils de Marie : au cours d'une de ses incursions, Nicéphore campa devant la ville, l'assiégea et réclama ce voile, qui lui fut livré en vertu d'une trêve qui fut conclue à cette époque.

Cette église a été démolie en grande partie à la date de l'année 580 (1184), et il ne subsiste que la voûte centrale.

Djisr Manbidj et Samosate[1083] sont deux cités plaisantes, avec des eaux, des vergers, des champs non irrigués, des plantations d'arbres. Elles sont situées à l'ouest de l'Euphrate et se trouvent dans une condition lamentable et misérable.

Qarqisiya[1084] est une ville sur le Khabur, avec des vergers, de nombreux arbres, et elle produit des fruits. Elle est en elle-même d'un aspect agréable. Ses fruits et ceux qui sont récoltés sur les rives du Khabur sont exportés en Iraq durant l'hiver. La situation troublée actuelle lui fait du tort. A deux jours de là se trouve la ville de Khanuqa, qui était une jolie cité, aujourd'hui dans une condition lamentable.

Elle avait été fondée par Malik ibn Tauq, le créateur de Rahba.

Rahbat[1085] Malik ibn Tauq est une localité plus grande que la

(1080) Cf. Blachère, *Motanabbi*, p. 39 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 96, n. 2, 242, n. 2 ; Canard, *Hamdanides*, p. 137, 617.
(1081) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 103 ; *Encyclopédie*, III, p. 1062 ; Canard, *Hamdanides*, p. 91 ; *Hudud*, p. 38.
(1082) *Sauma'a : Encyclopédie*, III, p. 383.
(1083) Voir plus haut, p. 181 du texte arabe : Canard, *Hamdanides*, p. 87-88.
(1084) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 105 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 336-337 ; Canard, *Hamdanides*, p. 95.
(1085) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 1177 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 341 ; Canard, *Hamdanides*, p. 95.

précédente : elle est entourée de nombreuses plantations d'arbres et d'eaux courantes. Elle est située à l'est de l'Euphrate. Les désordres ont dénudé la région. Entourée d'un mur solide, elle possède des palmeraies et des arbres fruitiers, ainsi que des champs irrigués qui produisent beaucoup de céréales de toutes sortes.

Hit[1086] est une ville moyenne sur la rive occidentale de l'Euphrate; elle est pourvue d'une citadelle ; c'est la plus peuplée des villes que nous venons de passer en revue ; elle fait face à Takrit, sur la frontière occidentale de l'Iraq, tandis que Takrit est au nord. C'est à Hit que se trouve la tombe de l'ascète dévot et lettré Abd-Allah[1086a] ibn Mubarak.

Anbar[1087] fut la capitale de Saffah, et c'est là que se trouvait la demeure dans laquelle il résidait. Cette ville est prospère et peuplée, très riche en palmiers, en beaux champs cultivés et en arbres fruitiers, qui sont splendides et s'étalent sur la rive orientale de l'Euphrate. Elle a beaucoup changé et tombe en ruines. C'est de cette ville qu'est originaire Abu Bakr ibn Mudjahid, l'inventeur de lectures du Coran, qu'aucun spécialiste n'a jamais égalé. Cette cité a donné naissance[1088] à plus d'un homme remarquable dans l'art de la calligraphie, dans le droit et les sciences religieuses.

En Haute Mésopotamie[1089] il y a des étendues désertiques à perte de vue, ainsi que des terrains qu'on exploite (**228**) pour en extraire du sel et différentes matières alcalines[1090]. Elle était habitée par des tribus de Rabi'a et de Mudar, éleveurs de chevaux, de moutons et d'un petit nombre de chameaux ; la plupart d'entre eux avaient des contacts avec les populations des villages, si bien qu'ils étaient semi-bédouins semi-citadins. Elles furent récemment l'objet d'intrusions de la part de nombreux groupes de Qais-Ailan[1091], comme les Banu Qushair, les Oqail, les Banu Numair, les Banu Kilab, qui les chassèrent de la meilleure partie de leurs résidences et devinrent propriétaires d'un certain nombre de localités et de cantons, comme Harran, Djisr Manbidj, la région du Khabur, Khanuqa, Araban, Qarqisiya, Rahba ; toutes ces villes sont actuellement entre leurs mains et ils disposent en maîtres des tributs de protection et des contributions de ces villes.

Les deux Zab[1092] sont deux grandes rivières qui, si on les réunissait, seraient plus larges que la moitié du Tigre. Elles coulent à

(1086) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 65 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 352-353 ; Canard, *Hamdanides*, p. 146.
(1086a) Cf. *Onomasticon*. n° 7883.
(1087) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 51, 74 ; Qalqashandi, IV, p. 334 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 66 ; *Encyclopédie*, I, p. 332 ; 2e éd. anglaise, I, p. 484 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 356.
(1088) *Nadjama* : BGA, IV, p. 361.
(1089) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 356.
(1090) *Milh ; ushnân ; qali*.
(1091) Cf. Canard, *Sayf al Daula*, p. 96, n. 2.
(1092) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 51. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 90 ; *Encyclopédie*, IV, p. 1246 ; Canard, *Hamdanides*, p. 124-126.

l'est de ce fleuve, prennent leur source dans des montagnes au milieu des cantons de l'Azerbaidjan, et se fraient un chemin entre les territoires de l'Arménie et les régions méridionales de l'Azerbaidjan. De nombreuses prairies s'étalent entre ces deux rivières, ainsi que des localités avec des domaines en parfaite condition et où, jusqu'à une époque récente, les habitants vivaient dans l'abondance et dans l'aisance. Mais les nomades se sont rués sur eux en grandes masses, les calamités les ont accablés, la région s'est dépeuplée et ainsi disparut l'antique prospérité. Pendant la saison froide elle sert de station d'hiver aux Kurdes Hadhbaniya, tandis que c'est le quartier d'été des Banu Shaiban[1093].

La ville de Takrit[1094], sur la rive occidentale du Tigre, est en grande majorité peuplée de chrétiens. Elle s'élève sur une grande montagne d'une hauteur considérable, sur laquelle se dresse l'édifice appelé la Citadelle, ancienne forteresse habitée et divisée en quartiers, qu'entourait un mur solide. C'est une ville dont la fondation remonte à la plus haute antiquité : elle groupe toutes les sectes chrétiennes[1095] et on y trouve des églises et des couvents, dont certains sont contemporains de Jésus, — sur lui le salut ! — et de l'époque des Apôtres, bâtiments tellement puissants et solides qu'il n'ont pas souffert. Une des églises les plus vénérées et les plus anciennes est l'église d'al-Khadra[1096]. Les édifices sont construits en plâtre, en pierre, en briques et en gravier. En aval de Takrit, le Petit Tigre[1097] se détache du cours du Tigre, arrose quelques établissements dans la plaine entourant cette ville, puis baigne la campagne de Samarra, dont il assure la culture, jusqu'à Bagdad.

Ana[1098] est une petite ville enclavée dans un bras de (229) l'Euphrate. Il y a près de l'Euphrate plus d'une ville qui forme une île, et aussi de jolies bourgades avec des arbres, des habitations et une mosquée cathédrale. C'est le cas de Qaghnabi, d'Abdaliya, de Nahiya : ces lieux sont du plus petit type de villes, et leurs plantations d'arbres, très épaisses, se composent de palmiers et de vignes.

Haditha possède une mosquée cathédrale, des marchés, une population riche et nombreuse. Alus est plus petite, avec une mosquée cathédrale et un marché. Khizana ressemble beaucoup à Alus. Ces villes, bien qu'elles soient entièrement au milieu de l'eau, possèdent des champs cultivés et des villages où vivent des laboureurs, ainsi que des châteaux qui s'élèvent sur les deux rives de l'Euphrate.

(1093) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 133, 460.
(1094) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 57 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 365 ; Canard, *Sayf al Daula*, p. 11, n. 3 ; Canard, *Hamdanides*, p. 130.
(1095) Cf. Mez, *Renaissance*, p. 35.
(1096) Cf. *Encyclopédie*, IV, p. 664.
(1097) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 64. Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 136, note.
(1098) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 62 ; Qalqashandi, IV, p. 323. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 106 ; Canard, *Hamdanides*, p. 96.

De ces campagnes la population tire des ressources abondantes et en reçoit un précieux revenu.

Daliya[1099] est une petite ville sur la rive occidentale de l'Euphrate : c'est là que fut capturé « l'homme au grain de beauté », qui s'était révolté en Syrie contre les Abbassides.

Le mont Djudi[1100] n'est pas loin de la Haute Mésopotamie, et c'est sur ce mont que se trouve le village de Thamanin (quatre-vingts), où se posa, dit-on, l'arche de Noé, — sur lui le salut ! — selon la parole de Dieu[1101] : « Elle s'arrêta sur le Djudi. » Cette montagne, comme je l'ai dit à propos des Marches, se relie au Lukkam. On assure que les hommes qui avaient accompagné Noé, — sur lui le salut ! — dans l'arche, étaient au nombre de quatre-vingts : ils fondèrent ce village, puis n'eurent pas de descendance, et le village fut dénommé d'après leur nombre.

Hisn Maslama[1102] est ainsi nommé parce que Maslama ibn Abd al-Malik s'installa en ce lieu. Il était habité par un clan omeyyade. Il est sur un plateau en face de l'Euphrate : les habitants boivent de l'eau de pluie, et les champs ne sont pas irrigués.

Tell Bani Saiyar était une petite ville dont la plus grande part appartenait à Abbas[1102a] ibn Amr Ghanawi et à sa famille. Elle tombait en ruines au moment où je la visitai, puis elle a repris pour retrouver la désolation après que sa population y fût revenue. Elle est distante d'une étape de Ras al-Aïn. La ruine de Tell Bani Saiyar coïncida avec celle de Badjarwan, qui était un centre d'habitation (**230**) fertile, agréable et vaste, et qui se trouvait à côté[1103] de la route de Harran à Raqqa.

Sarudj[1104] est un district rural dont le chef-lieu porte le même nom, à gauche de la route de Harran à Djisr Manbidj : c'est une ville fortifiée, entourée d'un rempart, où l'on récolte beaucoup de raisin, des fruits divers et du raisin sec. Ce raisin sec est tellement abondant qu'on en fabrique du sirop, et l'on en confectionne aussi du nougat. Cette localité est située à un jour de Harran.

(1099) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 59. Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 96.

(1100) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 94 ; Maqrizi, éd. Wiet, II, p. 161, n. 3 ; Canard, *Hamdanides*, p. 112.

(1101) *Coran*, XI, 46.

(1102) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 51. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 105.

(1102a) Cf. *Onomasticon*, n° 586.

(1103) *Mankib* : BGA, IV, p. 367.

(1104) Cf. Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 285 ; *Encyclopédie*, IV, p. 183 ; Canard, *Hamdanides*, p. 93.

(231) L'Iraq[1105]

L'Iraq s'étend en longueur de Takrit à Abbadan, ville située au bord de la mer de Perse. Sa largeur va de Qadisiya à Hulwan, en passant par Kufa et Bagdad. A hauteur de Wasit, sa largeur s'étend de la campagne de Wasit à Tib[1106]. A hauteur de Bassorah, sa largeur va de Bassorah aux approches de Djubba. Le voyageur qui fait le tour de ses frontières, depuis Takrit, dans l'est, passe aux limites de Suhraward et Shahrazur[1107], puis aux limites de Hulwan, de Sirawan et de Saimara[1108], aux frontières de Tib et de Suse, pour arriver, aux limites de Djubba et ensuite à la mer. Cette frontière, depuis Takrit jusqu'à la mer affecte la forme d'un arc. Elle se dirige ensuite vers l'ouest au-delà de Bassorah à travers la plaine formée par la campagne et les lagunes de Bassorah jusqu'à Wasit, puis passe dans la campagne et les lagunes de Kufa jusqu'à Kufa, longe l'Euphrate jusqu'à Anbar et aboutit à Takrit entre le Tigre et l'Euphrate. Là aussi, entre la mer et Takrit en passant par Anbar, la ligne de la frontière prend la forme d'un arc. Telles sont les limites qui circonscrivent l'Iraq, et nous donnerons une description détaillée plus bas, si Dieu veut.

La carte qui se trouve au verso de cette page est la carte de l'Iraq.

Explication des noms et des textes qui sont sur la carte de l'Iraq

En haut de la carte, on a dessiné la (1) *mer de Perse*, dans laquelle se jette le Tigre qui coupe la carte par son milieu. On lit dans la section supérieure de la carte, à cheval sur les deux rives du fleuve : (2) *carte de l'Iraq*, et, dans les deux angles supérieurs : (3) *sud de l'Irak*, et : (4) *est de l'Iraq*. On a écrit des deux côtés du fleuve, sous une forme circulaire : (5) *limite de l'Iraq*, et parallèlement à la ligne de gauche : *frontières du Khuzistan*, puis : (7) *frontières du Djabal*, puis : (8) *frontières de l'Azerbaidjan*, et en bas de la carte, dans l'angle de droite : (9) *ouest de l'Iraq*.

(233) On a dessiné sur la rive droite du fleuve, en commençant à la mer, les villes suivantes : (10) *Abbadan*, (11) *Obolla*, (12) *Obolla* une seconde

(1105) Cf. *Hudud*, p. 392.
(1106) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 387-388.
(1107) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 732.
(1108) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 447, 465, 471.

fois, (13) *Wasit* et (14) *Nahr Sabus*, puis la case d'une ville sans nom, puis (15) *Nu'maniya*, (16) *Madaïn*, (17) *Bagdad*, (18) *Takrit*, (19) *Mossoul*, (20) *Balad*. Le (21) *fleuve d'Obolla* part d'Obolla, et à son extrémité est placée la ville de (22) *Bassorah*, et à droite de Bassorah, un cercle a été dessiné, autour duquel on a écrit : (23) *Lagunes de Bassorah, ainsi que les villages et les cantons qu'elles renferment*. De ce cercle part un cours d'eau qui se jette dans le Tigre près de Wasit. Au centre de ce cours d'eau se trouve un autre cercle, autour duquel on a écrit une seconde fois : (24) *Lagunes de Bassorah, ainsi que les villages et les cantons qu'elles renferment*. Entre ce cercle et l'eau de Bassorah est figuré un cours d'eau près duquel on lit : (25) *Nahr Ma'qil*. A droite de ce texte, se trouve une région contiguë à la ligne de la frontière, où l'on a écrit : (26) *Déviation du pays de Kufa et de Bassorah*, et, derrière cette inscription : (27) *dans cet étranglement il y a du sable jaune, qui rejoint les sables de Bassorah, du désert et de Habir*. Puis, au-dessous dans la forme d'un arc, tombent les villes : (28) *Qadisiya*, et, à gauche : (29) *Kufa*, puis (30) *Hira*.

Dans la section inférieure de la carte, le Tigre se développe parallèlement à l'Euphrate, et se divise en un certain nombre de branches, dont deux se dirigent sur Bagdad, le (31) *Sarat* et le (32) *Nahr Isa*. A droite de ces deux canaux, le (33) *Nahr Sarsar*, sur lequel on trouve la ville de (34) *Sarsar*. Puis le (35) *Nahr Malik*, sur lequel on voit la ville de (36) *Kutha Rabba*. Entre ce canal et la branche suivante, vers la droite, il y a les villes de (37) *Sura*, (38) *Qasr*, (39) *Nahr Malik*, (40) *Babil*. Puis, entre les deux autres branches, la ville de (41) *Khaniqin*. Les deux branches se réunissent dans un cercle, autour duquel est écrit : (42) *Lagunes de Kufa, ainsi que les villages et les cantons qu'elles renferment*. Et, en direction de cette région tout entière, l'inscription : (43) *campagne de Kufa*, en forme de croix. Sur la ligne de Wasit, le Tigre est coupé par l'inscription : (44) *campagne de Wasit*, et le nom de *Wasit* est écrit sur chacun des deux côtés, en forme de croix.

Sur le côté gauche du Tigre, en commençant à la mer, on a dessiné les villes : (45) *Sulaimanan*, (46) *Bayan*, (47) *Maftah*, (48) *Wasit* une seconde fois, puis (49) *Fam al-Silh*, (50) *Djabal*, et à gauche : (51) *Dair al-Aqul*, puis (52) *Kalwadha*, (53) *Bagdad* une seconde fois, (54) *Baradan*, (55) *Okbara*, (56) *Alth*, (57) *Djawith*, (58) *Karkh*, (59) *Samarra*, (60) *Dur*, (61) *Sinn*, (61) *Haditha*. A hauteur de Fam al-Silh se jette dans le Tigre un cours d'eau près duquel est écrit : (63) *Nahrawan*, et les villes suivantes se trouvent sur ses rives, à partir du Tigre : (64) *Djardjaraya*, (65) *Iskaf Bani Djunaid*, (66) *Nahrawan*, et en face de cette dernière : *Nahrawan* une seconde fois. (234) De Nahrawan une route se dirige vers la gauche, sur (67) *Hulwan*, qui passe par les villes de (68) *Daskara*, (69) *Djalula*, (70) *Khaniqin*, (71) *Qasr Shirin*. Un autre cours d'eau se jette près de Kalwadha, et, entre cette rivière et le Tigre se trouvent : (72) *Daquqa* et (73) *Khulandjan*.

De toutes les provinces du monde, celle-ci est la plus distinguée, la plus douée de qualités, la plus riche en contributions, celle qui possède le revenu le plus abondant, la population la plus belle, la plus réelle opulence, les avantages les plus remarquables et l'industrie la plus estimée. Ses habitants jouissaient dans l'antiquité et parmi les peuples disparus de l'intelligence la plus développée, de la sagacité la plus compréhensive et de la perspicacité la plus profonde ; leur réputation est la même par rapport aux nations des temps modernes : le fait est reconnu par les gens loyaux et vertueux,

et il n'est pas mis en doute par les personnes pourvues de discernement et d'expérience.

J'ai lu dans un ancien manuscrit[1109] qu'au temps de Qubadh les impositions du Sawad[1110] s'étaient montées à cent cinquante millions de mithqal, sans compter les autres cantons, qui se trouvaient sous son autorité et sa domination. Omar ibn Khattab, — que Dieu soit satisfait de lui ! — avait prescrit d'en dresser le cadastre : on trouva en longueur depuis Alth jusqu'à Abbadan, en suivant le cours du Tigre, cent vingt-cinq parasanges, et, en largeur, depuis la passe de Hulwan[1111] jusqu'à Odhaib, quatre-vingts parasanges. Tout cet ensemble était bien cultivé et produisait des céréales, sans être coupé par des terres incultes ni que les champs cultivés souffrent d'une interruption ni d'un vide. Le résultat fut de trente-six millions de djarib, qui furent imposés à raison de quatre dirhems par djarib de froment, et de deux dirhems par djarib d'orge, de huit dirhems par djarib de palmiers, de six dirhems par djarib de vignes ou de dattes fraîches. Cinq cent mille individus furent soumis à la capitation, suivant des barèmes. Les impôts du Sawad se montèrent à cent vingt-huit millions de dirhems. Omar ibn Abd al-Aziz perçut cent vingt-quatre milions, mais Hadjdjadj ne recueillit que dix-huit millions de dirhems, encore dut-il avancer aux laboureurs deux millions de dirhems, de sorte que l'impôt ne produisit plus que seize millions. Il interdit aux paysans du Sawad d'abattre du bétail, et c'est à quoi fait allusion le poète :

Nous nous sommes plaints auprès de lui de la ruine du Sawad, et il nous a interdit la chair des bœufs.

(**235**) Le même auteur ajoutait : La dix-huitième année de son règne, le Sassanide Abarviz avait perçu comme impôts quatre cent vingt millions de mithqal, et, après lui, les impôts ne rapportèrent que six cents millions.

A notre époque, soit en l'année 550 (1155), *la somme est autrement plus forte, plus du double que les chiffres donnés, mais je n'en ai pas une notion précise.*

Voici maintenant les distances : — de Takrit à la mer, dans l'est, en suivant un arc de cercle, il y a environ un mois de marche ; de la mer, en revenant vers l'ouest sur Takrit, selon une même courbe, il y a la même distance ; — de Bagdad à Samarra[1112], trois étapes ; — de Samarra à Takrit[1113], deux étapes ; — de Bagdad à Kufa, quatre étapes ; — de Kufa à Qadisiya, deux étapes ; — de Bagdad à Wasit, huit étapes ; — de Bagdad à Hulwan[1114], six étapes ; — et la même

(1109) Comparer Ibn Rusteh, trad. Wiet, p. 116-117.
(1110) Cf. *Encyclopédie*, II, p. 546.
(1111) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 675.
(1112) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 137, note.
(1113) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 150, n. 176.
(1114) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 899, n. 10.

distance sépare Bagdad des limites de Saimara et de Sirawan ; — de Wasit à Bassorah[1115], huit étapes ; — de Kufa à Wasit, par la route des Lagunes, six étapes ; — de Bassorah à la mer, deux étapes[1116].

La largeur de l'Iraq, prise à hauteur de Bagdad, de Hulwan à Qadisiya, onze étapes ; — sa largeur sur le parallèle[1117] de Samarra, du Tigre à la limite de Shahrazur[1118] et du Djabal, environ cinq étapes, et les régions cultivées que l'on traverse sont inférieures à une étape ; et il y a une étape de Bassorah à Djubba[1119], la patrie d'Abu Ali Djubbaï.

Parmi les villes de l'Iraq, il faut citer Bassorah[1120], très grande ville, qui n'existait pas au temps de la Perse antique, mais fut fondée par les musulmans sous le règne d'Omar ibn Khattab, que Dieu soit satisfait de lui ! Le plan en fut établi par Otba ibn Ghazawan, et elle fut toute entière divisée en quartiers selon les tribus. Le désert, du côté de l'ouest, forme un arc de cercle[1121] autour de la cité et tout un système de canaux la flanque à l'est. Selon un historien documenté, les canaux de Bassorah avaient été dénombrés au temps de Bilal ibn Abi Burda : Ils se montaient à plus de cent mille cours d'eau[1122], et sur la plupart d'entre eux naviguaient de petits bateaux. J'avais refusé d'admettre (**236**) ce chiffre pour l'époque de Bilal jusqu'au moment où j'ai parcouru une grande partie de cette région. Or sur l'espace d'un jet de flèche, j'ai vu souvent une quantité appréciable de ces petits canaux sur lesquels naviguaient ces barques appelées *sumairiyat*[1123] : chaque canal portait le nom de celui qui l'avait fait creuser, ou de la localité vers laquelle il coulait et déversait son eau, ou bien avait reçu des dénominations analogues. J'estimai donc cette estimation possible sur la superficie envisagée et ne la trouvai pas exagérée. Dans tout l'Iraq, Bassorah est la seule cité de dîme. Elle possède des palmeraies[1124] sans interruption depuis Abdasi jusqu'à Abbadan, sur une étendue de plus de cinquante parasanges : à quelque endroit qu'on se trouve, on est au milieu de cours d'eau et de palmiers, ou du moins on en a sous les yeux. Il s'agit d'une plaine sans aucune élévation, et partout où se porte la vue, on n'aperçoit aucune colline.

On rencontre dans la ville des souvenirs de l'émir des croyants (Ali)[1125], — que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! — et plus d'une station connue depuis les jours de la bataille du Chameau. On y trouve la tombe de Talha[1126] ibn Obaid-Allah, au cœur de la cité,

(1115) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 19 ; Mez, *Renaissance*, p. 479.
(1116) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 20.
(1117) *Qimma :* BGA, IV, p. 333.
(1118) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 695.
(1119) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 375.
(1120) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 44 ; *Encyclopédie*, I, p. 690 ; *Hudud*, p. 392.
(1121) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 7.
(1122) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 16, n. 5 ; Mazaheri, p. 392.
(1123) Cf. BGA, IV, p. 263.
(1124) Cf. Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 23.
(1125) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 107, n. 3.
(1126) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 107, n. 3.

celui d'Anas[1127] ibn Malik dans le désert à l'extérieur du Mirbad[1128], ainsi que celles de Hasan Basri[1129] et d'Ibn Sirin[1130]. On voit encore de nos jours les sépultures des savants et des ascètes les plus connus de Bassorah[1131].

Le canal d'Obolla est le plus important des canaux de la contrée : il s'étend sur quatre parasanges entre Bassorah et Obolla, et ses deux rives sont bordées de palais, de vergers contigus, comme si c'était un seul verger tracé au cordeau[1132], et se succèdent sans arrêt les beaux sites, les gracieux belvédères, les constructions fastueuses, les pavillons magnifiques, des arbres pleins de fruits, des fruits délicieux, des plantes odoriférantes toutes fraîches, qui ressemblent à des êtres vivants, de larges bassins bien aménagés, qui ne manquent jamais de promeneurs, venant y profiter de ces avantages exquis, et de passants qui vont et viennent.

En amont et en aval de Bassorah, les canaux sont très nombreux : certains d'entre eux sont presque aussi grands que le précédent, tout en ne lui étant pas comparables en beauté, et l'on n'y jouit pas de paysages aussi attrayants. On croirait que les palmiers ont été plantés le même jour. Tous ces grands canaux communiquent[1133] entre eux, et il en est de même pour les canaux de Bassorah, si bien qu'au moment du (237) flux de la mer, l'eau monte dans chaque canal, recouvre les palmeraies, dépasse même les murs d'enceinte et se répand dans l'ensemble des canaux secondaires sans qu'on ait besoin de s'en préoccuper au moyen de mesures appropriées. De même lors du reflux, l'eau baisse et se retire des vergers et des palmeraies, et presque tous les canaux se vident et sont à sec[1134]. La plupart des eaux sont saumâtres et la majeure partie des eaux potables provient, au moment du reflux, de l'extrémité du Nahr Ma'qil, car l'eau est douce en cet endroit et n'est pas polluée par l'eau de la mer[1135]. On rencontre également sur le Nahr Ma'qil[1136] de splendides édifices, de belles résidences à plusieurs étages, des palais élevés, des vergers, de vastes fermes, productrices de récoltes abondantes.

Il y avait autrefois dans l'estuaire formé par le confluent du canal d'Obolla et du Tigre, près de la ville, un tourbillon[1137] extrêmement dangereux où l'on était gravement exposé à un péril permanent. Combien de navires avaient franchi en toute sécurité de mauvaises passes et étaient finalement engloutis à cet endroit après avoir tourné

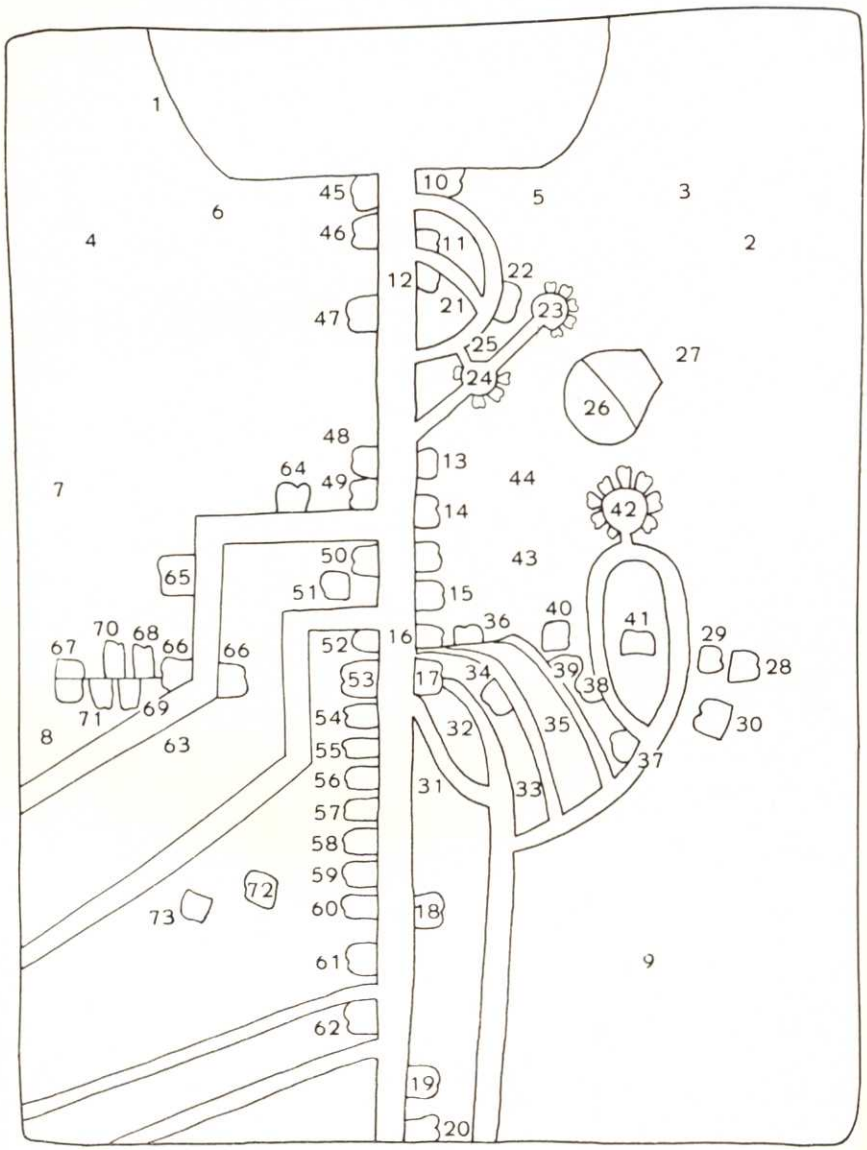
(1127) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 107, n. 7.
(1128) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 11.
(1129) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 107, n. 8.
(1130) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 108, n. 6.
(1131) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 108, n. 3 et 4.
(1132) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 16.
(1133) *Mutakharriqa* : BGA, IV, p. 223. Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 16.
(1134) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 16.
(1135) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 17.
(1136) Cf. Suli, trad. Canard, I, p. 162, n. 99.
(1137) *Khaur* : BGA, IV, p. 230. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 47-48 ; Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 27.

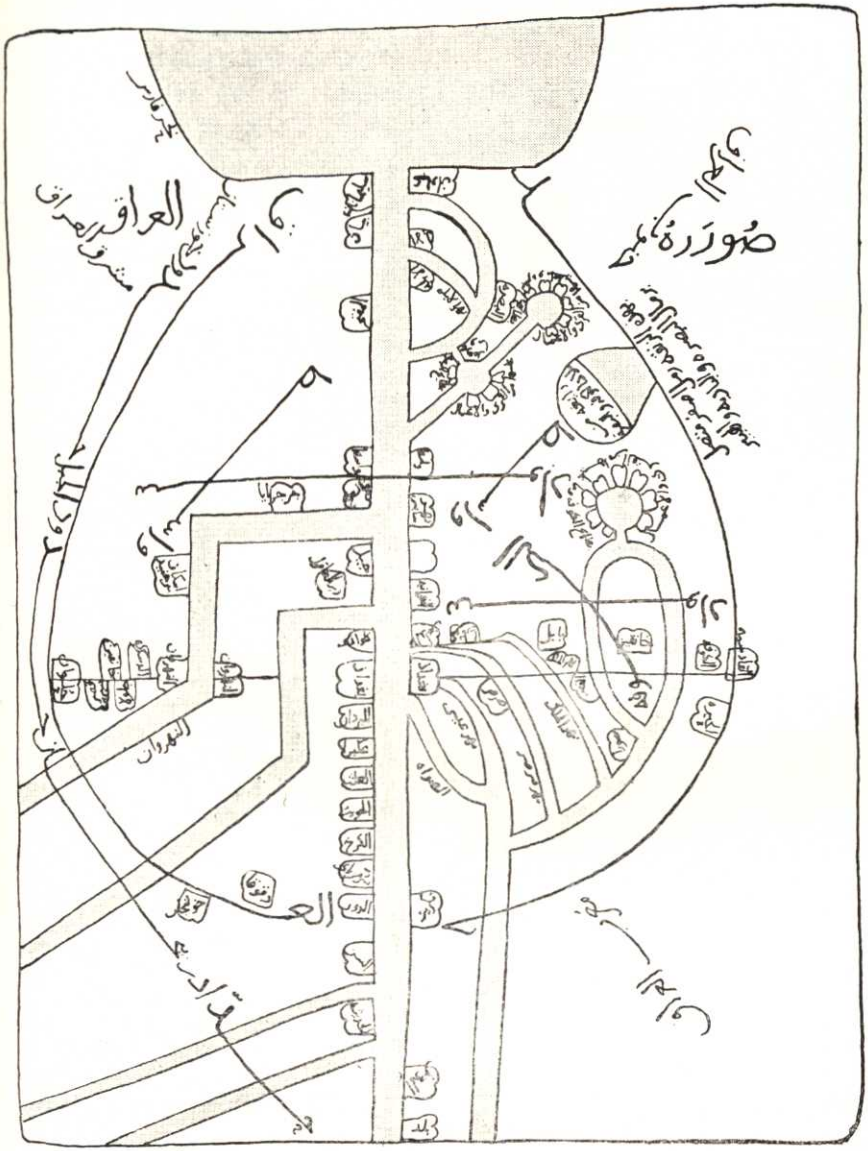
pendant des jours à la surface de l'eau : on appelait ce lieu le gouffre[1138] et le tourbillon d'Obolla. Une princesse abbasside y remédia en faisant couler sur place des vaisseaux qu'elle avait achetés et fait charger de grosses pierres : ils furent immergés sur les lieux en nombre suffisant, et ainsi le fond fut comblé, et tout danger a aujourd'hui disparu.

La plupart des maisons d'Obolla[1139] sont construites en briques : c'est une très grande ville, importante, au territoire fertile, bien peuplée, d'une admirable disposition générale.

Lorsqu'on se dirige en ligne droite de l'extrémité du Nahr Ma'qil vers le sud, on doit parcourir un peu plus d'une parasange entre le canal et le rempart de la ville. Le copiste de ces lignes ajoute : J'ai pénétré à Bassorah en l'année 537 (1142), *et il n'y restait plus guère que des ruines*[1140], *de rares vestiges. Tous les quartiers avaient été démolis, sauf quelques-uns qui sont célèbres, comme celui des dinandiers, des Qasamil, des Hudhail, le Mirbad, et le tombeau de Talha. Dans chaque quartier un nombre réduit*[1141] *de maisons était encore debout, les autres étant soit en ruines soit inhabitées. La mosquée cathédrale subsiste parmi les décombres, pareille à un navire au milieu d'une mer démontée. L'ancien rempart ne forme plus que des éboulis, et une grande distance le sépare des demeures qui existent encore. Le cadi Abd al-Salam Djili. — que Dieu ait pitié de lui ! — a construit en l'année* 516 (1122) *autour de ce qui restait une enceinte distante d'un peu moins d'une demi-parasange de l'ancienne muraille. La destruction de la ville a pour cause la tyrannie et l'oppression des gouverneurs, ainsi que les incursions annuelles ou bisannuelles des Bédouins, surtout des Khafadja. La décadence a commencé au moment de la révolte du Voilé qui se faisait passer pour Alide, alors qu'il s'était fortifié près du Nahr Khasib et avait été assiégé par Ahmad Muwaffaq* (238), *fils de Mutawakkil. J'ai entendu certains habitants de Bassorah dire qu'au temps de Rashid, fils de Mahdi, il y avait quatre mille canaux, sur chacun desquels on percevait chaque jour une taxe d'un mithqal d'or, un dirhem d'argent et un panier de dattes. J'ai également entendu le cheikh Wahb ibn Abbas, un des prédicateurs renommés de Bassorah, conter d'après son père Abbas, qu'il y avait à la porte du quartier qu'il habitait une boutique de droguiste à l'écart du marché ; son propriétaire s'était plaint à Abbas de ses maigres bénéfices, ajoutant qu'auparavant il vendait dans sa boutique chaque année dix makkuk*[1142] *de moutarde, sans compter les autres drogues, mais cette année-là, il lui restait quelque chose d'une provision de deux makkuk de moutarde.*

(1138) *Kirdâb :* BGA, IV, 339.
(1139) Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 82 ; *Encyclopédie*, III, p. 1036.
(1140) Traduit dans Pellat, *Milieu basrien*, p. 48, n. 3 ; cf. Ibn Battuta, trad. Gibb, II, p. 276.
(1141) *Ma'dûd :* BGA, IV, p. 296.
(1142) Cf. Sauvaire, *Métrologie*, p. 171.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
66
67
68
69
70
71
72
73



On a décrit copieusement le commerce de Bassorah, les marchandises qu'on y importe et celles qui sont exportées dans tous les endroits de la terre : il est donc superflu de les rappeler sous prétexte de les faire connaître.

Les villes qui s'y rattachent sont Abbadan, Obolla, Maftah et Madhar, situées sur le cours du Tigre. Ce sont de petites localités d'égales dimensions environ, très peuplées. Obolla est la plus grande et la plus étendue. La frontière du canton, du côté de son canal, est un des points extrêmes du territoire de Bassorah. Obolla est la plus peuplée des cités que nous venons d'énumérer, avec de vastes marchés. Son autre limite se trouve au confluent du canal d'Obolla avec le Tigre. Cette branche principale du Tigre se jette dans la mer à Abbadan après avoir reçu les eaux du canal d'Obolla. Dans les intervalles entre les villages de la région, il y a de nombreux marais et des lagunes, dans lesquels on navigue à l'aide de perches, car l'eau y est profonde. On croirait que dans les anciens temps ce territoire avait été habité. Il n'est pas impossible de supposer qu'au moment de la fondation de Bassorah, lorsqu'on creusa beaucoup de canaux, on ait gêné le passage de l'eau d'un canal à l'autre, et ainsi l'eau est revenue et a inondé les terres les plus basses, qui formèrent ainsi des lagunes et des marais.

Bassorah a été décrite dans un ouvrage d'Omar ibn Shabba, intitulé Histoire de Bassorah[1143], antérieure à l'Histoire de Kufa et à l'Histoire de la Mecque : comme ce livre se trouve partout, il est inutile de brosser un tableau détaillé de cette ville.

Si l'on tient compte des diverses sources de richesses, le revenu de la ville, de notre temps, (**239**) résultant de la somme de ses impôts, dîmes, capitations, taxes d'intérêt public[1144], l'affermage des produits de la mer, les droits perçus sur les navires, ne cesse de s'accroître et d'augmenter : il est considérable. Je me trouvais là en l'année 358 (969), et ce revenu, administré par Abul-Fadl Shirazi, se montait à six millions de dirhems.

La ville de Wasit[1145] est située sur les deux rives du Tigre, qui la partage en deux moitiés ; elles se font face et sont reliées par un pont de bateaux, qui permet de passer facilement d'une rive à l'autre. Dans chacun de ces deux quartiers il y a une mosquée cathédrale[1146]. C'est une ville moderne, créée sous l'islam : elle a été fondée par Hadjdjadj ibn Yusuf. On y trouve des individus originaires du Hedjaz. Du côté de l'ouest, après un mince ruban de champs cultivés, elle est entourée par le désert, mais c'est une ville au sol fertile, où abondent les arbres, les dattes et les céréales ; le climat y est plus salubre qu'à Bassorah, car il n'y a pas de lagunes ; le territoire est vaste, les cantons étendus et les cultures ininterrompues : elle procure à Bagdad

(1143) Cf. Pellat, *Milieu basrien*, p. 145, n. I.
(1144) *Masâlih* : BGA, IV, p. 282.
(1145) Cf. *Création*, IV, p. 96 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 39 ; Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 46 ; *Encyclopédie*, IV, p. 1188.
(1146) Cf. *Encyclopédie*, III, p. 376.

ses moyens de subsistance, lorsque les environs de cette dernière ville souffrent de la disette ou d'un autre fléau. Le canton de Wasit forme un département spécial dans la province de l'Iraq, administré par un préfet hors classe, un très haut fonctionnaire. J'y suis passé en l'année 358 (969), au moment où l'on venait de faire savoir que ses revenus étaient affermés à Abul-Fadl pour six millions de dirhems.

La ville de Kufa[1147] peut être décrite à peu près dans les mêmes termes que Bassorah : son climat est meilleur, son eau plus douce. Elle est arrosée par l'Euphrate. Elle est construite comme Bassorah : le plan en fut dressé par Sa'd ibn Abi Waqqa. Contrairement à Bassorah, elle est une terre d'impôt foncier, parce que les propriétés de Kufa sont très anciennes, tandis que les domaines de Bassorah, créés postérieurement à l'islam, résultent de la vivification de terres mortes[1148].

Qadisiya[1149], Hira et Khawarnaq sont à l'orée du désert du côté de l'occident, et ces localités sont bordées à l'est par des palmeraies, des cours d'eau, des champs cultivés. Elles se trouvent éloignées de moins de deux étapes de Kufa.

Hira[1150] est une ville très ancienne,, édifiée sur un excellent terrain : les édifices sont espacés, la population y est devenue clairsemée et il ne reste plus que très peu d'habitants, car elle a souffert de la prospérité de Kufa, dont elle est séparée par environ une parasange.

(**240**) A Kufa[1151] se trouve la sépulture de l'émir des croyants (Ali), que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! On prétend qu'elle est placée près de l'angle de la mosquée cathédrale de la ville, et qu'on la tint secrète par crainte des Omeyyades. A cet endroit il y a la boutique d'un marchand de fourrage. Mais la plupart de ses descendants assurent que son tombeau est bien à l'endroit où il est apparu, à deux parasanges de Kufa. C'est le lieu qu'a consacré[1152] Abul-Haidja Abd-Allah ibn Hamdan, qui l'entoura d'un mur solide et a construit au-dessus du tombeau une coupole magnifique, supportée par des parois élevées, chacune percée d'une porte. Il recouvrit la sépulture de voiles précieux et étendit à terre de splendides nattes de jonc[1153]. C'est à cet emplacement que furent inhumés les plus illustres de ses descendants et les plus dignes représentants de la famille d'Abu Talib ; mais ils furent enterrés à l'extérieur de la coupole, et l'espace

(1147) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 74 ; Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 29 ; *Encyclopédie*, II, p. 1170 ; Blachère, *Motanabbi*, p. 16.
(1148) Cf. Reitemeyer, *Städtegründungen*, p. 26.
(1149) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 76 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 105, 109 ; *Encyclopédie*, III, p. 652.
(1150) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 75.
(1151) Sur la sépulture d'Ali, voir : Le Strange, *Caliphate*, p. 77-78 ; Mez, *Renaissance*, p. 67 ; *Encyclopédie*, III, p. 371, 871-872 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 103, note.
(1152) *Shahhara :* BGA, IV, p. 277.
(1153) Cf. BGA, IV, p. 257 ; *Encyclopédie*, III, p. 543.

qui est circonscrit par un grand mur fut réservée à la sépulture des membres de la famille d'Abu Talib.

A notre époque, la ville, les cantons et les campagnes de Kufa sont rattachés à l'affermage de Bagdad, et leur gestion a été transférée aux bureaux administratifs de la capitale. J'ai connu le chiffre des revenus des campagnes pour l'année 358 (969), tels qu'ils avaient été affermés à Abul-Fadl, dans l'ensemble des cantons de l'Iraq, sans compter la taxe additionnelle de change et les droits revenant au Trésor : le total se montait à trente millions de dirhems.

Qadisiya est une petite ville à la lisière du désert, pourvue de palmiers et d'eaux courantes, où l'on récolte à profusion du trèfle, ainsi que de la luzerne, qui sert de fourrage aux chameaux des pèlerins et des voyageurs. Au-delà de cette ville, l'Iraq ne possède plus d'eaux courantes du côté du désert ni de la péninsule arabique.

Madinat al-Salam (Bagdad)[1154], fondée sous l'islam, a été construite par ordre d'Abu Dja'far Mansur sur la rive occidentale du Tigre. Sa banlieue fut répartie en concessions aux fonctionnaires de son entourage, à ses affranchis, aux membres de sa suite, comme, par exemple, la concession de Rabi' et celle de Harbiya. Puis la ville prospéra et se développa. Lorsque Mahdi y régna, il établit son camp sur la rive orientale, et l'endroit fut nommé le Camp de Mahdi[1155]. Dès lors, ce quartier s'agrandit et se peupla, et les constructions s'y multiplièrent : le nom du califat s'attacha donc à la rive orientale, où vinrent s'installer ceux qui occupaient des situations gouvernementales ; ils s'étaient transportés à Mukkarrim[1156], au bas de cette rive. Un hôtel y fut fondé pour servir de résidence au souverain, et aucun édifice particulier n'y fut attenant[1157]. Le palais et le parc du calife s'étendaient sur deux parasanges, de Bagdad au Nahr Bin[1158] (241), protégés par un seul mur, et se prolongeaient du Nahr Bin jusqu'aux bords du Tigre. Au-delà du palais du califat, les constructions bordaient le Tigre en remontant jusqu'à Shammasiya sur cinq milles environ, faisant face sur la rive occidentale au quartier de Harbiya[1159], puis les parties construites descendaient le long du Tigre jusqu'au Karkh. La rive orientale était appelée le quartier de Bab al-Taq, ou quartier de Rusafa, ou encore Camp de Mahdi, parce que ce camp était établi en face de la cité d'Abu Dja'far Mansur.

On a fondé[1159a] *là une belle mosquée cathédrale. Ce quartier est aujourd'hui délabré et on ne voit plus debout que la mosquée, le*

(1154) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 4-43 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 319-322 ; *Encyclopédie*, I, p. 574 ; 2e éd. anglaise, I, p. 894, 898, 900 ; Le Strange, *Baghdad*, JRAS, 1899, p. 864 ; Le Strange, *Baghdad under the Abbasid Caliphate*, p. 76, 319-321.

(1155) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 147, n. 1.

(1156) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 169, n. 231.

(1157) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 145, n. 2.

(1158) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 156 ; Suli, trad. Canard, I, p. 57, n. 3 ; Canard, *Hamdanides*, p. 162.

(1159) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 107, n. 3.

(1159a) Cf. Le Strange, *Baghdad*, p. 161-162, 280-281.

cimetière de Quraish et le quartier appelé Tombe d'Abu Hanifa, que Dieu soit satisfait de lui ! On a commencé à construire ailleurs près du Nahr Mu'alla, et ce nouveau quartier a été, vers l'année 560 (1165) *et quelques, entouré d'une muraille solide et puissante, précédée d'un fossé profond, qui fait le tour du mur et reçoit les eaux du Tigre.*

La rive occidentale a pris le nom de Karkh. A quatre emplacements de ce quartier s'élèvent des mosquées où l'on célèbre les prières publiques du vendredi : l'une d'elles est située sur la rive occidentale, dans la cité même d'Abu Dja'far ; une autre, à Rusafa, sert aux habitants de Bab al-Taq ; une autre, dans l'Hôtel du calife, sert de mosquée cathédrale pour l'aristocratie et les gens du peuple ; la mosquée de Baratha[1160] se trouve aussi sur la rive occidentale et a été fondée par l'émir des croyants Ali, que les bénédictions de Dieu soient sur lui ! Les constructions se poursuivent sur la rive occidentale ; en bas de l'Hôtel du califat jusqu'à Kalwadha, cité de grandeur moyenne[1161], pourvue d'une mosquée cathédrale et qu'on pourrait considérer comme faisant partie de Bagdad, puisque beaucoup des habitants de la capitale viennent y accomplir la prière[1162].

Les deux rives sont aujourd'hui reliées par un pont, qui prend à l'extrémité de Bab al-Taq : il y en avait autrefois deux[1162a], mais vu le petit nombre des passants, l'un d'eux, qui avait besoin de réparations, a été fermé à la circulation. La plupart des quartiers ont dépéri : jadis les constructions s'étendaient de la porte du Khorassan jusqu'au pont et se prolongeaient jusqu'au Bab Yasiriya[1163], sur la rive occidentale. En largeur (**242**), on constate un abandon dans les deux rives sur un parcours d'un peu plus de cinq milles, et la plupart des édifices sont démolis. Le quartier le plus animé est aujourd'hui la rive du Karkh, car la population de Yasiriya y vient, et l'on y voit la majeure partie des maisons commerçantes[1164]. Un auteur précise que Muwaffaq donna l'ordre de mesurer la superficie de la cité : la longueur de la rive orientale était de deux cent cinquante cordes[1165] et sa largeur de cent cinq cordes, ce qui faisait une superficie de 26.250 djarib. Mais c'est un mode de calcul que je ne connais pas. La rive occidentale mesurait en longueur deux cent cinquante cordes sur une largeur de soixante-dix cordes, ce qui donnait 17.500 djarib. L'ensemble procurait donc 43.750 djarib, ce qui, à raison d'un feddan d'Egypte pour deux djarib et demi, donne un total de 17.500 feddans. Telle était la surface de la ville de Bagdad.

(1160) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 148, n. 3 ; *Encyclopédie*, III, p. 376 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 156.
(1161) *Qasda :* BGA, IV, p. 326.
(1162) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 151, n. 1 ; Le Strange, *op. cit.*, p. 295-296.
(1162a) Cf. Le Strange, *Baghdad*, p. 181-182.
(1163) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 156 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 151.
(1164) Cf. *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, I, p. 896 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 85.
(1165) *Habl :* Sauvaire, *Métrologie*, p. 216.

Les arbres et les canaux de la rive orientale et de l'Hôtel du califat étaient alimentés par l'eau du Nahrawan et de Tamarra ; ils n'empruntaient au Tigre qu'une très petite quantité d'eau, qui n'aurait pas suffi pour la culture. La rive occidentale prenait son eau du Nahr Isa[1166], qui sortait de l'Euphrate à proximité d'Anbar sous le pont de Dimimma[1167], et qui donnait naissance à de petits canaux[1168] ; ceux-ci se regroupaient et formaient un cours d'eau appelé le Sarat, qui coulait également en direction de Bagdad[1169]. Il y avait sur ses bords de nombreux terrains de culture qui comptaient à la rive occidentale de la ville. De multiples canaux en dérivaient, qui arrosaient les cultures de la région, où affluait le surplus de l'eau du Petit et du Grand Sarat, avant son embouchure sur le Nahr Isa, à peu près au milieu de Bagdad. C'est sur ses bords que s'élèvent les maisons particulières, les hôtels privés et les vergers. Le Nahr Isa est navigable depuis l'Euphrate jusqu'à son confluent avec le Tigre. Mais sur le Sarat il y a des barrages[1170] et des obstacles qui interdisent la navigation, des digues ou des roues d'irrigation : les navires parviennent au pont, le chargement est débarqué et transbordé sur d'autres navires au-delà du barrage. Entre Bagdad et Kufa s'étale un réseau[1171] de terrains cultivés qui ne présente aucune (**243**) interruption et qui est traversé par des canaux dérivés de l'Euphrate. Le premier à partir de Bagdad est le Nahr Sarsar, qui arrose la ville de Sarsar[1172] : il est navigable et on le franchit à l'aide d'un pont de bateaux. Sarsar est une petite ville à trois parasanges de Bagdad, entourée de palmeraies, de terres à céréales et d'arbres fruitiers. Au bout de deux parasanges on parvient au Nahr Malik[1173], grand canal, d'un débit double de celui du Nahr Sarsar, qui possède également un pont de bateaux. Nahr Malik est une ville plus grande que Sarsar, très peuplée, qui offre plus de ressources en dattes, céréales, fruits et arbres. On arrive alors à Qasr Ibn Hubaira[1174], la plus grande ville entre Bagdad et Kufa, à proximité du bras principal[1175] de l'Euphrate, qui se dirige vers cette dernière ville. A droite et à gauche se développe un damier de petites rigoles, qui ne sont pas très importantes, mais suffisent aux besoins de la population et lui procurent les moyens de vivre.

(1166) Cf. Salmon, *Introduction*, p. 153, n. 1 ; *Encyclopédie*, II, p. 547 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 270 ; Canard, *Hamdanides*, p. 147.
(1167) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 147.
(1168) *Tahallaba* et *subâbât* : BGA, IV, p. 218, 279.
(1169) Ajouté par le copiste : « Tout près du quartier connu sous le nom de Porte de Bassorah ».
(1170) *Hawâdjiz* : BGA, IV, p. 212.
(1171) *Mushtabik* : BGA, IV, p. 270. Cf. *Encyclopédie*, II, p. 546 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 245, 271.
(1172) Cf. Ibn Djubair, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 247 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 67 ; Canard, *Hamdanides*, p. 147 ; S. de Sacy, *Chrestomathie*, I, p. 77.
(1173) Le Strange, *Caliphate*, p. 68 ; Schwarz, *Iran*, p. 324, n. 12 ; Canard, *Hamdanides*, p. 147 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 274.
(1174) Cf. Ya'qubi, trad. Wiet, p. 139 ; Le Strange, *Caliphate*, p. 70 ; *Hudud*, p. 21.
(1175) *Amûd* : Canard, *Hamdanides*, p. 149, n. 174.
(1176) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 70.

C'est le canton le plus fertile du Sawad. On aboutit à Nahr Sura[1176], d'une petite superficie[1177], mais le cours d'eau est très abondant, c'est même le plus important des canaux dérivés de l'Euphrate : il arrose l'ensemble du Sawad de Kufa, et le reste se perd dans les lagunes de Kufa. De tous ces cantons Sura se distingue par ses vignes et ses sirops. Karbala[1178] est à l'ouest de l'Euphrate, en face de Qasr Ibn Hubaira : c'est là que fut enterré Husain, le fils d'Ali, que les bénédictions de Dieu soient sur eux ! Il y a un splendide monument funéraire, qui est très vénéré et visité à certaines époques de l'année, avec un afflux considérable de pèlerins.

La ville de Samarra[1179] est aujourd'hui complètement en ruines ; le canton et les domaines sont entièrement délaissés. Les habitants des localités qui en dépendent se réunissent parfois dans un endroit où s'élève une mosquée cathédrale ; il y a un officier de police judiciaire, un inspecteur chargé de leurs intérêts, un préfet de police qui y maintient l'ordre public. Ce fut une cité fondée par Abu Ishaq Mu'tasim, fils de Rashid : elle s'allongeait sur sept parasanges le long de la rive orientale du Tigre, qui procurait à la population l'eau potable. Le seul cours d'eau circulant dans les parages est le Qatul, qui se déverse loin de là dans la campagne de Bagdad. Samarra était limitrophe du désert ; la partie cultivée, avec des eaux et des arbres, se trouvait sur la rive occidentale en face de la ville. Les lieux que je cite comme exemple sont des villes (**244**) autonomes, comme Dur Arabani, Karkh, Dur Kharib, Siniya de Samarra, qui se trouve en plein milieu de cette dernière localité. D'un bout à l'autre de ce groupe, dont la fin se trouve près de Dur Kharib, il y a environ une étape : les constructions se suivent sans interruption et les ruines sont bien visibles. L'ensemble est d'époque islamique : Mu'tasim commença les constructions et Mutawakkil les termina[1180]. Le climat de Samarra est plus salubre que celui de Bagdad, et ses fruits sont de meilleure qualité ; d'ailleurs ses dattes, ses vignes et ses céréales alimentent le marché de Bagdad.

La majeure partie en est aujourd'hui démolie.

Nahrawan[1181] est une ville traversée par le canal de Nahrawan, qui la coupe en deux moitiés. Cette petite ville, à quatre parasanges de Bagdad, produit des récoltes très abondantes en céréales, fruits, dattes, vignes, et principalement du sésame. Son canal arrose la campagne de Bagdad en aval de l'hôtel du gouvernement jusqu'à Iskaf, ainsi que d'autres villes et villages. A mesure qu'on quitte Nahrawan

(1177) *Muqtasid :* BGA, IV, p. 326.
(1178) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 78 ; Musil, *Middle Euphrates*, p. 41.
(1179) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 53-56 ; Creswell, *Early Muslim Architecture*, II, p. 243.
(1180) Cf. *Hudua*, p. 140, n. 1.
(1181) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, b, p. 78. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 60 ; Suli, trad. Canard, I, p. 57, n. 1 ; Canard, *Hamdanides*, p. 153, n. 184 ; Qalqashandi, IV, p. 336.

en direction de la lisière de Hulwan, par Daskara, les eaux et les palmeraies s'espacent : en effet, de Daskara[1182] jusqu'à la limite de Hulwan, le pays ressemble à une steppe, avec des terres de culture fragmentaires, des habitations isolées, des bourgades séparées les unes des autres, jusqu'à l'arrivée du Nahr Tamarra, aux frontières de Shahrazur et même jusqu'à Takrit.

Madaïn[1183] est une petite ville antéislamique, fondée il y a très longtemps par les Sassanides. Ses ruines sont imposantes, mais si certains édifices sont restés debout, beaucoup de ses matériaux ont été transportés à Bagdad, qui en est éloigné d'une étape. C'était la résidence des Sassanides. On y trouve le Palais[1184] de Chosroès, rendu célèbre par la mention qu'en ont faite Satih et bien d'autres jusqu'à nos jours. Il s'agit d'une arche immense, en briques et plâtre : les Sassanides n'ont laissé aucun autre monument comparable.

Cette province prend la qualification générale de territoire de Babil[1185] : c'était la capitale des descendants de Nemrod et des Pharaons, le siège de leur royauté, le domaine[1186] de leur splendeur. C'est aujourd'hui une toute petite bourgade. C'est là que se trouvent les édifices les plus antiques de l'Iraq. La ville a été fondée par les Cananéens[1187] : ce fut leur capitale et celle de leurs successeurs ; les vestiges de leurs constructions sont là pour attester que c'était dans l'antiquité une glorieuse métropole. D'autres prétendent que le premier occupant fut Dahhak (**245**), que les Tubba' y ont résidé et qu'Abraham, — sur lui le salut ! — y est venu.

En face d'elle se trouve Hilla[1188] *d'Ibn Mazyad, de création récente, fondée par Mansur ibn Mazyad Asadi dans les années* 490 (1097), *à l'ouest de l'Euphrate, très populeuse, aux nombreux marchés, dont l'activité commerciale est fructueuse. Il y a une très belle et très grande mosquée cathédrale. Ses impôts dépassent parfois mille dinars.*

Kutha Rabba[1189] était, si l'on en croit certaines assertions, plus grande que Babil. On assure aussi que c'est en cet endroit qu'Abraham, — sur lui le salut ! — fut jeté dans le feu. Kutha est le nom donné à deux villes et à deux cantons, l'un étant Kutha al-Tariq, et l'autre Kutha Rabba. On y voit d'énormes tertres de cendres, qui sont, prétend-on, les restes de la fournaise de Nemrod, fils de Canaan, dans laquelle Abraham fut précipité.

(1182) Cf. Schwarz, *Iran*, p. 673, 696.
(1183) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 33 ; *Encyclopédie*, III, p. 76.
(1184) Cf. *Survey*, I, p. 575-576.
(1185) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 72-74 ; *Encyclopédie*, I, p. 559 ; *Hudud*, p. 392 ; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 77.
(1186) *Hauma :* BGA, IV, p. 221.
(1187) Cité dans Qalqashandi, IV, p. 328.
(1188) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 275.
(1189) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 68 ; *Encyclopédie*, II, p. 548, 1236 ; Harawi, p. 61, n. 4.

Djami'an[1190] est constitué par une petite mosquée autour de laquelle s'est développée un district rural peuplé et très fertile, en face de la région de Madaïn.

Madaïn est à l'est du Tigre, à une étape de Bagdad. Au temps des Perses, un pont voûté en briques[1191] enjambait le Tigre, mais il n'en reste plus trace. On a raconté la même chose pour Takrit, à savoir qu'il y avait à l'époque des Huns un pont voûté en briques sur lequel on traversait le Tigre : j'ai vu[1192] moi-même des restes de ce pont dans les années 320 (932) et quelques.

Okbara, Baradan, Nu'maniya, Dair al-Djabbul, Djardjaraya, Fam al-Silh et Nahr Sabus[1193], comme toutes les localités que j'ai mentionnées sur les bords du Tigre, sont comparables les unes aux autres en étendue : il n'y a pas une seule grande cité, mais les cultures y sont très denses et chaque ville commande à un canton.

Bawazidj[1194], *à l'est de Takrit, est sur les bords d'une petite rivière qui prend sa source dans* (**246**) *la région de Darband et de Shahrazur : elle est arrosée par cette rivière, qui vient du haut du Zab à la distance de quatre milles, en provenance du sud ; on y a établi de petites canalisations*[1195] *en briques, et les débouchés de ces canaux donnent naissance à deux cours d'eau en direction de l'est et de l'ouest, qui arrosent les vergers et les champs de coton*[1196]. *Une rivière passe à Sinn et porte son nom ; elle pénètre en ville par le sud, en dessous de sa muraille, traverse le milieu de la ville, baigne ses marchés, où s'élèvent des habitations en briques : il arrive qu'un commerçant reçoive de l'eau par la fenêtre de sa boutique. Ce cours d'eau, après être sorti de l'agglomération, arrose les vergers et les champs de coton, au nord et à l'est de la ville ; le débit de l'eau est considérable. Un autre petit cours d'eau traverse le milieu de la ville, se dirigeant vers l'ouest et arrose les champs de coton et les vergers : dans ces jardins, les fruits sont magnifiques, principalement les grenades et les dattes. Les habitants sont de mœurs douces, aiment les étrangers et sont même très prévenants à leur égard. Leurs fruits sont parfois exportés à Mossoul, où ils sont mis en vente avec leur dénomination d'origine, ce qui donne lieu à des fraudes, car ils sont tellement réputés qu'on en offre d'autres sous leur nom. Ses chefs appartiennent aux Banu Ya'rub, de la tribu de Badjila*[1197], *qui descendent de Djarir ibn Abd-Allah Badjali. Toutefois pour une autre moitié, ce sont des gens des Banu Hud qui commandent, les Banu Hud ibn Qahtan. Tels sont les chefs des deux rives, dont les*

(1190) Cf. Blachère, *Motanabbi*, p. 16.
(1191) Cf. *Survey*, I, p. 571.
(1192) Cf. Musil, *Middle Euphrates*, p. 365 ; Mez, *Renaissance*, p. 462.
(1193) Cf. *Hudud*, p. 218 ; *Encyclopédie*, 2e éd. anglaise, II, p. 196.
(1194) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 91 ; *Encyclopédie*, I, p. 701 ; Schwarz, *Iran*, p. 695.
(1195) *Maqâsim* : BGA, IV, p. 325.
(1196) Cf. BGA, IV, p. 330-331.
(1197) Cf. Canard, *Hamdanides*, p. 142, n. 155.

opinions religieuses diffèrent : les Banu Ya'rub sont chiites, et les Banu Hud, sunnites. Chacun de ces groupes a de nombreux partisans et il y a souvent des conflits armés ; néanmoins ils se marient entre eux, mais n'épousent pas d'étrangères et ne donnent pas leurs filles en mariage à des étrangers. Ce sont les descendants des soldats d'Ali ibn Abi Talib, que Dieu soit satisfait de lui ! Lorsqu'il se fut emparé de Takrit, ils pénétrèrent à leur tour et s'y installèrent après son assassinat à Kufa. Les maisons sont bâties en pisé, en briques et en plâtre : ce sont des constructions élevées, plus belles qu'à Arbil.

Hulwan est la ville la plus prospère et la plus fertile de l'Iraq, après Bassorah, Kufa et Wasit. On y récolte[1198] principalement des figues. Elle est proche de la montagne, et c'est la seule ville de l'Iraq qui soit adossée à une hauteur. Il y tombe parfois de la neige, et sur les cimes voisines les chutes de neige sont fréquentes.

Daskara[1199] est entourée de palmeraies et d'abondants champs de céréales : on voit à l'extérieur une forteresse en terre argileuse, mais elle est vide à l'intérieur et ne contient que des terrains cultivés. Comme le roi y résidait, dit-on, en certaines saisons de l'année, la ville porte le nom de Daskara du Roi.

Nous avons eu l'occasion de signaler la courbure de la ligne frontière de l'Iraq, à l'est, du côté de Takrit, depuis le Tigre jusqu'à près d'Alth, en longueur, d'où elle affecte la forme d'un (247) arc jusqu'à Daskara. Puis elle reprend la ligne droite et épouse la forme d'un arc jusqu'aux lisières du canton de Wasit, de la limite de l'Iraq aux approches de la montagne. Cette zone est peu cultivée : il y a des bourgs dispersés, peuplés en majeure partie de Kurdes et d'Arabes nomades, qui y possèdent des pâturages. Il en est de même à l'ouest, à partir de Takrit jusqu'à Anbar. Entre le Tigre et l'Euphrate, les cultures ne sont guères florissantes, sauf sur quelques milles en face de Samarra, et le reste consiste en terrains désertiques.

Je n'ai pas prolongé démesurément la description de l'Iraq, parce qu'on en parle beaucoup, qu'on l'a dépeint en de longs développements, et que tout le monde est au courant de ce qu'on peut en dire. C'est donc une vue d'ensemble, et c'est d'ailleurs ce que je me suis proposé : pour le surplus, des précisions[1200] ont été fournies sur la carte, ainsi que l'implantation relative des divers sites.

Son revenu est bien inférieur à celui de Bassorah et de Wasit à notre époque : j'en ai donné des notions en plus d'un endroit, pour l'antiquité et les temps modernes. J'ai eu sous les yeux le contrat d'affermage de la région, depuis Takrit jusqu'à Wasit, dans l'ensemble de ses districts, y compris les cantons de Kufa, pour tous les

(1198) Cité dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *b*, p. 81 ; Qalqashandi, IV, p. 336. Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 191 ; Schwarz, *Iran*, p. 676, 679.
(1199) Cf. Le Strange, *Caliphate*, p. 62 ; *Encyclopédie*, I, p. 950.
(1200) *Ithbât* : BGA, IV, 226

chapitres et les moyens d'impositions, au nom d'Abul-Fadl Shirazi pour l'année 358 (969), défalcation faite de la taxe additionnelle de change et de la part revenant au Trésor. Le total était de trente millions de dirhems ; or, nous avons cité le revenu de Bassorah et de Wasit lors de la description de ces villes : elles avaient été affermées dans la même année pour la somme de douze millions de dirhems[1201].

(1201) Cf. Mez. *Renaissance*, p. 123.

جميع الحقوق محفوظة
للجنة الدولية لترجمة الروائع
بيروت ـ ١٩٦٥

محموعة الروائع الانسانية - الاونسكو
السلسلة العربية

ابن حوقل

كتاب
صورة الارض

ترجمه الى الفرنسية
ج. كرامرس
وج. قييت

اللجنة الدولية لترجمة الروائع
بيروت
١٩٦٥

اللجنة الدولية لترجمة الروائع المنشأة بموجب
اتفاق بين الاونسكو والحكومة اللبنانية
٦ كانون الاول ١٩٤٨ :

الدكتور ادمون رباط	رئيس
الاستاذ فؤاد افرام البستاني	امين سر عام
الاستذ ج. جريمس	امين صندوق
الاستاذ عبد الله مشنوق	
الاستاذ جاك متزا	
الاستاذ جميل صليبا	
الاستاذ ميشيل اسمر	رئيسى ادارى

كتاب
صورة الأرض

محموعة الروائع الانسانية - الاونسكو
السلسلة العربية

ابن حوقل

كتاب
صورة الارض

ترجمه الى الفرنسية
ج. كرامرس
وج. قييت

اللجنة الدولية لترجمة الروائع
بيروت
١٩٦٥